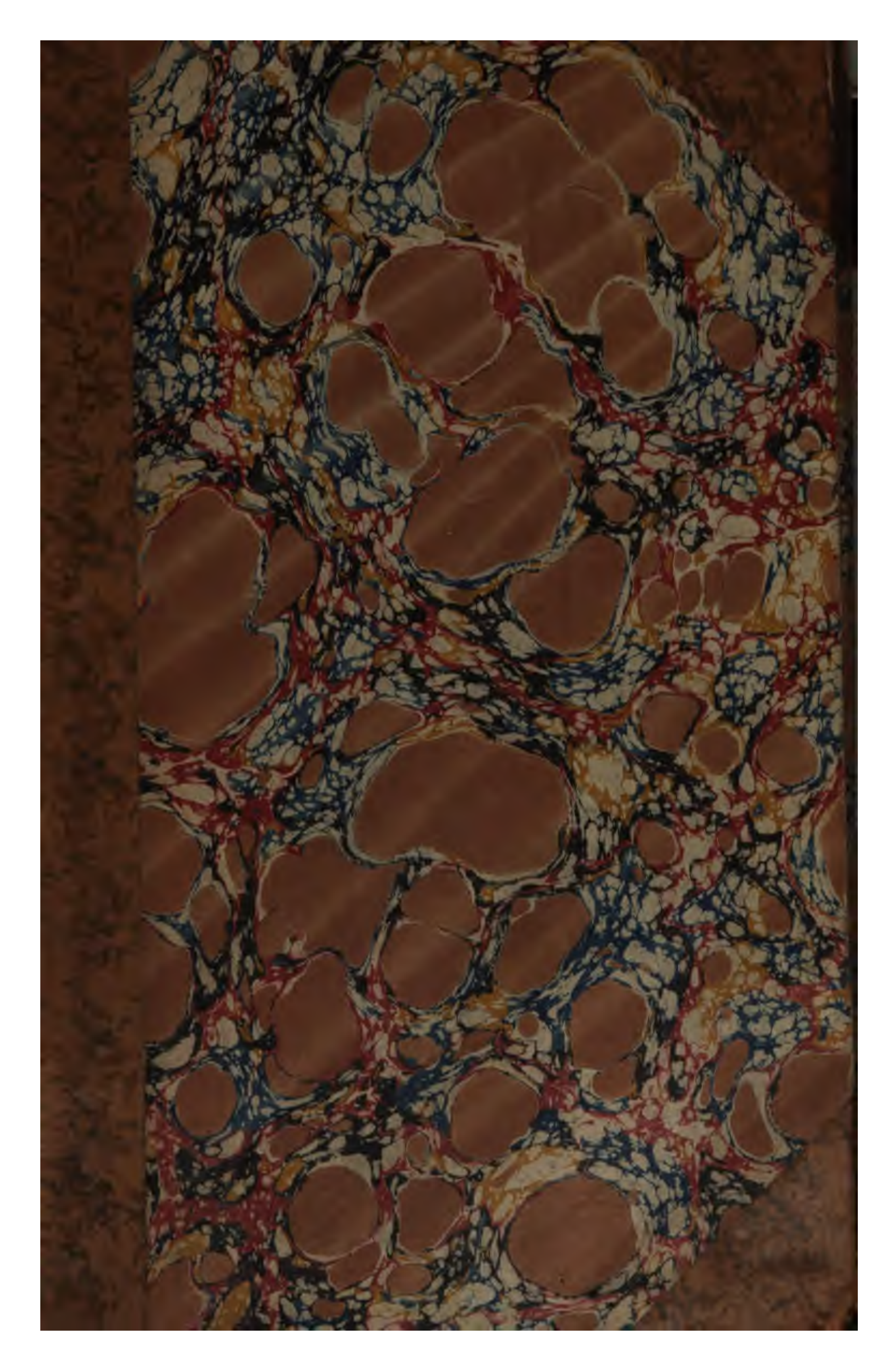




# INTRODUCTION

A LA LECTURE

DES

# LIVRES SAINTS,

A L'USAGE

DES HOMMES RELIGIEUX ET ÉCLAIRÉS.

PAR

**J. E. CELLERIER** FILS,

PROFESSEUR DE CRITIQUE ET D'ANTIQUITÉS SACRÉES, DANS LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE L'ACADÉMIE DE GENÈVE.

## ANCIEN TESTAMENT.

Le dessein de ceux qui exercent cet art (la critique sacrée), n'est pas de détruire, mais d'établir.

(R. Simon, *Hist. crit. du texte du N. T.*)

GENÈVE,

CHEZ ABRAHAM CHERBULIEZ, LIBRAIRE.

PARIS,

MÊME MAISON DE COMMERCE,

Rue de Seine-Saint-Germain, n° 57.

1832.



GENÈVE. — DE L'IMPRIMERIE CH. GRUAZ,
Rue du Puits-Saint-Pierre.

# AVANT-PROPOS.

La première ébauche de ce travail a paru en 1826, sous la forme d'un Discours, accompagné de développemens et de notes, sur l'Origine authentique et divine de l'Ancien Testament. On trouvera moins ici une seconde édition qu'un autre ouvrage. Le Discours a disparu; les développemens conservés ont été ramenés à une forme méthodique; le champ du livre s'est fort étendu, comme on peut s'en apercevoir au format et à la grosseur du volume. Le but même et le titre ont changé. Les réflexions préliminaires feront connaître ce que l'auteur s'est proposé dans cette rédaction nouvelle.

# INTRODUCTION

A LA

# LECTURE DES LIVRES SAINTS,

A L'USAGE

DES HOMMES RELIGIEUX ET ÉCLAIRÉS.

# ANCIEN TESTAMENT.

## RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

La religion chrétienne repose sur la révélation, et celle-ci ne nous est connue que par les livres où elle est renfermée. Leur existence ancienne et authentique, leur nature divine, sont donc les bases de notre foi, les faits primitifs et fondamentaux qui la soutiennent. De là l'importance qu'ont toujours mise les chré-

tiens éclairés et sincères à ce que leurs Livres Saints fussent éclaircis, à ce que l'authenticité en fût affermie, et la céleste origine démontrée.

Dans tous les siècles de l'Église, partout du moins où la superstition et l'ignorance n'étouffèrent pas la pensée, des hommes savans mirent la main à cette œuvre. Leurs écrits subsistent et sont encore utiles. Dans les âges modernes, où la religion a été travaillée au-dedans par un violent esprit de polémique, au-dehors par une dédaigneuse incrédulité, le nombre de ces livres a dû s'accroître par cette double cause; quelques-uns ont mérité de conserver toujours la place distinguée que leur assignèrent les lecteurs contemporains. Le champ n'est pas épuisé; on y peut faire encore d'abondantes récoltes. L'esprit humain marche toujours et renouvelle tout sur sa route. Les discussions changent de nature, le terrain du combat se déplace, les objections ne sont plus les mêmes, les faits recueillis sont plus nombreux et mieux connus. D'autre part, les anciens argumens se trouvent souvent viciés par quelque mélange d'erreur, appuyés sur quelque fait inexact ou quelque méthode imparfaite. Quoique fortes et belles encore, les vieilles armes du défenseur de la foi ne vont plus à sa taille, et ne suffisent plus

à le garantir. Il faut les rajeunir en les forgeant de nouveau, dussent-elles sortir de la fournaise moins brillantes et moins faciles à manier. *L'apologétique*, une apologétique nouvelle et faite pour nous, est un des grands besoins de l'Église, non-seulement pour se défendre contre les objections de l'incrédulité ou les hypothèses du rationalisme, mais pour affermir la foi molle et douteuse du grand nombre, pour ranimer et réjouir la piété des fidèles.

Ce n'est pas tout : dans l'état actuel des sociétés religieuses, il est nécessaire de joindre à *l'apologètique* qui prend la défense des Livres Saints, *la critique* qui les éclaircit. Celle-ci peut seule donner de la force aux argumens de la première, car elle seule les rend exacts en les circonscrivant. C'est la critique qui les appuie avec précaution sur les faits, qui prévient les objections en déterminant les exceptions et les limites. L'esprit moderne a besoin avant tout de précision, de clarté, de vérité, c'est-à-dire de critique. Si le chrétien, même instruit, ne reçoit des mains de la critique la solution de bien des difficultés, et l'histoire de bien des portions de la Bible, sa foi dans ce livre divin reposera souvent en grande partie sur des affirmations spécieuses et vagues, que leur gé-

néralité rend inexactes, et que les adversaires combattront avec succès, pouvant presque toujours en montrer quelque application erronée.

Il y a plus encore : les preuves des Livres Saints tirent leur principale force d'une vue générale du tout, de ses belles proportions, de la grandeur et de la profonde sagesse du plan. Les objections, au contraire, portent presque toujours sur des détails minutieux, isolés, obscurs, sur d'apparentes ou d'insignifiantes exceptions. Cela devrait montrer leur faiblesse, mais trop souvent cela fait leur force. Que d'observateurs, en effet, arrêtés à ces minuties, pour un seul capable d'apprécier l'ensemble! Cette faiblesse de l'esprit humain a toujours été un des grands obstacles aux succès de l'apologétique, et un des meilleurs auxiliaires de l'incrédulité. Mais éclairez l'édifice du flambeau de la critique, et les exceptions s'expliquent ou disparaissent, les détails se lient à l'ensemble, la misère des objections devient évidente, les preuves rendues claires et précises peuvent défier l'examen.

Enfin, le mouvement religieux qui réveille les sociétés chrétiennes, la fermentation qui les agite, les contestations qui les ébranlent, leur rendent plus nécessaires encore les notions au

moins élémentaires d'une critique pieuse et sensée. C'est quand nos Livres Saints sont répandus, cités, appelés en témoignage plus que jamais, quand on en découpe, extrait et rapproche sans cesse des passages, quand on en presse les mots, et qu'on s'applique à rendre à leurs enseignemens une autorité long-temps méconnue, c'est alors qu'il importe de se faire une idée juste de chacun de leurs élémens. Comment, avec des notions incomplètes, c'est-à-dire fausses, échapperait-on de nos jours au malheur de leur faire dire ce qu'ils ne disent pas, et de les tordre en croyant les défendre? L'inspiration des écrivains sacrés est un des fondemens du christianisme et du protestantisme; mais si la critique ne nous donne quelques lumières sur la réalité, la nature, les limites de cette inspiration, nous y suppléerons par nos propres idées, formées au hasard. Même à notre insu, nous encadrerons notre système religieux dans des hypothèses erronées, fruit de notre imagination. Je le répète : la critique me paraît actuellement un des élémens nécessaires de l'apologétique, un des besoins pressans de nos sociétés religieuses.

Je n'entends point par-là, sans doute, cette critique glacée, ennemie de toute émotion reli-

gieuse, qui renverse un à un les étais de la foi tout en prétendant la soutenir. Non; la critique que je voudrais voir répandre, étudie les Livres Saints tels que Dieu nous les a donnés, nourriture du cœur et alimens de la raison, aussi bien qu'appuis de la croyance. Cette critique cherche la vérité tout entière, et craint d'en rien perdre. Convaincue que l'Ecriture fut surtout destinée à purifier et changer notre cœur, elle s'attache de préférence à mettre en lumière ce but, et à reconnaître les moyens employés. Après avoir étudié avec sagacité les faits et l'histoire, après les avoir fait servir à éclaircir et expliquer, par cela même qu'elle a éclairci et expliqué, elle s'abandonne à la confiance reconnaissante que les faits et l'histoire doivent faire naître. En un mot, elle admire parce qu'elle connaît, elle s'enthousiasme parce qu'elle contemple, elle s'émeut parce qu'elle comprend. Voilà la critique pieuse, c'est-à-dire la critique véritable et complète, celle dont l'Église a besoin.

Ces réflexions ont pour but d'exposer ce qui rend nécessaires, à mon avis, de nouveaux ouvrages d'apologétique, et non ce que j'ai tenté de faire. Tout au plus y peut-on voir la direction dans laquelle j'ai travaillé, et mes

motifs pour la choisir. Je n'ai pas la présomption de me croire capable de la tâche entière; l'ouvrage que je donne maintenant au public, sous une forme plus développée, loin d'être un traité complet, renferme à peine quelques matériaux pour l'édifice à construire. J'ai souhaité seulement réunir quelques réflexions, quelques explications et quelques faits sous la forme abrégée d'un manuel, destiné surtout aux laïcs éclairés et religieux, mais insuffisant pour les docteurs. Le but sera rempli, si ce livre présente un choix clairement exposé de ce que la critique renferme actuellement de plus certain, de plus élémentaire et de plus utile. Si les hommes que nous avons spécialement en vue y puisaient quelques lumières, quelque sentiment de la majesté, de la divinité des Livres Saints, nous n'aurions rien à désirer.

Dans cet ouvrage-ci, nous nous bornons à l'Ancien Testament.

---

Nous examinerons d'abord le *Pentateuque*, ou la réunion des cinq livres de Moïse. C'est

cette collection qu'il faut avant tout étudier. Rien sans elle ne peut être compris dans l'ancienne révélation, dont elle forme la base et le corps principal.

Nous nous arrêterons en second lieu sur les livres qui vinrent plus tard s'agglomérer au Pentateuque, en continuant et achevant son œuvre, c'est-à-dire sur tout le reste de l'Ancien Testament.

Enfin, nous terminerons par quelques études générales sur la nature et l'esprit de l'ensemble.

Ce sera l'objet de trois parties distinctes.

---

# PREMIÈRE PARTIE.

# LE PENTATEUQUE.

Il renferme, avons-nous dit, les cinq premiers livres de l'ancien Testament, regardés tous cinq comme l'ouvrage de Moïse. Ce sont *la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres* et *le Deutéronome.*

## PREMIÈRE QUESTION.

### AUTHENTICITÉ.

Les livres de l'ancienne loi, et en particulier le Pentateuque, sont-ils l'ouvrage de ceux auxquels on les attribue? Quand, par qui furent-

ils écrits? Sont-ils authentiques en un mot? Telle est la question fondamentale par laquelle il faut nécessairement commencer.

Je remonte, pour étudier ces livres, au temps où l'idiôme dans lequel ils sont écrits, vivait encore chez les Hébreux. Traversant les âges divers de la littérature hébraïque, je rencontre partout, malgré le développement naturel de l'art de parler, malgré l'influence des révolutions politiques et d'une civilisation progressive, une langue déjà fixée. Ce fait me démontre que, plus haut encore dans la nuit des siècles, je dois découvrir une époque décisive, où le langage national a reçu sa forme, et trouver enfin quelque ouvrage important qui en aura déterminé le caractère. Bientôt, à la source de ce fleuve antique, j'aperçois le *Pentateuque*, et je reconnais l'époque, l'événement et l'ouvrage que je cherchais. Cet ouvrage, je l'étudie, et je vois qu'il est la base de tout l'ancien Testament, le livre que tous les autres imitent, supposent ou commentent. Ce livre renferme l'histoire de la législation juive, celle des événemens qui la rendirent nécessaire, ou qui durent la préparer. Ce livre paraît écrit au moment même où cette législation naquit. En effet, le récit de Moïse, concis et même obscur dans

l'exposition des faits très-antérieurs à la législation et sans rapport avec elle, à l'approche de l'époque décisive devient tout-à-coup abondant et varié, comme l'est d'ordinaire l'histoire contemporaine. Ou plutôt, ce n'est plus une histoire, c'est un journal où les lois, les guerres et les miracles viennent s'inscrire tour à tour, sans autre ordre que celui du temps.

Pour mieux apprécier cette preuve, partageons en trois parties l'histoire contenue dans le Pentateuque. Les onze premiers chapitres de la Genèse en formeront une. Nous y trouverons une narration incomplète et rapide, qui supprime beaucoup d'événemens intermédiaires et de circonstances accessoires; la forme du récit rappelle souvent ces courtes inscriptions confiées au marbre, pour conserver à la postérité quelque connaissance des faits importans. Tout indique, en un mot, une histoire rédigée d'après des documens anciens et concis.

L'histoire des ancêtres du peuple hébreu remplit le reste du premier livre du Pentateuque. Elle est bien plus rapprochée de la législation par le temps et surtout par le sujet; aussi peut-on s'apercevoir qu'elle forme un tout complet, animé, suivi, où les circonstances

intéressantes ne sont point omises, où les détails oiseux ne sont point conservés. Telle doit être une histoire nationale, écrite peu de siècles après les événemens, alors que les souvenirs, les monumens, les récits précieusement conservés dans chaque famille, rendent encore importante et populaire la tradition des temps passés.

Dans une histoire entièrement contemporaine, on doit s'attendre à quelque chose d'un peu différent. Les couleurs sont plus vraies, les tours plus vifs, parce que l'écrivain a vu, senti, éprouvé lui-même, parce qu'il n'a aucun effort d'imagination à faire, pour se mettre à la place des acteurs; les détails sont plus nombreux et plus développés, parce qu'ils lui sont tous connus. Ils ne sont pas toujours bien choisis, parce qu'il est mauvais juge de leur influence sur les événemens à venir, et de leur importance relative aux yeux de la postérité. La succession et l'enchaînement des faits sont quelquefois moins clairement exposés, parce que l'auteur hésite perpétuellement entre l'ordre rigoureusement chronologique, et celui dans lequel ces faits l'ont frappé, dans lequel ils lui paraissent avoir influé les uns sur les autres, parce que la nature ou la vivacité de ses im-

pressions le trompent souvent sur la gravité des événemens, ou sur leur mutuelle dépendance. Or, tel est précisément le caractère de la partie historique des quatre derniers livres du Pentateuque.

Pour se faire une idée plus nette de ces différences entre les trois sections de l'histoire mosaïque, on fera bien de comparer ensemble quelques fragmens de chacune. On pourra prendre dans la première, par exemple, le discours mystérieux de Lémec à ses femmes (Gen. IV, 23, 24), l'enlèvement d'Hénoc indiqué en un demi-verset (V, 24), ou l'histoire de la tour de Babel (XI, 1—9); dans la seconde, la victoire d'Abram (XIV), l'histoire d'Agar (XXI, 14—21) ou le sacrifice d'Isaac (XXII). Les différences entre la seconde et la troisième sont moins tranchées; on les apercevra cependant sans peine en comparant entre eux des sujets analogues, par exemple : la vocation d'Abram (Gen. XII, 1—9) avec la mission de Moïse (Exod. III et IV); la catastrophe de Sodome (Gen. XIX) avec la dernière plaie de l'Égypte (Exod. XI et XII). Nous n'avons pu qu'indiquer ici l'examen à faire. Le lecteur qui le complètera par lui-même pourra seul apprécier toute la force de cette preuve.

En voici une seconde tout-à-fait analogue à la première.

Si le Pentateuque eût été écrit plus tard, présenterait-il sous sa forme primitive cette législation qui fut altérée immédiatement après Moïse? Ne parlerait-il jamais des usages religieux qui s'introduisirent immédiatement après lui? L'imposteur ne se trahirait-il par aucun indice?

Pour développer cette preuve, il y a quatre remarques à faire.

L'histoire de la législation comprend un espace de quarante années. Durant ce période, les lois furent quelquefois modifiées par le divin législateur, suivant les circonstances et le temps. Si l'écrivain du Pentateuque eût vécu plus tard, eût-il connu, eût-il conservé autre chose que ce qui était resté finalement en vigueur? Eût-il du moins rapporté la première forme de la loi d'une manière absolue, sans laisser soupçonner aucune restriction possible? En voici un exemple dans le Lévitique[1] (c'est-à-dire dans un code, et non dans une histoire) : il est ordonné, sous peine de mort, de ne tuer aucun animal pour la consommation du peuple, au-

1. Lévit. XVII, 1—9.

trement que sous forme de sacrifice à l'Eternel, et à l'entrée du tabernacle. Le peuple était campé dans le désert, la loi était importante [1] et d'une exécution facile. Quand, après quarante années, le peuple fut près d'entrer dans le pays de Canaan, Moïse révoqua cette loi, impossible à exécuter dans une vaste contrée et chez un peuple agriculteur. Le Pentateuque ne manque pas de donner la loi nouvelle (Deut. XII, 15, 20), comme il avait donné la première.

Toutes les institutions de Moïse ne sont pas son ouvrage. Souvent il ne fait qu'ériger en droit, avec quelques modifications importantes, les anciennes coutumes des Hébreux. On ne manque guère alors de s'en apercevoir au ton de l'écrivain. On ne le voit jamais insister sur les détails d'une loi déjà connue par un long usage; il se contente de déclarer qu'elle doit, ou comment elle doit être exécutée. Les institutions nouvelles, au contraire, sont exposées dans tout leur développement; elles sont entourées de tout le cortége de précautions, de moyens d'exécutions, de motifs, dont le législateur pense avoir

1. Elle était importante pour prévenir les sacrifices qu'auraient offerts aux idoles, chacun chez soi, les imitateurs de l'Egypte ou de Canaan.

besoin pour les faire observer [1]. Ne résulte-t-il pas de cette différence, que la rédaction du code a été faite au moment précis où il était mis en vigueur? S'il était, en effet, l'ouvrage d'un écrivain plus moderne, pourquoi présenterait-il d'une manière si diverse les lois qui remontent à Moïse, et celles qui lui sont antérieures? Quelques siècles après lui, les unes et les autres n'étaient-elles pas des parties semblables d'un même tout, reçues des Hébreux aux mêmes titres? des institutions pareilles, également respectables, et souvent également négligées?

Si le rédacteur du Pentateuque eût été postérieur à Moïse, il est impossible que ce livre n'eût de quelque manière porté l'empreinte du siècle où il aurait été composé. Comment croire, par exemple, que s'il avait pris naissance sous David ou ses successeurs, l'écrivain n'eût pas laissé voir par quelque endroit qu'il vivait sous des monarques hébreux, qu'il avait connaissance de leurs usages, que Jérusalem

1. Comparez, par exemple, l'institution de la Pâque (Ex. XII, 1—28; 43—49), et la loi sur le vengeur du sang (Nomb. XXXV, 6—28); ou plutôt, dans cette dernière loi, comparez ce qui est ancien, et que Moïse se contente de supposer, les droits et les usages du vengeur du sang, avec ce qui est nouveau, les restrictions apportées à ces droits.

était leur résidence, le centre des honneurs, des richesses et de la gloire nationale. Eh bien, le Pentateuque ne présente aucune trace de cette nature. Il y est fort question d'Hébron ou de Sichem, mais presque point de la future capitale de David; on n'y peut découvrir l'idée de rois hébreux que dans sept versets du Deutéronome[1], où le législateur prévoit que la nation pourrait un jour en placer à sa tête. Partout ailleurs, rien n'en réveille la pensée. On se passe d'eux dans l'ordre judiciaire comme dans l'administration; on ne songe à eux ni pour la guerre, ni pour la paix.

La quatrième remarque n'est guère qu'une application spéciale de la précédente. Le législateur s'attend à des désobéissances; il prévoit que ses institutions seront bientôt altérées; mais la manière même dont ces livres l'annoncent, prouve que leur auteur ignorait encore la nature des altérations. Il y a un contraste frappant entre l'histoire de la législation, qui suppose que telle loi sera toujours observée, et l'histoire du peuple, qui nous apprend qu'elle ne le fut jamais; il en résulte la preuve morale que la rédaction de la première

1. Deut. XVII, 14—20.

est antérieure non-seulement à la seconde, mais encore aux faits que celle-ci rapporte. Si l'auteur du Pentateuque, en effet, eût été postérieur à Moïse, ou bien il aurait voulu faire le tableau fidèle des institutions de son siècle, ou bien il se fût proposé de ramener la législation à sa forme primitive. Or sûrement, lequel de ces deux projets qu'il eût formé, il aurait fait autre chose que le Pentateuque. Dans le premier cas, il eût exposé la constitution mosaïque telle qu'il la connaissait, telle que son siècle l'avait faite, et non telle que Moïse l'avait donnée. Il eût donc omis celles de ces lois qui survécurent peu au législateur; il n'eût, par exemple, guère parlé de la loi du Jubilé si promptement tombée en désuétude. Cette même loi cependant, et plusieurs autres dans le même cas, occupent une très-grande place dans le livre du Pentateuque comme dans le plan de Moïse; elles démentent par conséquent tout-à-fait cette première supposition. Dans la seconde, voulant combattre les abus nouvellement introduits, l'auteur eût au contraire spécialement insisté sur les lois que le peuple négligeait, et que sa fraude pie aurait eu pour but de restaurer. Il eût cherché, par exemple, à extirper le culte des hauts lieux, cette plaie toujours ouverte de

la religion et de la patrie. Or le Pentateuque se contente de défendre soigneusement d'avance tout culte étranger au tabernacle. Il est cependant impossible, dans le cas supposé, qu'à une époque plus récente, son auteur ne fût entré dans d'autres détails. Il aurait rappelé sans doute, que ni l'élévation des collines, ni l'épaisseur des bois, ni les anciens souvenirs d'une apparition, d'un miracle, ne suffisaient pour motiver l'institution d'un culte nouveau; il eût nommément interdit les plus renommés de ces hauts lieux; il eût déclaré que Dieu avait mis son nom et sa gloire à Jérusalem; il eût ordonné aux adorateurs de s'y rassembler. Ainsi, dans toutes les suppositions, il n'eût pu demeurer indifférent aux modifications introduites dans le culte postérieurement à Moïse; il eût nécessairement dit à ce sujet quelque chose de moins que le Pentateuque, ou quelque chose de plus.

Quand on examine ce livre étonnant, de toute part les preuves de son antique origine frappent les yeux impartiaux et repoussent tout soupçon d'imposture. Comment, par exemple, cet étrange imposteur aurait-il fait admettre ce livre par ses concitoyens, comme l'ouvrage de Dieu même? par ces hommes intéressés à le

rejeter, dont la lente et opiniâtre intelligence ne cédait jamais qu'au bruit du tonnerre et aux éclats de la foudre?

Mais encore, quand aurait eu lieu cette imposture? Depuis Josué à Néhémie, le Pentateuque est sur le premier plan de l'histoire des Hébreux; toute la marche de l'administration le suppose; de continuels témoignages lui sont rendus. C'est à lui qu'en appellent Josué comme David, Daniel comme Ésaïe. Depuis le schisme à la captivité, tous les cinquante ans à peu près, il y eut dans l'état une réforme religieuse, fondée sur la loi écrite, seule capable de lutter, en ces temps malheureux, contre les désordres des peuples et des rois. Josaphat, Joïada, Ézéchias, Josias, chacun à leur tour, l'élèvent comme un étendard au milieu d'Israël étonné, pour lui rappeler son Dieu. Si Daniel déclare au peuple captif qu'il n'a plus de patrie, c'est parce que cette sainte bannière a été délaissée.

Quels seraient donc, encore une fois, le siècle et l'écrivain coupables de cette fraude vraiment surprenante? Répondrons-nous à ceux qui, décidés à nier l'authenticité du Pentateuque, en attribuent presque au hasard la rédaction à Esdras, le réformateur d'Israël? Mais songent-ils bien aux inévitables conditions de

cette hypothèse? Rien de plus facile, sans doute, que d'entasser de spécieuses conjectures, tant qu'on ne pèse pas un à un leurs rapports avec les faits. Dans aucune science, peut-être, on n'a plus abusé de ce genre d'hypothèses que dans la haute critique, et pour attaquer l'authenticité des Livres Saints. Mais l'ami de la vérité s'y prend autrement. Qu'une hypothèse soit ou non favorable au vœu de son cœur et à sa croyance, avant de l'admettre il cherche en détail ce qu'elle exige, et ce qui en résulterait. Quoi ! Esdras serait l'auteur du Pentateuque ! Mais alors quel homme étonnant que cet Esdras, qui, sans être soutenu par l'ambition d'un fondateur d'empire, aurait composé un chef-d'œuvre pareil, en aurait façonné le style, inventé le langage, ce langage si remarquable, si homogène, et surtout si différent des vrais écrits d'Esdras, avec lesquels nous pouvons comparer ! Cet homme qui aurait encore inventé l'Ancien Testament tout entier, car l'Ancien Testament tout entier témoigne en faveur du Pentateuque et suppose son existence ! Son génie prodigieux aurait conçu d'un seul jet, et le plan de la législation des Hébreux, et le développement graduel de leur révélation, et l'ensemble imposant de leur histoire..... et tout

cela pour tromper! Il aurait fait plus encore. Il aurait fait adopter cette monstrueuse imposture à ses concitoyens, et leur aurait persuadé qu'ils avaient reçu cette loi de leurs pères, qu'ils l'avaient étudiée dans leur enfance, et qu'ils étaient punis pour l'avoir violée!

Le siècle dernier a vu paraître un homme [1] qui, après une profonde étude de l'antiquité, prétendit prouver au monde qu'il était le jouet d'une immense et bizarre imposture. Suivant lui, Homère et Virgile, Cicéron et Démosthène n'avaient jamais existé; Rome et la Grèce n'avaient jamais conquis ou éclairé le monde; les chefs-d'œuvre du génie antique étaient une plaisanterie destinée à tromper la postérité. Tout ce que le monde lisait, apprenait, croyait, avait été inventé..... par quelques moines du moyen âge.—Eh bien, j'ose l'affirmer; ce système n'était pas, dans son genre, plus insensé que celui des hommes qui font du Pentateuque l'ouvrage d'Esdras.

Ce que nous disons d'Esdras, on peut le dire de tout autre. Il n'est aucune époque et aucun homme par lesquels on puisse mieux expliquer l'imposture, et échapper aux raisons

1. Le père Hardouin.

décisives qui militent pour l'authenticité du Pentateuque.

Le Pentateuque remonte donc jusqu'au siècle de Moïse. Est-il nécessaire d'ajouter que Moïse en est l'auteur? Son nom semble inscrit à chaque page du livre. Lui-même, dans ce livre, annonce qu'il met par écrit les faits et les lois, et il y commande aux Hébreux de conserver ses récits.

Il y a plus. Il a laissé son sceau individuel dans les cinq livres du Pentateuque, et cet argument nouveau mérite que nous nous y arrêtions un instant. Il se fonde, premièrement, sur le but et l'esprit de chacun de ces écrits; secondement, sur les indications indirectes qu'ils nous donnent relativement à la position, aux habitudes, aux connaissances de leur auteur.

I. La *Genèse* nous présente, dans les onze premiers chapitres, l'imposant tableau de l'origine des choses. C'est en quelque sorte le vestibule du grand édifice des révélations, la base sur laquelle toutes doivent reposer; mais ce n'est pas là le but spécial du livre entier. La seconde partie nous offre çà et là quelques précieux documens sur les peuples voisins et

parens des Hébreux; mais ce n'est encore là qu'un objet très-secondaire. L'écrivain paraît avoir eu devant les yeux, en rédigeant cette seconde partie, un dessein tout autre, et plus important. On voit sans peine qu'il voulait animer les Israélites à la conquête de la Palestine, par une histoire dont toutes les circonstances, soigneusement rassemblées, étaient de nature à leur inspirer le courage et l'ardeur. En effet, que trouvons-nous de plus saillant dans la seconde partie de la Genèse?

Nous voyons l'Éternel faire spécialement choix des ancêtres du peuple hébreu, les distinguer de tous les autres hommes, eux et leurs descendans, par de magnifiques promesses et de hautes destinées. Les Hébreux apprenaient ainsi qu'ils étaient le peuple élu; ils apprenaient à compter toujours et sans hésiter sur la faveur divine.

Nous voyons le pays de Canaan assigné d'avance aux Hébreux dans la personne de leur père Abraham. Ses enfans ont pendant cinq siècles ce pays en perspective. Toutes leurs espérances s'y rattachent, toutes les promesses de Dieu s'y rapportent. C'est pour faire un premier acte de possession qu'Abraham reçoit l'ordre de quitter sa patrie. Jacob ne peut en

sortir ou y rentrer, sans que Dieu lui rappelle sur la frontière l'heure promise où les Cananéens disparaîtront devant les Hébreux [1]; Joseph et son père, au lit de mort, ordonnent à ceux-ci d'y transporter leurs cendres, quand cette heure impatiemment attendue aura sonné. Les Hébreux apprenaient ainsi qu'ils marchaient à une conquête certaine; que la terre où ils allaient entrer à main armée, leur appartenait réellement depuis des siècles; qu'ils étaient envoyés de Dieu pour venger sur les Amorrhéens des iniquités parvenues à leur comble.

Nous voyons l'Éternel exercer les Patriarches à une confiance aveugle et sans limites en sa sagesse et sa bonté. Sans cesse il met cette confiance à l'épreuve pour la récompenser aussitôt. Abraham voit sa femme et sa belle-fille languir dans une longue stérilité; plus tard il est sommé de chasser l'un de ses deux fils et d'immoler l'autre, et cependant une voix divine lui a dit, lui répète encore que sa postérité sera aussi nombreuse que le sable de la mer. Il le croit, et la promesse est accomplie; sa foi

1. Gen. XXVIII, 10 — 15; XXXII, 22 — 30; XXXV, 9 — 15; XLVI, 1 — 4.

dissipe les menaces et les obscurités de l'avenir; son inébranlable confiance est le fer conducteur qui toujours éloigne la foudre, et fait trouver au Père des croyans un abri tutélaire auprès de son Dieu. Les Hébreux apprenaient de la sorte à obéir en aveugles à leur céleste Souverain, sans se laisser jamais effrayer par les apparences; ils apprenaient à compter sur un miracle plutôt que de se défier de Dieu, à étouffer jusqu'aux sentimens de la nature, plutôt que d'hésiter jamais.

Ainsi donc le but de la Genèse est celui-là même que le législateur a dû nécessairement se proposer. Entre le dessein de l'une et la pensée de l'autre, il règne une telle harmonie, que ces deux conceptions indiquent évidemment un seul auteur.

Dans les trois livres suivans, nous trouvons également le plan et le sceau de Moïse. Le vrai point de vue de *l'Exode* est dans un rapport intime avec la législation. Ce livre a pour idée première de fonder et d'affermir les pièces principales de cette législation, sur la grande délivrance politique dont les Hébreux venaient d'être honorés. L'écrivain leur raconte, leur rappelle les plaies de l'Egypte, le passage de la Mer Rouge, les miracles du désert, et il unit

si étroitement avec ces glorieux et touchans souvenirs la fête de Pâques, l'institution du Sabbat, le renouvellement de l'alliance, le solennel renoncement à l'idolâtrie, les dix préceptes fondamentaux et leur commentaire, les pompes et les rites du culte de Jéhova, qu'il en résulte l'obligation sacrée, ou plutôt la nécessité absolue de l'obéissance, pour quiconque a été le témoin ou l'objet de ces miraculeuses faveurs. — N'était-ce pas là aussi le but de Moïse, et l'un des plus sûrs moyens d'atteindre ce but?

Le *Lévitique* n'est pas le livre du peuple, mais celui des prêtres. Il rassemble à leur usage, sous une forme plus méthodique et plus complète, le code de la police, du culte et des mœurs. Ce livre sera donc probablement l'ouvrage du législateur qui a choisi les prêtres pour leur confier précisément cette tâche, et qui ne leur donnait nulle part ailleurs les instructions nécessaires pour la remplir.

Le livre des *Nombres* ne peut avoir été écrit que dans le désert, par le chef du peuple ou par ses ordres. Il porte l'empreinte évidente de ce long et vague période qui s'étendit de la seconde à la trente-neuvième année de la sortie d'Egypte : temps de privations et de mur-

mures, mêlé de voyages et de séjours, sans but déterminé, sans route fixe, et même sans beaucoup d'événemens remarquables. Ce livre renferme, dans un ordre purement chronologique, la simple collection de toutes les pièces importantes qu'il convenait à l'autorité de conserver, comme règlemens de police, nouvelles institutions légales, procès-verbaux des dénombremens ou des dons, récits des faits saillans et isolés.

Quant au *Deutéronome*, il est moralement encore plus évident que Moïse en est l'auteur. C'est le dernier adieu, le dernier avis du père mourant à ses fils, et du prophète à son peuple. L'ame de Moïse se peint tout entière dans ces prières, ces promesses, ces menaces, ces craintes et ces espérances qui se succèdent tour à tour dans ce livre, ainsi que dans l'ame agitée d'un père inquiet sur le destin de sa famille. Pour persuader de l'authenticité de ce livre, une simple lecture vaut mieux que toutes les raisons.

Le but et l'esprit du Pentateuque nous rappellent donc nécessairement Moïse, et nous montrent en lui l'écrivain que nous cherchons à découvrir.

II. La réunion de connaissances et d'habi-

tudes intellectuelles que cet ouvrage prouve dans son auteur, nous conduit à la même conséquence.

Tout indique chez l'écrivain une éducation soignée, des connaissances étendues. Ce n'est point ici un homme du peuple, de pêcheur devenu Apôtre, qui, sans art, sans instruction, sait écrire des vérités sublimes en langage vulgaire, mais demeure toujours étranger aux lettres profanes, et à la science. L'auteur du Pentateuque est un homme instruit; il soigne la forme et le fond de son histoire; il recueille les détails historiques, généalogiques, géographiques, qui, sans être essentiels à son but, peuvent rendre son livre plus clair et plus utile; il compose des hymnes qui portent l'empreinte de son génie autant que de sa piété; il rédige la Genèse, d'après d'antiques documens, avec soin et méthode, ainsi que l'ont prouvé les recherches des érudits. Cet homme était donc un homme éclairé, n'était point étranger aux lettres et mettait du prix au savoir.

Ce même écrivain connaît à fond l'histoire des Patriarches, l'origine des Hébreux et celle du monde. Toute la Genèse le prouve; l'inspiration divine sans doute lui a été donnée pour entreprendre et épurer ce travail; mais, ainsi

d'où ces grandes familles se sont formées, quels étaient les noms, les titres et les généalogies de leurs chefs, la position géographique de leurs diverses tribus. A cette époque, de telles connaissances ne s'acquéraient que par des voyages. Il avait donc visité ces peuplades ismaélites, madianites, iduméennes; il avait séjourné au milieu d'elles; il y avait rassemblé ces documens relatifs à leur histoire, qui, plus tard, furent insérés dans la Genèse. Rapprochons maintenant, les unes des autres, ces données diverses. Nous y trouverons d'abord la preuve complète de l'ancienneté du Pentateuque. L'écrivain, avons-nous dit, est en effet un Hébreu, un acteur de la révolution, né en Égypte, ayant visité les diverses peuplades du désert. Il y a plus, et d'après ces seuls indices, nous pouvons, avec une extrême vraisemblance, prononcer que cet écrivain n'est autre que Moïse lui-même. Nous savons tout ce qu'eut d'extraordinaire la vie de celui-ci, et toutes les circonstances saillantes de cette vie correspondent précisément aux faits que nous venons de rappeler. Moïse, instruit à la cour de Pharaon, chef de la révolution politique, législateur des Hébreux, Hébreu lui-même, bien supérieur à ses compatriotes en savoir et en lettres, avait

séjourné chez les nomades de l'Arabie, depuis l'âge de quarante ans à celui de quatre-vingts, avant l'époque où il a pu composer le Pentateuque. C'est de retour dans les mêmes lieux qu'il a dû le rédiger quelques années plus tard. Ne sommes-nous donc pas autorisés à croire qu'en effet il en est bien l'auteur; et si nous réunissons à cet argument, celui qui est développé dans la première partie de ce chapitre, ne pourrons-nous pas regarder la chose comme certaine?

Cette démonstration, quoique à peine ébauchée, est réellement suffisante, et cependant que d'argumens, que d'observations, dont j'aurais pu m'appuyer encore, si les limites de cet ouvrage l'eussent permis! J'ajoute un seul fait, preuve, si ce n'est décisive, au moins d'autant plus frappante qu'elle subsiste encore sous nos yeux.

Sur le sol désolé de la Palestine, près des débris de l'antique Samarie, habitent encore aujourd'hui les restes prêts à s'éteindre d'une pauvre tribu[1]. Ce sont des Samaritains, les der-

1. Les restes des anciens Samaritains habitent encore à cette heure en Palestine, à Naplouse (l'ancienne Néapolis ou Sichem), entre le mont Hébal et le mont Garizim. Ils forment une peuplade très-misérable d'environ trente familles et deux cents ames. Ils conservent encore leur Pentateuque et leur alphabet; ils restent fidèles à tout ce qu'ils ont pu garder de leur culte, et ils ne se marient

niers descendans des anciens ennemis de Juda; ce sont des hommes destinés à rendre témoignage à l'antique loi des Juifs qu'ils détestent, comme les Juifs devaient, à leur tour, rendre un continuel témoignage aux oracles du Christ qu'ils ont rejeté. L'Église samaritaine, entée sur celle des dix tribus au temps de la captivité de Juda, formant une suite non interrompue depuis Jéroboam jusqu'à nos jours, ne connaît qu'un seul livre sacré. Ce livre est le Pentateuque; elle le proclame l'ouvrage inspiré de Moïse, la loi que ses ancêtres en ont reçue. Ce livre, elle n'a pu l'emprunter en aucun temps aux Juifs, objets de sa haine et de son mépris. Elle l'a possédé dans tous les temps, elle l'a hérité de ses pères, elle le possède encore, elle le possède seul. Elle démontre ainsi qu'il existait, qu'il était regardé comme authentique et divin dès le schisme des dix tribus. Ce livre, elle le reçoit seul, parce qu'au temps du schisme, les autres portions de l'Ancien Testament, ou

qu'entre eux. Ils sont, en un mot, un monument vivant, aussi singulier qu'authentique, de l'ancienne église samaritaine, ennemie de Jérusalem, contemporaine de Jésus-Christ et d'Esdras. Divers savans Européens sont entrés en relation avec eux au seizième siècle et depuis lors. M. Sylvestre de Sacy est je crois le dernier. Voyez son *Mémoire sur l'état actuel des Samaritains*, Paris 1812; inséré dans le 52e cahier des *Annales des voyages*.

n'étaient pas encore écrites, ou n'étaient pas encore rassemblées [1].

On m'opposera peut-être les doutes anciens et récens élevés contre l'authenticité du Pentateuque. Peu de mots suffiront pour répondre; mais distinguons soigneusement ces deux classes d'objections.

I. Les anciens érudits, frappés de quelques dates et de quelques noms plus modernes, accolés çà et là au texte, ont voulu quelquefois faire passer ces broderies récentes pour la trame elle-même qu'elles recouvraient. Mais ces fils étrangers ne tenaient guère à l'étoffe; presque toujours on pouvait les enlever sans que le vide y parût, sans que le tissu en fût moins entier et moins serré. Presque toujours on reconnaissait l'interpolation moderne, à la facilité de la faire disparaître. On avait beau discuter des détails, peser et combiner des mots, gratter quelque angle de la pierre, l'édifice restait solide et imposant; le Pentateuque et chacune de ses cinq divisions étaient encore en rapport avec Moïse, dignes de lui et explicables seulement par lui; pleins de hautes leçons

1. Voyez la note B à la fin du volume.

et de sublimes beautés, ils se trouvaient toujours en harmonie avec le temps, le but, le lieu, toujours le fondement de l'histoire et de la législation. En un mot, la critique a dû condamner quelques phrases et quelques mots, mais elle n'a pu atteindre l'ensemble. Telle a été l'histoire des doutes tant qu'on s'en est tenu aux faits.

II. D'autres savans, par une marche opposée, au lieu de se soumettre aux faits, les ont voulu plier aux principes. Ce sont, en général, les rationalistes modernes. Des hommes d'un grand nom et d'un caractère digne de respect, conduits par une philosophie vicieuse et par une méthode peu logique, à nier théoriquement toute possibilité des miracles avant d'examiner les témoignages qui en prouvent l'existence, se sont presque contentés de dire : Il y a des miracles dans le Pentateuque, donc le Pentateuque n'est pas authentique, car là l'imposture serait impossible. (Important aveu, dont, en passant, il est bon de nous emparer.) Puis étudiant alors les faits, ou plutôt les éclairant d'une lumière équivoque et partiale, ces écrivains se sont bornés à y choisir habilement ce qui pouvait favoriser leur théorie. — Mais, si

le Pentateuque n'est pas authentique, quest donc ce livre? quand a-t-il été écrit? Comment expliquer son existence, son style, sa renommée, son pouvoir? Difficiles questions qu'on a voulu résoudre à force de travail et d'esprit. On a cherché, supposé, imaginé; on a construit à l'aide des hypothèses plutôt que des faits, de l'imagination plus que de l'histoire, et enfin, après bien des veilles, des efforts et des livres, on a découvert et conclu que le Pentateuque était..... un poème épique! Je n'imagine pas que mes lecteurs attendent une réponse sérieuse à cette assertion, nouvelle et déplorable preuve des erreurs du talent, ou même du génie, quand il manque d'impartialité. En tout cas, pour apprécier la valeur de cette dernière hypothèse, il suffit de lire de sang-froid et de bon sens, d'abord le Pentateuque, puis l'histoire des Hébreux[1].

1. Voyez les notes C et D à la fin du volume.

---

## DEUXIÈME QUESTION.

---

### INTÉGRITÉ.

Le Pentateuque est authentique. Ce livre, qui nous raconte avec naïveté les touchantes histoires des Patriarches, qui nous fait suivre la marche de la Providence dans la législation et le salut des Hébreux, ce livre est bien l'œuvre de Moïse. Mais nous est-il parvenu sous sa forme originaire? N'a-t-il jamais été modifié, dénaturé depuis son auteur? En un mot, est-il *intègre?* et tel qu'il se trouve en nos mains, mérite-t-il notre confiance?

Pour répondre à cette question nouvelle, distinguons entre les temps écoulés de Moïse au retour de la captivité, époque de la conclusion du Canon, et dès cette époque à nos jours.

ARTICLE I.

Le Pentateuque a-t-il été altéré avant la conclusion du Canon?

Oui, mais seulement dans des détails minutieux, étrangers au fond des choses. Quelques noms modernes ont été accolés aux anciens, quelques gloses ou quelques dates ajoutées; la mort de l'écrivain a été racontée par son successeur; peut-être même Josué a-t-il le premier réuni par un lien historique les discours, les cantiques, les lois qui composent le Deutéronome, et qui sont l'œuvre de Moïse; mais rien de plus. Il n'a été touché ni à la législation, ni à l'histoire, ni aux caractères, ni aux faits. Le livre est intègre. Il n'est pas nécessaire de le prouver en détail, l'authenticité une fois admise. Tous les caractères internes d'authenticité que nous avons reconnus démontrent que le Pentateuque n'a pas subi d'altérations profondes. Puisque les récits, les lois, le ton, le style nous conduisent à y reconnaître le siècle et la personne de Moïse, ces récits, ces lois et ce style ne sont pas l'œuvre d'un autre siècle et d'un autre écrivain. Ainsi

donc le livre que nous lisons est bien celui que Moïse écrivit. Nous y trouvons bien ce que cet illuste Envoyé de Dieu a fait, a dit, a pensé. Ces miracles en particulier, ces prodiges qui étonnent et saisissent l'imagination, appartiennent bien au récit primitif. Et comment les en distinguer? C'est le fond même de l'histoire, sa substance et son esprit. Ils sont la clef de la voûte, car ce sont eux qui nous révèlent les conseils divins et nous expliquent les succès. Que resterait-il de l'histoire mosaïque si on les en ôtait? Tout est authentique ou rien.

—

ARTICLE II.

Depuis le retour de la captivité, le Pentateuque a été conservé plus pur encore de toute altération.

Le Pentateuque samaritain suffirait à le prouver. Il découle d'une source spéciale; il nous représente bien le texte qui, lors du schisme, était entre les mains des dix tribus; il nous donne plus sûrement encore celui qui, avant Jésus-Christ et depuis la captivité, était entre

les mains de l'Église samaritaine. Les manuscrits, conservés, transcrits dès-lors par les seuls Samaritains, et découverts chez eux dans les temps modernes, ont été soigneusement collationnés. Or, ils renferment, à de légères différences près, le même texte que l'hébreu. La démonstration qui en résulte n'est-elle pas complète?

On pourrait tirer une preuve, ou du moins une présomption du même genre, des familles juives éparses dans l'Asie dès les temps anciens. Nous en parlerons ailleurs. Je n'y insiste pas ici, parce que leurs manuscrits sont moins bien connus, et parce que leurs synagogues ne sont pas, depuis des milliers d'années, comme celles des Samaritains, sans communication avec les Juifs d'Europe.

Des argumens plus décisifs et plus directs sont à notre portée. Je ne les développerai point, parce que je dois éviter ici les discussions scientifiques et arides, mais j'exposerai en peu de mots les plus saillantes. Ce sont la multiplicité des versions anciennes qui ont reproduit l'ancien code, et le soin des Juifs pour nous le transmettre et nous le conserver. Ces preuves ont ceci de remarquable, qu'outre l'intégrité de l'Ancien Testament, elles démontrent encore

la protection spéciale dont la Providence l'a couvert. Dieu ne voulait pas seulement que les oracles précurseurs du Christ nous parvinssent dans leur pureté; il voulait de plus que nous ne puissions pas même douter de leur origine antique et par conséquent divine. Il voulait que, le voyant lui-même en quelque sorte veiller à leur conservation, nous crussions les recevoir immédiatement de lui comme les Juifs, en dépit de la distance, des siècles et des tiens pendant les premiers âges de l'Église n'est entre leurs mains que depuis deux à trois

L'Ancien Testament a été traduit dans un grand nombre de langues, mais les seules versions dont nous voulions parler ici sont celles qui remontent à l'ère chrétienne ou environ. A cette grande époque, presque tous les livres de l'ancienne loi avaient été traduits en chaldéen, pour l'usage des Juifs d'orient, auxquels le véritable hébreu devenait toujours plus étranger; en grec, pour l'Église juive d'Alexandrie, qui le connaissait moins bien encore. Ils le furent peu après en syriaque, pour des chrétiens d'Édesse et de Nisibe. Ces trois versions se sont conservées; nous en possédons des copies et des éditions nombreuses, et sauf quelques diversités sans importance, elles nous

représentent le même texte, les mêmes livres, les mêmes oracles et les mêmes phrases. Cependant, cet accord n'est point le résultat d'une intention des interprètes, ou d'une fraude des savans. Ces trois sœurs, une fois sorties du sein de leur mère commune, ont été séparées pour toujours par les événemens, et par une rivalité qui subsiste encore. La version chaldéenne, soigneusement conservée et consultée par les Hébreux, est restée inconnue aux chrétiens pendant les premiers âges de l'Église, et n'est entre leurs mains que depuis deux à trois siècles. Les chrétiens de Syrie ne connaissaient guère plus la version grecque, que les Grecs ne connaissaient la syriaque. La version grecque, propagée dans tout l'occident, traduite à son tour en latin, et devenue, sous cette seconde forme, l'objet du respect exclusif de l'Église romaine, n'avait garde de rien emprunter aux autres, que les Occidentaux d'ailleurs ne connaissaient point. Le concert de ces trois témoins est donc d'autant plus remarquable qu'ils n'ont jamais pu s'entendre, que ces versions étaient la propriété d'Églises rivales et de religions ennemies, l'ouvrage d'adversaires acharnés, de chrétiens et de juifs, de chrétiens d'orient et de chrétiens d'occident, de Juifs de Palestine et

de Juifs d'Alexandrie. Elles s'accordent cependant entre elles, Elles nous donnent donc avec certitude, le texte antique et vrai de l'Ancien Testament, tel qu'il existait avant Jésus-Christ.

II. De ces trois versions, la grecque (connue sous le nom de version des Septante) fut longtemps presque seule en usage chez les chrétiens. Elle était mise, par les fidèles de Constantinople et d'Égypte, au-dessus même de l'original hébreu, dont ils ignoraient presque l'existence. Sous sa forme latine, avons-nous dit, et sous le nom de *Vulgate*, elle régnait sans partage sur l'Église d'occident. Si, pendant qu'elle était seule connue du Nil à la Tamise et du Pont-Euxin au Tage, le texte hébreu et sa version chaldéenne, ignorés des chrétiens et mal connus des Juifs, se fussent perdus, qu'en fût-il résulté pour la religion? Que l'authenticité des oracles sur lesquels s'appuie le Christianisme, n'aurait eu pour garans que les chrétiens eux-mêmes; qu'on eût pu traiter ceux-ci de juges partiaux, de dépositaires infidèles, et que l'incrédulité, avide d'objections, les eût un jour accusés d'avoir eux-mêmes fabriqué les antiques prophéties dont leur religion se targuait, prophéties que quinze siècles d'ignorance et de disputes, leur auraient

bien pu donner le désir, le besoin et l'occasion d'inventer. Cette objection eût été grave, mais Dieu lui-même s'est chargé de la prévenir. Pendant ces quinze siècles, les Juifs conservaient le code hébreu, et quand le moment fixé par la Providence est venu, sans en abandonner la garde, ils l'ont laissé lire aux chrétiens. Pendant quinze siècles, les Juifs seuls l'ont étudié, ce texte, l'ont copié, analysé, et enfin imprimé. Ils ont veillé sur ce précieux dépôt avec la persévérance obstinée, la passion d'un avare qui garde son trésor. Qu'on en juge par les détails suivans. Du troisième au onzième siècle, deux académies juives, établies l'une à Babylone, l'autre à Tibériade, n'ont pas cessé de s'occuper du code hébreu; non pas de son sens ou de ses préceptes, mais de sa forme, des mots, des lettres dont il était composé. Pendant huit cents ans, il s'est trouvé des savans nombreux et célèbres, qui, dans deux académies, ont dévoué leur existence à compter et décrire ces lettres et ces mots, à distinguer les consonnes, les voyelles, les accens, combien d'une espèce, combien d'une autre, à retourner de toutes manières leurs fastidieux et insignifians calculs. Nous les possédons encore, ces calculs; et qui aurait la

patience de les vérifier, y trouverait peut-être la preuve mathématique de l'intégrité du texte hébreu. Ce travail n'excite sans doute que le rire de mes lecteurs. N'oublions pas cependant que si cette gigantesque niaiserie des anciens rabbins était parfaitement inutile à leurs contemporains et à leur Église, Dieu voulait qu'elle fût garant à la nôtre de leur fidélité vigilante quoique machinale, à préserver l'intégrité de l'Ancien Testament. Qui oserait maintenant douter de l'authenticité des oracles, dont de tels hommes ont été constamment les dépositaires? Qui oserait supposer qu'ils ont falsifié ce livre dont ils semblent adorer les moindres *iotas*, et qu'ils l'ont falsifié contre leur intérêt propre, en faveur de cette Église chrétienne qui les persécutait et qu'ils abhorrent?

Chose étonnante! Ce sont les Juifs qui ont été désignés par la Providence pour être dans tous les âges les dépositaires et les garans de cette charte sacrée qui les condamne! Ce sont eux qui veillent à son intégrité dans l'intérêt de la foi chrétienne. Depuis dix-huit siècles, l'Église juive, cette épouse délaissée qui pleure sous le palmier, tient les yeux attachés sur ce livre. Elle le montre également à ceux qui lui demandent

les titres de son ancienne gloire, le fondement de ses espérances ou la sentence qui l'a frappée; elle est toujours là pour démontrer l'origine et la fidélité de ces pages étonnantes, que ne peuvent effacer les révolutions ni les siècles.

# TROISIÈME QUESTION.

## CRÉDIBILITÉ.

Nous avons prouvé l'antique origine du Pentateuque, et sa fidélité matérielle à conserver la forme que lui donna Moïse. Mais cela ne suffit point encore. Ce livre a-t-il été tracé par une plume instruite et sincère? mérite-t-il notre confiance, malgré ce qu'il a d'extraordinaire dans sa forme et ses récits? Est-ce un de ces livres véridiques, auxquels l'examen donne toujours plus de prix, ou bien, est-il de ceux que l'homme raisonnable et droit rejette bientôt avec dégoût, parce que la réflexion lui en dévoile l'imposture?

Pour répondre, nous rechercherons successivement ses caractères de vérité, et les indices de son autorité; en d'autres termes, sa crédibilité et sa divinité. Nous trouverons ses droits à la première, d'abord dans le livre même;

ensuite dans les confirmations que le temps lui a fournies.

## CHAPITRE I.

### Caractères de vérité du Pentateuque.

1° Je les trouve d'abord dans la nature des choses. Le Pentateuque est authentique. Les récits qu'il renferme ont donc été écrits sous les yeux des témoins des faits, en présence des monumens destinés à en conserver la mémoire, au moment même où les événemens avaient lieu. Cela une fois admis, la vérité des faits racontés est démontrée. De quelle fraude, en effet, peut-on soupçonner encore l'historien qui inscrit à mesure, pour l'usage des spectateurs ou des acteurs, ce qu'ils ont fait ou vu comme lui? Si Moïse trompe, six cent mille témoins peuvent le démentir; ce sont leurs crimes et leurs souffrances qui remplissent son histoire. S'il avait trompé, ils l'auraient démenti, car ils n'étaient rien moins que confians et dociles, car cette histoire les contraignait trop souvent à rougir. Moïse cherche-t-il donc à soustraire

ce livre à leurs regards? Non, il les contraint à le lire, à le transmetre à leurs fils. Ils obéissent et pourvoient à ce que la postérité la plus reculée n'ignore pas qu'ils ont été coupables et punis. — Douterez-vous de la vérité de cette voix accusatrice, qu'ils n'osent, qu'ils ne peuvent contredire?

2° Le langage du Pentateuque inspire la conviction. Naturel, sans prétention, tout simple, il ne porte jamais l'empreinte de l'imposture. L'enthousiaste ou le jongleur cherchent à frapper l'imagination; rarement ils réussissent à éviter l'affectation et l'emphase. Moïse est toujours simple et vrai. Si son style s'anime, c'est en quelque sorte à son insu; il est ébranlé, malgré lui, par les grandes choses qu'il voit ou qu'il fait. Et cependant, qu'on le remarque, Moïse était poète! Quand il ne veut plus commander à son émotion, ses chants de reconnaissance ou de victoire témoignent de la véhémence de ses impressions; mais lorsqu'au lieu de chanter il raconte, il raconte simplement, naïvement, prosaïquement. Ce même homme qui, sur le bord de la mer Rouge, célébrait le guerrier dont le nom est l'Éternel[1], voyait les flots s'amonceler à son

1. Exode XV.

souffle, et les chariots de Pharaon précipités de sa main comme une pierre au fond des abîmes, ce même homme, au chapitre suivant, raconte le don du pain céleste sans appareil, sans avoir l'air d'en être étonné, ne songeant, ce semble, qu'à donner clairement les moindres détails de l'événement. Quand pourra-t-on croire à la sincérité d'un historien, si ce n'est quand elle se trahit par de tels contrastes? Cela nous conduit à faire remarquer une autre qualité de son récit : la minutieuse exactitude des descriptions. On peut la reconnaître, et dans le chapitre dont il s'agit, et dans presque tout l'Exode; dans le récit de la construction du Tabernacle, dans celui des souffrances des Hébreux, dans celui des plaies qui les vengèrent, partout on retrouve le même soin à donner les détails, importans ou non, non pas comme importans, mais comme vrais. La grêle tombe sur l'Égypte et la ravage. *Or le lin et l'orge avaient été détruits*, remarque l'historien[1], *parce que l'orge était en épis*, *et que le lin avait poussé sa tige. Mais le froment et l'épeautre ne furent point détruits*, *parce qu'ils étaient moins avancés*. Il me semble que c'est là le ton de l'homme véridique, et non du char-

1. Exod. IX, 31, 32.

latan imposteur. L'ordre des récits, d'ailleurs, cette méthode purement chronologique qui inscrit de suite et jour par jour les lois et les faits, à mesure qu'ils se présentent, sans tenir compte de leur nature ou de leur liaison, n'est-il pas un indice d'exactitude et une preuve de vérité?

3° La nature des faits racontés nous fournit un nouvel argument.

On m'objectera peut-être les prodiges de la Genèse et de l'Exode. Mais des prodiges sont-ils donc, par eux-mêmes, et avant tout examen, la démonstration du mensonge? non pas, du moins, pour le philosophe qui, fidèle à la base de toute science et de toute méthode, remonte des faits aux théories, au lieu d'imposer des théories aux faits. Nous examinerons plus loin si le Pentateuque ne renferme aucun caractère de divinité qui doive nous inspirer, pour ces prodiges, du respect et de la foi; nous venons de montrer que la nature des choses et celle du récit nous conduisaient à les admettre; nous avons de plus à remarquer ici, que, malgré ces prodiges, les faits racontés ne donnent point l'idée d'une fiction. Si Moïse eût voulu tromper, il eût au moins su flatter ou l'orgueil national, ou l'imagination déréglée de ses

compatriotes. Mais, quel inventeur stérile! quel étrange imposteur! Le nom et l'âge de dix patriarches, voilà tout ce que son imagination lui fournit de remarquable entre Adam et Noé! Dans les premiers chapitres de la Genèse, on trouve quelques noms propres, quelques faits grands, sans doute, par le Dieu qui s'y manifeste et par leurs immenses résultats, mais racontés en quelques mots, sans entourage et sans appareil. Dans ce qui suit, nous trouvons de petites révolutions, de petits rois, de petits incidens, de petites guerres, des scènes domestiques ou pastorales, toujours dans une parfaite harmonie avec le siècle où elles sont placées; naïves histoires, qui nous retracent avec simplicité ces temps anciens, mais qui n'ont, certes, pas l'air d'inventions orientales, destinées à effrayer ou à séduire! Les Orientaux, juifs, persans ou arabes, s'y prennent autrement lorsqu'ils rêvent des aventures merveilleuses, souvent même lorsqu'ils racontent l'histoire, que rarement ils négligent d'embellir. Que l'on prenne les Mille et une Nuits, le Coran, les livres deux et trois des Maccabées, Josèphe même, et que l'on compare!

Est-il besoin d'ajouter que la véracité de l'historien se reconnaît à ses aveux? Déguise-

t-il donc ce qui pourrait nuire à son but ou offenser les Juifs? Va-t-il au-devant des objections? Cache-t-il les fautes des ancêtres des Hébreux, de Joseph, de Juda, de Lévi? Que dis-je! cache-t-il son propre péché, celui d'Aaron, et la sentence qui les frappe tous deux?

4° Cette comparaison sera plus frappante encore si l'on étudie l'origine des choses, à la fois dans Moïse, et dans les plus antiques documens des païens. C'est chez ceux-ci, dans les traditions de la Chaldée, de l'Égypte ou de l'Inde, qu'on trouvera profondément empreint le cachet du mensonge. C'est là qu'on trouve de monstrueuses théogonies, unissant d'une manière bizarre les cieux, la terre, aux plus viles créatures, aux plus fantastiques conceptions, peuplant l'espace de dégoûtans demi-dieux, le temps d'orgueilleuses myriades, et l'histoire de risibles généalogies. Voilà comment inventèrent toujours ceux dont l'imagination, sans frein, voulut raconter au hasard l'origine de l'univers, ou, du moins, qui ne craignirent pas de mêler leurs capricieuses fantaisies aux débris mal conservés des traditions primitives.

« Que l'on compare, dit à ce sujet Eichhorn[1], les récits de Moïse avec les plus an-

1. *Eichhorn*, *Einleitung in das A. T.* § 428, 3e éd. Dans ce qui

ciennes histoires de l'antiquité ; on sentira bien vite laquelle de ces diverses sources est la seule pure. Il n'en est pas une qui puisse, le moins du monde, soutenir le parallèle avec la Genèse ; qui puisse, au moins, retracer quelque ombre de la simplicité, de l'exactitude et de la vérité philosophique de ce livre étonnant. Hors de là, ce ne sont plus que traditions populaires et fabuleuses, où les plus profonds érudits, les hommes les plus habiles à démêler les allégories et à expliquer les symboles, ne savent cependant trouver aucun sens. Déjà dans les temps les plus anciens, les histoires dont nous parlons ont été mal comprises des nations qui les conservaient ; déjà alors défigurées par des ornemens déplacés, par des explications ridicules, par des interpolations et des mélanges, elles étaient devenues inintelligibles : l'idée que renfermait primitivement ce corps grossier, en

précède, j'ai fait divers emprunts à ce savant célèbre, qui, le Nestor et le père de la critique allemande quand j'écrivais ceci pour la première fois, a maintenant terminé sa longue, brillante et laborieuse carrière. Quoique admirateur de son talent, je suis en général éloigné de partager ses principes et d'aimer ses hypothèses ; mais lorsque, prenant une marche plus sûre, il consacre à la défense de la vérité sa puissante érudition, je me trouve heureux de pouvoir me livrer aussi à l'espèce d'enthousiasme qu'excitent à bon droit les vastes travaux, l'esprit fécond et ingénieux de cet homme étonnant.

avait disparu..... Ainsi, par exemple, la plus ancienne philosophie, celle qui recherche et enseigne l'origine des choses, devenue le plus souvent absurde et risible chez les autres peuples à force de méprises successives, est toujours, chez les Hébreux, pleine de simplicité, de dignité, de vérité. Elle est tellement indépendante des chimériques imaginations des autres peuples, tellement supérieure à toutes ces rêveries, que, par ce trait seul, la Genèse mériterait déjà la couronne que nous lui décernons[1].»

5º Remarquons enfin, comme nouvelle et dernière preuve de la véracité du Pentateuque, la vraisemblance des mœurs qu'il dépeint. J'emprunte à Eichhorn le développement de cette idée, et je me contente de le traduire. « La forme des récits de la Genèse, voilà la preuve la plus certaine de son authenticité pour l'homme capable de sentir le naturel et le simple, de se reporter à l'adolescence du monde, et de se figurer la vie domestique des peuples pasteurs. Le ton de l'histoire doit changer comme les usages des hommes. Il doit ressentir tour à tour l'influence variée de chaque peuple, de chaque siècle et de chaque révo-

1. Voyez la note E à la fin du volume.

lution. Or, la Genèse dépeint, avec une vérité remarquable, l'enfance et la jeunesse du genre humain. Souvent les récits de ce livre se réduisent à l'histoire domestique de quelques bergers; partout on y retrouve la noble et franche simplicité des mœurs pastorales. — Si, dans une de ces heures favorables où l'ame s'ouvre d'elle-même aux sentimens paisibles et simples, vous avez lu avec une attention entière et une douce émotion quelque trait de la vie d'Abraham, d'Isaac ou de Jacob, lisez ensuite de la même manière quelque portion de celle de David, de Salomon ou de quelqu'un des Juges d'Israël, vous sentirez aussitôt la distance qui sépare les deux histoires comme les deux époques, et toute l'infériorité de ces derniers tableaux. Là, c'est une nature toute simple qui émeut et entraîne; ici, c'est encore la nature, mais moins véhémente et moins franche. Là, toute la candeur d'une simplicité sans voile; ici, déjà plus d'élégance et moins d'originalité. Là, le langage naïf du cœur humain; ici, l'empreinte des premières formes de la civilisation et du luxe. — Si l'âge et l'habitude vous ôtent la faculté de rappeler, pour faire cette expérience, les sentimens et les émotions de la jeunesse, essayez-la sur quelque enfant dont l'é-

ducation n'ait point encore faussé le goût, et vous verrez quelle impression différente cette ame tendre recevra de ces récits si divers.

» Il faut cependant avouer que ces couleurs si vraies perdent, hors de l'original, une grande partie de leur vivacité. Je ne veux point faire ici le procès aux anciens ou aux nouveaux traducteurs; mais j'affirme qu'aucune traduction ne peut rendre cette simplicité d'une nature sans fard, cette fraîcheur de coloris qui font le charme de la Genèse. Comment reproduire, dans nos langues compassées, abstraites et froides, ce langage simple, antique, libre, vif et sans parure? Le patriarche hébreu a, certes, à se plaindre de ses juges modernes. Ces hommes téméraires ont hardiment condamné, sur d'infidèles copies, un monument original qu'ils ne connaissaient point, dont rien ne pouvait leur donner une assez exacte idée.

» Allons plus loin. Quel imposteur eût jamais pu retracer avec une vérité aussi exacte les progrès successifs de la civilisation et de la société? Comment eût-il conservé cette gradation si peu étudiée, dans des objets si divers, avec des incidens si minutieux, si naturels, si parfaitement liés, et de manière à soutenir le plus sévère examen sans trahir la fraude?

» Abraham sort de la Mésopotamie, patrie des peuples bergers, et tous les détails de sa vie dénotent un vrai nomade. Des hôtes viennent-ils à lui? Il court choisir, au milieu de son bétail, le jeune veau qu'il apprêtera lui-même, comme le Patrocle d'Homère. Il n'offre pas de vin à ces étrangers, et cette liqueur, cependant, n'était point à cette époque inconnue en Palestine[1]. Il leur présente du lait, comme un nomade devait le faire[2]. Isaac, au contraire, riche de l'héritage d'Abraham, moins étranger aux habitudes des Cananéens amollis, fait usage du vin[3]. Un chevreau, enlevé du pâturage, ne suffit plus à ses goûts comme il suffisait à ceux de son père. Il désire du gibier, il le fait apprêter à sa manière préférée[4]. Son palais est exercé à distinguer les viandes, et c'est par une ruse que Rébecca réussit à lui faire prendre le change[5]. Demi-nomade et demi-laboureur, il prend à ferme un champ du roi de Gérar, et ne se contente plus d'être riche en troupeaux[6].

» L'écrivain moderne qui aurait inventé cette

1. Genèse XIV, 18.
2. *Idem*, XVIII, 6—8.
3. *Idem*, XXVII, 25.
4. *Idem*, XXVII, 4.
5. *Idem*, XXVII, 9.
6. *Idem*, XXVI, 12.

histoire sous le nom de Moïse, n'eût pas manqué de faire faire, à la civilisation, de nouveaux progrès avec Jacob. Il eût blessé la vérité sans s'en douter, et l'historien du Pentateuque est réellement plus fidèle aux vraisemblances de l'histoire. La civilisation recule quand Jacob, laissant la Palestine, passe vingt ans en Mésopotamie, au sein de la vie nomade et des habitudes pastorales. Elle avance, au contraire, avec Ésaü, parce que celui-ci demeure en Palestine et s'allie aux Cananéens...

» Le commerce multiplie peu à peu les rapports des diverses nations. Au temps d'Abraham, nous ne voyons encore aucun échange de blé entre l'Égypte et Canaan. Pour éviter la famine, le Patriarche est obligé de se transporter lui-même, avec tous les siens, sur les bords du Nil. Au temps de Jacob, ce commerce est établi[1]. Pour le faciliter, déjà des caravansérails sont établis sur la route[2]. Partant d'Arabie, des caravanes ismaélites portent aux Egyptiens des épices, des résines et du baume; dans l'occasion même, ils achètent ou vendent des esclaves[3]. Les Égyptiens ne font, par eux-

1. Genèse XLI, 57.
2. *Idem*, XLII, 27.
3. *Idem*, XXXVII, 25.

mêmes, aucun commerce extérieur; la Genèse le suppose, et l'histoire nous le dit.

» L'Égypte, plus anciennement constituée que les nations voisines, l'emporte, comme de raison, en civilisation et en luxe. Déjà, au temps d'Abraham, les Pharaons ont une cour[1]. Abimélec, roi d'une colonie égyptienne chez les Philistins, imite en petit les rois de la métropole; il a, comme eux, des serviteurs et des courtisans[2]. En Palestine, au contraire, le roi de Salem vit comme un simple particulier[3]. Entre Abraham et Jacob, le luxe de l'Égypte fait de grands progrès. Au temps de Joseph, nous voyons à la cour d'Égypte de grands dignitaires, des chambellans, des surintendans, de grands échansons, de grands panetiers, un grand visir, une police, une prison d'état[4], des médecins attachés à la personne des grands, et un pompeux cérémonial. Joseph, comme grand visir, est servi à une table à part, et les Égyptiens, qui mangent chez lui, prennent place à celle de son chambellan[5]. Pharaon

1. Genèse XII, 14, 15.
2. *Idem*, XXI, 22; XXVI, 26.
3. *Idem*, XIV.
4. *Idem*, XL.
5. *Idem*, XLIII, 32.

n'admet point Jacob à une conversation familière, comme avait fait un de ses ancêtres à Abraham, mais à une audience en forme, avec tant de roideur et une si orgueilleuse affabilité, que le style même du récit en garde l'empreinte[1]. Diverses solennités accompagnent l'installation des fonctionnaires royaux; Joseph, à son entrée en charge, reçoit une chaîne d'or, un costume magnifique, une suite et un anneau. En Mésopotamie, où les Cananéens n'avaient pas encore étendu leur commerce, on trouvait, au temps de Jacob, peu d'or et peu d'argent. Les échanges en nature sont, à cette époque, le seul moyen connu de se procurer des objets nouveaux. C'est en gardant les troupeaux pendant vingt années, que le Patriarche gagne ses deux femmes, des esclaves et du bétail. En Canaan, au contraire, et dans le voisinage de cette Phénicie qui tenait déjà dans ses mains le commerce du monde, au temps d'Abraham, on n'a déjà plus recours aux échanges; l'argent les remplace, comme matière précieuse. Il n'a pas encore reçu d'empreinte, mais on le pèse pour déterminer sa valeur[2]. Peut-être, cependant, les

1. Genèse XLVII, 7.
2. *Idem*, XXIII, 16.

Phéniciens avaient-ils déjà quelques monnaies grossières au temps de Jacob[1].

» Nulle part il n'est fait mention de chevaux dans les quarante-quatre premiers chapitres de la Genèse. C'est à l'occasion du voyage de Jacob en Égypte que les chars envoyés par Joseph, nous les montrent pour la première fois en usage. L'histoire nous apprend, en effet, que dans ces siècles reculés, ils étaient usités en Égypte, mais presque inconnus en Palestine.

» Les formes des conventions civiles rappellent, chez les Patriarches, la plus haute antiquité. Dans Homère, les contrats se font de vive voix, et pour les rendre obligatoires, c'est à la garantie des dieux que l'on a recours; on les accompagne de présens et de cérémonies symboliques. De la même manière, Abraham donne sept brebis à Abimélec en mémoire de l'alliance qu'ils renouvellent, et de la cession d'un puits contesté[2]. Jacob et Laban élèvent un monceau de pierres pour être témoin de leur réconciliation[3]; ils lui imposent un nom destiné à la rappeler, comme avaient fait encore Abimélec et Abraham[4]. C'est en présence

1. Genèse XXXIII, 19.
2. *Idem*, XXI, 30.
3. *Idem*, XXXI, 46.
4. *Idem*, XXI, 31.

de témoins que ce dernier achète la caverne de Macpela[1]; muni de cette seule garantie, il se croit assuré que sa propriété ne lui sera jamais disputée. C'est ainsi que, dans Homère, les Grecs et les Troyens regardent comme certaine l'exécution du traité, parce que les deux armées ont entendu les promesses verbales des contractans.

» Le pas rétrograde que, dans les livres de Moïse, la civilisation paraît faire après le déluge, est tout-à-fait conforme à la nature des choses. Avant cette catastrophe, la civilisation semble plus avancée qu'au temps d'Abraham. Alors, par exemple, on connaît l'usage du fer; ensuite, bien du temps s'écoule avant qu'il en soit de nouveau question. D'autres arts encore sont ensevelis dans l'abîme qui engloutit le genre humain, et seront une seconde fois inventés dans la suite des âges.

» Mais n'était-ce donc pas là ce qui devait arriver? Une seule famille survit au déluge et peuple de nouveau l'Asie désolée. Pouvait-elle donc sauver toutes les connaissances et tous les arts? Les possédait-elle? et quand nous le supposerions, avait-elle, après le déluge, l'occa-

1. Genèse XXIII.

sion immédiate de les exercer? Elle devait, avant tout, pourvoir à son existence; voilà ce qui exigeait tout son temps et toutes ses forces; voilà aussi ce qui excluait les arts de luxe, et ne permettait d'exercer que les plus communs et les plus nécessaires. Il était donc impossible que plusieurs des connaissances du monde antédiluvien ne demeurassent oisives, et ne fussent oubliées après cette grande époque, jusqu'à ce qu'un heureux hasard les vînt restituer aux hommes. Si donc Moïse, au lieu de laisser paraître ce retard de la civilisation, nous l'eût représentée comme ayant toujours continué sa marche ascendante, c'est bien alors que nous devrions soupçonner la fidélité de l'historien.»

Eichhorn n'a parlé ici que de la Genèse; cette preuve deviendrait plus saillante et plus complète encore, si on l'appliquait à l'Exode[1].

---

## CHAPITRE II.

### Confirmations apportées par les découvertes modernes.

A mesure que les temps s'écoulent, et que les Livres Saints, dépôt de la vérité religieuse,

1. Voyez à la note A une autre citation d'Eichhorn, où cette lacune est à peu près remplie.

remontent plus haut dans les nuages de l'antiquité, nous voyons s'affaiblir quelques-unes des preuves sur lesquelles leur autorité repose. Les traditions historiques s'obscurcissent ou se perdent, la critique devient plus conjecturale, les hypothèses en l'air sont plus faciles, et la défiance des lecteurs s'accroît à mesure que les moyens d'examen diminuent. Gardons-nous d'en conclure que les preuves de la révélation aillent en s'affaiblissant. D'autres preuves s'accroissent, en revanche, et font, à mon avis, plus que compenser. Ce sont celles que fournissent en grand nombre, la perpétuité et les progrès de certains faits moraux. Ce sont encore celles qui résultent de nouvelles découvertes et de confirmations imprévues, d'autant plus frappantes, qu'elles se rapportent à des faits plus antiques, et résolvent des problèmes plus long-temps obscurs. Le Nouveau Testament tire, peut-être, de la première de ces deux sources, ses plus fortes et plus touchantes preuves, et la seconde en fournit d'assez frappantes à l'Ancien. Ce sont celles-ci que nous avons à indiquer dans ce chapitre.

Avant tout, il faut bien s'entendre, et je commence par une remarque importante sur l'objet et l'effet de ces preuves.

Il importe de distinguer soigneusement l'autorité des Livres Saints, de l'autorité des interprétations humaines, deux choses qu'on ne manque guère de confondre. Dès-lors tout ce qui porte atteinte à la seconde, semble ébranler la première; confusion pleine d'erreurs, et sur laquelle je veux insister. Il est peu extraordinaire que ces deux choses s'identifient dans quelques esprits; mais pour être naturel, cela n'en est pas moins fâcheux. La Parole sainte devient ainsi solidaire des erreurs et des méprises humaines. Dans tous les âges, on s'en est pris à la Bible, des fausses idées, des préjugés, des notions incomplètes, des erreurs scientifiques de ses interprètes. Qui pourrait dire que d'attaques publiques et de doutes cachés n'ont pas eu d'autre source! Combien d'incrédules secrets ou de sceptiques déclarés, n'ont perdu la sécurité de la foi que parce qu'ils voyaient, avec toute raison, erreur ou absurdité, non dans l'enseignement même de la Bible, mais dans ce que l'autorité d'autrui leur avait toujours donné pour cet enseignement! Ainsi, pour l'Ancien Testament, en particulier, n'a-t-on pas rendu Moïse responsable de l'intolérance fanatique, ou des superstitieuses folies de Chrétiens peu éclairés, qui ne savaient pas

le comprendre, ou l'appliquaient hors de propos? N'est-ce pas au nom de Josué qu'on défendait à la terre de tourner, et qu'on emprisonnait Galilée? — Le catalogue de tous les exemples à l'appui serait long.

Ces méprises ont été déplorables, mais elles peuvent devenir utiles, en nous laissant cette leçon-ci, nécessaire encore de nos jours : Tout certains que nous puissions être de l'authenticité des Livres Saints, de la vérité de la révélation qu'ils contiennent, il est très-possible que nous nous trompions sur le sens de quelques-unes de leurs portions, au moins en ce qui touche la science et l'histoire, surtout dans l'Ancien Testament. Il est très-possible que des découvertes scientifiques et critiques doivent changer un jour notre manière d'entendre bien des choses, et que ces découvertes confirment réellement la Bible, tout en renversant des opinions de détail regardées à tort comme bibliques.

Cela est surtout vrai pour la Genèse, livre dont l'antiquité se perd dans la nuit des âges, et qui renferme de vieux documens, dont quelques-uns sont antérieurs à Moïse; qui sait? peut-être à Noé; livre qui rapporte, en trois mots, une révolution du globe, ou un prodige mer-

veilleux, et qui, dans son style monumental, figuré, lapidaire, a légué d'éternelles énigmes aux critiques et aux savans. Ils ont fait, à ce sujet, des expériences qui doivent rendre prudent pour l'avenir. Ce que nous allons dire des six jours de la création, par exemple, nous montrera, de reste, dans quel sens nous devons croire à l'autorité de la Genèse, et comment des découvertes nouvelles pourraient encore modifier nos interprétations.

Commençons par un autre exemple frappant et déjà ancien, quoique à peine remarqué.

Le chapitre X de la Genèse ne paraît, au premier coup-d'œil, renfermer que des généalogies, et indiquer que des rapports de père et d'enfant. Il y a deux siècles que Bochart s'avisa d'y voir des généalogies de peuples, et des rapports de colonies et de métropoles. L'étude plus approfondie de ce document, sa comparaison avec les documens profanes, ont changé la conjecture de Bochart en un fait avéré, dont nul critique instruit n'oserait maintenant douter. Cette explication admise, il en est résulté une confirmation réelle de la Genèse et de son exactitude. Or, si la chose, au lieu de se passer entre les savans, avait occupé le peuple des fidèles, si ce chapitre eût été de

sur lesquels les théologiens s'appuient, et qui excitent l'attention, il est très-possible qu'on n'eût pas si facilement renoncé à son interprétation ancienne et naturelle, et la découverte qui, aux yeux des hommes judicieux, ajoutait réellement du poids à son autorité, l'eût peut-être ébranlée aux yeux de Chrétiens moins éclairés. Je passe à un autre exemple, trop connu pour être étranger à mes lecteurs, mais trop saillant, trop décisif pour ne pas avoir ici sa place marquée.

Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre, nous dit la Genèse; et elle nous raconte de plus que cette œuvre céleste dura six jours. Tant qu'on n'a point demandé aux sciences le commentaire de cette assertion, on n'y a vu qu'une création unique et universelle, en six jours de vingt-quatre heures chacun. Mais à mesure qu'on a mieux connu et la terre et le ciel, force a été de mieux entendre aussi le récit de Moïse. D'abord on a dû distinguer entre le premier et le second verset de la Genèse, entre la création et la réorganisation du globe; et alors le texte s'est trouvé à la fois plus clair, plus suivi, mieux d'accord avec la science. Mais ce n'est pas tout. Les six jours de vingt-quatre heures renfermaient encore bien des difficultés.

En vain avait-on tenté de rendre cette interprétation probable ; on réussissait mal à la soutenir, et l'on ne faisait qu'accroître les doutes, doutes dont l'autorité de la Genèse se ressentait souvent. Tout à coup les études géologiques ont pris un essor nouveau : l'antiquité matérielle du globe a été immensément étendue ; les anciennes théories ont cédé à l'observation de faits incontestables, et les adversaires de l'Ancien Testament ont cru voir la vérité de la Genèse, abîmée sans retour avec la vieille science. Qu'est-il arrivé cependant ? La science nouvelle, appuyée sur des faits certains, telle qu'elle est sortie des mains de Cuvier, a anéanti sans retour, il est vrai, l'explication vulgaire et littérale des six jours ; mais au lieu de convaincre la Genèse de mensonge, elle nous en a donné un commentaire admirable et imprévu, plus propre que toutes les dissertations critiques à l'entourer de confiance et de respect. Elle nous a découvert avant la naissance de l'homme et la dernière organisation du globe, de longues et immenses périodes, où le Dieu de la nature revêtait successivement son ouvrage de formes diverses et progressives, préparant ainsi lentement l'empire de l'homme intellectuel et moral. Avant celui-ci, le globe est oc-

cupé d'abord par le chaos des ondes, puis par des végétaux monstrueux, puis par des reptiles gigantesques et étranges, puis par des quadrupèdes énormes et pourtant analogues aux nôtres. Ce ne sont pas là des conjectures, des hypothèses ; ce sont des faits : ces végétaux se retrouvent par fragmens ou par empreintes ; les squelettes de ces monstres existent, et l'on en découvre de nouveaux tous les jours. Leurs âges divers et leurs apparitions successives, se retrouvent inscrits dans un ordre déterminé et sous des dates certaines, aux rivages des mers, dans les profondeurs du sol et aux flancs des montagnes.—Mais ce qui est tout aussi constaté, tout aussi frappant, et plus important encore pour le fidèle, c'est l'accord étonnant de l'ordre des jours de la Genèse et de celui de ces époques de la nature. Ainsi donc, cette mystérieuse histoire de la création, ensevelie dans les abîmes du passé; ce secret infini que nul œil n'a pu voir et nulle oreille entendre, nulle tradition conserver ; ce secret qui, après avoir été enfoui pendant des milliers d'années et de siècles, dans les entrailles du globe, n'en a été retiré que de nos jours, avec les ossemens des mégalosaurus ou des mastodontes ; ce secret, Moïse le possédait et l'écrivait dans son livre,

probablement sans le comprendre mieux que ne faisaient ses contemporains, et que nous ne faisions nous-mêmes, il y a cinquante ans! Où donc lui l'avait-il trouvé? Qui a dirigé sa plume? Qui avait fait mettre la première fois par écrit les vieux documens que transcrivait la Genèse? On a cherché de pauvres solutions de cet admirable problème; et, quoi qu'on fasse, la science de Moïse, puisée chez les Égyptiens, ne peut assez bien expliquer de tels hiéroglyphes. Les prêtres de l'Égypte n'avaient pas probablement dépassé le dix-neuvième siècle dans l'étude de la géologie; ils n'avaient pas sondé les cavernes et remué les carrières à gyps des sols européens; leur siècle n'était pas, comme le nôtre, celui de l'observation patiente et savante, mais seulement des transmissions et traditions mystérieuses, et il n'est pas probable que M. Champollion retrouve jamais l'ouvrage de Cuvier dans leurs papyrus. — Je ne vois, pour ma part, qu'une intervention divine, une révélation de Dieu à l'homme pour répondre à notre question. — Mais en le reconnaissant, en remarquant le degré de confiance que mérite un livre honoré de semblables confirmations, apprenons à faire cas de la science, qui, après avoir paru ébranler un instant la révéla-

point de contact, qui la confirment en s'accordant avec elle, mais autrement que nous ne l'imaginions, qui, en éclaircissant certaines obscurités, conduisent à entendre autrement quelques passages! Cette découverte affermira la foi de ceux qui sauront renoncer à leurs anciennes idées et aux interprétations reçues; mais elle sera pour les autres une cause de défiance et de doutes, peut-être un grief contre la science et les lumières.

L'homme éclairé, bien plus sage, voit dans les progrès de ce genre, un motif puissant d'encourager et de suivre ces recherches, qui peuvent nous instruire toujours mieux sur la nature de l'inspiration et sur la véritable manière d'interpréter les Livres Saints; il y voit aussi un motif de réserve et de prudence dans les théories historiques et scientifiques surtout, qu'il adopte sur l'autorité de la Bible, et dans les interprétations de celle-ci. Il y voit enfin une loi de l'humanité, qui vit de progrès et de mouvement au moral comme au physique; santé, religion, science ou vertu, peu importe, rien ne subsiste que par le développement, c'est-à-dire, par le changement. Ce qui est immobile languit, s'efface et meurt.

Ainsi donc, au lieu de craindre les décou-

tes de la science, lorsqu'elles pourraient changer en quelques points nos idées bibliques, sachons, je le répète, les appeler de tous nos vœux. Ne nous effrayons pas de quelques modifications qu'elles pourront apporter à nos idées. Les bases de la religion et les grands traits de la révélation ne peuvent changer; ce n'est pas là ce que les hiéroglyphes de Thèbes, ou les fouilles géologiques pourront altérer jamais. L'amour de notre Dieu, la bonne nouvelle du salut, le devoir, la conscience, l'avenir, voilà notre trésor à l'abri de toutes les découvertes; et les méprises à rectifier ne porteront jamais que sur des récits mal entendus, des passages isolés et des histoires peu importantes. Mais, en revanche, de quel prix ne sont pas, pour le fidèle docile et amoureux de la vérité, quelques pas de plus vers cette vérité, si faiblement entrevue ici-bas! Quelle douceur encore d'affermir sa foi, précisément par ces changemens inévitables, qui l'ébranleraient infailliblement, la troubleraient du moins, si nous apportions à l'interprétation biblique des principes moins larges et moins judicieux! Quelle douceur de voir, à chaque pas en avant, l'histoire et la nature mieux d'accord avec notre foi! d'espérer, de croire, avec pleine conviction,

point de contact, qui la confirment en s'accordant avec elle, mais autrement que nous ne l'imaginions, qui, en éclaircissant certaines obscurités, conduisent à entendre autrement quelques passages! Cette découverte affermira la foi de ceux qui sauront renoncer à leurs anciennes idées et aux interprétations reçues; mais elle sera pour les autres une cause de défiance et de doutes, peut-être un grief contre la science et les lumières.

L'homme éclairé, bien plus sage, voit dans les progrès de ce genre, un motif puissant d'encourager et de suivre ces recherches, qui peuvent nous instruire toujours mieux sur la nature de l'inspiration et sur la véritable manière d'interpréter les Livres Saints; il y voit aussi un motif de réserve et de prudence dans les théories historiques et scientifiques surtout, qu'il adopte sur l'autorité de la Bible, et dans les interprétations de celle-ci. Il y voit enfin une loi de l'humanité, qui vit de progrès et de mouvement au moral comme au physique; santé, religion, science ou vertu, peu importe, rien ne subsiste que par le développement, c'est-à-dire, par le changement. Ce qui est immobile languit, s'efface et meurt.

Ainsi donc, au lieu de craindre les découver-

tes de la science, lorsqu'elles pourraient changer en quelques points nos idées bibliques, sachons, je le répète, les appeler de tous nos vœux. Ne nous effrayons pas de quelques modifications qu'elles pourront apporter à nos idées. Les bases de la religion et les grands traits de la révélation ne peuvent changer; ce n'est pas là ce que les hiéroglyphes de Thèbes, ou les fouilles géologiques pourront altérer jamais. L'amour de notre Dieu, la bonne nouvelle du salut, le devoir, la conscience, l'avenir, voilà notre trésor à l'abri de toutes les découvertes; et les méprises à rectifier ne porteront jamais que sur des récits mal entendus, des passages isolés et des histoires peu importantes. Mais, en revanche, de quel prix ne sont pas, pour le fidèle docile et amoureux de la vérité, quelques pas de plus vers cette vérité, si faiblement entrevue ici-bas! Quelle douceur encore d'affermir sa foi, précisément par ces changemens inévitables, qui l'ébranleraient infailliblement, la troubleraient du moins, si nous apportions à l'interprétation biblique des principes moins larges et moins judicieux! Quelle douceur de voir, à chaque pas en avant, l'histoire et la nature mieux d'accord avec notre foi! d'espérer, de croire, avec pleine conviction,



que chaque progrès nouveau augmentera la preuve de cet accord, accroîtra nos lumières sur le sens de la Bible, comme sur sa divinité!

Revenons maintenant au sujet direct de ce chapitre, et aux confirmations réelles que le Pentateuque, ou du moins, la Genèse, a trouvées dans les découvertes modernes. Les réflexions qui précèdent nous en ont déjà donné des exemples saillans.

Il n'est aucun point sur lequel la Genèse ait été aussi violemment attaquée que sur la chronologie, et il n'en est aucun, peut-être, sur lequel les attaques aient été plus victorieusement réfutées par des savans modernes, qui, le plus souvent, ne songeaient guère à ce résultat. On voulait faire le genre humain plus vieux que la Genèse ne le permet; on opposait à celle-ci les siècles sans fin accumulés dans les traditions de l'Inde, de l'Égypte et de la Chine. Une réflexion préjudicielle aurait dû, ce semble, inspirer plus de réserve aux adversaires de Moïse. En fait d'antiquité, comme de merveilleux, le témoin qui diminue est en général plus croyable, et celui qui augmente, plus suspect. L'orgueil national des peuples d'Asie les portait à exagérer l'ancienneté de leur origine et de leurs empires, plutôt qu'à la rabaisser. Mais

non, tout était bon contre Moïse, et on ne pouvait avoir tort en l'attaquant. Cependant la science marchait; histoire, critique, géologie, astronomie, tout cheminait de concert. De partout jaillissaient chaque jour des résultats imprévus et nouveaux.... et rapprochés les uns des autres, ces résultats sont venus démontrer que l'espèce humaine était plus récente que le globe; que les rêves d'antiquité de certains peuples n'avaient rien de réel, et qu'on ne pouvait rien opposer de sérieux aux dates de Moïse. Pour exposer ici cette discussion et son issue, il faudrait un gros livre que je ne veux pas faire, et des connaissances que je n'ai pas. Heureusement que ce livre existe, quoique composé dans un but différent. C'est le même qui a définitivement éclairci le problème des six jours. Fruit du génie de la science, d'un immense travail, et d'une plume exercée, le *Discours sur les révolutions du Globe*, placé, par le célèbre Cuvier, en tête de ses *Recherches sur les ossemens fossiles*, démontre réellement ce que nous avons affirmé. L'auteur, en effet, quoique occupé de dévoiler la nature et non de défendre la religion, prouve sans réplique, et la nouveauté de l'espèce humaine, et celle de nos continens. Personne ne se flatterait sans doute de

dire mieux ou plus, et il serait difficile d'extraire ou de choisir. Il vaut mieux renvoyer mes lecteurs à cet ouvrage, et ne rappeler ici qu'un seul triomphe de la chronologie mosaïque, triomphe tout récent, au spectacle duquel le monde savant vient d'assister.

Parmi les attaques que la science a essayées contre l'autorité du Pentateuque, il en est peu de plus modernes et de plus connues que celles dont les antiquités égyptiennes ont été l'occasion. Associés à une expédition célèbre dont ils partageaient tous les périls, des hommes distingués qui étudiaient avec autant de courage que de persévérance les merveilles jusque-là mal observées de la vieille Égypte; épris d'un enthousiasme un peu partial, mais assez naturel, pour les monumens, objet de leurs travaux et gage de leur gloire, se sont fait quelques illusions sur leur importance et leur ancienneté. Les fameux zodiaques, entre autres, d'Esné et de Dendéra, leur ont paru offrir la preuve d'une incalculable antiquité. Aussitôt cette prétendue découverte fut publiée, comme ayant décidé la question, et reculant la civilisation égyptienne bien au-delà de Moïse ou même du déluge. Mais depuis quelques années, en particulier depuis que l'un de ces zodiaques apporté en Europe

a été exposé aux regards, depuis que les recherches accumulées des voyageurs ont permis à d'autres savans encore, d'étudier un grand nombre de monumens égyptiens, papyrus, momies, temples et tombeaux, avec leurs hiéroglyphes et leurs inscriptions, les choses ont bien changé, et c'est en faveur de la Genèse que la question s'est trouvée résolue. D'abord l'examen de ces monumens divers, fait avec plus de sang-froid, a réellement assez diminué l'idée que l'on se formait de leur grandeur et de leur importance, comme des sciences et de l'état de civilisation dont ils étaient le gage [1]. Le prestige une fois évanoui et les premières exagérations écartées, on a discuté la question avec une critique plus impartiale. On s'est surtout attaché aux zodiaques, on les a comparés avec les explications de leurs savans admirateurs; les doutes n'ont pas tardé à naître et à s'accroître. On a refait les calculs, et ils n'étaient pas exacts [2]; on a éprouvé les hypothèses, et elles menaçaient ruine. Plusieurs autres hypothèses nouvelles, toutes différentes des premières et di-

1. Voyez le *Journal des Savans*, février 1823, p. 94, etc., et mars 1823, p. 155, etc.

2. Voyez Biot, *Recherches sur plusieurs points de l'astronomie égyptienne.*

verses entre elles, ont été essayées avec peu de succès. Une seule chose a été prouvée dans ce conflit, c'est que l'on ne pouvait plus croire à l'extrême antiquité de ces zodiaques : tous les nouveaux systèmes étaient d'accord en ce point[1]. Bientôt de nouvelles ressources se sont présentées, et on a pu aller plus loin encore.

Deux savans, entourés l'un et l'autre, quoique à divers titres, d'une célébrité méritée, puissamment secondés, sans doute, par la masse de richesses dont les musées européens se sont enrichis depuis quelque temps, ont enfin soulevé le voile qui cachait à nos yeux l'histoire de ces merveilles du monde ancien. Certes, personne ne s'attendait que sur le front de ces temples ruinés, construits, disait-on, trois mille ans avant Jésus-Christ, sous ces peintures mystérieuses qui devaient renfermer les premières connaissances du monde encore enfant, ils découvriraient à tous les regards les noms des Ptolémée, de Cléopatre ou de Trajan. C'est pourtant ce qu'ils ont fait. M. Letronne, en discutant à la fois la construction de ces

1. Voyez l'ouvrage de Biot cité plus haut; la *Notice sur le zodiaque de Dend'ra, par M. de Saint-Martin;* la *Revue encyclopédique*, tome XV, p. 232 et suiv.; le *Journal des Savans*, avril et juillet 1824, p. 236, etc., 402, etc.

monumens et les inscriptions grecques qui se retrouvent sur quelques-uns[1], M. Champollion le jeune, en saisissant enfin la valeur des trois classes d'hiéroglyphes dont ils sont chargés[2], sont arrivés au même résultat. Chose remarquable! au même moment, des savans anglais parvenaient à lire de même les mêmes noms par des efforts tout-à-fait isolés, et par des méthodes différentes[3]; méthodes très-imparfaites, sans doute, et mêlées d'erreur, mais suffisantes cependant pour ce premier et singulier succès. Au même moment encore, des artistes y parvenaient par l'étude de la sculpture et de l'architecture des monumens en question[4]. Des voyageurs confirmaient ces découvertes sans s'en douter, par les manuscrits et les momies qu'ils rapportaient à l'Europe[5]; et il a été dé-

1. *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte pendant la domination des Grecs et des Romains.* Voyez encore *Journal des Savans*, avril et juin 1823, p. 198, etc., 344, etc.

2. *Précis du système hiéroglyphique des anciens Égyptiens.*

3. Voyez *Essai on Dr Young's and M. Champollion's phonetic system of hieroglyphic*, etc.; *by H. Salt.* Londres 1826. — Voyez aussi la réponse de M. Champollion dans le *Bulletin de Férussac* (Sciences historiques) de janvier 1826, et le *Journal des Savans* de mai 1826.

4. MM. Huyot et Gau. Voyez Letronne, *Recherches pour servir*, etc., Introduction, p. xxv.

5. Voyez Letronne, *Observations critiques et archéologiques sur*

montré de la manière la plus irréfragable, par trois ou quatre voies différentes, que ces trop fameux zodiaques, peu dignes de tant de renommée, étaient postérieurs à Jésus-Christ, ainsi que les édifices sur les plafonds desquels ils étaient peints[1]. Si M. Champollion, en réussissant à lire les hiéroglyphes des temples, a rabaissé plusieurs de ces monumens jusqu'au siècle des Antonins, d'autres, il est vrai, ont trouvé dans ses travaux une date antique et certaine; mais, confirmation nouvelle et digne d'attention! aucun monument ne s'est encore trouvé plus ancien que les Pharaons de l'Exode et de la Genèse.

Maintenant le procès est jugé; les adversaires de Moïse ont laissé sans réponse les assertions positives de ses défenseurs, et les faits constatés sur lesquels elles reposent; ils ont avoué, par leur silence, la précipitation de leurs jugemens et l'incorrection de leurs calculs. Une pareille victoire n'apprendrait-elle pas enfin aux hommes qui croient en la Parole de Dieu, ce qu'ils

*les représentations zodiacales qui nous restent de l'antiquité.* Voyez encore le *Journal des Savans*, juillet 1824, p. 398.

1. Ce qui paraît maintenant le plus probable, c'est que ces peintures zodiacales étaient des thèmes astrologiques, dont l'usage s'introduisit en Égypte sous les empereurs.

doivent craindre des attaques analogues qui pourraient encore survenir?

Pour avoir droit de l'espérer cependant, remarquons-le bien, il faut ne demander à Moïse que ce qu'il peut et prétend donner; il faut bien expliquer, par conséquent, ce que nous appelons la chronologie mosaïque. Je n'entends point, et personne de versé dans ces matières n'entendra qu'elle détermine l'époque de la naissance du genre humain, ou celle du déluge, sans y laisser une incertitude de quelques années, ou plutôt de quelques siècles. Il faut le dire sans détour : la Genèse ne peut fournir matière à un calcul très-précis. D'abord, au lieu d'un calcul, les manuscrits ou les versions antiques nous présentent les élémens de deux ou même trois divers, dont les résultats diffèrent entre eux de huit à neuf siècles. Il faut choisir entre ces trois chronologies, ou plutôt, comme on ne peut le faire avec certitude, il faut reconnaître que la chronologie mosaïque laisse réellement à l'époque de la création de l'homme, une latitude de près de mille ans. Une seconde circonstance vient encore augmenter cette incertitude et étendre ce champ. La chronologie mosaïque n'est point directement enseignée. Nulle part Moïse n'a dit : tant de siècles se sont

écoulés depuis Adam jusqu'à Noé, depuis Noé jusqu'à ce jour. On déduit seulement ces résultats, des généalogies que renferme l'Ancien Testament. Or ces généalogies, loin de se prêter toujours à des calculs bien rigoureux, y introduisent presque nécessairement divers sujets de doute. Je ne parle pas seulement des méprises de copistes, si faciles et si fréquentes, quand, au lieu d'une somme totale, ils doivent reproduire un grand nombre de sommes partielles, exprimées d'ordinaire en simples chiffres, ni des erreurs presque inévitables dans les sommes totales, avec l'habitude des Orientaux de donner comme entiers des nombres rompus. Mais je veux parler surtout de l'habitude bien constatée des Juifs, de supprimer souvent quelques-uns des chaînons de leurs généalogies, en présentant le petit-fils comme immédiatement né de l'aïeul. Il paraît qu'ils faisaient cela quand le père avait vécu peu de temps, ou bien avait joué dans l'histoire un rôle moins remarquable; peut-être même, pour donner aux généalogies quelque chose de plus symétrique et de plus régulier. Pour eux, la certitude de l'origine était tout, et les intermédiaires peu de chose. La généalogie de Jésus-Christ dans saint Matthieu, suffirait seule,

au besoin, pour donner l'exemple et la preuve de ce que nous avançons. D'autres généalogies, insérées à double dans l'Ancien Testament, et dans des livres divers, prouvent, par leurs différences, des omissions du même genre. Sans doute les séries de patriarches que présente le Pentateuque, avec l'âge de chacun d'eux à la naissance de son fils aîné, ces séries plus anciennes et plus importantes que les autres généalogies des Livres Saints, indiquent un plus grand soin apporté à la détermination du temps; mais elles n'excluent point tout-à-fait la possibilité de semblables omissions. Il y a plus encore : ce ne sont pas seulement les négligences du texte, mais aussi les erreurs des critiques, qui ont trop resserré la durée de la chronologie mosaïque. Ceux-ci, méconnaissant la véritable nature des calculs du Pentateuque, ont tiré souvent de tel ou tel passage des conséquences rigoureuses, démenties par tel autre, et incompatibles avec le tout. C'est ainsi que, malgré l'affirmation positive du texte sacré[1] : *Il y avait quatre cent trente ans* que les *Israélites étaient en Égypte*, les chronologistes ont long-temps soutenu qu'ils n'y en avaient passé

1. Exode XII, 40.

que *deux cent-quinze*, abrégeant ainsi de moitié la durée assignée par le Pentateuque, pour la multiplication du peuple[1].

Il résulte de ces considérations diverses, que si les généalogies de l'Ancien Testament sont des monumens parfaitement sûrs de l'existence et de l'ordre des personnages qu'elles présentent, elles ne forment pas des élémens aussi certains d'un calcul chronologique exact; Moïse, ne l'oublions pas, ne fait nulle part ce calcul. Il n'est pas même probable qu'il ait eu l'intention d'en donner les élémens. Quand donc nous défendons l'autorité de la chronologie mosaïque, nous affirmons seulement qu'elle est, en général, exacte, plus que les chronologies profanes qui la contredisent, qu'elle ne permet de soupçonner que des erreurs restreintes, et qui ne pourraient s'étendre, par exemple, à de longues suites de siècles. Renfermée dans ces bornes, cette chronologie triomphe de toutes les objections; chaque découverte scientifique, chaque travail bien fait sur ces matières, au lieu de l'ébranler, la confirme, et, j'en ai la confiance, la confirmera toujours[2].

1. Voyez, sur ce sujet, d'excellentes thèses de M. le pasteur Lemaître; Genève, 1826.

2. Voyez la note F à la fin du volume.

Les découvertes de M. Champollion n'ont pas seulement rendu témoignage au Pentateuque, en rabaissant l'ancienneté de la vieille Égypte, mais encore en découvrant dans son histoire, des coïncidences avec la Bible, et la solution de quelques objections[1]. Ces coïncidences sont de diverses sortes. J'en indiquerai de *noms*, de *mœurs* et d'*histoire*.

De noms.

Les noms égyptiens qui se rencontrent dans l'Ancien Testament, s'expliquent par la langue des hiéroglyphes. Ainsi, Gen. XLI, 45, il est question de Potiphérah, prêtre ou gouverneur d'On (ville nommée, par les Grecs, Héliopolis, cité du soleil). Or le nom de Potiphérah ou Pétéphré, retrouvé dans des manuscrits hiéroglyphiques et lu avec l'alphabet de M. Champollion, signifie *celui qui appartient à Ré*, le dieu Soleil. Le sens du nom, en égyptien, coïncide donc exactement avec les fonctions attribuées à l'homme, en hébreu. Autre exemple du même

1. Voyez à ce sujet la *Lettre à M. C. Coquerel sur le système hiéroglyphique de M. Champollion, considéré dans ses rapports avec l'Écriture-Sainte*, par A. L. C. Coquerel, pasteur à Amsterdam (actuellement à Paris); Amsterdam 1825. Les coïncidences qui suivent sont principalement tirées de cet opuscule. — Voyez aussi l'intéressant ouvrage de M. Greppo, dont il a déjà été question.

genre. Je tire celui-ci de M. Greppo[1]. On a long-temps et vainement disputé sur le sens du mot Pharaon, nom biblique de tous les monarques égyptiens; entre mille conjectures, on avait pu remarquer celle de Jablonski, qui croyait pouvoir l'interpréter par *le roi*, d'après quelques débris de l'ancienne langue égyptienne. — On a pu être surpris, on a douté peut-être, de l'exactitude biblique, en ne trouvant aucun nom semblable dans les catalogues hiéroglyphiques des monarques de l'Égypte, non plus que dans les tables royales de Manéthon; mais les doutes ont dû cesser quand, par une rencontre curieuse et vraiment frappante, M. Champollion a retrouvé dans ce nom la désignation d'un serpent, signe allégorique des souverains de l'Égypte et symbole de leur puissance, dont leur thiare était habituellement surmontée.

De mœurs.

Je laisse ici parler M. Coquerel[2]: « La dix-huitième dynastie de Manéthon et le règne de Sésostris, qui ouvre la dix-neuvième, paraissent avoir été l'époque où les arts, en Égypte, ont atteint leur perfection. Toutes les décou-

1. P. 120—123.
2. P. 31 et 32.

vertes de M. Champollion tendent à confirmer ce fait : alors de grandes constructions ont été commencées; les belles statues, les belles couleurs, les inscriptions bien sculptées remontent à ce temps, au-delà duquel on n'a encore rien trouvé. Nous allons voir que Sésostris et Moïse ont été contemporains; et la sagesse que ce dernier puisa chez les Égyptiens, les objets d'art qu'il fit exécuter pour le Tabernacle, les inscriptions tracées sur des métaux et des pierres, les vases et les candelabres, les tissus colorés, la fonte du veau d'or, n'ont plus rien dont l'incrédulité doive s'étonner. On ne demandera plus sur quoi Moïse a pu écrire le Pentateuque, trop long pour n'être pas écrit sur des matériaux portatifs, et qui, d'ailleurs, devait être gardé dans l'arche ou à côté (Deutéronome XXXI, 26), puisque l'on possède des papyrus qui remontent à ce temps. On ne demandera plus comment le souverain sacrificateur Hilkya, sous le règne de Josias (2 Rois XXII; 2 Chron. XXXIV), a pu retrouver, dans le temple, après une période d'environ mille ans, l'autographe de Moïse, puisque des papyrus de cette époque existent et sont encore lisibles. »

D'histoire[1].

Le conquérant nommé Sésostris par les Grecs, retrouvé sur les monumens égyptiens sous le nom de Ramsès, avait parcouru successivement, en vainqueur, l'Asie et l'Afrique. On demandait, avec quelque raison, comment il n'en était fait aucune mention dans le Pentateuque, non plus que dans les histoires juives subséquentes. A une époque ou à une autre, ce semble, les annales sacrées auraient dû nous le montrer ravageant la Palestine et lui imposant tribut. On avait bien voulu le retrouver dans Sésack, vainqueur de Roboam[2]; mais il fallait, pour cela, se soumettre à un anachronisme de quelques siècles, et ce n'est pas ainsi qu'on peut étudier l'histoire et défendre la vérité.—Les documens égyptiens expliqués par M. Champollion, en même temps qu'ils nous font reconnaître Sésonchis dans le Sésack de la Bible, nous donnent la date certaine de Sésostris. Or, il monta sur le trône quand Israël errait depuis vingt-deux ans dans le désert, et le double passage du conquérant dut coïncider avec l'exil du peuple. On est, de plus, conduit

1. Coquerel, p. 32 — 46. Greppo, p. 244—252.
2. 1 Rois XIV, 25; 2 Chron. XII, 2.

à conclure de l'histoire, que Sésostris suivait la mer au nord, pendant que Moïse s'enfonçait dans les sables plus au sud; qu'il revint par mer neuf ans après, et que, ni à son départ, ni à son retour, l'armée du conquérant ne dut avoir le moindre contact avec la caravane sainte du peuple de Dieu. La difficulté est ainsi levée par une plus exacte connaissance des faits. — Convenons-en toutefois, cette frappante et curieuse coïncidence repose sur l'exactitude de la chronologie hébraïque, exactitude, avons-nous dit, qu'il est possible de contester; surtout, il est vrai, pour les temps antérieurs à Abraham, mais aussi pour ceux qui suivirent. La date de Sésostris, donnée par les monumens égyptiens, est désormais certaine; celle de la sortie d'Égypte ne l'est pas autant. Les meilleurs et les plus nombreux chronologistes, s'accordent, sur la date que nous avons admise avec nos deux auteurs, 1490 à 1500 avant Jésus-Christ; mais que d'élémens douteux dans ces calculs! Bien des chronologistes allemands font remonter cette date un ou deux siècles plus haut, en allongeant davantage l'époque des Juges, époque vague et obscure, sur la durée et l'histoire de laquelle les Livres Saints ne donnent que des renseignemens partiels et incom-

plets, et pendant laquelle Sésostris pourrait fort bien avoir longé la Palestine sans laisser de traces dans l'histoire biblique. Ainsi, remarquons-le, si la coïncidence disparaît, la difficulté disparaît aussi. Au reste, il faut le dire, c'est sur la chronologie sacrée que nous avons surtout besoin de lumières, et que l'archéologie égyptienne pourra nous en fournir. C'est là un des grands services que nous pouvons en espérer. Bientôt, sans doute, M. Champollion, poursuivant le cours de ses travaux, aura rendu la vie à une histoire qu'on croyait morte à jamais. Les lumières qu'il pourra répandre sur le règne de Sésostris et sur celui de son père Aménophis, le persécuteur des Hébreux, ne seront pas celles qui auront le moins d'intérêt pour des Chrétiens. D'ici à vingt-cinq ans, selon toute apparence, bien des faits et des monumens nouveaux seront entrés dans le domaine de la critique sacrée, pour lui donner, peut-être, une vie nouvelle et une direction imprévue. Des Chrétiens qui savent en qui ils ont cru, et au cœur desquels l'Évangile a fait sentir sa puissance, peuvent attendre ces nouveaux résultats avec quelque impatience, sans doute, mais, qu'ils se le disent bien, sans aucune inquiétude.

Une réflexion doit encore trouver place dans ce chapitre. A la fin du siècle dernier, la Genèse a été attaquée avec violence comme toutes les autres parties du livre divin. On l'a représentée comme l'œuvre de l'ignorance; la science et la nature, disait-on, la contredisaient à chaque page. Que n'a-t-on pas été rechercher? De quoi ne s'est-on pas avisé? A quels systèmes n'a-t-on pas consenti à recourir, pour la convaincre de fausseté? Il semblait que l'ignorance la plus stupide pût seule y ajouter foi. — Le moment même où cette disposition paraissait établie dans tous les esprits, était celui où les sciences ont fait les plus grands progrès. Les mêmes hommes qui, secouant les fers de la superstition, repoussaient en même temps les lumières de la foi, consacraient toute la puissance de leur volonté, de leur savoir et de leur talent à l'étude de la nature, du calcul ou de l'antiquité. Toutes les sciences ont fait, de concert, des pas énormes, et les vingt-cinq premières années du dix-neuvième siècle seront toujours une époque glorieuse pour les progrès de l'esprit humain, quelques résultats que puissent donner les suivantes. Dans un tel état de choses, les savans étant si peu disposés à croire à la Genèse, si ardens à y trouver des erreurs,

et en même temps si puissans en moyens de les découvrir, ne devait-on pas s'attendre à voir démasquer ce livre, s'il était, en effet, l'ouvrage du mensonge? Ses méprises et ses fraudes ne devaient-elles pas être enfin dévoilées sans retour? Il est arrivé, cependant, tout autre chose. Les découvertes nouvelles, au lieu de ruiner son autorité chancelante, l'ont respectée, l'ont même restaurée. On peut maintenant la reconnaître, la défendre, sans être rayé du catalogue des gens éclairés. Ses ennemis éprouvent de la résistance; on les attaque à leur tour sur leur terrain, on les en chasse et ils se retirent désarmés. Ce résultat, si peu probable en apparence, ne dira-t-il donc rien à l'intelligence de l'homme impartial qui en est témoin?

Quelque lecteur pensera, peut-être, que ce résultat pourrait bien être dû tout simplement au désir d'être agréable à tel gouvernement ou tel monarque, dont les opinions religieuses sont fortement prononcées. A cela je réponds que mon observation ne porte pas seulement sur cinq ou six ans, mais sur quinze ou vingt; sur les savans d'un seul pays, mais sur ceux de toute l'Europe; sur le silence des ennemis de la Bible, mais sur leur défaite, ni enfin sur des

opinions énoncées, mais sur des découvertes et des faits. La nature de l'alphabet hiéroglyphique, les noms, qu'avec son aide, on a dû lire sur les temples égyptiens, sont des faits aussi indépendans de l'influence du pouvoir, que la plaque d'or trouvée dernièrement dans les fondemens d'un de ces temples, prétendu antérieur à Moïse[1], avec une inscription grecque, où se lisent les noms de Ptolomée et de Bérénice; ou bien encore que le zodiaque, daté de l'an 19 de Trajan, rapporté d'Égypte par M. Cailliaud[2]. Des écrivains marquans ont pu sans doute prendre la défense de la Genèse pour plaire à l'autorité, mais on ne pense pas, j'imagine, que les adversaires de ce livre aient porté la déférence jusqu'à se laisser convaincre injustement d'erreur[3].

Je demande la permission de traduire, en finissant, quelques lignes d'Eichhorn sur le même sujet. J'aime à citer cet auteur, d'au-

1. Letronne, *Recherches*, etc., p. 7.

2. Letronne, *Observations critiques et archéologiques*, etc., p. 22.

3. Comment ne pas remarquer, par exemple, le silence d'un homme aussi savant que M. Fourier? Ce mathématicien célèbre, vétéran de l'expédition d'Égypte et secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, était l'auteur des calculs sur lesquels s'appuyait l'antiquité des zodiaques. Cependant, au milieu des objections multipliées et décisives qui combattent et détruisent cette antiquité, il n'a rien écrit pour la défendre.

tant moins suspect en pareille matière, que s'il est l'admirateur de Moïse, il n'a cependant jamais su voir en lui, quelque chose de plus qu'un homme habile et un historien surprenant.

« L'histoire que renferment ces livres (le Pentateuque), n'a rien à redouter du plus rigoureux examen. Les attaques les plus haineuses n'ont pu créer à Moïse des obstacles, dont son livre n'ait triomphé. Elles ont plutôt entouré d'une splendeur nouvelle, cette vérité qu'elles se flattaient d'obscurcir. Pourrait-on ne pas s'étonner, quand on s'aperçoit que le livre historique, le plus ancien qui existe, est vérifié, confirmé par chaque découverte nouvelle dans la littérature, la géographie ou l'histoire naturelle de l'Orient? Comment toutes ces choses concourent-elles à l'éclaircir? Auprès des importantes clartés qui, jusqu'à présent, ont été successivement répandues sur ce livre presque entier, le petit nombre de passages que couvrent encore les voiles de l'antiquité, est bien peu de chose. Le temps viendra, sans doute, où ces voiles seront levés par les hommes d'un autre âge, comme il a été donné à notre siècle de lever ceux qui arrêtaient nos devanciers[1]. »

1. Eichhorn, *Einleitung in das A. T.* § 442, 3e éd.

# QUATRIÈME QUESTION.

## DIVINITÉ.

La divine origine du Pentateuque est inséparablement liée à sa crédibilité. Ce Moïse, qui parle au nom de Dieu, qui délivre le peuple à main forte, épouvante Pharaon sur son trône, et partage la mer Rouge devant Israël, s'il n'est un imposteur, est un envoyé divin. D'un autre côté, pour croire à toutes ces choses, nous avons besoin de garanties qui satisfassent le cœur, et qu'approuve la raison. Nous avons besoin de reconnaître, d'admirer en lui l'envoyé divin, pour être bien assurés que nous ne sommes pas le jouet d'un imposteur. Il faut donc étudier Moïse et son œuvre sous ce point de vue nouveau. J'ai confiance qu'au milieu des obscurités dues à l'ancienneté des temps, aux nécessités des circonstances, à la grossiè-

reté des hommes, nous trouverons, à côté des prodiges du Pentateuque, d'autres prodiges non moins décisifs que les miracles du Nil ou du désert.

Nous allons examiner successivement le caractère et la conduite de Moïse, sa théologie, ses préceptes moraux et sa politique. Quand je dis examiner, on comprend qu'il n'est pas question d'approfondir ici ces vastes sujets. Nous nous bornerons à quelques traits saillans propres à donner une idée de l'ensemble[1].

---

## CHAPITRE I.

### Caractère et conduite de Moïse.

Étudions Moïse dans les trois grands actes de son ministère : la délivrance des Hébreux, le voyage au désert, la législation.

1. Voyez la note G à la fin du volume.

## ARTICLE I.

### *La délivrance.*

Moïse était chargé de délivrer les Hébreux du joug de Pharaon. Était-ce une chose aisée? Pour répondre, considérons les trois acteurs qui sont en scène : le tyran égyptien, le peuple hébreu, Moïse.

Pharaon commande à un peuple nombreux, riche, guerrier. Lui-même porte à un excès surprenant l'obstination et l'audace. Quel ton despotique dans ses réponses ! quelle ténacité dans ses idées ! quelle promptitude dans ses mesures ! quelle vigueur opiniâtre dans sa résistance ! Les fléaux du ciel le frappent sans le faire céder ; tout au plus peuvent-ils l'étourdir un instant ; bientôt le ressort comprimé se relève, et au milieu de ses champs désolés, de son palais infecté, de sa cour tremblante, tandis que l'Égypte retentit encore du cri de douleur qui l'a traversée, Pharaon s'écrie : *Qui est l'Éternel? que j'obéisse à sa voix !* Il n'hésite pas à braver son propre peuple, Moïse, les

flots de la mer Rouge, et le bras de l'Éternel qui les tient suspendus.

Le peuple hébreu, tant qu'il est en Égypte, ne montre que défiance et mollesse. Ne croyez pas qu'il sache souffrir et combattre pour la liberté. La première condition de son salut est qu'il n'ait rien à faire pour l'obtenir. Hors de l'Égypte, son histoire ne présente que désobéissances et murmures. La moindre difficulté l'arrête, chaque privation l'abat, la seule vue de l'armée des Égyptiens le consterne; et dans sa route, Moïse est obligé de lui faire, à tout prix, éviter la terre des Philistins, parce que ces six cent mille esclaves aimeraient mieux aller reprendre leurs chaînes sous le fouet de l'exacteur, que de se frayer un passage avec leurs armes. Voilà ceux qu'il faut délivrer, malgré eux, des serres d'un peuple guerrier et d'un conquérant opiniâtre. Voyons l'homme qui se charge de cette étrange entreprise.

Il faut distinguer dans Moïse deux époques, et comme deux hommes différens. Nous verrons plus loin le caractère qu'il déploie dans le désert, et la raison du changement qui s'opère en lui. Pour le moment, nous ne nous occupons que de ce qu'il était au commencement de son ministère, lorsqu'il délivrait les

Hébreux. Il avait sans doute beaucoup de zèle, de patriotisme et de foi. Voilà des dispositions nécessaires à son entreprise ; mais peuvent-elles suffire à un homme médiocre? Il avait, ce semble, plus besoin encore des qualités qui en imposent à la multitude, et qui peuvent dominer les événemens. Souplesse et fermeté, courage et présence d'esprit, promptitude et sang-froid, voilà les élémens nécessaires à tout conquérant, à tout fondateur d'empire, à tout chef de parti; et voilà aussi, il faut le dire, ce qui paraît manquer complètement à Moïse. Établi depuis quarante ans dans une terre étrangère, il n'a point acquis, par ses talens ou ses services, la confiance de ses compatriotes. Privé de l'art de la parole par une infirmité qui en altère les organes, et par l'embarras, la timidité, résultat nécessaire de cette circonstance, il ne sait point agir sur la foule, saisir un instant favorable et mouvoir les passions à son gré. Il tremble à l'aspect de la mission que Dieu lui confie; il le conjure à cinq reprises d'en charger quelque autre à sa place. Bientôt, contraint d'obéir, il s'effraie à la première défaite, et croit tout perdu, parce que, dès l'abord, il n'a pas tout gagné. Le peuple lui témoigne son déplaisir par ses murmures, et méconnaît sa

mission. N'attendez pas que cet étrange chef de parti travaille à le calmer par sa présence, à donner une direction différente à ses passions agitées, à tourner au profit de sa cause cette première crise; non, il ne sait que gémir, se décourager, se plaindre amèrement devant son Dieu. Voilà ce qu'est Moïse; qu'attendre d'un pareil libérateur? Entraîné, peut-être, par un patriotisme irréfléchi, dans une entreprise au-dessus de ses forces, il ne réussira qu'à irriter le tyran, qu'à mécontenter ses concitoyens dont il aura rendu par le fait la servitude plus pesante, qu'à s'affliger d'avoir fait du mal à ceux qu'il aime, en voulant leur faire du bien. C'est ce qui arrive, en effet; on ne voit pas comment, avec aussi peu de ressort dans le caractère, de souplesse et d'activité dans l'esprit, il pourrait, je ne dis pas amener à bien la révolution sainte qu'il ose entreprendre, mais seulement lui procurer un succès momentané. Elle a été cependant glorieusement terminée, cette audacieuse entreprise; les Hébreux sortirent d'Égypte peu après la tentative infructueuse que nous venons de rappeler; ils en sortirent pressés, conjurés par les Égyptiens et par Pharaon lui-même, chargés des dons de leurs oppresseurs; est-ce donc bien là ce même Pha-

raon, ces mêmes Hébreux, ce même Moïse, que nous venons de contempler? — Oui, ce sont les mêmes; et comment expliquer la fin brillante de ce drame, si de simples hommes interviennent seuls pour le dénouer?

—

## ARTICLE II.

### *Le voyage.*

Dans ce second période de son ministère, Moïse montre un caractère un peu différent. Il a plus d'intelligence, de fermeté, de confiance en Dieu. Au fond, il est toujours le même, et il est aisé de retrouver, dans l'histoire de sa vieillesse, le même penchant au découragement et à la défiance, le même mélange de zèle et de faiblesse, de dévouement et de timidité, qui avaient caractérisé son âge mûr et sa jeunesse. Cependant, je le répète, on s'aperçoit aussi de quelque accroissement de confiance et de fermeté; il compte davantage sur l'événement, sur Dieu, sur lui-même; les murmures l'affligent autant, mais l'effraient moins. Ce phénomène est digne de remarque; au milieu

de périls nouveaux, extrêmes, avec un tel peuple à conduire, et chez un chef de quatre-vingts ans, ce n'était pas à un progrès dans ce sens que nous devions nous attendre. Tout homme impartial verra, je pense, avec assez de probabilité dans ce changement, le résultat et en même temps la preuve des prodiges, que Moïse s'étonnait lui-même de pouvoir opérer.

D'autres circonstances de ce voyage nous prouvent bien plus fortement encore l'intervention divine. Tout y est singulier. Moïse n'y fait rien comme un chef ordinaire. Dès l'abord, au lieu de suivre le rivage de la mer, pour passer d'Égypte en Canaan, il s'éloigne du but et de la route. Il voulait, et nous avons dit que cela était nécessaire, éviter le pays des Philistins, pour épargner tout combat à ses faibles soldats. Mais quelle voie prend-il pour les sortir, à la fois, de crainte et de danger? Il prolonge leur séjour en Égypte, dont il fallait se hâter de fuir; il les éloigne de Canaan, où ils tendaient à arriver; il les retient derrière la mer Rouge, qu'ils n'avaient aucun moyen de franchir; il les renferme à Pihahiroth[1], dans une étroite enceinte de montagnes, entre la mer

1. Exod. XIV, 1—9; Nomb. XXXIII, 7, 8.

et un défilé. Ce passage périlleux offrait à Pharaon un moyen trop certain en apparence de les soumettre de nouveau, pour qu'il ne se hâtât pas de venir l'occuper. C'est ce qui arrive. Le tyran triomphe, les Hébreux s'épouvantent. En effet, un miracle seul pouvait les sauver. Si le miracle n'est pas arrivé, que l'on explique non-seulement le salut des Israélites, mais encore la conduite de Moïse.

Une fois en Arabie, que fait-il encore? Il reste quarante ans dans ces régions dépouillées, où de rapides caravanes n'échappent qu'avec peine à l'influence meurtrière de la soif, de la faim, des sables et du vent du désert. Il parcourt, il croise dans tous les sens cette plaine aride et sauvage, si redoutée des voyageurs; on dirait qu'il craint d'en sortir. Si l'on admet que Dieu lui-même présidait à la marche des Hébreux et pourvoyait à leurs besoins, je crois deviner son but. Je vois qu'il voulait laisser tomber dans les sables de l'Arabie cette génération énervée, à laquelle *la maison de servitude* elle-même n'avait pu faire désirer la liberté, ni les prodiges de l'Égypte inspirer de la confiance. Je vois qu'il élevait sous les tentes d'Israël une nation nouvelle, qui, dès l'enfance, accoutumée aux privations, aux fati-

gues, aux combats et à la discipline, devait avoir toute la force nécessaire pour la conquête de Canaan. Mais si l'on veut que ce plan, au lieu d'être celui du Dieu d'Israël, soit celui d'un simple homme, d'un Moïse octogénaire, il devient dès-lors inexplicable. Comment donc ce Moïse faisait-il subsister, au milieu du désert, cette immense armée de vieillards, de femmes, d'enfans et de lâches? Où trouver, d'ailleurs, le conquérant, le fondateur, qui consente volontairement à retarder de quarante années l'accomplissement de son projet favori; en d'autres termes, qui préfère le laisser imparfait, et qui s'arrange à mourir en route? Lorsque Colomb eut découvert le continent inconnu, objet des travaux et des souffrances d'une vie toute pleine de génie et de dévouement, qui lui eût sérieusement proposé de croiser un demi-siècle sur ses bords avant d'y descendre? Non; ce n'est pas ainsi qu'agissent les hommes: ils sentent qu'un lointain avenir ne leur appartient pas, et ils sont trop impatiens du succès pour le renvoyer aussi loin. Cette conduite ne convient qu'à celui qui est «patient, parce qu'il est éternel.»

Je vais plus loin. Quand on pourrait expliquer la conduite de Moïse sans l'intervention

de la Divinité, aurait-on expliqué pour cela la soumission du peuple à ce bizarre projet? Comment cette nation, si prompte à la révolte et toujours prête au murmure, souffre-t-elle que son chef lui refuse arbitrairement l'accès à la terre du repos, et que, parvenue jusqu'à la frontière, on l'empêche cependant d'y entrer, avec le projet avoué de l'ensevelir dans le désert? Comment ne contraint-elle pas son conducteur à la tirer enfin de ce vaste tombeau; soit pour entrer en Canaan, soit pour chercher une autre demeure, si la terre de la promesse est d'un accès trop difficile, fallût-il même retourner prendre le joug des Pharaons? N'a-t-elle donc pas déjà, plus d'une fois, regretté les jouissances sensuelles et faciles que lui laissait l'esclavage? Cette singulière docilité du peuple me paraît prouver deux choses: d'abord, que le séjour du désert était adouci par les bienfaits de Dieu, que ce Dieu se chargeait de nourrir et de soutenir Israël au milieu de ces sables meurtriers. Ensuite, que la route était indiquée par une main divine, et que le peuple recevait l'ordre de la marche, non pas de Moïse seul, mais de cette colonne de nuée et de feu, qui, signe de la présence divine, reposait sur le Tabernacle à la vue de tous les enfans de Jacob.

Plus nous examinons la conduite de Moïse, au désert, plus elle nous fournit de remarques du même genre. En voici une, dont je suis singulièrement frappé. Moïse, ce chef choisi de Dieu, dont la main partage les eaux de la mer, obtient du ciel la victoire, ou appelle la foudre sur les rebelles; Moïse, qui ne peut, ce semble, conduire le peuple que par l'enthousiasme de la confiance et par la soumission de la terreur, ne se contente pas cependant de lui raconter ses propres hésitations et ses premières faiblesses; il lui confesse de plus, de vive voix et par écrit, qu'il vient de pécher comme conducteur d'Israël et comme envoyé du Très-Haut; qu'une punition sévère lui est infligée, qu'il lui sera refusé d'amener son entreprise à sa fin! Chose étrange! comme si ce n'était pas assez des défiances et des reproches répétés des Hébreux, Moïse cherche-t-il donc de gaîté de cœur à en provoquer de nouveaux? Veut-il donc abattre toute confiance chez le peuple, en lui annonçant qu'il l'abandonnera bientôt, au moment même de la crise? La présence du chef que Dieu exauçait toujours et qui commandait à la nature, ne devait-elle pas être précisément à cette époque, encore plus nécessaire? Il faut donc reconnaître que cet

homme simple et droit, raconte sans artifice tout ce qui se passe et tout ce qu'il sait. Il n'est donc pas un imposteur qui, pour arriver à ses fins, se targue d'une prétendue mission céleste. Il est réellement l'envoyé de Dieu. S'il ne l'était pas, il serait évidemment aussi peu capable de feindre ce divin ministère, que de le remplir.

—

## ARTICLE III.

### *La législation.*

Ce dernier acte du ministère de Moïse, nous prouvera, comme les deux précédens, et d'une manière analogue, que l'œuvre du conducteur d'Israël était réellement l'œuvre de Dieu. Nous ne parlons pas ici des principes, du but, des ressorts admirables de la législation mosaïque. Nous en dirons quelques mots dans les chapitres suivans. Pour le moment, je suppose reconnu que cette législation était habilement conçue et très-propre à remplir son but. C'est un fait que mes lecteurs ne peuvent faire difficulté de m'accorder. S'ils en doutaient, ils n'auraient qu'à réfléchir à la durée de ces lois

et aux effets qu'elles ont produits. Cela supposé, j'ai quatre remarques à faire.

Moïse connaissait, sans doute, les usages égyptiens, hébreux, arabes; il aurait pu, sans le secours de l'inspiration divine, les employer plus ou moins heureusement dans sa législation nouvelle. Mais il nous faut ici tout autre chose, et c'est le talent de choisir, de combiner, d'inventer pour l'avenir, que son œuvre dénote. Les institutions qu'il donne aux Hébreux sont créées pour eux, préparées pour leur postérité, adaptées à leur future patrie. Si elles sont basées sur les habitudes et les mœurs du peuple tel qu'il existe, elles n'en sont pas moins évidemment destinées à le transformer en un peuple nouveau. Si elles font reconnaître un peuple né en Égypte, elles indiquent plus clairement encore un peuple qui n'y doit jamais rentrer. Elles portent, en un mot, l'empreinte de combinaisons profondes et de vues éloignées, et lorsqu'elles font des emprunts aux lois égyptiennes, ce n'est jamais qu'avec des modifications aussi importantes qu'habiles. Or Moïse avait-il, par lui-même, à un degré suffisant, les connaissances et les facultés que cela suppose? Voici un fait qui me semble décider la question : Quand Moïse se

vit au milieu du désert, à la tête du peuple, chargé de la triple tâche de l'enseigner, de le juger et de le conduire, il ne sut point s'aviser, par lui-même, de la simple et facile organisation, qui pouvait lui en fournir les moyens. Il pensait assez faire en y dévouant sa personne et son temps. Assis en plein air, il écoutait, il jugeait, il enseignait toute la journée ses six cent mille soldats, leurs femmes et leurs enfants, épuisant ainsi ses forces sans suffire aux besoins. Il fallut que son beau-père Jéthro lui apprît ce qu'il y avait à faire[1]. Il lui donna l'idée d'établir une hiérarchie de subalternes, qui, touchant d'un côté au peuple, et de l'autre au chef, feraient constamment communiquer celui-ci avec la nation, assureraient à chaque portion de celle-là une protection plus réelle, et au conducteur du peuple une autorité plus efficace. Et cette idée si naturelle, ou toute autre organisation du même genre, ne s'était point présentée à l'esprit de Moïse! sans doute parce qu'elle n'avait point de rapport avec les habitudes égyptiennes. Et ce serait lui qui, nouveau Lycurgue, aurait inventé, sans le secours du Très-Haut, la législation juive,

1. Exode XVIII, 13—27.

cette machine si puissante à la fois dans ses forces, et si ingénieuse dans leur équilibre! cette œuvre de génie, toute calculée pour un long avenir, destinée à enraciner les Hébreux dans le sol de Canaan par leurs habitudes et leurs besoins, à les éloigner à jamais des goûts de l'Égypte!.... C'est lui qui aurait imaginé d'unir la force religieuse à la force politique, de manière qu'elles se soutinssent l'une l'autre sans jamais s'entraîner ou se combattre! Ce serait là un véritable paradoxe, difficile à persuader. Ainsi donc, plus nous avançons dans l'examen du ministère de Moïse, plus des difficultés insolubles s'entassent sur l'hypothèse incrédule, qui veut faire de cet homme extraordinaire un imposteur habile, donnant les inspirations de son génie pour celles de la Divinité.

Mais encore, comment Moïse a-t-il obtenu la soumission du peuple aux lois qu'il lui impose? Ces lois n'étaient pas faites pour lui plaire. Si elles lui assuraient des propriétés, des mœurs et des fêtes, il devait y voir avant tout d'intolérables gênes et d'éternelles privations; et dans le culte, et dans la vie civile, et dans la vie domestique, et dans les relations sociales, et dans les entreprises militaires, commerciales ou agricoles, partout ce ne sont

que restrictions, penchans comprimés, joug pesant et nouveau. Voilà pourtant ce qu'il fallait substituer aux vieilles habitudes puisées dans l'exemple de l'Égypte et de Canaan. Ah! pour soumettre volontairement un tel peuple à de telles lois, il fallait plus qu'un homme, plus que Moïse; il fallait le désert, Sinaï, la colonne de nuée et la voix de Dieu. Il fallait que, nourri, conduit par le Très-Haut, le peuple se trouvât placé de manière à n'avoir point de volonté propre, à ne pouvoir ni examiner, ni délibérer, ni choisir; à recevoir comme un bienfait, et en même temps comme une nécessité, tous les ordres comme tous les dons de cette main divine!

Quelques-unes de ces lois sont tout-à-fait inexplicables si Moïse était un imposteur, car elles sont de nature à supposer le concours et la garantie d'une Providence particulière. Dans quelques cas, en effet, il faut que Dieu lui-même s'engage à sanctionner et à rendre exécutable la loi; sinon, elle va ébranler la foi du peuple et faire soupçonner le législateur d'imposture. Je pourrais citer plusieurs cas de ce genre; je me borne à un seul.

Tous les sept ans, la terre devait rester sans culture. Ce n'est point ici le lieu d'examiner les motifs politiques, agricoles et religieux de

cette institution bizarre en apparence. Je me borne à ce fait : Moïse promet, de la part de Dieu, qu'il n'en résultera jamais de disette ; que, malgré la double dîme dont les terres étaient chargées, le surplus des récoltes précédentes pourrait suffire à la consommation de deux ans[1]. L'expérience ne pouvait-elle pas immédiatement le démentir, si le Dieu, qui fait prospérer les fruits de la terre, n'eût été d'accord avec lui ? Bien plus ; voici qui rend cette réflexion plus frappante encore : le peuple auquel s'adressent cette promesse et cette loi, est un peuple nomade et pasteur, qui n'a point acquis de science et d'habitudes agricoles, dont l'inexpérience ou la paresse pourraient facilement, à elles seules, faire naître les disettes dont Moïse le déclare à l'abri.

Si nous examinons enfin les institutions de Moïse relativement à lui-même, et aux avantages qu'il aurait pu tirer de sa prétendue imposture, elles ne nous surprendront pas moins.

Toute imposture a un but, et un but plus ou moins intéressé. On trompe pour l'argent, pour les jouissances, ou pour la gloire. Si, par une combinaison bizarre, l'amour des hommes

1. Lévit. XXV, 21.

est jamais entré pour quelque chose dans une fraude, nul doute que même alors, on n'ait su concilier, au moins, les intérêts de son amour-propre avec ceux du genre humain. Si l'on trompe pour faire triompher ses opinions ou son parti, on peut quelquefois oublier ses intérêts pendant la lutte, mais on s'en souvient après la victoire. Règle générale : un imposteur ne s'oublie pas long-temps. Or Moïse s'est oublié, s'est oublié jusqu'au bout; et cependant point de milieu : si Moïse n'est pas un prophète divin, il est un imposteur, dans toute la force du terme. Ce n'est pas, comme à Numa, une fraude unique et légère, destinée à assurer un bienfait, que nous avons à lui reprocher; mais une suite de fourberies, dont plusieurs seraient atroces; une dissimulation profonde, déloyale, perfide, sanguinaire, continuée pendant quarante ans. Si Moïse n'est pas un prophète divin, il n'est plus le sauveur du peuple, mais son tyran et son meurtrier. Eh bien! je le répète, cet imposteur barbare s'est toujours oublié lui-même, et son désintéressement personnel, de famille et de caste, est un des traits les plus extraordinaires de son administration.

Quant à sa personne, il doit mourir dans le désert; il ne connaîtra jamais le repos, l'abon-

dance et les fêtes qu'il assure à ses compatriotes ; il ne partage avec eux que les fatigues et les privations ; il a de plus qu'eux ses inquiétudes sur leur sort, le spectacle de leurs désobéissances, et le perpétuel supplice de leurs murmures.

Quant à sa famille, il n'appelle point ses fils à lui succéder ; il les relègue, sans distinctions et sans priviléges, dans les rangs obscurs des enfans de Lévi ; ils restent même en dehors de la famille sacerdotale. Différent de tous les autres pères, jamais Moïse ne place Guersçom et son frère en vue de la nation, ne leur fournit l'occasion d'acquérir quelque gloire ou quelque faveur. Samuel, Héli, abandonnent à leurs fils une partie du pouvoir paternel, leur permettent même d'en abuser ; mais ceux de Moïse seront, dans le voyage, les simples portefaix du Tabernacle, comme tous les autres enfans de Kéhath ; s'ils osaient jamais soulever les voiles étendus sur ces meubles sacrés, dont ils doivent supporter le fardeau, la mort serait leur châtiment.

Quant à sa caste, on accuse souvent Moïse d'avoir établi une théocratie au profit des prêtres ; de leur avoir appris à gouverner despotiquement en abusant du nom révéré de Jé-

hova. A entendre les incrédules, à lire leurs ouvrages même les plus modernes[1], on croirait que toute la richesse et la puissance étaient remises entre les mains des sacrificateurs. Autant vaudrait, en vérité, accuser Cicéron d'avoir conspiré avec Catilina! Les auteurs de ces inculpations si étranges, quoique si fréquemment répétées, ont-ils donc lu Moïse?

Dans un autre chapitre, nous nous arrêterons quelques momens sur la caste sacerdotale des Hébreux, et sur la manière dont Moïse l'avait traitée. Disons seulement d'avance qu'il lui avait refusé le monopole des lumières, et toute part aux propriétés territoriales. Seuls de tous les Hébreux, ces hommes, dont on exagère la puissance, n'avaient point d'héritage en Israël! Et cependant Israël sortait de l'Égypte, où il avait vu les prêtres posséder en propre un tiers des campagnes, mettre toutes les con-

1. Voyez, par exemple Reynier, *Économie publique et rurale de Arabes et des Juifs*. Cet auteur, respectable du reste à tant de titres, comme homme, comme savant et comme écrivain, a eu le tort de juger le Pentateuque, non d'après le Pentateuque même, mais d'après *les commandemens d'homme*, par lesquels les rabbins l'ont défiguré; quelquefois aussi d'après les usages modernes des Orientaux. Avec ces élémens erronés, il a pu prêter à Moïse une théocratie absurde et avide, en contradiction avec le Pentateuque et l'histoire.

naissances en régie à leur profit, enveloppées qu'elles étaient dans les mystères des hiéroglyphes, enfin tenir en tutelle les rois dont ils étaient, de droit, les précepteurs, les conseillers et les juges. Israël était accoutumé à ce privilége, et il eût sans doute trouvé naturel que le législateur nouveau le lui imposât. Où donc trouver une caste sacerdotale moins dangereuse pour la liberté publique et pour le gouvernement! Où trouver surtout un désintéressement plus complet que celui de Moïse! N'est-ce pas là le caractère de l'homme droit, qui veut le bien général et non son intérêt propre; de l'homme docile qui obéit à Dieu sans résistance et sans calcul?

Quand je viens à méditer sur ces différentes idées, quand je réfléchis sur tout le ministère de Moïse, sur sa vie, sur sa mort, sur son caractère, sur ses facultés et ses succès, il en résulte pour moi la conviction la plus intime qu'il était l'envoyé de Dieu. Si vous n'en faites qu'un législateur habile, qu'un Lycurgue ou qu'un Numa, ses actions deviennent incompréhensibles; on ne trouve plus en lui les affections, les intérêts, les vues qui expliquent d'ordinaire le cœur humain. La simplicité, l'harmonie, la vraisemblance de ce caractère

si naturel s'évanouissent; elles font place à je ne sais quel assemblage incohérent de dévouement et d'imposture, d'audace et de timidité, d'incapacité et de génie, de barbarie et de sensibilité. Non! Moïse était inspiré de Dieu, il a reçu de Dieu la législation qu'il transmet aux siens; ces cinq livres, où il la dépose avec leur histoire, ont bien été écrits sous la garantie de ce Dieu; ils renferment bien sa Parole.

---

## CHAPITRE II.

### Théologie de Moïse.

Passons à un autre examen, plus propre encore à affermir la foi de l'homme instruit et sérieux.

Au milieu de la civilisation progressive de l'ancien monde, on voit un peuple stupide, qui, méprisé du genre humain, végète opiniâtrément sur un petit coin de terre. Il ne prétend à aucune gloire littéraire ou scientifique; il n'a ni philosophes célèbres, ni artistes distingués. Il reste étranger au mouvement intellectuel qui

entraîne à ses côtés les peuples de la Grèce et de l'Orient; sa langue est pauvre, son ignorance extrême, la pensée reste chez lui sans développement et sans essor; il est presque, entre les peuples, ce que sont parmi les hommes ces êtres ébauchés, que des facultés imparfaites condamnent à végéter dans une longue enfance. — Cependant il connaît une chose, une seule chose, et il est seul à la connaître; cette connaissance fut refusée à la sagesse des Grecs et à l'orgueil des Orientaux. Cette chose, c'est l'existence éternelle et suprême du Dieu unique qui a fait *au commencement les cieux et la terre.* Seul il en parle d'une manière digne de sa grandeur; le reste du genre humain le méconnaît. Tandis qu'ailleurs des génies immortels faits pour chanter la gloire du Très-Haut, l'outragent par leurs indignes conceptions; tandis que quelques sages le cherchent en tâtonnant, et se réjouissent tout au plus à la lumière de quelque rayon pâle et incertain, le peuple juif adore le seul Dieu devant lequel les hommes puissent se prosterner sans rougir. Contraste étrange! Le peuple juif, le plus stupide, le plus ignorant de tous! lui qui n'a jamais reçu de ce qui l'entoure que des leçons d'idolâtrie! qui a passé

quatre siècles dans l'esclavage de l'Égypte, de cette Égypte dont, suivant l'expression d'un poète, les dieux habitaient les étables et croissaient dans les jardins!... C'est lui qui seul a connu la vérité la plus relevée, la plus importante et la plus abstraite de toutes! L'a-t-il découverte par hasard? La doit-il à sa propre sagesse? Suppositions absurdes que le moindre examen fait tomber.

Ce contraste vaut la peine que nous nous y arrêtions. Peu de choses, mieux que cette opposition, peuvent faire sentir la faiblesse de la raison humaine laissée à ses propres forces, et la nécessité d'admettre l'intervention divine dans la religion juive. Comment ne pas s'étonner, en voyant chez les Hébreux des idées si justes et si grandes sur la Divinité, et chez les philosophes païens, dans leurs écoles les plus célèbres, aux époques où l'esprit humain se développait avec le plus de vigueur; des conceptions si imparfaites, si erronées. Entrons à ce sujet dans quelques détails, que mes lecteurs pardonneront, je me flatte, à l'extrême importance de cette matière. Bornons-nous à prendre nos points de comparaison chez les hommes et dans les siècles les plus distingués; je veux dire chez les Grecs, de Thalès à Zénon.

C'est dans tout l'éclat de sa gloire, que je veux examiner ici la sagesse humaine. Je ne parlerai que des hommes qui, s'élevant au-dessus de leurs contemporains dans la théologie naturelle comme dans la philosophie, semblent, au premier coup-d'œil, prouver contre notre thèse. L'argument en sera plus décisif.

Les sages de l'école d'Ionie furent les premiers qui raisonnèrent avec un peu de profondeur sur la nature et la divinité. Leurs raisonnemens incomplets les conduisirent cependant à un mélange d'athéisme et de panthéisme; présage effrayant pour leurs successeurs dans la carrière qu'ils viennent d'ouvrir. Au milieu des ténèbres où ils se débattent, on aperçoit cependant quelques clartés douteuses qui sembleraient annoncer l'approche du jour. Un homme grand par son génie et sa vertu, Anaxagore, s'élève en effet par lui-même à l'idée du vrai Dieu. Mais cette apparition brillante, semblable à un des météores enflammés de la nuit, s'évanouit aussitôt, et laisse d'autant plus apercevoir la profondeur de l'obscurité qu'elle avait un instant dissipée. Ce ne fut là qu'un phénomène isolé, dû à un heureux hasard, et sans influence sur les progrès de l'esprit humain. Les successeurs d'Anaxagore

ne surent point reconnaître et conserver la vérité, qu'il avait un instant dévoilée; ils firent immédiatement retomber la philosophie, dans les conceptions grossières de leur siècle et de leur école; tant la raison de l'homme avait de peine à s'élever au vrai Dieu, par sa propre puissance!

Les Pythagoriciens s'ouvrirent une marche nouvelle, mais toute la puissance d'une constance infatigable, jointe à une imagination élevée, à une méditation profonde, ne sauva pas cette école de la grande méprise sur laquelle reposa toute sa philosophie. Confondant les lois avec les causes, ils admirèrent l'harmonie de l'univers, et semblèrent presque en méconnaître l'intelligence ordonnatrice. Vient ensuite l'école d'Élée. Là nous trouvons des hommes plus indépendans, plus réellement, plus profondément penseurs. Ils font un pas de plus que tous ceux qui les ont précédés; ils veulent savoir comment et pourquoi quelque chose existe; mais bientôt, punis d'avoir méconnu les forces de leur raison, égarés dans ces abîmes, leur vue se trouble, leurs pas chancellent; ils affirment que tout est apparence, que rien n'est réel. Xénophanes, leur chef, reconnaît un Dieu, mais lui refuse le pouvoir de

communiquer l'existence, et nie qu'il ait jamais créé quelque chose. Le génie de ce philosophe s'engloutit et se perd dans les flots d'un idéalisme sans fond et sans rivages; le malheureux est la première victime de sa monstrueuse erreur : sa vie se décolore; il ne voit autour de lui que mensonges, ombre, néant; il meurt dans les angoisses de cette incertitude universelle que son cœur repousse, mais dont ses vains raisonnemens l'environnent et l'oppressent.

Cependant allait bientôt paraître sur la terre, le sage le plus remarquable, le plus digne, peut-être, de l'admiration et de l'amour des hommes, que le monde ait encore vu. Socrate assit la religion naturelle sur ses véritables bases, il défendit la vraie morale, il enseigna l'immortalité de l'ame et une rétribution future. Le premier, au lieu de s'adresser à des disciples choisis, il étendit ses enseignemens à un plus grand nombre de ses compatriotes, parce que, le premier, il ne vit dans la sagesse qu'un moyen d'être utile, et qu'il aima cette noble tâche jusqu'à lui sacrifier sa vie. Il parut lorsque s'étaient à la fois corrompues l'éloquence, la politique, les mœurs et la philosophie, et il entreprit de tout réformer en même temps. Laissons parler un auteur moderne :

« Quel est donc celui qui s'élève, qui ose se dévouer pour ce grand ouvrage? Est-ce un homme puissant qui dispose de l'influence attachée au pouvoir, à la fortune, au crédit? Occupe-t-il une magistrature importante dans la république? est-il appuyé par des amis nombreux et forts? est-il entouré d'une clientelle qui le fasse respecter? surpasse-t-il ses adversaires en éloquence?... Non, c'est un homme simple et pauvre, d'une condition obscure; il est seul, il n'a pour lui que l'ascendant de son génie et l'autorité de son caractère; toute sa puissance est dans sa vertu; car sa science et son génie lui-même ne sont autres que sa vertu..... La philosophie s'était corrompue.... il fallait qu'elle retrouvât un organe digne d'elle, un organe dont l'amour des hommes, l'amour de la vérité dictât seul toutes les paroles .... un organe tel que Socrate... Ses actions devaient être en tout la confirmation de ses maximes; il devait être en tout conséquent à lui-même; la plus grande des immolations, devait lui imprimer le dernier sceau; le sage qui entreprenait cette réforme devait être prêt à en devenir la victime volontaire. Il fallait la vie et la mort de Socrate[1]. »

1. De Gerando, *Histoire comparée des systèmes de philosophie*, 2e édition, tome II, p. 124 — 126.

Ah! sans doute, la Providence avait quelque grande vue en donnant à la terre cet homme étonnant! Peut-être avait-elle dessein d'ouvrir les cœurs des mortels à l'amour de la vertu, en la leur montrant comme personnifiée sous des traits humains aussi simples que touchans. Peut-être jugeait-elle bon d'apprendre aux hommes quel est le vrai caractère de la sagesse, et quelle est alors aussi sa haute et simple dignité; jusqu'où l'homme peut s'élever par elle, quand elle se joint à une vertu désintéressée. Peut-être voulait-elle donner d'avance aux païens une brillante, mais imparfaite ébauche de l'Être céleste, qui devait un jour, comme Socrate, enseigner la vertu, vivre dans la misère, et mourir dans les supplices pour le bonheur de l'humanité; mais qui devait s'élever au-dessus du sage athénien, par son enseignement, sa vie et sa mort, autant que par sa nature et son pouvoir. Hélas! Socrate, cet homme prodigieux, qui semble avoir reçu une vocation divine, et qui se croyait honoré de secours surnaturels, Socrate ne réforma cependant ni ses contemporains, ni ses compatriotes; il passa comme Anaxagore, mieux compris de quelques-uns, sans doute, et laissant sa doctrine en dépôt à des disciples plus dignes

de lui; cependant, il produisit en tout moins d'effet, il fut beaucoup moins utile que tant de grandeur et de vertu n'auraient semblé devoir l'être. Son histoire démontre au moins à l'homme impartial et réfléchi, l'insuffisance de la philosophie pour éclairer les peuples et perpétuer la connaissance de la vérité. Socrate était si loin d'atteindre ce but, qu'il ne sut pas même confesser devant ses juges le maître unique de l'univers, ou ne crut pas utile de le faire. Ce grand homme mourant, semblait encore accorder quelques égards aux divinités mensongères qui déshonoraient sa patrie, et en l'honneur desquelles son sang allait couler. Quelque grand d'ailleurs que le prince des sages nous paraisse, quand nous le rapprochons de son siècle et de ses rivaux, si, le considérant en lui-même, nous le comparons à l'idéal de perfection absolue et de pleine vérité dont le monde avait besoin, nous serons obligés de reconnaître que sa vie ne fut pas exempte de taches, sa théologie d'erreurs, sa foi d'hésitation, et son martyre même de quelque déguisement.

Ses disciples conservèrent le souvenir de ses leçons, et parurent quelque temps se faire du Dieu suprême, des idées moins indignes que le

reste des païens. Comme Socrate avait été l'homme le plus vertueux du paganisme, Platon en fut le génie le plus brillant; il parla de Dieu à la fois comme un grand philosophe et comme un grand poète. Mais lorsque, pour contempler de plus près la Divinité, cet aigle de la philosophie planait dans le monde des abstractions, pouvait-il être suivi du vulgaire, et compris de tout le monde? Se comprenait-il toujours bien lui-même? Est-ce ainsi que l'on persuade, que l'on entraîne la multitude, que l'on extirpe l'idolâtrie?

Platon d'ailleurs admettait l'éternité de la matière, et cette seule et grave erreur, combien ne rabaisse-t-elle pas l'idée qu'il se formait de Dieu?

Après lui, son disciple Aristote se présente sur la scène, avec un genre de talent et de caractère bien opposé. Le philosophe de Stagyre avait appris de Socrate et de Platon à deviner le Très-Haut, et probablement aucun païen n'en a jamais parlé d'une manière plus exacte et plus étonnante. « Aristote, ordinairement si froid, si sec, s'anime subitement et s'élève, lorsque la pensée de la Divinité se présente à lui... C'est un grand et beau spectacle pour les amis de la vraie philosophie que de voir les

deux plus beaux génies de l'antiquité, Platon et Aristote, si opposés d'ailleurs, se retrouver dans un si parfait accord à l'égard de la doctrine sur laquelle reposent les plus grands intérêts de la morale et de l'humanité; se réunissant sur les pas d'Anaxagore et de Socrate, pour offrir l'hommage de la raison humaine au suprême auteur de toutes choses[1]! » — Oui, j'en conviens, c'est là un grand et beau spectacle; cependant, avec quelle force il peut démontrer encore l'insuffisance de la raison humaine pour acquérir, et surtout pour conserver la connaissance du vrai Dieu! Je pourrais insister sur les inconséquences qui déparèrent aussi la théologie d'Aristote. Il parla correctement de la nature divine; mais sa philosophie, tendant à un véritable matérialisme, dépouillait réellement Dieu de son pouvoir, et transportait à l'univers visible l'activité de son auteur. Mais je veux me borner à une seule remarque. Ce riche héritage de Socrate, cultivé par deux de ses successeurs, ce fruit laborieux du génie et de la vertu réunis à un degré extraordinaire dans trois hommes, élite de l'humanité, se dissipe et se perd bientôt après eux; tant ces grandes vérités étaient

1. De Gerando, etc., tome II, p. 356 — 358.

au-dessus de la portée ordinaire, tant les peuples laissés à leur seule raison, étaient peu aptes à les comprendre. Straton, disciple d'Aristote fut athée !... Vint ensuite Épicure, qui, enlevant à l'homme toute force morale, à la société tout esprit public, dépouillant Dieu de sa Providence, et l'ame humaine de l'immortalité, fit bien plus de mal aux hommes, que Socrate n'avait pu leur faire de bien. Il déposa au sein de la civilisation amollie une goutte empoisonnée, et ce principe venimeux, l'infectant bientôt de proche en proche, légitimant tous les crimes, desséchant toutes les vertus, développant tous les vices, produisit bientôt ces générations hideuses et souillées, qui effrayèrent le monde de leur corruption. Quelques ames religieuses et fortes s'indignèrent, il est vrai, à ce spectacle. Le Portique conçut le projet de ramener le patriotisme dans les sociétés humaines, de rendre à la religion son trône, à la conscience sa félicité désintéressée, son avenir et son Dieu. Mais, flottant entre le matérialisme et le panthéisme, les sectateurs de Zénon ne surent proposer à l'adoration des hommes, que je ne sais quel Dieu corporel, qu'ils composaient de lumière, d'intelligence et de feu, et qu'ils nommaient *la Nature*.

Arrêtons-nous maintenant, et jetons un regard en arrière. Nous verrons d'abord que chez les Grecs, dans le cours de bien des siècles, quatre hommes seulement, aidés les uns des autres, semblent avoir réussi à faire connaître Dieu sous des traits dignes de sa majesté.

Ces hommes, en second lieu, ont eu peu d'influence sur leurs contemporains, et leurs enseignemens ont été mal compris de leurs disciples. Il semble que de telles vérités, une fois découvertes, ne devaient, ne pouvaient plus être oubliées. Mais non, il n'en fut point ainsi. Le fait prouve que ce sont celles-là qui étaient presque le moins facilement saisies et le moins sûrement conservées[1].

Enfin, ces hommes ne s'adressaient guère qu'à des disciples choisis, et leur transmettaient, souvent en secret, les vérités dont le

1. Les incrédules de nos jours ont-ils donc le droit, pour le dire en passant, de faire honneur à la philosophie, de la théologie naturelle dont ils sont fiers? et si le christianisme n'eût jamais éclairé eux ou leurs pères, est-il bien certain qu'ils fussent plus avancés à cet égard que les auditeurs de Socrate, et les disciples d'Aristote ou d'Anaxagore?

L'expérience semble indiquer, au contraire, que la philosophie, laissée à ses propres forces, finit le plus souvent par tomber dans l'un des deux abîmes entre lesquels elle marche toujours, l'athéisme et le panthéisme.

monde entier avait besoin. De ces quatre philosophes, un seul s'est adressé à d'autres qu'à des philosophes, aucun n'a songé au peuple, tous parlaient un langage au-dessus de sa portée.

Portons à présent nos regards sur le peuple hébreu : nous y ferons précisément les remarques opposées. « Moïse », dit à ce sujet M. B. Constant[1], « Moïse, avec une sagacité merveilleuse, parle à des hommes grossiers la langue qui leur convient ; et cependant il ne plie que rarement sa doctrine aux exigences de leur grossièreté. Ses concessions consistent dans les mots plus que dans les choses ; ce sont des nuages passagers qui n'obscurcissent que pour un instant ce qu'il y a de sublime dans les notions de l'Être suprême. Les questions oiseuses, les problèmes insolubles, sont soigneusement écartés. Le législateur des Juifs ne recherche point, comme les prêtres de l'Égypte ou de l'Inde, ou comme les philosophes de la Grèce, de quelle substance Dieu se compose, s'il existe dans l'étendue, ou s'il existe hors de l'étendue, s'il est fini ou s'il est infini, si son existence est éternelle et nécessaire, ou si elle fut l'œuvre à la fois subite et tardive d'une inex-

1. *De la Religion, considérée dans sa source, ses formes et ses développemens*, tome II, p. 215—217.

plicable volonté. Le prophète de Sinaï échappe également à ces écarts d'une imagination déréglée, qui répandent sur les cultes populaires dont les prêtres repaissent la multitude, un vernis tour-à-tour révoltant et ridicule; et à ces subtilités toujours sans résultat, qui ont précipité le théisme philosophique de l'Inde dans un labyrinthe, dont le terme est inévitablement l'athéisme ou le panthéisme..... Dans le récit de la création, auquel il faut sans doute accorder ce que le génie de l'Orient exige qu'on accorde à tout récit de ce genre, il n'est parlé ni d'une matière inerte et rebelle qui gêne le Créateur, ni d'un œuf mystérieux, ni d'un géant mis en pièces, ni d'une alliance entre des forces aveugles et des atomes sans intelligence, ni de la nécessité qui enchaîne la raison, ni du hasard qui la trouble. »

Moïse, et tous les auteurs hébreux après lui, parlent constamment de Jéhova, comme devaient le faire, non des disciples de l'Égypte, mais des envoyés de Dieu. Sa toute-puissance, son omniscience, son unité, son infinité, son immatérialité, toutes ses perfections enfin, si souvent méconnues des sages de la Grèce, sont constamment proclamées par ces grossiers enfans de la Palestine.

Cette connaissance du vrai Dieu n'est pas bornée aux écrivains; elle est populaire chez les Juifs, parce que le langage de leurs livres sacrés, même sur ces matières, est à la portée de toutes les classes du peuple. C'est, chose admirable! en style simple, clair, plein d'images, que Moïse et les prophètes trouvent moyen de donner sur Dieu les idées réellement les plus exactes et les plus relevées, tandis que les philosophes ne réussissaient, le plus souvent, qu'à envelopper des idées très-peu philosophiques, dans un style obscur à force d'abstractions. Qu'on lise le chapitre XL d'Ésaïe; on y verra la puissance, les œuvres, l'unité, l'immensité divines, rappelées sous des formes à la fois claires et poétiques, dramatiques et justes. Voilà le langage que le peuple peut entendre et aime à écouter; voilà comme on persuade la multitude en même temps qu'on l'éclaire. « Comment », dit à ce sujet un prédicateur dans les écrits duquel je suis heureux et fier de retrouver mes pensées[1], « comment les entendre (ces écrivains) sans étonnement, quand ils nous parlent de la Divinité? S'agit-il de nous donner l'idée de ses perfections, de sa nature? Rien n'est assez

1. Cellérier, *Sermons et Prières*, tome II, p. 46, 2e édit.

grand, assez sublime: *Il habite une lumière inaccessible: Où irai-je loin de ton Esprit, où fuirai-je loin de ta face? Si je monte au ciel, tu y es; si je descends au sépulcre, tu y es encore. Sa justice est comme de hautes montagnes; ses jugemens sont un profond abîme. Il a créé les cieux par sa parole et toute l'armée des cieux par le souffle de sa bouche.* Le peignent-ils dans ses rapports avec nous? Rien de plus simple et de plus sensible. Il s'irrite, il s'apaise, il se repent, il s'émeut. Ah! voilà le Dieu qui forma l'homme. Il sait quel langage il faut lui tenir. Il sait que la divinité impassible du philosophe ne dirait rien à son ame. Il se révèle à sa raison et s'accommode à sa nature. Il dévoile ses perfections à son esprit, et il parle à son imagination, à son cœur: il le prend par ses endroits sensibles. »

Mais encore, comment arrive-t-il qu'en prenant de la sorte un style tout en images et en sentimens, un style par conséquent fort éloigné de l'exactitude philosophique, comment arrive-t-il que les docteurs de l'Ancien Testament trouvent moyen de ne rien laisser échapper, qui puisse donner au peuple une direction fausse, retarder les progrès de son intelligence et le faire retourner à son idolâtrie? Comment

arrive-t-il qu'en manifestant l'éclat de la gloire divine aux Hébreux épouvantés, le Pentateuque ne leur montre cependant *aucune figure en Horeb*[1]? que ces Hébreux qui entendent la voix céleste[2], qui voient le trône de l'Éternel sur Sinaï[3], qui parlent sans cesse de ses yeux, de ses mains, de ses oreilles, ne soient cependant jamais conduits par leurs livres sacrés à lui attribuer une forme humaine? ce qu'ont fait cependant toutes les mythologies des siècles anciens, et toutes les superstitions des âges modernes. Pourquoi les images que les auteurs hébreux sont réduits à employer, pour donner quelque idée de la gloire qui entoure le Très-Haut, et des manifestations extraordinaires de sa présence, ne sont-elles empruntées qu'à des formes vagues et brillantes, propres à inspirer une terreur religieuse, mais trop confuses et trop incertaines pour qu'un peuple enclin à l'idolâtrie essayât de les reproduire et de les adorer? Si Moïse n'est pas un prophète inspiré, que l'on explique cette énigme, et le contraste marqué que présentent ses leçons et son peuple, avec les leçons et les compatriotes des philoso-

1. Deutéronome IV, 12, 15.
2. *Idem*, V, 24.
3. Exode XXIV, 10.

phes païens[1]! Si d'autres prophètes inspirés n'ont pas suivi Moïse, que l'on explique une autre énigme non moins surprenante : la conservation du théisme, de Moïse à Jésus-Christ, chez un peuple tout matériel, passionné pour l'idolâtrie, entouré d'idolâtres, tandis que les disciples même d'Anaxagore ou d'Aristote, ces doctes nourrissons de la Grèce savante, laissaient promptement cette belle lumière s'éteindre entre leurs mains. Y avait-il donc moins de distance, des sublimes leçons de Moïse à l'intelligence des grossiers enfans de Juda, que des sages enseignemens de Socrate à l'esprit exercé de Straton et d'Épicure?

1. J'aime à consigner ici une déclaration positive de M. B. Constant (tome II, p. 219—221). « Nous le dirons donc avec d'autant plus de conviction, que notre opinion s'est formée lentement, et, pour ainsi dire, malgré nous. L'apparition et la durée du théisme juif, dans un temps et chez un peuple également incapable d'en concevoir l'idée et de la conserver, sont à nos yeux des phénomènes qu'on ne saurait expliquer par le raisonnement. » Quelques pages plus haut (p. 213), il montre que Moïse n'a pu puiser ses nobles idées de la Divinité dans les doctrines secrètes du sacerdoce égyptien, doctrines bien éloignées de ce haut degré de pureté. « Le théisme, dit-il, qui s'y amalgamait avec le panthéisme, ressemblait peu à la notion de l'unité de Dieu, telle que les livres hébreux nous la présentent, simple, claire, établissant entre la Divinité et les hommes des rapports moraux. Ce dernier caractère constitue la différence essentielle qui sépare ces deux espèces de théisme. »

On pensera, peut-être, que j'aurais dû prendre mes points de comparaison ailleurs que chez les Grecs, et que les anciennes doctrines de la Chine et de l'Inde n'eussent pas produit un contraste aussi favorable aux Hébreux. — En effet, en remontant plus haut dans la nuit des siècles, en nous rapprochant de cette Asie centrale, premier berceau du genre humain, nous eussions pu trouver un théisme plus pur et plus répandu. N'importe! Je pourrais demander si ces leçons furent claires, populaires, comprises, sans mélange d'erreurs graves et de principes funestes. Je pourrais demander pourquoi ces doctrines n'ont eu d'efficace et de durée que chez les grossiers Hébreux, pourquoi chez ces autres peuples si vantés, le sensualisme ou l'idéalisme les étouffèrent bientôt. Si j'entrais dans cette discussion, je soupçonne que l'opposition de la théologie mosaïque et de ses effets, aurait bien encore sa force. Mais j'ai une autre remarque en vue. La philosophie et la foi s'accordent, à mon avis, à prouver l'existence d'une révélation primitive, accordée à la première enfance du genre humain, par le Dieu qui l'élevait après l'avoir mis au monde. Quand on remarque chez tant de peuples de l'antiquité, une religion plus éclairée à mesure qu'on re-

monte vers les siècles d'ignorance, et toutes les horreurs d'une abrutissante superstition, quand on redescend, au contraire, vers la civilisation et le savoir, il n'est guère permis d'en douter. Or ces restes de théisme, épars dans les nuages de l'antiquité, me semblent dus à cette révélation première, bien plus qu'aux efforts de la raison. Ce sont des lambeaux arrachés à ce trône de l'Éternel, jadis visible aux yeux surpris de toutes les familles humaines. Chez les Grecs, les restes de la révélation primitive étaient tellement déguisés sous les emblèmes matériels de la mythologie, que l'expérience y est plus décisive; nous y contemplons bien réellement les efforts de la raison humaine pour s'élever à son auteur. Au reste, le contraste des anciennes doctrines théistes de l'Asie avec celles qui les remplacèrent, est à mes yeux une preuve de plus que la philosophie ne peut, à elle seule, comprendre Dieu tel qu'il est, et que ses efforts pour s'élever si haut, la font presque toujours retomber dans quelque abîme[1]. Cela nous conduit, d'un côté, droit à la nécessité de la révélation et à son existence; de l'autre, à la divinité du Pentateuque.

1. Voyez les notes des pages 133 et 139.

Si après avoir comparé la doctrine du Pentateuque à celle de la sagesse humaine, nous en comparons les récits, et en quelque sorte la théologie historique, aux cosmogonies païennes, même à celles de ces antiques régions où l'on voudrait chercher des rivaux à Moïse, la supériorité de celui-ci n'est pas moins remarquable. Nous l'avons fait observer plus haut, mais nous avons dû réserver, pour cette place-ci, une réflexion importante : La supériorité de la Genèse sur les antiques fables de l'Égypte, de l'Inde ou de la Chaldée, est d'autant plus frappante qu'elle a beaucoup de choses communes avec toutes, et qu'elle paraît renfermer le dépôt primitif des vérités défigurées dans les autres. Quelques filets de lumière dérivés de la Genèse ou des sources de la Genèse, modifiés, altérés et presque perdus chez toutes les antiques familles du genre humain, peuvent à la fois expliquer ces ressemblances et faire ressortir la divine supériorité de la version seule authentique, conservée et transmise par Moïse, sous la direction du Dieu qui l'envoyait.

---

## CHAPITRE III.

### Morale de Moïse.

Les deux chapitres précédens nous ont fourni des preuves positives, ce semble, de la mission divine de Moïse. Il n'en est pas de même, sans doute, des deux suivans. A toute force, comme législateur moral et politique, Moïse eût pu être un homme admirable ou prodigieux, sans être un envoyé divin. Toutefois, je crois les idées de ces deux chapitres bonnes à développer ici. Si elles ne prouvent pas, elles persuadent. Si nous avions toujours admiré dans Moïse l'homme de génie et le bienfaiteur de l'humanité, nous serions plus disposés à voir en lui l'homme de Dieu. D'ailleurs, c'est beaucoup faire que de le venger des odieuses calomnies dont il a été l'objet. Tel est au fond le vrai but de ces deux chapitres.

Les lois morales de Moïse, comme toutes les autres, ont été défigurées par la haine et travesties par la légèreté. On a représenté Moïse comme un législateur sanguinaire, et sa loi comme un code grossier tout empreint d'une

sensualité brutale. Répétés de bouche en bouche par des hommes frivoles qui n'avaient garde d'examiner, ces propos ont fini par créer un préjugé général; et pourtant, dès que l'homme impartial vient à lire, à méditer, par exemple, l'Exode et le Deutéronome, il se sent surpris à la vue de tant de pureté, d'élévation, de pitié des faibles, de tant de soin des malheureux et des petits! il s'étonne, il s'émeut, il admire ces lois morales, prodige de douceur et de sainteté dans un siècle barbare, où l'homme semblait quelquefois ne vouloir des lois que pour consacrer le désordre et opprimer l'infortune.—Faisons, à ce sujet, quelques remarques générales.

I. Ces lois sont dignes d'attention par la pureté de mœurs qu'elles tendaient à établir. Les peuples voisins des Hébreux, l'Égypte et Canaan, étaient plongés dans des désordres affreux, du tableau desquels je ne veux point affliger mes lecteurs. Ceux à qui les auteurs latins ont appris à connaître la honteuse dépravation de Rome sous les empereurs, s'étonneraient d'avoir encore ici d'odieuses découvertes à faire, et de trouver des crimes presque inconnus aux plus corrompus des Romains, consacrés en Égypte par le culte des dieux.

Pour écarter des Hébreux cette contagion pestilentielle, Moïse emploie les défenses, les châtimens et les précautions. Il réussit; et son peuple est peut-être demeuré, parmi toutes les nations anciennes, la plus pure de toutes ces infamies. On n'a pas rougi cependant de reprocher aux lois de Moïse, précisément ce qu'elles avaient si heureusement et si soigneusement prévenu; c'est qu'il fut un temps où tout était regardé comme légitime et décent, dès qu'il s'agissait de jeter quelque ridicule sur la révélation : sacrifices humains, crimes repoussés par la nature, barbaries de toute espèce, on ne craignait pas d'imputer indirectement aux institutions mosaïques, ce qu'elles repoussaient avec le plus force. On savait bien que les lecteurs nourris de ces dégoûtantes railleries, n'iraient guère étudier l'Ancien Testament pour en apprécier la valeur.

On fera, peut-être, à la législation des Hébreux une objection mieux fondée en apparence. On s'étonnera qu'un législateur divin, ait encore laissé subsister tant d'usages peu dignes de la sainteté suprême, la polygamie, le divorce; qu'il ait fait à son siècle d'aussi tristes concessions, et que ses lois entrent si fréquemment dans des détails réprouvés par n

licatesse. Nous serons appelés à revenir sur ces objections dans la dernière partie de ce travail. Faisons, pour le moment, trois réflexions.

D'abord Moïse n'accorde à la grossièreté de son temps, que ce qu'il eût été inutile de lui vouloir refuser; si l'on pense qu'avant le siècle du christianisme, et l'épuration opérée par ses doctrines dans les affections et les idées, il eût été possible d'abolir la polygamie et le divorce; qu'avec une rigueur aussi peu préparée, les lois de Moïse se fussent soutenues cinquante ans après sa mort, ou même jusqu'à la fin de sa vie, on ne connaît ni les Hébreux, ni leur siècle, ni les mœurs de l'Orient.

Ensuite Moïse ne fait réellement des concessions de ce genre qu'au profit des mœurs, qu'afin d'extirper plus sûrement des désordres plus graves, avec lesquels il ne peut y avoir de traité. De plus, il le fait toujours de manière à modifier, à restreindre, à détruire avec le temps ce qu'il est, pour le moment, obligé de laisser subsister. Il permet la polygamie, mais il la borne; il assure les droits de toutes les épouses et de tous les enfans; il place sous la protection de la loi, la mère et les fils que délaisse l'injuste fantaisie de l'époux. Il permet le divorce, mais il l'entoure d'usages et de for-

malités, dont l'utile lenteur prévient l'irréflexion et apaise la colère. Il interdit ces divorces momentanés, qui, trop souvent chez les Orientaux, insultent au lien conjugal, et joints à la polygamie, font de l'union la plus sainte, un profane trafic. Jusque dans la loi qui permet le divorce, on s'aperçoit, en un mot, que Moïse respectait le mariage, et cherchait à faire comprendre à son peuple la sainteté de ce lien.

Si l'on compare enfin, avec les concessions de Moïse, les lois et surtout les mœurs de Mahomet, les habitudes et les opinions de tous les peuples orientaux anciens et modernes, on s'étonnera de la hauteur à laquelle le chef des Hébreux s'élève au-dessus d'eux tous. Lui seul interdit, et spécialement aux rois, le luxe des harems; lui seul repousse ces hommes dégradés dont la jalousie des despotes imagina de s'entourer; et en interdisant cet affreux usage, il écarte avec soin tout ce qui peut le propager, en faire seulement naître la pensée.

II. Les lois mosaïques avaient un caractère de bienfaisance et de bonté, qui tendait à développer les mêmes vertus chez les Hébreux. Elles ont dit avant Jésus-Christ : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même*[1]. Elles

1. Lévit. XIX, 18.

repoussent avec indignation les sacrifices humains, si généralement usités; elles adoucissent les usages de la guerre, si affreux en ces siècles barbares; elles prennent la défense des pauvres, des accusés, des femmes et des esclaves. Sans doute, à ces divers égards, le législateur est contraint encore d'accorder beaucoup à la grossièreté de ses compatriotes ; mais, quand on compare ses lois aux usages alors régnans, on ne peut méconnaître la tendance et l'effet des premières. On voit avec émotion l'envoyé divin prendre intérêt à tous les opprimés, assurer des traitemens humains aux bêtes de somme elles-mêmes. Il semble qu'il ait voulu faire naître, développer par degrés la sensibilité des Hébreux, les civiliser enfin par la miséricorde et la bienfaisance. Que l'on me permette quelques détails, relatifs aux lois sur les étrangers.

Il faut se rappeler que chez les peuples anciens, les étrangers nommés barbares, traités d'ennemis, étaient souvent placés hors de la loi commune. L'Évangile n'avait pas encore enseigné que tous les hommes étaient frères, et que l'hérétique et l'ennemi sont aussi notre prochain. De plus, la législation de Moïse tendait puissamment à isoler les Juifs au milieu

des autres peuples, à les éloigner de leurs voisins pour les garantir de leur exemple, à nourrir l'esprit public par l'orgueil national. On pouvait donc s'attendre que Moïse traiterait les étrangers, comme ils l'étaient partout, peut-être même plus sévèrement qu'ailleurs. Mais le législateur tenait surtout à rendre son peuple compatissant et généreux. Il cherche sans doute à écarter les étrangers loin de la Palestine, par tous les moyens compatibles avec l'humanité. Voici cependant ce qu'il ordonne à leur égard: *Si un étranger vient habiter dans votre pays, vous ne lui ferez aucun mal; l'étranger qui habitera au milieu de vous sera traité comme l'homme du pays; vous l'aimerez comme vous-mêmes, car vous avez aussi été étrangers en Égypte. Je suis l'Éternel votre Dieu*[1]. L'Éternel, au nom de qui parle Moïse, se nomme lui-même *le Dieu qui aime l'étranger, et lui donne la nourriture et le vêtement*[2]. Il se montre inquiet de la subsistance de ces hommes sans ressources et sans appui, dans une terre qui n'est point la leur, et il leur assure une part dans les aumônes et jusque dans les joies des Hé-

1. Lévit. XIX, 33, 34.
2. Deut. X, 18.

breux[1]. Il craint pour eux les iniquités légales, trop fréquentes dans l'enfance de la civilisation, et il ordonne qu'ils ne soient jamais soumis à d'autres lois et à d'autres peines, que les citoyens[2]. De plus, voulant sanctionner en quelque sorte la loi par son propre exemple, ce Dieu leur ouvre ses parvis, et déclare qu'il ne dédaignera point leur encens[3]. C'est ainsi que, dans la divinité protectrice des fils d'Abraham, il laisse déjà découvrir le Père céleste du genre humain tout entier. Mais voici sur le même sujet une loi plus remarquable encore, et qui trahit mieux peut-être la généreuse intention du législateur. Tout le monde se rappelle les persécutions essuyées en Égypte par Israël. Ceux qui ont approfondi les lois du Pentateuque, savent de plus avec quelle ingénieuse et féconde habileté, le législateur travaillait à déraciner chez les Hébreux les souvenirs et les habitudes de l'Égypte. Eh bien! par respect pour l'hospitalité jadis accordée, pour tous ces actes de complaisance et de bonté, par lesquels les sujets des Pharaons avaient souvent cherché, sans doute, à adoucir l'infortune de

1. Deut. XXIV, 19—21; XXVI, 11—13.
2. Lévit. XXIV, 15—22; Nomb. XV, 15, 16.
3. Nomb. XV, 14—16.

leurs voisins opprimés; voulant conserver et réveiller en Israël tous les sentimens humains et généreux, Moïse, en souvenir du séjour des Hébreux dans la terre de Gossen, ordonne que l'on traite toujours les Égyptiens comme des hôtes et non comme des ennemis; s'ils s'établissent en Palestine, il leur accorde même le privilége d'obtenir le droit de cité à la troisième génération[1]. Enfin l'oppression des étrangers était l'un des douze crimes solennellement maudits sur le mont Hébal[2], dans une cérémonie aussi solennelle qu'effrayante. Le Pentateuque revient jusqu'à dix fois[3] à ces préceptes touchans et à ces sollicitudes, en vérité bien plus chrétiennes que judaïques. Les lois relatives aux autres victimes des anciennes barbaries sociales, nous fourniraient toutes des remarques analogues, et souvent nous feraient admirer d'ingénieuses et bienfaisantes combinaisons. Ainsi dans les lois relatives au droit de *venger le sang*, usage barbare dû au point d'honneur, et vrai duel des Orientaux, nous verrions com-

1. Deut. XXIII, 7, 8.
2. Deut. XXVII, 19.
3. Exode XXII, 21; XXIII, 9; Lévit. XIX, 33, 34; XXIV, 22; Nomb. XV, 14—16; Deut. X, 18, 19; XXIII, 7, 8; XXIV, 17—21; XXVI, 11—13; XXVII, 19.

ment Moïse, sans essayer d'extirper tout à coup un préjugé plus fort que toutes les lois, le renferme dans un champ déterminé, légal et juste; le rend presque de nul effet, tout en ayant l'air d'assurer son action; ne le tolère un moment que pour le restreindre à coup sûr et l'étouffer bientôt. Dans la loi relative à l'infanticide, nous le verrions, tout en paraissant respecter encore ce droit cruel, auquel tenaient fortement des hommes dénaturés, sauver les enfans et ramener les pères à la nature, en exigeant l'intervention d'un tribunal, le concours de la mère, et une autre main pour exécuter la sentence[1]. Mais ces détails nous conduiraient trop loin, et ceux que nous avons donnés doivent suffire.

Il est impossible, je pense, de n'être pas touché de l'esprit de ces lois, et des vues de celui qui les donnait aux Juifs. Cependant quelques lecteurs, je le crains, en seront moins frappés par suite de l'impression pénible que d'autres lois ont laissée dans leur mémoire. Je veux parler de celles qui, destinées à maintenir la constitution et à porter la terreur chez les rebelles, frappaient de mort bien des crimes,

1. Deut. XXI, 18—21.

peu dignes à nos yeux d'une si grande peine. Ici encore je renverrai à ce qui sera dit plus loin, en faisant d'avance les observations suivantes :

Plusieurs de ces lois punissaient moins le délit du coupable, que le danger auquel ce délit exposait l'état. Quelle est la législation ancienne ou moderne, qui ne traite pas avec plus de sévérité les crimes commis contre l'état, que ceux dont souffrent les seuls individus? Les premiers sont souvent plus excusables aux yeux de la conscience, mais ils sont plus nuisibles à la chose publique, et par cela même, ils sont, ils doivent être plus sévèrement réprimés. C'est ainsi que chez les Hébreux, tous les actes qui conduisaient à l'idolâtrie étaient punis de mort, parce que l'idolâtrie bouleversait l'état, entraînait une affreuse dépravation de mœurs, anéantissait la constitution. Réveillant mille penchans funestes dans le cœur des Hébreux, l'idolâtrie était comme une contagion redoutable qui dévorait avec une effrayante rapidité les générations entières, et ne pouvait être réprimée avec trop de précaution, de promptitude et d'énergie [1].

1. Les lois terribles portées ( Deut. XIII ) contre les individus, les maisons et les villes qui ne s'opposeraient pas à la première in-

joie de la vengeance, ou un absurde moyen de parvenir à la vérité. Ils ne connurent que deux supplices, l'un le plus ancien de tous et le plus près de la nature; l'autre le plus prompt : la lapidation et le glaive[1].

---

## CHAPITRE IV.

### Politique de Moïse.

---

### ARTICLE I.

*Plan de Moïse.*

Le Pentateuque porte l'empreinte d'un plan unique et fondamental; ce plan n'y est exposé nulle part, mais presque partout il est mis en évidence. Quelquefois, il est vrai, telle ou telle de ses parties est volontairement déguisée par

1. La remarque suivante de M. B. Constant (tome II, p. 217, 218) n'est point étrangère à l'idée principale de ce chapitre, et pourrait fournir comme un nouvel argument en faveur de la tendance pure et humaine des lois mosaïques.

« Les rites que les livres juifs prescrivent, quelque bizarres qu'ils paraissent à nos esprits empreints d'une civilisation plus avancée,

le législateur, qui donne alors des motifs secondaires pour raisons apparentes de ses lois. Mais, n'importe; le rapport des différentes pièces frappe bientôt nos yeux, leur assemblage est visible, et on ne peut en méconnaître le dessein général.

Indiquons ce plan en quelques mots :

Dieu avait destiné le peuple juif à préparer la venue du Messie et le triomphe de sa doctrine. Pour cela, ce peuple devait conserver sur la terre, avec les oracles saints et l'attente du Christ, la connaissance de l'unité de Dieu; lumière sacrée inconnue au reste du globe, jusqu'au moment où la révélation universelle devait la répandre par tout le monde, comme les flots de la mer en recouvrent le lit.

Pour que ce peuple accomplît sa mission, Dieu l'avait fait naître d'un seul homme, l'avait placé dans un pays favorisé du ciel, l'y avait entouré de rivières, de montagnes et de mers; barrières naturelles à l'aide desquelles il pouvait, comme dans une haute forteresse, ou-

sont moins sanguinaires, moins corrupteurs, moins favorables à la superstition, que ceux des peuples asservis au polythéisme sacerdotal. Quand nous retracerons les cérémonies, les coutumes, les modes d'adoration de ces peuples, nous verrons toujours en première ligne les sacrifices humains et les fêtes obscènes; les Hébreux durent à Moïse d'être préservés de ce double opprobre. »

tout que son peuple soit fidèle au vrai Dieu, qu'il conserve ses vertus; il lui fait une existence spéciale et séparée; il lui refuse et le commerce, et l'industrie, et même la connaissance des lettres et des arts; il ne lui laisse que l'agriculture, art bienfaisant et conservateur, source des mœurs simples, des vertus fortes, et de la solide prospérité.

Cependant Moïse n'interdit pas tout progrès du peuple vers la civilisation. Il favorise même celle qui était compatible avec la mission spéciale dont ce peuple était chargé. D'abord, en veillant sur ses mœurs, en murant avec une sollicitude active toutes les ouvertures par lesquelles l'idolâtrie pourrait l'assaillir, en mettant sous ses yeux et en ses mains les livres les plus profonds et pourtant les plus simples, qu'aient connus les siècles antérieurs à Jésus, il lui assure réellement, avec la possession de la vérité première, avec des habitudes de piété, de justice et de vertu, les véritables sources de la sagesse et de la prospérité. Il fait plus encore. Il développe, il augmente les principes d'une civilisation naissante, non pas à l'aide des lumières, mais avec celle des affections douces et généreuses. Il protége, il conserve, il fait prospérer les moindres semences de miséri-

corde et de bonté; ne pouvant rendre son peuple éclairé, il veut du moins le rendre humain et bienfaisant.

Il est un trait qui n'a pas été indiqué dans cette analyse rapide, et que j'ai réservé pour le traiter avec plus de détail dans un article à part. Je veux parler du pouvoir des prêtres, et du soin habile avec lequel il avait été combiné et contenu.

---

## ARTICLE II.

*Théocratie et caste sacerdotale.*

La législation mosaïque était une théocratie, car le Dieu d'Israël se donnait pour l'auteur des institutions politiques comme des institutions religieuses, affermissait les unes et les autres par son autorité, et s'engageait à les sanctionner dans l'avenir en punissant les infracteurs. De plus, la théocratie était la forme universelle et convenue, imprimée à toutes les pièces du gouvernement. Dieu était le monarque d'Israël. On rendait la justice en son nom. Le temple était son palais, l'arche son trône, les offrandes ses impôts, les lévites ses gardes,

tout que son peuple soit fidèle au vrai Dieu, qu'il conserve ses vertus; il lui fait une existence spéciale et séparée; il lui refuse et le commerce, et l'industrie, et même la connaissance des lettres et des arts; il ne lui laisse que l'agriculture, art bienfaisant et conservateur, source des mœurs simples, des vertus fortes, et de la solide prospérité.

Cependant Moïse n'interdit pas tout progrès du peuple vers la civilisation. Il favorise même celle qui était compatible avec la mission spéciale dont ce peuple était chargé. D'abord, en veillant sur ses mœurs, en murant avec une sollicitude active toutes les ouvertures par lesquelles l'idolâtrie pourrait l'assaillir, en mettant sous ses yeux et en ses mains les livres les plus profonds et pourtant les plus simples, qu'aient connus les siècles antérieurs à Jésus, il lui assure réellement, avec la possession de la vérité première, avec des habitudes de piété, de justice et de vertu, les véritables sources de la sagesse et de la prospérité. Il fait plus encore. Il développe, il augmente les principes d'une civilisation naissante, non pas à l'aide des lumières, mais avec celle des affections douces et généreuses. Il protége, il conserve, il fait prospérer les moindres semences de miséri-

corde et de bonté; ne pouvant rendre son peuple éclairé, il veut du moins le rendre humain et bienfaisant.

Il est un trait qui n'a pas été indiqué dans cette analyse rapide, et que j'ai réservé pour le traiter avec plus de détail dans un article à part. Je veux parler du pouvoir des prêtres, et du soin habile avec lequel il avait été combiné et contenu.

---

### ARTICLE II.

*Théocratie et caste sacerdotale.*

La législation mosaïque était une théocratie, car le Dieu d'Israël se donnait pour l'auteur des institutions politiques comme des institutions religieuses, affermissait les unes et les autres par son autorité, et s'engageait à les sanctionner dans l'avenir en punissant les infracteurs. De plus, la théocratie était la forme universelle et convenue, imprimée à toutes les pièces du gouvernement. Dieu était le monarque d'Israël. On rendait la justice en son nom. Le temple était son palais, l'arche son trône, les offrandes ses impôts, les lévites ses gardes,

les prêtres ses serviteurs et ses officiers. Les lois civiles devenaient des lois religieuses, et l'on ne pouvait violer un règlement de police, sans pécher directement contre Jéhova. De là une force énorme assurée aux lois de l'état et à l'administration, tant qu'elle reste fidèle à ses lois. Voilà la théocratie des Hébreux; théocratie réelle et fort éloignée de ce que les modernes entendent par ce mot. C'était Dieu et la loi qui régnaient, mais non les prêtres. Ceux-ci avaient l'éclat et la représentation, mais, au fait, très-peu de pouvoir. Le Dieu monarque et son ministre Moïse, avaient confié la chose publique à des magistrats civils et judiciaires placés à côté ou au-dessus du sacerdoce. Ils avaient de plus conservé au peuple des droits tellement étendus, que même, de nos jours, on ne consentirait guère à les lui reconnaître[1]. De plus, dans les temps difficiles, Dieu appelait à sauver l'état, non les sacrificateurs héréditaires, mais des juges ou chefs politiques, espèce de dictateurs guerriers, tirés de toutes les tribus, soutenus par la puissance du Très-Haut, animés de son esprit et toujours reconnus librement par le peuple, sans le consente-

1. Voyez la note H à la fin du volume.

ment duquel aucune autorité civile ou militaire ne pouvait exister. Les institutions mosaïques, enfin, avaient opposé de telles barrières à l'ambition des descendans d'Aaron, qu'ils ne pouvaient abuser de leur position et de leurs droits. Jamais caste sacerdotale ne fut mieux contenue, que les prêtres de cette théocratie tant calomniée. Qu'on en juge par les détails suivans :

Moïse avait donné aux prêtres la puissance des lumières, mais aucun secret à conserver, aucune fraude savante à transmettre à leurs enfans; ni hiéroglyphes, ni mystères. S'ils gardaient le dépôt des livres saints, le peuple était tenu, comme eux, de les lire et de les enseigner.

Il leur avait donné une grande influence morale sur l'opinion, mais aucune part directe dans le gouvernement; des fonctions judiciaires dans les objets de culte et de police, mais nécessairement contenues dans leurs bornes par la rivalité des juges laïcs, chargés de toutes les autres affaires, et par l'autorité suprême d'une cour mi-partie qui jugeait en dernier ressort.

Il leur avait donné des fonctions augustes et spéciales que les pères transmettaient à leurs fils, à l'exclusion de tous les autres enfans d'Israël, mais aucun privilége légal. L'injustice

et l'immoralité étaient punies chez eux comme chez tous, et par les mêmes juges.

Il leur avait donné, au moins à leur chef, le droit de consulter l'Éternel par un rite particulier; mais cela n'avait lieu que dans des circonstances graves, et, à ce qu'il paraît, à la demande de l'autorité politique; les autres prêtres, et le grand sacrificateur lui-même, dans les autres cas, n'ont aucune prétention à l'inspiration divine. Que devenait d'ailleurs ce privilége, quand, à côté de ceux qui en étaient revêtus, s'élevaient de toutes les conditions sociales, des prophètes dévoués, qui parlaient à toute heure et à tout le monde au nom de l'Éternel[1]?

Enfin, il avait jugé bon de leur donner un rang honorable, une existence aisée et un certain degré d'influence sociale; mais en même temps, il voulait leur ôter l'influence des richesses, et dans leur opulence même cacher de nouvelles barrières à leur pouvoir. Que fait-il? Il charge en leur faveur les champs féconds

1. Nous trouvons, 2 Rois XXII, 12—14, un récit remarquable, commentaire et preuve de fait de notre assertion. Le roi, dans une incertitude grave, et (qu'on le remarque) en matière uniquement religieuse, ne consulte point le souverain sacrificateur; bien loin de là, il l'envoie lui-même, avec quatre autres courtisans, pour consulter une simple prophétesse, une femme.

des Hébreux, de nombreuses contributions qui, sous le nom de dîmes, de prémices et d'offrandes, vont remplir les celliers du temple, et faire vivre de l'autel ceux qui sont consacrés à l'autel. Il les enrichit par-là de revenus abondans, et les met à la place que doivent occuper, en Israël, les ministres de son monarque et de son Dieu. Que l'on ne s'y trompe pas, cependant; il ne veut point favoriser ceux qui ont le privilége de vivre à l'ombre du Tabernacle, et leur sacrifier ces cultivateurs laborieux qui supportent le poids de la chaleur et du jour. Il ne donne, aux premiers, que des habitations sans domaine; il leur refuse ce qu'il accorde aux autres tribus, la propriété exclusive d'une province; il ne leur donne ni terres, ni capitaux; il ne leur donne pas même le champ qu'il assure avec tant de soin au dernier des enfans d'Israël. Par la combinaison de ces deux lois, il prévient chez les prêtres les projets ambitieux, les richesses accumulées, et tous les abus ordinaires au sacerdoce puissant. Il place les lévites dans la dépendance de la nation, de laquelle ils attendent l'aliment de chaque année, et dont, par conséquent, ils sont intéressés à mériter l'approbation et l'attachement. De plus, malgré la concentration du

culte en une seule ville et un seul sanctuaire, il les disperse par tout le pays; et cette heureuse dispersion, prescrite expressément par la loi, nécessaire pour assurer la perception de l'impôt, a l'avantage de resserrer les liens de la confédération politique, d'établir et de surveiller dans toutes les tribus le règne des mœurs, de l'ordre et de la piété. Elle attachera de plus, les lévites à la nation; elle les empêchera de se rallier trop fortement les uns aux autres, et de joindre à la communauté de fonctions et de caste, celle d'habitudes, de souvenirs et de patrie. Loi admirable, qui, pour le bonheur de tous, concilie avec tant d'adresse la politique et la justice! Aussi, chose étonnante et vraiment digne d'attention, les prêtres hébreux n'ont jamais réussi à empiéter sur le pouvoir civil; du moins la corporation sacerdotale[1];

1. Je ne veux parler que des temps où l'inspiration prophétique et les institutions de Moïse régnaient encore chez les Hébreux. Peu après la captivité, lorsque le sacerdoce se trouva seul, sans les lois et les prophètes qui lui servaient auparavant de contrepoids, lorsqu'il fut de plus le seul point de ralliement des sentimens patriotiques et des passions nationales, qu'il ne trouva plus d'opposition à ses côtés et de guide religieux au-dessus de lui, il devint réellement ce que les corporations sacerdotales deviennent toujours, quand elles sont laissées à leur pente naturelle. Je prie instamment qu'on veuille bien se souvenir de cette restriction, toutes les fois que je prends la défense des prêtres hébreux.

non, jamais, j'ose l'affirmer. Le sacrificateur Abiathar[1], a pu entrer dans une conspiration bientôt réprimée, mais la corporation n'y est pour rien; le grand sacrificateur reste fidèle, et le sang d'Aaron ne sauve pas le coupable. Joad[2] a pu replacer l'héritier légitime sur le trône, mais encore ici l'action et l'influence de la corporation ne suffisent pas pour expliquer la révolution politique[3]. Tout indique un cas isolé, extraordinaire. Si le trône n'eût pas été occupé par une étrangère et par une femme odieuse; si, en un temps de confusion et d'anarchie, le sacerdoce n'eût pas été le représentant naturel et le seul appui de l'opinion nationale; si l'armée n'eût pas été disposée à renverser l'usurpatrice[4]; si enfin l'enfant roi ne s'était pas trouvé, par la nature même des choses, sous la tutelle des mains sacerdotales qui lui avaient conservé la vie, Joad, loin de réussir à délivrer son pays, n'eût même osé l'essayer[5]. Je

1. 1 Rois I, 7.

2. 2 Rois XI.

3. Il va sans dire que si l'on veut bien juger cette révolution, c'est dans la Bible même, et non dans une tragédie, quelque admirable que celle-ci puisse être, qu'il faut l'étudier.

4. 2 Chron. XXIII, 1—3; 2 Rois XI, 4—9.

5. Le règne de Joas nous fournit la preuve qu'une fois les circonstances changées, tout rentra dans l'ordre. Joad eut part à l'ad-

le répète encore avec la plus entière conviction: des sacrificateurs ont pu sortir individuellement de leur place, mais la caste y est toujours restée, et quand l'équilibre a été rompu, il l'a été à son désavantage et par l'accroissement de poids des élémens opposés. Je veux parler de l'institution des rois héréditaires. Peu après l'établissement de la monarchie, l'influence des prêtres s'affaiblit; ils perdirent celle-là même que Moïse leur avait destinée. Ces respects populaires qui s'attachent à l'opulence, aux pompes extérieures et aux dignités, passèrent dès-lors aux chefs héréditaires du royaume et de l'armée; l'autorité morale et religieuse devint le partage des prophètes divins, protecteurs des opprimés, fléaux des prêtres courtisans et des rois oppresseurs, ministres pauvres et souffrans du Dieu qui les envoie, sans caste, sans intérêt temporel, sans lien commun, sans autre force qu'un cœur généreux, une voix sincère, leur dévouement sans bornes au devoir,

ministration comme homme capable, digne de la reconnaissance et de la confiance du roi, mais non comme sacrificateur. Son pouvoir était même si peu sacerdotal, que [illegible] et dirigeant encore, l'ordre des prêtres fut obligé d'a[illegible] ion le maniement de l'argent du tem[illegible] ette occasion, censuré par le roi po[illegible] e. Voyez 2 Rois XII, 7, 8; et surto[illegible]

leur inaltérable patience dans les persécutions. — Puissance réelle, sans doute, quoique tout indirecte et morale; mais puissance sans danger pour l'autorité temporelle, et qui ne doit pas être confondue avec l'autorité régulière, héréditaire et organisée des sacrificateurs. Nul doute, j'en conviens volontiers, que celle-ci n'eût bientôt pesé sur la nation et sur ses chefs, si le législateur n'eût prévenu ce danger; mais il l'avait prévenu[1].

---

### ARTICLE III.

*Lois minutieuses expliquées.*

Nous avons ébauché le plan de la législation mosaïque; nous l'avons vengée d'un injuste préjugé. Il nous faut encore, pour atteindre le but de ce chapitre, montrer comment certaines lois obscures ou minutieuses sont expliquées, justifiées par le but réel de sa législation. Moïse, nous l'avons dit, expose rarement [illegible]s véritables motifs. Il parlait non pour les [illegible]losophes de nos jours, mais pour les Hé[illegible]. Il donne à ceux-ci des raisons à leur

[illegible] la note I à la fin du volume

portée, et les premiers s'y sont trop souvent laissé prendre. Mais dès que l'on reconstruit avec soin l'édifice du législateur, chaque pièce recouvre son importance avec sa véritable place. Donnons quelques exemples.

Le législateur mettait beaucoup d'importance à attacher les Hébreux à l'agriculture, et par elle à la Palestine; à les séparer sans retour de l'Égypte et de la vie nomade; pour cela, il donne aux Hébreux l'usage du vin, étranger aux Égyptiens et aux Arabes; il l'exige dans les sacrifices, il en fait une nécessité du culte, et il sait assez que l'habitude, une fois prise, ne s'effacera plus. De la même manière et dans le même dessein, il interdit et l'usage de la graisse, sous prétexte de la réserver aux holocaustes, et l'emploi du beurre dans l'assaisonnement des viandes[1]; il les remplace dans les festins par le jus de l'olivier, et il exige également celui-ci dans les sacrifices. Par ces moyens si simples, si petits en apparence, et par d'autres du même genre, il fait à jamais d'une peuplade de ber-

1. Nul doute que ce ne soit là le sens de la fameuse loi qui interdit de faire cuire l'agneau dans le lait de sa mère, et qui se trouve trois fois dans le Pentateuque. La forme poétique et sentencieuse de la loi ne paraît destinée qu'à faire mieux retenir le précepte, en lui donnant plus de solennité.

gers errans, une colonie de laboureurs habiles et actifs.

L'isolement du peuple et sa séparation des étrangers, sont, avons-nous dit, un des grands ressorts de la législation. La pureté légale est destinée à atteindre ce but d'une manière indirecte, mais sûre. Soumis à cette complication de lois gênantes, qui, dans tous les instans, l'appelaient à veiller sur sa nourriture, sur ses vêtemens et sur ses pas, l'Israélite devra fuir le commerce de ceux qui ne connaissent point ces précautions, et dont le seul contact lui amènerait, en le souillant, des privations nouvelles. Cette loi finira par l'entourer d'habitudes et de besoins nouveaux, par lui faire comme une nature artificielle et impérieuse, qui aurait trop à souffrir au milieu des étrangers. Jamais il ne prendra sur lui d'aller chercher au loin la fortune, tant qu'il trouvera, sur le sol de la patrie, la paix et l'abondance.

L'absence de toute idolâtrie importait surtout à la durée de la constitution mosaïque. C'est vers ce but que le législateur dirige ses principaux efforts. Mais ce n'est pas seulement par des lois directes et terribles, qu'il s'efforce d'éloigner ce fléau; c'est encore par des moyens indirects, par des précautions de détail. C'est

en contraignant les Hébreux, par les minuties de la loi cérémonielle, à tenir constamment leur attention tendue sur les obligations du culte, et la pensée de Dieu présente à leur esprit. C'est encore en les éloignant de plusieurs usages indifférens de leur nature, mais associés chez leurs voisins à l'idolâtrie, et qui, par conséquent, les y auraient bientôt conduits eux-mêmes. Pourquoi cette interdiction si sévère, si soigneuse et sept fois répétée, du sang des animaux? — Parce que, outre les raisons de santé, d'humanité que l'on a souvent données, cet usage pouvait faciliter ou introduire une imitation idolâtre des Phéniciens: chez ce peuple, en effet, et chez quelques autres, dans les cérémonies sacrées, les adorateurs des faux dieux buvaient le sang des victimes. Pourquoi le lévitique proscrit-il sévèrement, et certaines figures imprimées sur le corps, et certaines manières d'arranger la barbe ou de couper les cheveux? — Parce que c'était là autant d'usages arabes, adoptés en l'honneur des idoles. D'autres exemples du même genre seraient faciles à indiquer.

Le législateur, pour faire admettre et respecter son culte nouveau, était contraint de choisir quelquefois des formes religieuses, avec

lesquelles l'Égypte eût déjà familiarisé les Hébreux. Mais alors comment garantir ceux-ci de l'idolâtrie ? Toute la religion égyptienne en était profondément imprégnée, et le peuple de Moïse n'y avait que trop de penchant. Des précautions peu apparentes, et des altérations ingénieuses obvieront à ce danger. Moïse emprunte aux Égyptiens l'ornement sacré qui brillait sur la poitrine du grand prêtre; mais au lieu d'une figure de la vérité sous des traits humains, ce sera un symbole tout métaphysique de la puissance divine, nommé *Lumière et perfection*[1]; et ce symbole brillant ne présentera aux regards, que les noms des douze tribus. Moïse emprunte encore à la même source un Tabernacle sacré accessible aux prêtres seuls; mais au lieu de le diriger, comme à l'ordinaire, vers le soleil levant, il l'ouvre à l'occident, et intercepte, aux regards de l'adorateur, les premiers rayons de la brillante divinité des Orientaux. Moïse emprunte de même l'arche mystérieuse qui repose dans les sanctuaires de l'Égypte; mais au lieu d'un symbole matériel de la puissance divine, symbole qui par cela même aurait bientôt appelé des hommages ido-

1. C'est le sens des mots *Urim* et *Thummim*. (Exode XXVIII, 30.)

lâtres, cette arche ne renfermera que les tables de la loi. Il faut s'arrêter. Ce détail deviendrait fastidieux sans être jamais complet.

C'est ainsi que plus on examine le Pentateuque, plus on trouve aux moindres détails une importance réelle quoique souvent cachée; plus on est contraint aussi d'admirer la sage et bienfaisante habileté du législateur d'Israël. Cela doit nous apprendre, ne l'oublions jamais, à ne pas porter de jugemens téméraires sur les obscurités qui pourraient rester encore. Connaissons-nous les mœurs, les idiomes, les monumens de tous les peuples qui entouraient Moïse? Sommes-nous donc en état de juger toujours ses vues? Si nous découvrons tant de desseins élevés et de combinaisons profondes dans ce qu'il a fait, si le peu que nous connaissons des débris de cette haute antiquité, au sein de laquelle il a vécu, nous contraint toujours à rendre gloire à l'œuvre du législateur des Juifs, ne lui devons-nous pas de juger ce que nous connaissons mal d'après ce que nous connaissons mieux? Ah! sans doute, il ne manque, pour l'admirer en tout, que de le comprendre toujours.

Qu'il me soit permis de transcrire ici, comme conclusion de cette première partie, quelques

paroles frappantes, dont l'idée principale est tout-à-fait analogue au but que je me suis proposé dans cet écrit.

« Sans doute », dit M. B. Constant, en terminant ses réflexions sur la législation des Hébreux[1], « sans doute, la religion juive a des parties terribles, et l'on ne traverse ses longues annales qu'en marchant dans le sang et sur les ruines. Cependant le monde doit à Moïse un bienfait immense. Lorsque, dépourvue de toute croyance, désolée par le doute, abâtardie par la corruption, la terre entière redemandait un culte,...... celui des Juifs servit d'étendard; et l'on vit l'homme renaître à tout ce qu'il y a de noble et de précieux dans la vie en renaissant à la religion. Merveilleuse dispensation de la puissance qui décide de nos destinées! Des choses qui semblaient n'avoir aucun rapport entre elles, soit par leur époque, soit par leur nature, se combinèrent à l'instant requis pour diriger l'espèce humaine vers le but qu'elle devait atteindre. Douze siècles avant Platon,

[1] Tome II, page 249—261. Mes lecteurs me pardonneront facilement, je l'espère, cette citation nouvelle d'un livre que j'ai beaucoup cité. Je ne sais pas résister à la tentation de rappeler les hommages rendus à Moïse et à son œuvre, par un écrivain comme M. Benjamin Constant.

Moïse donna au théisme un corps qui permit à cette notion sublime de se conserver jusqu'au moment où l'intelligence devint capable de la concevoir. Douze siècles après Moïse, Platon prépara les esprits de manière à ce que, en se saisissant du théisme, ils pussent l'accepter, épuré par le divin auteur de la religion chrétienne, et résister aux tentatives violentes et obstinées d'une portion nombreuse de Juifs convertis, mais qui prétendaient faire rétrograder la nouvelle religion jusqu'au judaïsme. Sans Moïse, il est probable que tous les efforts de la philosophie, n'auraient abouti qu'à plonger le genre humain dans le panthéisme ou l'athéisme voilé, dans lequel, comme nous l'avons dit au commencement de ce chapitre, sont allées se perdre de concert la religion et la philosophie des Indiens. Sans Platon, il est possible, humainement parlant, que le christianisme, sous l'oppression des chrétiens judaïsans, fut redevenu une secte juive. »

---

# SECONDE PARTIE.

## LIVRES DE L'ANCIEN TESTAMENT

POSTÉRIEURS AU

# PENTATEUQUE.

Le Pentateuque ne fait pas à lui seul l'Ancien Testament. Il en est le commencement et la base; mais après lui se présentent, en grand nombre, des livres d'âges et de genres divers. Notre tâche ne serait pas remplie, si nous n'accordions quelque place à leur examen.

Commençons par une remarque générale: L'existence authentique et divine du Pentateu-

que suppose celle d'autres livres postérieurs. Ce grand monument ne pouvait rester isolé, et à ce centre il fallait des rayons. Or les livres que nous trouvons dans le Canon sont bien, relativement au Pentateuque, ce qu'il était naturel d'attendre. En admettant le Pentateuque, nous admettons par cela même les bases de l'histoire juive. Moïse a écrit les cinq livres qui portent son nom; donc il a été le législateur des Hébreux, donc cette nation a dû traverser un grand nombre de siècles avec les institutions qu'elle avait reçues de lui, la patrie et l'existence politique qu'elle lui devait, ayant par conséquent ses succès et ses revers, ses guerres et ses révolutions, en un mot, son histoire. Elle aura donc eu probablement aussi ses historiens. Ce peuple, de plus, aura nécessairement tantôt observé, tantôt violé les préceptes de son fondateur. Dans l'un et l'autre cas, ces préceptes auront été l'objet de certaines études, de certains travaux destinés à les développer, à les commenter, ou peut-être à les rappeler à la nation infidèle, à leur rendre l'empire qu'ils ne devaient jamais perdre. Des livres religieux, dogmatiques, poétiques, oratoires, seront venus prendre place dans la littérature sacrée des Hébreux, parmi les écrits

guides de leur conduite et sources de leur foi. Ces ouvrages doivent être quelque part; nous devons nous attendre à les trouver à la suite de ceux de Moïse, ou dans les archives de la nation. Pourquoi donc douter de ceux que l'on nous présente, tant que l'examen ne nous a pas conduits à les rejeter?

La nature de la constitution mosaïque donne plus de force encore à notre raisonnement. Cette constitution est toute religieuse. Le chef de l'état, c'est Dieu; la loi de l'état, c'est la religion. La force politique et la force religieuse ne sont qu'une même force; leur but est le même, leur effet est confondu. Le législateur a réuni ces deux principes, et les administrés ne savent plus, ne peuvent plus les séparer. Les livres religieux seront par conséquent aussi plus ou moins des écrits politiques, et les histoires politiques des récits religieux. Il en devra résulter, d'un côté, que les histoires politiques seront plus soigneusement conservées en leur qualité d'écrits sacrés, et que les livres religieux, commandés souvent par les circonstances politiques et les besoins sociaux, seront plus nombreux et plus fréquens. Il serait donc véritablement inconcevable que les écrits de Moïse nous fussent parvenus seuls; si réelle-

ment nous ne trouvions nulle part ces livres qui doivent servir de commentaire au Pentateuque, ce serait un phénomène dont il faudrait chercher l'explication.

Les livres que l'on nous donne pour le développement et l'histoire du Pentateuque, ne présentent rien qui rende leur autorité suspecte. Ils sont bien ce que nous pouvions attendre. D'abord ils sont avec ce modèle fondamental dans un rapport continuel et évident. Tantôt ils le supposent, tantôt ils l'imitent, tantôt ils le développent. Les historiens citent les lois de Moïse ou y font des allusions indirectes; les prophètes en reproduisent les expressions et les images; tous en ont fait la substance de leurs écrits, et souvent lui en empruntent la forme. Cette imitation n'est cependant jamais assez servile, assez uniforme pour éveiller le soupçon. Toujours elle conserve de l'indépendance et de la variété. Ces livres sont ce qu'ils devaient être quelques siècles après Moïse. Les historiens, quelquefois sans paraître le remarquer eux-mêmes, nous laissent voir sa loi tantôt observée, tantôt oubliée; puis retirée de son abandon par quelque monarque pieux. Les auteurs prophétiques ou moraux la développent ou l'éclaircissent par leurs propres préceptes,

nous prouvent quelquefois que l'on en saisissait bien le sens et l'esprit, quelquefois aussi qu'elle était altérée et prêtait à des abus. En un mot, dans les rapports des autres livres de l'Ancien Testament avec le Pentateuque, tout est vraisemblable et naturel.

Maintenant, pour mieux juger ces livres, entrons dans un examen plus détaillé.

Les livres qui vont nous occuper ont été divisés par les Juifs en deux grandes collections : *les Prophètes*, et *les Agiographes* ou simples écrits sacrés. Cette division, fondée sur la nature des choses, doit être conservée.

---

# PREMIÈRE COLLECTION.

## LES PROPHÈTES.

Les écrits renfermés dans cette collection ne sont pas les seuls prophétiques et ne le sont pas tous, mais ils sont les ouvrages des prophètes proprement dits. Ce n'est pas d'après leur nature qu'ils ont trouvé place dans ce recueil, mais d'après le ministère de leurs auteurs.

Moïse mort, les passions humaines altérèrent bientôt son œuvre. La main de Dieu ne la laisse pas périr. La république affaiblie reçoit un monarque visible, et l'autorité de Dieu méconnue est représentée par des prophètes. Victimes le plus souvent de la haine et du malheur, mais toujours patiens et courageux, ils viennent pendant une longue suite de siècles,

répéter chacun à leur tour en Israël : *Ainsi a dit Jéhova.*

Pour bien juger leurs écrits, il faut, avant tout, avoir examiné leur caractère et leur rôle. Les hommes, les fonctions, les livres : voilà trois objets à étudier.

---

## CHAPITRE I.

### Les hommes.

---

#### CARACTÈRE DES PROPHÈTES.

L'idolâtrie s'est enracinée en Israël, la constitution chancelle, le peuple de Dieu se meurt.— Mais les prophètes accourent de toute part, et leur voix retentit; spectacle digne de toute notre attention ! Envoyés par une main invisible, ils se montrent à l'instant du besoin, là où le crime, le malheur ou le danger les appelle. Pendant six siècles, sur toute la surface de la terre habitée par les descendans de Jacob, on les voit agir dans le même esprit, continuer et accom-

plir la même œuvre, malgré les obstacles et même les persécutions. — Et pourtant il n'y a entre eux aucun lien extérieur! Ils ne forment ni une caste, ni une magistrature, ni un ordre de l'état. Ils sont choisis par l'Esprit de Dieu, à tout âge, dans toute profession; à la charrue ou à la cour, dans le royaume d'Israël comme dans celui de Juda, n'importe!

Or, que sont-ils ces hommes extraordinaires, dont la parole fut si puissante au milieu des Juifs, en amena plus tard un si grand nombre aux pieds du Christ, et résonne encore dans ses sanctuaires? Que sont-ils? Des imposteurs? des fanatiques? — Ils se sont donnés pour envoyés divins. Ils parlaient au nom d'une inspiration intérieure, d'une force surnaturelle à laquelle ils se disaient contraints d'obéir, au nom d'un Dieu pour lequel ils ont plus d'une fois sacrifié jusqu'à leur vie. — En tenant ce langage, trompaient-ils les Juifs? Se trompaient-ils eux-mêmes? Disaient-ils la vérité? Examinons.

---

PREMIÈRE SUPPOSITION. Étaient-ils des imposteurs?

La meilleure manière de résoudre la ques-

tion, c'est de chercher s'ils ont eu les caractères essentiels qui toujours ont distingué les imposteurs. Depuis les mages chaldéens et les augures romains, aux jongleurs indous et aux sorciers lapons, il n'a jamais manqué de fourbes, se donnant pour les interprètes de la Divinité, chez tous les peuples assez peu éclairés pour les croire. Or ces fourbes, malgré les différences de pays, de siècles et de mœurs, se sont toujours ressemblés par certains traits saillans, résultats nécessaires, à ce qu'il paraît, de leur position et de leur rôle, et caractères essentiels de toute imposture religieuse. — Si donc les prophètes ont été des imposteurs, nous devons retrouver en eux les mêmes caractères; autrement appliqués sans doute, mais cependant toujours les mêmes, puisqu'ils résultent toujours des mêmes causes, du même cœur d'homme, exploitant dans un même but, les mêmes dispositions de l'ame.

Par exemple, les devins imposteurs trahissent constamment leur faiblesse par le besoin de quelques préparatifs, ou de quelques secours matériels. — Ici leur pouvoir est attaché à un certain lieu, là à certains édifices; plus loin il leur faut certains jours, certains instrumens, un espace de temps déterminé. —

Chez les prophètes hébreux, rien de semblable. Ils n'ont d'autre heure que celle du malheur ou du danger; d'autre sanctuaire que leur cœur, où Dieu les éclaire et leur commande. Sommés de parler à la cour du monarque, sur la place publique ou au milieu des champs, dans le camp ou dans le temple, peu importe; ils sont partout, et répondent dès qu'on les consulte.

Par exemple encore, les devins imposteurs ont toujours frappé l'imagination par quelque appareil effrayant ou merveilleux ; chez les Grecs, cérémonies, apparitions, clartés soudaines, voix sépulcrales ou mystérieuses obscurités; chez les augures romains, influence combinée des pompes religieuses et de la dignité aristocratique, presque surhumaine, d'une caste fière et puissante; ostentation de science chez les astrologues du moyen âge, tours de force chez les jongleurs indous, menaces effrayantes chez les sorciers civilisés, grimaces et contorsions chez ceux des sauvages; c'est toujours le même principe diversement appliqué suivant les divers degrés de civilisation; c'est toujours chez l'imposteur la même conscience de sa faiblesse, qui lui fait chercher de l'aide dans l'imagination ébranlée de ses dupes. — Où sont

les prestiges des prophètes de Jéhova? Où sont leurs antres et leurs trépieds? *Ainsi a dit l'Éternel;* voilà toute leur magie. Leurs vertus et leurs souffrances, voilà tout leur appareil.

Les devins imposteurs recueillent de leur imposture, honneur et profit. Ils y aspirent du moins, et se font payer de plusieurs manières leurs services. Ils exigent qu'on honore et récompense en eux le Dieu qu'ils font parler. — Quant aux prophètes hébreux, leur règne n'est pas plus de ce monde, que celui du Sauveur qu'ils annonçaient. Ce n'est pas pour eux que le peuple a des trésors et le monarque des honneurs; ils sont loin d'y prétendre; ils se résignent aux mauvais traitemens et à la souffrance. Leur vie est presque toujours semée de fatigues, de privations et d'outrages. Pas un mot dans leurs écrits ne trahit la prétention à quelque droit particulier, le vœu de quelque privilége ou seulement l'espoir de quelque récompense.

Opposition frappante! n'y a-t-il pas ici plus qu'une présomption de la sincérité des prophètes; n'y a-t-il pas une preuve, une véritable et forte preuve?

Continuons; et pour mieux deviner ces hommes, attachons plus particulièrement nos re-

gards sur la nature des oracles qu'ils rendent.

Les oracles des devins imposteurs sont en général équivoques, toutes les fois du moins que le charlatan a besoin de conserver la confiance de sa dupe, et peut craindre de la perdre par un non succès. Ceux des anciens furent célèbres par leurs obscurités, tournées en ridicule par les anciens eux-mêmes. — On connaît les exemples, et je ne m'y arrête pas. — Les oracles des Hébreux, quelquefois obscurs, n'étaient jamais équivoques. Prenez dans Ésaïe ou Osée la déclaration prophétique la plus difficile à interpréter. Vous verrez cependant toujours avec certitude si elle présage le revers ou le succès, s'ils veulent inspirer la crainte ou l'espérance. Incrédules et rationalites ont examiné, interprété, torturé, attaqué de toute manière les écrits des prophètes hébreux, mais personne n'a dit y trouver l'ambiguité préméditée des oracles païens. — Mais il y a plus. Les prédictions des prophètes sont souvent très-claires, et cela lors même que l'événement est encore loin; cependant plus un événement est éloigné, plus l'obscurité est naturelle dans les oracles qui l'annoncent. — Elles sont surtout claires lorsque l'événement est près d'arriver, et que sa prédiction peut être comprise par les auditeurs.

Alors cette prédiction est entourée d'ordinaire de circonstances si précises, que tout soupçon de charlatanisme est impossible. Sédécias sera pris, mené au roi de Babylone, lui parlera, ne sera point mis à mort, sera emmené dans la capitale du vainqueur[1]. Hananija mourra dans l'année[2]. Éphraïm et Retsin ont dit: «Faisons roi le fils de Tabéel!» Mais l'Éternel a dit: «Vains efforts! ils ne s'exécuteront pas[3].»

Les oracles des devins imposteurs ont toujours un but restreint, momentané; quelque intérêt propre aux consultans; l'intérêt de l'individu et non celui de l'humanité; l'intérêt du corps et non celui de l'ame. Ils ne s'occupent point de la justice, de la vérité, de la vertu. — Qui les paierait, en effet, pour cela? — Plus hautes sont les pensées des prophètes hébreux. Le règne de Dieu, la conservation du théisme, la pureté du cœur, le bonheur du genre humain, les siècles à venir, une religion éclairée et sainte, vivant de sentimens et de vertus plus que de culte extérieur, voilà ce que les prophètes veulent, voilà le but auquel leur vie est dévouée;

1. Jérémie XXXIV, 3.
2. Jérémie XXVIII, 16.
3. Esaïe VII, 5—7.

On pourra, si l'on veut, les croire des fanatiques, mais non des charlatans.

Pour faire mieux sentir la force de ce contraste, ouvrons l'Histoire Sainte, et exposons l'une des scènes où elle met en présence ces deux classes d'hommes.

Josaphat, roi de Juda, et Achab, roi d'Israël, le premier fidèle, le second superstitieux et idolâtre, unissent leurs forces pour aller reprendre, sur le roi de Syrie, Ramoth de Galaad[1]; Josaphat demande que l'Éternel soit consulté; arrivent aussitôt, au nombre de quatre cents, les prophètes suivant la cour, débitant à l'envi et à tout hasard de flatteuses promesses, dont ils espèrent la récompense. Josaphat, qui les connaît et les méprise, demande un autre, un véritable prophète. On lui parle de Michée, fils de Himla. *Mais je le hais*, dit Achab, *car il ne me prédit que des malheurs.* Toutefois on le fait venir. — Il arrive au pied du trône, sur la place publique couverte des faux prophètes, retentissant de leurs clameurs et de leurs flatteries; théâtre où ils luttent d'imagination, pour trouver quelque manière plus saillante de tromper et de plaire. On entoure Mi-

1. 1 Rois XXII.

chée, on le conjure de mentir et de flatter, comme les autres. — Mais lui, après quelques mots d'une apparente et ironique complaisance, dont le roi même ne peut être dupe, fait entendre cette effrayante déclaration, trop claire, malgré sa forme mystérieuse : *J'ai vu tout Israël dispersé sur les montagnes, comme des brebis qui n'ont point de berger, et l'Éternel a dit : Puisqu'ils n'ont plus de maîtres, que chacun retourne tranquillement dans sa maison.* Ce n'est donc pas seulement la défaite que Michée annonce aux deux rois, c'est la mort, et la mort à tous les deux. Ce n'est pas là une prophétie dictée par la flatterie, ou jetée au hasard comme peu importante, ou risquée d'après la vraisemblance ; c'est bien moins encore le langage d'un homme incertain de l'événement, et cherchant à mettre en tout cas son crédit en sûreté. — Ceux qui prédisaient vaguement la victoire, donnant moins de détails, couraient moins de chances, et en tout cas, ils commençaient par se concilier la bienveillance des monarques, en flattant leurs vœux.

Après avoir dit la vérité aux rois, Michée la dit aux imposteurs. — Aussitôt il recueille le salaire naturel du ministère qu'il vient de remplir. L'un des faux prophètes l'outrage et le

frappe; Achab ne se venge pas avec moins de violence. *Mettez cet homme en prison*, dit-il, *traitez-le durement, en ne lui donnant que du pain et de l'eau, jusqu'à ce que je sois heureusement de retour. Alors Michée dit : Si vous revenez heureusement, l'Éternel n'aura point parlé par ma bouche; et il ajouta : Soyez tous témoins de ce que je dis.* C'est à l'accomplissement qu'il en appelle, et l'accomplissement fera justice à chacun.

Cette scène ne nous fait-elle pas assez connaître lequel était l'imposteur, et lequel l'homme sincère? Que des contemporains passionnés aient pu s'y tromper un moment, à la bonne heure; mais nous, pouvons-nous, dans cette conduite courageuse et désintéressée, dans ce ministère ferme et souffrant, méconnaître le vrai caractère de l'homme sans artifice?

Ceci nous conduit à un important et nouveau point de vue du même contraste.

Nos prophètes ont été le plus souvent maltraités par leurs contemporains, mais leurs adversaires étaient récompensés et bien vus. Pourquoi donc la postérité a-t-elle prononcé comme elle l'a fait? Pourquoi, si peu d'années après sa mort, chacun de nos prophètes était-il révéré comme un homme saint, et ses adver-

saires flétris comme des fourbes avides? Pourquoi les écrits des premiers ont-ils seuls été conservés dans le Canon? Les admirateurs de Tsidkija ou de Hananija ne devaient-ils pas aussi conserver les leurs, les mettre de pair avec ceux de Jérémie ou d'Ézéchiel? Le pouvoir manquait-il pour cela aux monarques ou sacrificateurs encensés par les premiers, humiliés par les seconds? Non! après vingt-cinq siècles, les écrits des prophètes persécutés, sont connus, célèbres, lus et relus sans cesse. Ceux des prophètes courtisans sont aussi inconnus que le seraient leurs auteurs, sans la flétrissure même imprimée par leurs victimes et par l'histoire. Encore une fois, quelle est la cause de ce résultat singulier?

La cause, c'est l'accomplissement des prédictions. Voilà ce que répondent de concert la nature des choses, l'ancienne charte des prophètes, donnée par Moïse[1], les appels qu'euxmêmes font à l'événement[2], et enfin l'histoire. Aux prédictions relatives à un avenir lointain, prédictions souvent obscures, les hommes de Dieu en joignaient toujours de rapprochées,

1. Deut. XVIII, 21, 22.

2. Ezéchiel XIII, 6, 7; XXXIII, 33; Jérémie XXVIII, 9, etc.

saillantes, positives, pour que l'accomplissement des unes pût être garant des autres, et c'est sur l'accomplissement qu'ils comptaient, comme Michée devant Achab; c'était l'accomplissement qui contraignait enfin les peuples et les rois à leur rendre un tardif hommage. Voilà la solution de l'énigme. Les uns, d'abord récompensés, parce qu'ils flattaient, ont été plus tard honnis et oubliés, parce qu'ils avaient menti; les autres, haïs vivans, parce qu'ils effrayaient, ont été honorés morts, parce que leurs oracles s'étaient accomplis, et que la véracité de leurs discours était reconnue. — Au reste, déjà pendant leur vie, on a souvent le spectacle de leurs persécuteurs, convaincus de leur mission en même temps qu'irrités de leurs oracles, les maltraitant et les consultant tour à tour. Leur orgueil irrité a beau se soulever, leur conscience leur crie, que ceux qu'ils frappent, qu'ils menacent, qu'ils abhorrent, ne sont pas des imposteurs, puisque toujours leurs paroles se vérifient! On emprisonne Jérémie, on le jette dans une fosse, on le maudit comme un ennemi de l'état; n'importe! et Sédécias et ses courtisans reviennent encore à lui, comme au seul homme qui puisse sûrement les instruire. Quelle scène étrange! Jérémie est hissé nu et mourant hors

de la citerne où on l'a enseveli. Le monarque qui l'y a laissé plonger, le fait maintenant amener devant son trône, non pour le juger, ainsi qu'on pourrait le croire, mais pour le consulter en secret, et lui promettre la vie. *J'ai une chose à vous demander,* lui dit-il, *ne me cachez rien. — N'est-il pas certain*, répond le prophète, *que si je vous dis la vérité*, *vous me ferez mourir*, *et que si je vous donne quelque conseil*, *vous ne m'écouterez point*[1]*?*

Après ce que nous venons de dire, il semble superflu d'ajouter que les prophètes ne pouvaient être des imposteurs, puisqu'ils n'avaient aucun intérêt à tromper. Toutefois, ce point de vue est important, et nous n'avons pas tout dit encore. De nouveaux développemens sont nécessaires.

On ne trompe, du moins d'une manière systématique et suivie, que dans un but intéressé. Toute imposture vise à de l'argent ou de la renommée. Tout imposteur prend garde au moins de ne pas compromettre son bien-être et son bonheur. — Maintenant, si les prophètes sont des imposteurs, où est l'intérêt de leur imposture? Où est la récompense, le privilége, la

1. Jérémie XXXVIII, 10—15.

passion, le parti, le pouvoir qui peut l'expliquer? Nous les avons déjà vus punis pour la vérité qu'ils ont charge de faire entendre; et comment ne le seraient-ils pas? Leur mission les appelle à combattre toujours les passions dominantes, à faire entrer la rude et déplaisante censure dans des oreilles amollies. Leur langage a beau déplaire et leur attirer douleur sur douleur, ils parlent à regret, mais ils parlent toujours. Jérémie va répétant ses sinistres oracles, et dans l'amertume de son ame, il s'écrie : *Tu m'as saisi, ô Éternel, et je n'ai pu résister. Je suis le sujet de leurs railleries, car toutes les fois que je parle, je m'écrie: Ravage et désolation! Je m'étais dit : Je ne parlerai plus de sa part; et j'ai senti au-dedans de moi comme un feu renfermé dans mes os; je ne puis plus résister*[1]. Les prophètes ne songent ni aux grandeurs, ni aux jouissances; ils ne les considèrent que du point de vue religieux, comme des fruits d'une terre étrangère, et qui ne sont pas à leur usage. Quant aux voluptés et aux joies qu'ils se réservent, les voici : Élie a fait descendre le feu du ciel sur le Carmel, et il a extirpé le culte de Bahal. Pour salaire, il

1. Voyez Jérémie XX, 7—18.

faut qu'il se réfugie au désert, et qu'il s'y écrie dans l'amertume de son ame : *O Éternel, ôte-moi la vie*[1]. Urie annonce les malheurs qui menacent Jérusalem ; on le poursuit, il se sauve en Égypte, on l'y enlève, on le ramène et on le tue[2]. Amos est chassé par Amatsia, qui lui dit : *Va-t-en, homme à visions, sauve-toi sur les terres de Juda*[3]. Ézéchiel, envoyé à la maison d'Israël et averti d'avance qu'elle *ne voudra pas l'écouter*, arrive auprès des captifs, *l'ame remplie de trouble et d'amertume. Fils de l'homme*, lui dit l'Éternel, *voici ce qui va t'arriver : ils te chargeront de liens, ils te garrotteront... c'est une famille rebelle*[4]. Nous avons vu comment l'on traite Michée, et nous n'avons pas besoin de revenir encore sur Jérémie[5]. Si, par exception, Ésaïe possède l'affection d'un monarque, si Daniel est placé sur les marches du trône, n'oublions pas que le premier passe pour avoir fini par le martyre, et que le second

1. 1 Rois XIX, 4.
2. Jérémie XXVI, 23.
3. Amos VII, 12.
4. Ezéch. III, 4, 25.
5. Le ministère de Jérémie nous présente en quelque sorte l'idéal du prophète souffrant et obéissant. Il y a quelque intérêt à l'étudier avec plus d'exactitude et de détail. — Voyez la note J à fin du volume.

fut aussi jeté dans la fosse aux lions. — Le prophète hébreu est comme l'homme de Josèphe, qui parcourait la ville ensanglantée, en criant: « Malheur au temple, malheur au pays, malheur au peuple! » puis qui, voyant venir le coup mortel, ajoutait: « Malheur à moi! »

A défaut d'intérêt personnel, penserait-on pouvoir expliquer, par des passions politiques, la prétendue imposture des prophètes hébreux? Verrait-on en eux les zélateurs de quelque faction secrète, ou de quelque pouvoir spécial, par lequel ils seraient excités et soutenus? Mais où a-t-on vu des imposteurs, c'est-à-dire des égoïstes à calcul, sans dévouement et sans enthousiasme, sacrifier tout leur bien-être aux passions des autres? Qu'on nous montre d'ailleurs le parti qu'ils servent, et auquel ils s'immolent.

Serait-ce la caste sacerdotale? — Mais ils sont en lutte contre elle; ils lui reprochent ses torts, et sont victimes de ses fureurs. Ceux même d'entre eux qui, comme Jérémie, Ézéchiel et Malachie, sont nés dans les rangs des prêtres, sont les plus terribles adversaires de leurs empiètemens. Entre les uns et les autres, il y avait une profonde incompatibilité de vœux et d'efforts. Les prêtres, défenseurs du culte et intéressés à son maintien, y ramenaient toute

la religion ; les prophètes la plaçaient dans la pureté du cœur et répétaient que *la miséricorde vaut mieux que le sacrifice*[1]. S'ils prennent quelquefois en main les intérêts du culte, c'est pour reprocher aux sacrificateurs leurs prévarications ; et parfois il les traitent à peu près comme Socrate ceux d'Athènes. A leur ferme et pieux langage, je puis reconnaître des envoyés du Dieu *Esprit et Vérité*, mais jamais les agens et les compères des prêtres corrompus[2]. Il faut encore rappeler ici ce que nous avons indiqué plus haut. Placés en face de tels hommes, les prêtres perdirent presque toute leur influence, ils conservèrent quelque éclat extérieur, comme classe aisée et instruite, mais aucun crédit religieux. Ils étaient, en quelque sorte, les organes du culte ; les prophètes seuls étaient les ministres de la foi et les guides de la morale. Les offrandes étaient remises aux sacrificateurs ; le sentiment religieux, l'espérance et la confiance pieuse appartenaient à un autre sacerdoce. C'est quand le ministère des prophètes eût cessé en Israël, que les prêtres,

1. Voyez, par exemple, Esaïe I, 10—20; LVIII, 3—7, 10; Michée VI, 6—8; Malachie I et II.

2. Voyez encore la note I à la fin du volume.

dégagés de ce contrepoids, reprirent l'influence religieuse qu'ils avaient perdue.

Encore une fois, où est la force que les prophètes secondent, et le parti qu'ils appuient? Les rois de Juda?—Mais ils les censurent, les menacent; ils annoncent leur chute, et survivent deux siècles à leur trône.—Les rois d'Israël?—C'est bien autre chose encore. Ils soutiennent contre eux une lutte constante et terrible; ils traitent en ennemis de Dieu cette sanglante série d'usurpateurs, d'idolâtres et d'assassins, et ils leur survivent bien plus longtemps.—Les grands et les riches, l'aristocratie de la nation?—Lisez Osée, Jérémie et les autres; voyez comment ils en parlent, et comment ils en sont détestés. *Vous haïssez le bien et vous aimez le mal*, leur dit Michée[1]. *Ce sont des gens qui mangent la chair de mon peuple, qui lui arrachent la peau, lui brisent les os, et les mettent en pièces. Un jour ils crieront à l'Éternel, mais il ne leur répondra point, il leur cachera sa face.*

Voici le mot de l'énigme, dira-t-on peut-être: Ce sont des hommes populaires, ennemis de toute oppression; ils servent d'organe aux

1. Michée III, 2—4.

classes inférieures. — Étranges tribuns, toutefois! — Au lieu de flatter la multitude, ils la froissent par ses endroits sensibles, ils blessent ses passions les plus irritables, ils font plier l'orgueil national sous la honte et la terreur, ils veulent déraciner ses superstitions chéries et les remplacer par de difficiles vertus qu'elle ne comprend ni n'admire. Que font-ils, en effet, que combattre avec acharnement l'idolâtrie héréditaire et les voluptueuses orgies, auxquelles ce peuple sensuel ne pouvait plus renoncer! Autant vaudrait transformer les chrétiens, qui interdisaient les jeux du cirque et prêchaient le renoncement au monde, en chefs de la plèbe romaine.

Soupçonnerait-on enfin les prophètes d'être fauteurs ou agens de l'étranger? — Eux, les partisans des rois païens, et par conséquent les promoteurs de l'idolâtrie! Eux, les amis de la Chaldée ou de l'Égypte, dont ils cherchent toujours à dévoiler et à déconcerter les desseins! On n'a pas encore imaginé de les en accuser.

Mais quoi! Est-il donc si difficile à l'homme impartial de reconnaître le monarque dont ils servent les intérêts, et le parti auquel ils ont dévoué leur vie? Quelle est la page de leurs

écrits qui ne montre en eux les serviteurs de Dieu et de Dieu seul? Non, ils n'étaient pas des imposteurs. Les croirait-on des fanatiques? Examinons encore.

---

SECONDE SUPPOSITION. Étaient-ils des fanatiques?

Je ne sais si les Hébreux ont eu parfois des fanatiques se prétendant inspirés de l'esprit de Dieu.—Ou plutôt, je crois probable qu'ils en ont eu. L'homme est fait de manière qu'à la vue ou à la pensée du surnaturel, quelquefois ses nerfs s'ébranlent, son imagination s'exalte, sa tête se dérange, et se croyant aussi inspiré, il se porte à des actes ridicules, bizarres, cruels ou sublimes, suivant les dispositions naturelles de son esprit. Il est donc très-probable, que chez les Hébreux, fort occupés de prophètes, de prophéties et de miracles, il n'a pas manqué d'insensés de cette espèce, pensant agir au nom de Dieu. — Je ne prétends point le nier, je crois même physiologiquement impossible qu'il en ait été autrement. Mais je crois tout aussi probable, tout aussi certain, tout aussi physiologiquement et moralement démontré,

que nos prophètes, les prophètes que nous voyons agir au premier rang et occuper la première place dans l'Histoire Sainte, les prophètes du Canon, n'étaient point de ces fanatiques. On ne peut retrouver en eux aucun des caractères inévitables de l'enthousiasme extatique. Voici quelques réflexions qui expliqueront ma pensée, et j'espère, convaincront mes lecteurs.

I. Ceux qui regardent les prophètes hébreux comme des hommes en démence, ont-ils bien songé à l'accord de leurs doctrines?

S'il y a une chose démontrée par l'étude de l'esprit humain et par l'expérience des siècles, c'est qu'en matière d'opinion, surtout d'opinions religieuses ou philosophiques, jamais une collection ou une série d'hommes n'a pu s'accorder entièrement. Lors même qu'ils croient penser de même, ils diffèrent encore. La pensée reçoit toujours, du cerveau où elle naît, un caractère individuel, qu'elle perd en se transmettant. Aussi voit-on chaque doctrine se modifier en passant du maître au disciple, et encore plus d'un siècle à un autre. Le besoin de clarté naturel à l'homme, lui fait de plus vivement préférer les idées qu'il a cherchées, méditées, trouvées lui-même, parce qu'il les

voit tout entières, et qu'il les comprend mieux. Elles lui paraissent tout autrement certaines et importantes. Il croit être utile et digne d'honneur en les propageant de préférence. Il sait, au besoin, se dévouer pour cette tâche. De là, le choc continuel des théories et des opinions. De là les variations continuelles de l'esprit humain, et l'impossibilité d'un accord un peu complet entre les doctrines d'hommes, de pays, de siècles divers. Des hommes qui pensent et qui enseignent, s'ils enseignent ce qu'ils pensent, auront beau se succéder les uns aux autres dans la même chaire, leur enseignement différera toujours comme leurs circonstances, leurs caractères et leurs cerveaux. Aussi, quelle est l'Église dont tous les docteurs aient été fidèles à la confession officielle? Quelle est l'école de philosophie, qui ne se soit vingt fois partagée, modifiée, contredite? Le gnosticisme comme le christianisme, ont eu beau régner, et qui plus est, combattre pendant des siècles; ils n'ont pas échappé à cette loi. Si le mahométisme semble faire exception, c'est qu'il ne pense point, et qu'il empêche de penser. Il marche avec des mots, et des mots sans idées sont un facile moyen d'unité. Et encore, l'islamisme n'a-t-il pas ses factions et ses sectes! . . . . . .

La Judée a vu pourtant, et cela n'a point été assez remarqué ; la Judée a vu une école religieuse et philosophique, qui, unique en son genre, pendant six siècles, n'a pas sensiblement varié; celle des prophètes hébreux. — Et cela, chose digne d'attention, sans posséder un corps de doctrine déterminé, rédigé, officiel ; sans avoir une confession, une académie ou un livre conservateur de l'unité. Rien de semblable chez eux; pas même le Pentateuque, car ils enseignaient plus et autrement que le Pentateuque. Ils ont pourtant toujours conduit leurs disciples au même Dieu, à la même foi et aux mêmes vertus. A cet égard, Ésaïe parle comme Aggée, et Osée comme Malachie. Sans doute on trouve entre eux des diversités tenant à l'état de la nation, au changement de ses besoins moraux ; d'autres sont dues à l'individualité de chaque écrivain, car là encore on retrouve l'individualité comme dans toutes les œuvres de Dieu : les prophètes inspirés, eux-mêmes, n'ont pu y échapper. Mais ces diversités n'affectent que la forme ; le fond reste le même, et l'accord de tous n'en est que plus frappant. Entre les deux prophètes les plus distans par le caractère, le style et le siècle, il y a plus de rapport qu'entre Aristote et Platon, qu'entre Mé-

lanchton et Luther, qu'entre le catholicisme du seizième siècle et celui de nos jours, l'ultramontanisme de Rome et le gallicanisme du temps de l'empire.

Eh bien! que l'on concilie maintenant un pareil accord avec leur prétendu fanatisme! Des hommes calmes travaillant à maintenir l'uniformité de doctrine, n'y eussent pas réussi! Et des fanatiques, c'est-à-dire des hommes qui choisissent leurs idées au hasard, les adoptent sans examen, les propagent sans prudence et sans jugement, auraient résolu le problème sans s'en douter! L'enthousiasme d'imaginations égarées pendant six siècles, eût produit le développement harmonique et mesuré, auquel ne peut suffire la raison froide et philosophique d'une école savante! On ne peut le croire. L'accord des prophètes hébreux serait, au besoin, une preuve réelle de l'unité, et par conséquent de la divinité de leur mission. On nous permettra, du moins, de la faire valoir ici pour affirmer qu'ils n'étaient pas en démence.

II. Allons plus loin; considérons la nature de la doctrine que les prophètes s'accordèrent à prêcher. Si ces hommes sont les jouets du

fanatisme, leur doctrine en portera l'empreinte. Le fanatisme est un état intellectuel facile à reconnaître à ses effets. Il a pour fruit un mélange perpétuel d'audacieux et de bizarre, d'ignoble et de sublime, de grotesque et de beau, de faux et de vrai. Tels sont les caractères essentiels du délire enthousiaste dont on accuse les prophètes, caractères, non pas seulement de la forme, mais aussi du fond des doctrines. En effet, là où un homme se croit inspiré sans l'être, on peut rencontrer sans doute une ame vertueuse, une intelligence puissante, une imagination élevée, mais tout cela soumis à l'empire d'une tête en désordre, incapable de lier, de juger et de modifier les conceptions fortuites qu'elle prend et qu'elle donne pour la voix de Dieu même. Les circonstances auront beau varier, le résultat sera le même. Aussi ce contraste de grandeur et de folie, a été le caractère de tous les rêveurs célèbres, anciens ou modernes, chrétiens ou païens. Si les prophètes hébreux sont des enthousiastes et des fous, ils ne feront pas sans doute exception. — Enfans d'un peuple ignorant, emporté, appelés à un ministère sévère et véhément, en butte à de continuelles persécutions, ils ne se distingueront pas apparemment par la sagesse de leurs le-

çons, et la constante beauté de leurs doctrines. —Eh bien, qu'on les étudie et qu'on les juge! Leur ton, sans doute, est d'une véhémence quelquefois empreinte de rudesse; il n'est pas exempt d'un désordre, suite naturelle des élans de l'inspiration et des émotions de leur ministère; il n'est pas, en un mot, celui d'un enseignement calme et suivi; mais cependant que de beautés et quelle sagesse! Quelle grandeur! Quelle absence de toute déraison! Quelle poésie noble et soutenue! Où trouver rien de bizarre ou d'ignoble, par exemple, au milieu des élans sublimes de Joël, ou des formes pathétiques et entraînantes d'Ésaïe! — Et si du ton nous passons aux idées, ces hommes sont-ils jamais indignes de leur mission? Quand ils enseignent les perfections et la grandeur divine, rabaissent-ils la majesté du Très-Haut par quelque mélange indigne d'elle? Prêtent-ils à l'Éternel quelque dessein, quelque attribut déraisonnable ou grossier? Parlent-ils de lui, par exemple, comme après eux les rabbins ne cessèrent d'en parler[1]? Non! leur théologie est toujours relevée; c'est un simple et brillant tableau dont aucune tache ne dégrade l'uniforme pureté!

1. Voyez la note K à la fin du volume.

Leur morale est toujours sainte, applicable, sociale et digne de Dieu! Elle recommande les sentimens plus que les rites, les actes utiles plus que les démonstrations extérieures. Chose étrange et vraiment digne d'admiration! Tandis qu'en tout pays, en tout temps, les hommes sont les jouets d'un lâche penchant à se soumettre à des pratiques, plutôt que de vaincre leurs passions (méprise funeste, que le christianisme même et les solennelles déclarations du Sauveur n'ont pas détruite), la Palestine, grossière, ignorante, toute chargée de rites et de cérémonies, a retenti pendant six cents années d'enseignemens, dont pas une seule phrase n'a mis les actes solennels du culte au niveau de la pureté du cœur! Que de pays chrétiens, cependant, où l'on ne pourrait entrer dans un temple, ouvrir un catéchisme, ou passer deux heures dans un couvent, sans être témoin de la fréquente et triste méprise, que les prophètes juifs évitèrent et combattirent toujours! — Sommes-nous donc moins éclairés en religion que ne l'étaient les Hébreux? — Non! Mais les prêtres chrétiens ne sont que des hommes ordinaires, et les prophètes étaient évidemment quelque chose de plus.

Ils n'étaient pas du moins des enthousiastes fanatiques.

III. Des fanatiques, d'ailleurs, eussent-ils conservé, pendant six siècles, l'estime des peuples et des rois? Des enthousiastes peuvent éblouir un moment, mais l'illusion se dissipe, et ils tombent d'autant plus bas dans l'opinion, qu'elle les avait d'abord placés trop haut.

Leur empire peut bien durer quelques jours ou quelques années, mais non quelques siècles. Cela est vrai même pour ceux qui flattent les passions dominantes, à plus forte raison pour ceux qui les combattent! même pour ceux qui ne se hasardent pas à prédire l'avenir, à plus forte raison pour ceux qui l'annoncent et en appellent à l'accomplissement! Il ne faut pas l'oublier, en effet; c'est l'accomplissement qui a distingué les prophètes, qui les a fait triompher de la malveillance et de la haine, et qui a inscrit leurs livres dans le Canon. — C'est l'accomplissement qui domptait, devant eux, une multitude offensée, et qui, au milieu des crises politiques, amenait à leurs pieds leurs adversaires, non pas soumis, mais vaincus, à peu près comme ces bêtes féroces qui plient en rugissant sous le bâton du maître, en attendant qu'elles le dévorent. Non, ces prophètes si éclairés, si grands, si purs, si parfaitement d'accord entre eux, ces prophètes-docteurs, si éton-

nans par leur harmonie et leur sublimité, ils ne sont pas des fanatiques; et s'ils ne sont pas non plus des imposteurs, que sont-ils?

Le bon sens nous oblige, ce semble, à répondre : Ce sont des envoyés divins. Quant à moi, je n'y sais voir aucun tiers parti. Mais non; il y a des gens qui prétendent en faire tout autre chose, et si nous consultons un grand nombre de théologiens allemands, les prophètes étaient des hommes distingués, des sages, de grands citoyens, d'habiles gens, je ne sais trop quoi; mais enfin ils n'étaient, suivant eux, ni des imposteurs, ni des fanatiques, et pourtant, ils étaient bien moins encore des envoyés divins. Cette théorie, peu solide, peu approfondie, peu uniforme, nullement appuyée sur les faits, mais soutenue cependant par des hommes savans et respectables, mérite d'être examinée, car sans cela notre énumération pourrait sembler incomplète, et notre conclusion peu légitime.

---

TROISIÈME SUPPOSITION. Étaient-ils de simples sages?

Pour combattre cette théorie, il faudrait l'exposer; mais, en vérité, elle a si peu de con-

sistance, que l'exposer c'est presque la détruire. On ne sait par où la prendre, et où en chercher le développement complet et raisonné. — Je trouve bien çà et là l'affirmation décidée que les miracles sont impossibles, et que les vieilles femmes seules croient encore aux prophéties. — Je trouve bien encore dans tel ou tel ouvrage de critique, que jadis les bienfaiteurs du genre humain ont toujours été crus honorés d'un caractère divin, témoin Cérès, Bacchus et Triptolème, d'où l'on conclut avec confiance aux prophètes hébreux. Je trouve encore que les prophètes prédisaient l'avenir au hasard, qu'ils étaient, du reste, des hommes éclairés, de bons citoyens, qui voulaient le bien et le faisaient; et autres propositions du même genre, vaguement énoncées, quoique d'un ton souvent très-décisif. Mais ce que je ne trouve nulle part, ce sont les preuves de ce système, c'est-à-dire la discussion impartiale et complète de la vie des prophètes, de leurs livres, de chaque détail de ces livres et de cette vie, pour constater la nature véritable du ministère prophétique; c'est, en un mot, l'examen. Il est impossible de ne pas soupçonner les auteurs de ces théories, d'être poussés à les admettre par un raisonnement, ou plutôt par un sentiment *à priori*, par leur

éloignement pour le surnaturel dans la religion. S'ils n'entrent pas dans l'examen, tel que la nature des choses et la logique le demanderaient, c'est, je soupçonne, par la conscience vague que l'examen ne les satisferait ni ne les persuaderait. Leur persuasion est déjà formée, et repose sur une autre base[1].

Dans cet état de choses, il est mal aisé de discuter. Tâche embarrassante, en effet, que de saisir des adversaires qui ne résistent nulle part et se montrent partout, qui ne se fixent sur aucun terrain, affirment sans preuves, nient en haussant les épaules, et répondent par des assertions, quand on cherche des argumens !

Eh bien, laissons les argumens et discutons les assertions !

Les prophètes hébreux ne sont pas des imposteurs, avons-nous dit; les prophètes ne sont pas des fanatiques. Peuvent-ils mieux être de simples sages, des hommes habiles, aux intentions droites, à l'esprit éclairé, conjecturant bien l'avenir, et donnant de bons conseils à leurs compatriotes? — A la rigueur, je pourrais admettre cette hypothèse, s'il s'agissait de

1. Voyez la note L à la fin du volume.

doctes amis de la sagesse, se transmettant de maître à disciple leur science et leurs théories; tâchant d'éclairer leurs compatriotes et de faire le bonheur de l'humanité, sans trop compromettre le leur, bien entendu, et sans négliger les douceurs de la vie. A ces caractères, je reconnaîtrais ce que j'ai vu ailleurs dans l'histoire, et ce qui est en rapport avec la nature humaine. Mais nous n'avons ici ni une école grecque, ni un couvent de Bénédictins. D'ailleurs, trois traits décisifs distinguent, par leur réunion, les prophètes hébreux de tous les sages et de tous les philanthropes. Ils souffraient volontairement pour leur ministère. — Ils ne formaient point une école. — Ils se sont donnés, avant tout, pour des envoyés divins.

Oui, ils souffraient et souffraient volontairement. Nous l'avons dit plus haut et n'y reviendrons que pour faire sentir ce qu'il y a d'inexplicable et de divin dans ce dévouement, ainsi multiplié par le nombre. La vie de Howard est une chose admirable qui touche le cœur et confond la pensée, tant elle prouve de renoncement à soi-même et d'amour pour les hommes. Toutefois Howard n'a été qu'un homme, et qu'un chrétien, et jamais il n'a prétendu à une mission divine. Mais s'il y avait

eu cinquante Howard en Angleterre, dans un petit nombre de siècles, si leur dévouement avait été parfois jusqu'aux persécutions et au martyre, que le christianisme n'eût pas été là pour expliquer tant d'abnégation de soi-même, qu'en faudrait-il penser?

Les prophètes, de plus, quoiqu'en grand nombre et en longue série, ne formaient point une écolc; ils ne se transmettaient point habituellement les uns aux autres leur ministère et leurs doctrines. Chacun d'eux est un phénomène individuel, souvent isolé; et pour les expliquer sans intervention divine, il faudrait presque entasser sur chacun les invraisemblances, les hypothèses, les conjectures forcées, par lesquelles on essaie d'y réussir avec la masse entière. Si leur apparition collective est un prodige qui confond les idées de l'incrédule, et épuise, sans succès, les ressources de son esprit, ce prodige se renouvelle réellement, pour chacun de ceux dont nous connaissons les écrits et la vie.

Formassent-ils une école unique, le phénomène de leur apparition collective n'en serait pas moins extraordinaire et inexplicable. Que sera-ce donc, quand ils sont isolés, et que le phénomène se répète à chaque instant? Ne

faut-il pas lui chercher d'autres causes qu'une réunion singulière de circonstances, ou que le caractère extraordinaire de l'individu? — Je sais qu'on a nié ce que j'affirme ici ; on a voulu trouver dans la Bible des écoles de prophètes. — Je ne réponds qu'un mot. Je ne puis voir à cette hypothèse aucun fondement réel dans l'histoire des Hébreux; et je renvoie aux notes pour le prouver[1]. On y verra qu'une institution momentanée et locale, fondée hors de Juda, par le seul Élie, dans le seul royaume d'Israël, pour former, au vrai Dieu, des adorateurs plutôt que des ministres, a été transportée sans droit, par les critiques, dans le royaume de Juda, a été généralisée arbitrairement, et enfin complètement dénaturée. D'ailleurs les faits parlent. Les prophètes n'étaient-ils pas de toute condition, de tout métier, de toute tribu? Écoutez Amos[2]. *Je n'étais pas prophète*, dit-il à ceux qui le maltraitent, *ni fils de prophète; ma profession était de conduire les bœufs et de ramasser le fruit des sycomores; mais l'Éternel m'a tiré du troupeau que je conduisais, et il m'a dit: Va*, sois *prophète auprès de mon peuple d'Israël.*

1. Voyez la note M à la fin du volume.
2. Amos VII, 14, 15.

En troisième lieu, les prophètes ne se sont pas donnés pour des sages, instruits des secrets de la nature, habiles à expliquer ses lois, à prédire ses phénomènes et à employer ses forces. Ils ne se sont pas donnés non plus pour des moralistes discutant sur la sagesse, ou pour des publicistes calculant la marche des sociétés; mais bien pour des prophètes envoyés, inspirés de Dieu, faisant de loin en loin des miracles, prédisant l'avenir; non pas eux pourtant, mais le Dieu qui était en eux et parlait par leur bouche. — Ils le prédisaient tantôt quelques siècles d'avance, et tantôt quelques jours, de manière à ce que les témoins eussent toujours occasion de juger de l'invraisemblance de la conjecture, et de la certitude de l'accomplissement, auquel eux en appelaient sans cesse. Point de milieu, ou ils se sont trompés, ou ils ont menti; et si, comme nous l'avons vu, ils ne sont ni des imposteurs, ni des fanatiques, il faut bien qu'ils aient dit la vérité et qu'ils soient des envoyés divins.

Et qu'on ne dise pas : Numa et bien d'autres se prétendirent inspirés des dieux pour faire du bien aux hommes, et personne ne leur a reproché cette imposture. Ainsi firent sans doute les prophètes juifs. — Non! chez les législateurs

dont on nous parle, ce mensonge ne fut qu'un accessoire, perdu dans l'ensemble de leur vie toute publique et politique. — Les prophètes furent, avant tout, des hommes religieux ; cette imposture, si c'en est une, fut le mensonge et le masque de leur vie entière, et alors ils n'auraient été ni des philanthropes, ni des sages, mais des charlatans de tous les jours, et de méprisables jongleurs.

Qu'on ne dise pas non plus : Socrate crut aux inspirations d'un génie familier, et bien d'autres, peut-être, joignirent quelque degré d'enthousiasme et d'exaltation aux leçons de la philosophie. — Non ! Socrate fut un prodige isolé, et après tant de siècles encore incomparable à beaucoup d'égards. Les prophètes hébreux furent un prodige répété pendant six siècles, et par des centaines d'individus. — Socrate fut un philosophe bien plus qu'un inspiré. Quelques traits épars à peine perceptibles dans cette longue vie, quelques anecdotes bizarres et douteuses, voilà réellement à quoi se réduit cette nuance d'enthousiasme, assez explicable, du reste, par la nature du cœur humain, par le caractère de cet homme étonnant. Les prophètes furent des inspirés et non pas des philosophes. Revêtus du cilice prophétique, ils se

retirent au désert, ils parlent au nom de l'Éternel, ils annoncent l'avenir, et cédant malgré eux à la voix intérieure qui les pousse, ils crient aux rois et aux peuples : *Ainsi a dit l'Éternel.* S'ils étaient dupes de leur imagination, ils l'étaient à l'excès, et leur vie entière ne serait qu'un délire empreint du plus haut degré de fanatisme. — Nous voilà donc encore ramenés par force à notre éternelle énumération.—S'ils ne sont pas des envoyés divins, ils sont des fanatiques ou des imposteurs ; mais s'ils ne sont ni des imposteurs, ni des fanatiques, incrédules, répondez... Que sont-ils ?

Serait-ce la peine de réfuter, après cela, ces vagues et dédaigneuses comparaisons, qui ne sont ni une solution du problème, ni même un argument ! Parce qu'il y a eu dans l'histoire fabuleuse et défigurée des premiers humains, des traditions d'un merveilleux grotesque, tantôt dégoûtantes, tantôt absurdes, sur un Bacchus qui a planté la vigne, et sur une Cérès qui a semé le grain, s'ensuit-il donc qu'Ésaïe et Jérémie, dont nous possédons les écrits, connaissons la vie en détail et jugeons la conduite à coup sûr, aient été aussi des demi-dieux de la fable, et qu'ils doivent être mis sur la même ligne que Triptolème ou Hercule ? Je ne sais pas

voir, je l'avoue, la force du raisonnement, et je ne me crois pas obligé d'y insister. Je ne puis comprendre une logique qui conclut de l'inconnu au connu, de l'obscur au clair, et du fabuleux à l'historique.

Lecteurs de bonne foi, vous avez entrevu nos preuves, vous avez compris l'état de la question, et pour repousser l'intervention divine qui brille de toutes parts dans le ministère des prophètes, vous ne croirez pas qu'il suffise de jeter sur leurs écrits un coup-d'œil dédaigneux, de sourire aux mots d'inspiration, de prophéties, et de dire à demi-voix : Les miracles sont impossibles, et les prédictions sont des rêves. — Ici la matière est grave: un ami de la vérité doit chercher et donner des raisons, examiner les faits d'aussi près et aussi exactement que possible, et après l'examen les reconnaître ou les nier, mais non plaisanter ou donner le change. — Et quel ami de la vérité ne serait pas frappé de ces faits si singuliers, si extraordinaires, si divins! de ces hommes si dévoués, de cette conduite si pure, de ces leçons si sublimes! — Le ministère des prophètes est aussi inexplicable que celui de Moïse, par les causes naturelles et dans l'ordre des choses ordinaires. Il y a là un grand problème, autour duquel

s'agitent en vain le rationaliste et l'incrédule; sans jamais l'aborder complètement et franchement, et aussi sans jamais le résoudre.

Les prophètes étaient des envoyés divins, telle est la thèse et la conclusion de ce chapitre. — Nous aurions pu, ce semble, y arriver par une voie directe, par celle qu'ils employaient eux-mêmes pour le prouver, par l'accomplissement de leurs oracles. A présent encore on pourrait s'attendre à ce que nous fissions cet examen comme complément de la discussion et preuve du calcul. Mais cette preuve a été exposée sans cesse et presque seule. Les lecteurs la trouveront partout[1]. Dans les deux chapitres suivans, il en sera plus ou moins question. On la retrouvera enfin avec un développement partiel dans plusieurs des notes ajoutées à la fin du volume[2]. Je ne pouvais songer à l'introduire ici sous une forme plus complète. Elle eût exigé un traité; bien plus, un commentaire. Elle suppose, en effet, la dis-

1. Voyez, par exemple, le Traité d'Abbadie, et parmi les ouvrages allemands, pour me borner aux plus modernes, les *Exercitia exegetica* de Jahn, l'Apologétique de Sack, et la Christologie de Hengstenberg. Sans adopter en tout les doctrines de ces deux derniers livres, je pense que, sur la question des prophéties, il y a beaucoup de bonnes choses à y prendre.

2. Voyez la note N à la fin du volume.

cussion du texte, surtout si l'on veut tenir compte des difficultés et des chicanes élevées sur chaque prophétie en particulier. Elle suppose une étude assez approfondie des conditions de style, de forme et de clarté auxquelles les oracles étaient soumis. J'ai cru plus utile de suivre une autre marche, et de placer une autre preuve sur le premier plan. Celle que j'ai développée me semble à la portée de tous les esprits; et elle a été peut-être jusqu'à présent trop négligée.

---

## CHAPITRE II.

### Fonctions des Prophètes.

L'examen des fonctions que remplissaient les prophètes, est nécessaire à l'explication de leurs écrits.

I. La principale et la seule qui soit d'abord en évidence, c'est de lutter contre la désobéissance et l'idolâtrie, de plaider contre la nation pour l'Éternel. Ils avertissent tour à tour les individus, le peuple entier, les sacrificateurs, les

rois. Rien ne les arrête, ni le nombre, ni le rang, ni la force des coupables. Ils n'ont de complaisance et de flatterie pour aucun pouvoir. Menaces, malheurs, supplices, rien ne réussit à leur fermer la bouche. Leur vie est dévouée à leur ministère. Partout où il y a vice, idolâtrie ou danger, ils apparaissent et ils parlent; ils meurent et d'autres renaissent. On les chasse et ils reviennent, on les tue et ils se multiplient. Leur force est dans leur courage, dans leur renoncement à eux-mêmes, dans leurs prédictions publiques, dans l'accomplissement auquel ils en appellent toujours. Ils ne forment ni une corporation, ni une caste; toutefois, hommes isolés et souffrans, ils soutiennent sur ses bases vermoulues, l'édifice chancelant de la constitution religieuse; ils conservent, ils prolongent l'existence morale de la nation ignorante et épuisée. Ils accomplissent leur tâche.

II. Derrière cette tâche ostensible, il en est une importante et secrète que le temps seul a dévoilée. Ils préparaient les voies au Messie. D'abord en l'annonçant. Ils composent ligne après ligne, trait après trait, le tableau à la ressemblance duquel le grand Envoyé devait un jour être reconnu. Ésaïe, le premier des pro-

phètes écrivains, commence; Malachie termine. Les premiers chapitres de l'un, la dernière ligne de l'autre, nous donnent la première esquisse et les dernières touches de ce portrait, qui entre deux resta toujours sur le chevalet. Œuvre extraordinaire, frappante de ressemblance et de divinité, et pourtant accomplie sans aucun concert par des hommes si différens. — Je sais qu'on nous conteste cette thèse. Comme il a été, une fois, reçu parmi les théologiens que tout était prophétie, il l'est maintenant, parmi les critiques d'outre-Rhin, qu'il n'y a pas de prophétie. La mode a changé sur ce point, sans en être devenue plus conforme aux faits. Elle était tyrannique et absurde quand elle voulait rapporter à Jésus-Christ chaque ligne des Prophètes et des Psaumes, elle n'est ni moins déraisonnable, ni moins exagérée, quand elle prétend bannir de l'Ancien et du Nouveau Testament, sous peine de ridicule et de dédain théologique, toute véritable prédiction de l'avenir. Des hommes, même pieux et croyans, semblent n'oser pas secouer ce joug. Quant à nous, nous ne voyons qu'une réponse à faire à ceux qui prétendent l'imposer: — Celle du philosophe qui marchait, quand on lui niait le mouvement. Nous dirons: Lais-

sez les principes *à priori*, les hypothèses inapplicables, et allez aux faits. *Lisez* et *regardez*. —Ne se trouve-t-il pas chez les prophètes divers, des traits extraordinaires et mystérieux, qui font attendre, qui promettent un personnage extraordinaire et de mystérieuses révolutions? Ces traits ne se lient-ils pas, ne se réunissent-ils pas de manière à former un ensemble? Cet ensemble a-t-il pu être projeté, voulu, compris de ceux qui ont tracé les traits isolés? Or cet ensemble ne convient-il pas à Jésus-Christ, à Jésus-Christ seul? A quel prophète, à quel sage ou à quel prince pourriez-vous l'appliquer? Bien plus, si Jésus-Christ n'était venu montrer l'original du tableau, et en faire concorder les traits, ne le jugerait-on pas contradictoire et impossible? Y a-t-il là quelque chose d'extraordinaire, de persuasif, de divin en un mot? Oui ou non?—Que l'homme sincère recherche les faits, les apprécie et puis réponde!

Il y a ici à faire une remarque de quelque importance, et qu'on a, je crois, négligée. Les prophètes de Juda sont les seuls qui annoncent le Messie. Ceux d'Israël se taisent sur le Christ. Leur mission est différente, et le Dieu qui les envoyait, ne destinait à leur royaume aucun avenir.—Ils n'ont manqué, cependant, ni de zèle,

ni de force, ni d'esprit prophétique. Qui plus qu'Amos a raconté l'avenir? Qui plus qu'Osée a menacé le crime et annoncé le châtiment de Dieu? Élie ne semble-t-il pas avoir tenu de l'ange autant que de l'homme? Eh bien, tous trois ont été muets sur le Sauveur. Plus j'examine, et moins je trouve comment cette différence aurait tenu à leur position ou à leur personne. Je suis obligé de la faire remonter au Dieu qui avait résolu d'anéantir bientôt l'un des deux royaumes, et de conserver l'autre pour être la patrie du Rédempteur.

Les prophètes préparaient encore le Messie ou plutôt sa religion, en développant et modifiant les idées religieuses des Juifs.

L'homme ne peut demeurer stationnaire. Tout immuable de sa nature que semble la religion, par cela seul qu'elle doit être comprise, pratiquée par des hommes, il faut qu'elle marche avec eux, ou bien qu'elle meure. L'expérience le prouve aussi évidemment que la philosophie. Le christianisme, quoique divin, et absolu, a été dans les divers siècles, expliqué d'une manière variée et en général progressive. Toute forme du christianisme qui aurait réussi à se consolider, de manière à rendre cette progression impossible, se serait par là même con-

damnée à périr bientôt. Le fait l'a prouvé et le prouvera. — Le judaïsme, stationnaire de sa nature, forme religieuse créée pour un temps borné, destinée à un peuple stationnaire plus qu'aucun autre, ne pouvait cependant échapper à cette loi. Il devait périr, parce qu'il était stationnaire, mais il fallait toutefois qu'il reçût quelques développemens, afin de périr plus tard. Il le fallait surtout, afin de mieux préparer le christianisme qui devait le remplacer. Les prophètes furent employés à cette œuvre. Ils durent attacher les fils par lesquels le christianisme devait un jour se lier au judaïsme. On trouve dans leurs leçons des idées, des préceptes supérieurs aux leçons de Moïse, et présentant comme un premier reflet de celles de Jésus-Christ. — Ils étaient comme ces sommets, éclairés à l'aube du jour des premiers rayons d'un soleil, qui ne se lève point encore pour la plaine. On n'a point assez remarqué ce caractère de leur mission. Ils luttent contre le cérémonialisme, ils combattent la préférence donnée au culte sur la conduite, ils ramènent la vertu dans le cœur, et donnent à la religion un caractère plus intellectuel, plus pur et plus large. Ésaïe préfère la charité aux cérémonies; il fait désirer et attendre la rémis-

sion des péchés. Jérémie annonce la fin des rites de la loi, remplacés par la pureté du cœur. Ézéchiel sert de héraut aux promesses de la miséricorde divine. Michée fait d'une bienveillance universelle le caractère de la future économie. Sophonie substitue aux Juifs orgueilleux un peuple humble de cœur, qui marchera en sincérité devant l'Éternel. Zacharie annonce l'effusion d'un esprit de grâce et de prière, et il voit une source ouverte pour expier les péchés. Malachie élève le mariage à une pureté presque chrétienne, dont les Juifs grossiers étaient bien loin. Ainsi, tous travaillent à épurer les idées religieuses de leurs contemporains, et si les juifs ne les comprennent pas encore, du moins, quand le Christ aura parlé, ils seront frappés de retrouver dans leurs prophètes le germe et la confirmation de doctrines, qui leur semblaient d'abord si étrangères à leur loi.

III. Les prophètes hébreux étaient encore les annalistes habituels de la nation. Ce n'étaient ni des historiographes de cour, ni des panégyristes du sacerdoce, mais les conservateurs des faits, et les historiens de la religion. De David à Nabuchodonosor, nous voyons con-

stamment des prophètes écrivant l'histoire du temps, rédigeant le dépôt historique où puisèrent tous les autres historiens hébreux. — C'était là comme le complément de leur ministère, dans un siècle, chez un peuple où une sanction providentielle et terrestre venait punir le crime et récompenser la fidélité. — Le prophète qui, dans ses discours au peuple et ses chants inspirés, avait dit : Ainsi a dit, ainsi fera l'Éternel; il va punir ou sauver! renfermé ensuite dans son cabinet pour écrire les annales des sujets et du monarque, en appelait à l'expérience pour confirmer les mêmes leçons, et semblait ainsi répéter à ses lecteurs: L'Éternel a puni, l'Éternel a sauvé, recevez instruction.

Les preuves de cette troisième fonction des prophètes exigeraient des détails peu faits pour cet ouvrage, et nous reviendrons, dans le chapitre III, sur la nature des livres historiques qu'ils nous ont laissés.

---

# CHAPITRE III.

## Les livres.

### ÉCRITS DES PROPHÈTES.

Les prophètes étaient non-seulement prophètes, mais encore historiens; leurs écrits sont ou prophétiques ou historiques.

### PREMIÈRE DIVISION. — PROPHÉTIQUES.

Examinons d'abord les caractères généraux de ces écrits; puis nous passerons rapidement en revue les écrits mêmes.

#### ARTICLE I.

*Considérations générales.*

Il est des obscurités inhérentes à ce genre d'écrits. Il serait aisé de démontrer qu'elles

entraient dans le plan de Dieu. Des oracles doivent être assez clairs avant l'événement pour exciter l'attente, après l'événement pour être reconnus toujours, pour écarter le soupçon d'équivoque ou de fraude; mais s'ils l'étaient davantage, ils auraient mille inconvéniens; ils violeraient les grandes lois que Dieu a voulu imposer à l'homme, dans la nature et dans la grâce, en laissant partout à son action une part, à sa conviction un mérite, un champ à ses vertus, des stimulans à ses recherches.

L'obscurité des oracles est en outre inhérente à leur nature. Elle découlait de la nécessité d'exprimer en langage de l'époque, des événemens futurs; en images connues et frappantes, des faits étranges et hors de portée.

Cette obscurité voulue de Dieu, inhérente à la nature des choses, utile même aux hommes contemporains et à venir, était encore, à ce que l'on peut croire, une suite nécessaire de la nature de l'inspiration. Sans doute cette inspiration est un abîme que l'œil humain ne peut sonder. Toutefois elle se révèle en partie par des faits que le critique doit recueillir, et qui jettent un jour singulier sur ces oracles si intéressans à bien éclaircir. L'hypothèse que je vais exposer me paraît démontrée, moins par

les raisonnemens de ses auteurs, que par son excellent accord avec les caractères saillans des livres prophétiques, et par la manière satisfaisante dont elle fait disparaître leurs difficultés, en maintenant leur divin caractère. — Elle est adoptée par des hommes d'opinions bien diverses, et qu'au reste on n'accusera ni d'audace, ni de rationalisme. Elle est l'ouvrage principalement de Jahn, professeur catholique, plein de science, de mesure et de sagesse, et de Hengstenberg, docteur berlinois, bien moins célèbre par sa critique réellement savante et souvent judicieuse, que par son intolérante et âpre orthodoxie[1]. Je l'extrais surtout des écrits de ce dernier.

On est conduit, par l'examen des prophètes, à croire que leurs oracles n'étaient ni le produit d'une rédaction travaillée et méditée, ni le fruit d'une inspiration qui les dépouillât de leur individualité, ni le résultat d'une connaissance distincte des faits prédits. Tout indique au contraire chez le prophète, une contemplation à la fois vive et confuse de l'avenir qu'il était chargé d'annoncer. Que l'on appelle cet état vision, extase, songe miraculeux, peu im-

1. Hengstenberg, *Christologie des alten Testaments*, tome I.

porte! Toujours est-il que c'était une révélation simultanée, et par cela même indistincte, qui paraissait à ces saints hommes frapper leurs oreilles et leurs yeux, mais qui ne laissait nullement en eux une idée exacte et positive des faits, et surtout des temps. L'avenir se dévoilait à eux sur un seul plan, comme le paysage au voyageur, ou comme la voûte étoilée au berger de l'Orient, sans moyens suffisans d'apprécier avec exactitude les distances et les rapports des astres ou des objets. Je n'insisterai ni sur les détails de cette théorie, ni sur les analogies historiques, physiologiques, psychologiques, religieuses, dont elle est appuyée; je me contente de montrer par quelques conséquences qu'une fois admise, elle fait disparaître toutes les difficultés. Si on la rejette, au contraire, et si l'on repousse en même temps toutes les explications analogues, les objections deviennent assez fortes, les obscurités assez grandes, et les solutions des théologiens assez insuffisantes, pour embarrasser la critique et affaiblir sensiblement la preuve. L'argument des prophéties s'appuiera sans doute encore sur quelques oracles frappans, et sur un merveilleux ensemble. Mais il est si ordinaire que, dans les discussions, l'ensemble soit oublié pour les

détails! Peu d'esprits savent subordonner les objections aux preuves, et bien souvent le scepticisme n'a pas d'autre cause!

Dans cet état de contemplation simultanée, les prophètes ne pouvaient toujours déterminer les rapports des événemens révélés. De là le manque de liaison dans leurs écrits, entre des événemens liés dans le fait, ou le manque de liaison dans le fait, d'événemens liés dans leurs écrits. *Nous ne connaissons qu'en partie, et nous ne prophétisons qu'en partie*, dit saint Paul[1]. Ce n'est donc pas au contexte qu'il faut, le plus souvent, demander l'explication des oracles.

Les prophètes voyaient tout au présent. Pour eux l'appréciation du temps disparaît presque toujours. Aussi parlent-ils d'événemens et d'hommes à venir, comme étant sous leurs yeux. Aussi emploient-ils indistinctement le verbe futur, présent ou passé; aussi se servent-ils des termes les plus vagues, pour indiquer l'époque des grands événemens qu'ils annoncent. — Alors; bientôt après; dans les derniers temps; aussitôt. — Que d'erreurs chez les interprètes pour avoir méconnu cette vérité[2]!

1. 1 Corinth. XIII, 9.

2. Cette conséquence du principe d'Hengstenberg est singulière-

Les prophètes associaient ou confondaient fréquemment des événemens analogues, quoique entièrement distincts, car ils étaient frappés de leurs rapports, et ne pouvaient juger de leur distance réciproque. De là, tant d'oracles qui semblent se rapporter tantôt à la délivrance d'Israël, tantôt à celle des pécheurs; tantôt à Cyrus, tantôt à Jésus-Christ; tantôt à la destruction de Jérusalem, tantôt au jugement à venir. De là, la théorie du double accomplissement, théorie si peu philosophique, et qui pourtant semblait exigée par les faits, dès qu'on voulait admettre chez les prophètes la connaissance des temps, comme celle des choses.

Les prophètes voyaient dans leur extase ce qui souvent ne pouvait revêtir une forme, mais seulement une image. Ces images, pour être intelligibles aux hommes contemporains, pour devenir même sensibles au prophète en extase, devaient être empruntées aux faits et aux idées du temps. De là ce langage figuré qui revêt continuellement le règne du Messie d'emblèmes

ment confirmée par la déclaration de saint Pierre (1 Pierre I, 11). *Ils* (les prophètes) *ont tâché de pénétrer ce que l'esprit du Christ, qui était en eux, prédisait, touchant le* TEMPS *et les conjonctures des souffrances du Christ.*

pris à celui de David, au sacerdoce du temple, aux ennemis et aux amis d'Israël, etc.

Les prophètes, dans la contemplation des faits, croyaient voir agir, entendre parler les personnages avec lesquels ils entraient dans une communication mystérieuse. De là, la forme dramatique de leurs oracles; de là ces changemens de personne que rien n'indique, ces dialogues de Dieu, du prophète et du peuple, ces apostrophes, ces prosopopées, qui souvent obscurcissent le discours et embarrassent tant l'interprète.

Les prophètes enfin croyaient souvent agir eux-mêmes dans ce drame surnaturel. Les leçons qu'ils devaient donner, les sentences qu'ils devaient rendre, se révélaient à eux sous une forme toute figurée, tout orientale, toute commandée par leur propre individualité, comme par les besoins intellectuels de leurs compatriotes.—De là, ces actions symboliques si souvent étranges ou impossibles, données cependant comme réelles dans leurs écrits, et que peut-être ils croyaient avoir réellement exécutées, quoiqu'elles fussent, dans beaucoup de cas, le simple fruit d'une vision.

C'est ainsi qu'une hypothèse probable *à priori*, d'après l'analogie, éminemment en rapport avec la forme et le caractère des écrits

prophétiques, explique bien la cause de leurs difficultés.

Je suis fort éloigné cependant de prétendre qu'avec cette théorie on soit en état de voir jusqu'au fond du mystère de l'inspiration prophétique. Celle-ci renferme et renfermera toujours d'immenses obscurités. Comment faire exactement la part de l'individualité et de l'inspiration, du génie du poète et de l'extase du prophète, de la vision céleste et de l'ébranlement qui la suit? Ce sont là des ténèbres qui reposeront toujours sur la surface de l'abîme où nos regards voudraient plonger. Au reste, il n'est pas plus nécessaire, qu'il n'est possible d'y réussir. Il nous suffit de savoir que le fond de la prophétie vient réellement de Dieu, qu'il y a là une véritable intervention divine, une révélation de l'avenir inconnu et de la vérité ignorée; mais que la forme, l'image, les rapports de temps étaient plus ou moins sous l'influence psychologique et physiologique de l'individualité.

Les obscurités des oracles des prophètes ne doivent donc ni étonner le philosophe, ni rebuter le critique, ni embarrasser le chrétien. Les réflexions et l'examen montrent qu'elles étaient inévitables et convenables; les clartés qui restent suffisent à notre foi.

Ces clartés ne sont point égales, et il est bon d'en distinguer en quelque sorte les divers degrés dans les divers oracles.

Un grand nombre n'étaient, comme nous l'avons dit plus haut, voilés presque d'aucun nuage. Plusieurs destinés aux contemporains devaient, par leur accomplissement rapproché, démontrer la mission du prophète. D'autres, non moins clairs et plus importans, devaient s'appuyer sur un accomplissement plus lointain, dont nous sommes encore juges. Leur destination était de fléchir à l'obéissance les Juifs d'un autre âge, et de fortifier la foi des siècles à venir. Les soixante et dix années fixées par Jérémie, Cyrus nommé par Ésaïe, les catastrophes de Babylone, de Tyr, de l'Égypte, prédites par tous deux et par Ézéchiel, me paraissent de ce nombre. J'y range aussi, dans toute la conviction de mon ame, divers oracles relatifs au Messie, proférés par Ésaïe, Michée, Aggée, Zacharie, Daniel, et par-dessus tous les autres, le chapitre LIII d'Ésaïe. Je sais qu'on a fait dernièrement l'impossible pour expliquer autrement ce chapitre, mais c'est justement l'inutilité de ces efforts qui augmente ma persuasion.

D'autres oracles tout aussi positifs que les premiers ne leur cèdent en clarté, que par l'em-

ploi des images poétiques ou prophétiques, dont nous avons parlé plus haut. Le voile est bien transparent, et il ne faut pas une grande habitude des prophètes pour voir au travers. Il y a dans ces figures une constance et une clarté qui en font presque une langue régulière, facile à étudier. Je mets, par exemple, dans cette classe Jérémie III, 15-18, Ésaïe II, 2-5, Ézéchiel XXXIV, 23-fin, les Psaumes II, CX, etc.

Il est un grand nombre d'oracles, enfin, dont l'obscurité est réelle, et même complète. Ceux-là, sans doute, ne sont pas des appuis pour notre foi, mais notre foi, appuyée sur d'autres oracles plus clairs, doit les environner à leur tour de respect et de confiance. L'histoire de l'Église et de l'humanité n'est pas terminée, et les conseils de Dieu ne sont pas encore tous connus. Le temps viendra, j'espère, où, dans plusieurs de ces prédictions actuellement si obscures, on pourra reconnaître l'œuvre du Dieu qui les préparait d'avance, pour frapper et soumettre des témoins à venir. En attendant, je crois qu'on ne peut être trop réservé dans leur explication. Je vois avec chagrin l'ardeur, qu'à cette heure, des esprits curieux apportent à déterminer des mystères insolubles, faute de certaines données que Dieu

nous a voulu refuser. Je m'afflige de cette tendance, parce que c'est un inutile et dangereux emploi de facultés et d'heures, qu'il vaudrait mieux appliquer à l'étude des parties claires du Livre Saint; parce que l'Écriture cherche bien plus à comprimer notre curiosité qu'à la satisfaire; parce que ces efforts imprudens ne tendent qu'à pénétrer ce que Dieu semble avoir voulu cacher, ce que le Sauveur n'a pas voulu révéler, et quelquefois, ce qu'il a déclaré ignorer lui-même[1]. Et nous penserions le découvrir[2]!

Si le caractère prophétique de nos écrivains présente des obscurités, la poésie dont ils resplendissent, brille aux yeux de tous et à travers toutes les traductions. Ce n'est pas là une preuve de leur divinité, mais c'est un fait digne d'attention, qui donne aux preuves plus de force et d'intérêt. C'est au moins un sujet d'admirer et un attrait à lire. A ces titres divers, malgré

1. Matthieu XXIV, 34 — 36; Marc XIII, 32.

2. On doit s'affliger, ce semble, qu'à cet égard les sages conseils de Calvin soient si complètement oubliés, de ceux qui se portent exclusivement pour ses disciples. Les docteurs allemands, même pieux jusqu'à l'exaltation et orthodoxes jusqu'au mysticisme, ont su d'ordinaire se garantir de ces écarts. C'est que chez eux l'érudition est générale, la critique en honneur, et la méditation bien plus dirigée sur le fond que sur la forme des enseignemens scripturaires.

la rapidité de notre marche, nous croyons devoir consacrer quelques pages à ce sujet. Comment passer devant de telles beautés, sans y jeter au moins un regard de pieuse admiration !

La poésie des Hébreux, variée chez les divers prophètes, est au fond une chez tous, car elle présente partout quelques traits identiques et saillans. Amos se distingue par ses formes rudes et énergiques, Michée par son incroyable variété, Joël par son pathétique éloquent et habile, Ézéchiel par son imagination féconde et son merveilleux fantastique, Ésaïe par sa simplicité émouvante et sublime. Tous présentent au lecteur attentif des caractères profondément individuels, cependant tous se ressemblent par le fond et la couleur.

Cette étonnante poésie ne rappelle ni la mélodie régulière de la lyre grecque, ni l'imagination riante et désordonnée du voluptueux Orient, ni les accens pathétiques et sauvages des premiers habitans du Nord. Elle est autre et entièrement à part; elle porte dans sa sublime originalité le cachet religieux et divin de ses auteurs.

Ce qui la caractérise, à mon avis, ce qui la distingue de toutes les autres poésies nationales, c'est d'abord le contraste de la sublimité

des idées, avec la simplicité familière des mots. Les pensées sont profondes et abstraites, elles semblent indiquer un état intellectuel très-avancé, et pourtant elles sont revêtues du langage incorrect et figuré d'un peuple tout neuf. La divinité se dévoile dans toute sa majestueuse grandeur, et pourtant le langage imparfait semble incompatible avec toute analyse un peu exacte, toute méditation un peu abstraite. Ce contraste me frappe; il est le résultat et par cela même la preuve de la disproportion qui existait chez les Hébreux, et surtout chez les prophètes, entre les connaissances religieuses et les autres développemens intellectuels ou sociaux; il nous indique clairement ainsi la source divine, d'où les premières leur étaient venues.

Je remarque ensuite dans toutes ces poésies, la réunion de l'élévation du but à l'éloquence et à l'autorité de l'expression. Le cœur du poète ne ressent pas des passions grossières; il ne connaît pas de frivoles ou d'impures amours; —Dieu, la vertu, la patrie, son salut et son avenir, voilà les seuls objets pour lesquels il bat; et ces grands intérêts, c'est avec une éloquence entraînante et passionnée, c'est avec une autorité pleine de force qu'il les soutient; c'est au nom d'un Dieu maître de l'avenir comme du présent.

Telle est la poésie prophétique ; et de quelles formes n'est-elle pas revêtue ! Quelle élévation ! quelle vie ! quels élans d'imagination ! Où des hommes grossiers ont-ils pu prendre ces conceptions élevées et hardies ! Ici encore ne retrouvons-nous pas la trace d'une inspiration divine, qui doublait leurs forces et leurs facultés ? —Je ne puis résister à la tentation d'analyser, sous le point de vue poétique, deux ou trois morceaux des prophètes, et je pense que mes lecteurs me le pardonneront facilement[1].

Joël instruit le peuple à l'occasion d'une famine, causée par les sauterelles. On ne peut décider si le fléau prédit était encore éloigné, ou s'il commençait déjà sous les yeux du poète. Le prophète débute par un chant élégiaque, peinture poétique de la terre en deuil et de la nature désolée. Il s'adresse aux laboureurs, aux vignerons, aux sacrificateurs, et les appelle à la douleur et à la prière. Lui-même se lamente avec eux ; dans l'amertume de son ame, il représente jusqu'aux bêtes des campagnes élevant leurs voix plaintives vers l'Éternel, pour lui demander la pâture que la terre ne leur fournit plus. —Alors le poète épuisé fait une pause, comme pour reprendre la force de

1. Dans ce qui suit, j'emprunte beaucoup à Eichhorn.

poursuivre, puis il se réveille en poussant un cri d'alarme à l'approche du jour de terreur, du jour de l'Éternel. Voici le peuple ailé, le peuple dévorant, le feu le précède, la flamme le suit. Son passage infecte, défigure, brûle toute la contrée. — L'imagination de l'écrivain s'allume; ce ne sont plus des sauterelles qu'il contemple, ce sont des cavaliers, des hommes de guerre que l'épée ne peut arrêter. C'est l'armée de l'Éternel, et l'Éternel marche à leur tête. Tremblez tous, il fait entendre sa voix... Mais cette voix invite au repentir! Ah! qu'on y réponde! qu'on saisisse cette offre de salut! que le peuple s'assemble, vieillards, enfans, prêtres, nouveaux mariés, jeunes épouses, que tous pleurent et crient à l'Éternel: *O Éternel, pardonne à ton peuple!*

Voilà la part de la douleur; voici maintenant celle de l'espérance, et qu'on reconnaisse le poète dans la transition!

A ces cris douloureux l'Éternel répond: *Me voici!... Terre, ne crains plus!* Suit maintenant la description des grâces terrestres qui vont consoler tant de maux, des grâces plus relevées où se manifestera plus tard tout l'amour de Jéhovah. Ici le prophète change de ton, il se tourne vers les étrangers oppresseurs de Juda,

et il leur annonce les jugemens de l'Éternel. Il somme les peuples de courir pressés à la vallée de Josaphat, à la vallée du carnage; on croit le voir lui-même les y refouler avec le glaive de l'ange exterminateur. Alors le soleil et la lune s'obscurcissent, les étoiles retirent leur lumière, la voix tonnante de l'Éternel retentit; le vol du prophète se perd dans les ténèbres, et le chant se termine par la déclaration solennelle du pardon des péchés, et de la présence de Dieu assurée à son peuple converti.—Dans ce poème inspiré, quel heureux mélange de tons, quelle originalité d'images, quel plan habile et gradué! Dans la manière dont ce plan est rempli, quelle touchante puissance de sentiment, de pathétique et de poésie!

Ouvrons maintenant Ésaïe, et, nous arrachant à l'attrait de tous ces chants variés, ne parlons que de la vision du chap. VI. Le trône de l'Éternel, et l'Éternel sur ce trône, voilà ce que le prophète a vu, ce qu'il doit redire. Quelle tâche! Et comme elle est remplie! Audace des images, pureté du goût, dignité intacte, grandeur accablante, art de faire pressentir à l'imagination ce que la plume n'a pas le pouvoir de dépeindre; tels sont les caractères de ce morceau. Le poète n'a garde de rappe-

lisser cet immense sujet par des traits trop précis, c'est par des intermédiaires qu'il en fait deviner la grandeur. Un trône dont il n'aperçoit que les bases, une flottante draperie dont les pans, seuls accessibles aux regards, remplissent de leurs replis toute la profondeur du temple, une voix solennelle adressée au prophète, puis des séraphins en grand nombre, le temple qui tremble et ses portes qui s'ouvrent au bruit de leurs hymnes, un nuage d'encens qui remplit les parvis et repousse les regards incertains des mortels, voilà l'image, aussi sublime que respectueuse, tracée par le fils d'Amots. Jamais, certes, plume mortelle ne décrivit avec autant de grandeur, de retenue et de sainteté, la présence visible du Très-Haut.

Sous cette forme émouvante, que de sentimens et d'idées! La réserve du poète trahit son émotion devant l'immensité de Jéhovah. Le cri de faiblesse et de pénitence qui s'échappe de son sein, les ailes dont les séraphins se voilent, leur hymne court, simple et grave, tout témoigne de ce sentiment.

Ézéchiel introduit ses oracles par une vision analogue. En comparant ces deux scènes et ces deux poètes, on reste frappé du contraste de

ces riches et puissantes imaginations de natures si diverses. Celle d'Ezéchiel, effrayante et merveilleuse, féconde en détails minutieux et en combinaisons étranges, n'a, certes, aucun rapport avec la grandeur pure, simple et entraînante d'Ésaïe. Il faut l'avouer, un mot de celui-ci produit plus d'effet sur l'ame, que toutes les images, si neuves pourtant et si habilement multipliées, de son émule. Au centre d'une immense nuée de feu, dont l'intérieur resplendit comme le métal brûlant dans la fournaise, Dieu apparaît à Ézéchiel sur un trône roulant, entouré, non des majestueux séraphins d'Ésaïe; mais de formes singulières et vivantes, combinées avec audace et bonheur, de tout ce que la création a de plus noble, de plus éclatant, de plus disparate. L'imagination frissonne à l'approche de ces roues vivantes, tournant dans d'autres roues vivantes d'une effrayante hauteur, couverte d'yeux, et roulant sans cesse en s'élevant et s'abaissant d'un mouvement continuel et rapide. Le vol sifflant des animaux monstrueux retentit seul dans le silence de la création, et glace le cœur d'effroi; mais l'hymne des séraphins, redit par Ésaïe, l'élevait bien mieux à la Divinité. Le contraste de ces deux traits répond parfaitement à celui

des deux prophètes. Toutefois, parce qu'Ézéchiel n'occupe ici que la seconde place, gardons-nous de méconnaître et son vigoureux génie, et le sentiment respectueux dont il est aussi ému.

Dans cette poésie si puissante et si sainte, jusqu'à quel point les révélations accordées au poète influent-elles sur les formes dont il les revêt? A quel degré ces formes sont-elles soumises à son caractère et à son génie individuels? Ce sont là des mystères que l'on n'ose sonder, mais toujours le fait subsiste. Il y a diversité, il y a inégalité de talent, de chaleur et de poésie, entre les prophètes hébreux.—Chacun, original ou imitateur, doux ou énergique, languissant ou animé, chacun a son genre à lui, reconnaissable et profondément empreint dans son œuvre, évidemment modifié par le siècle et les circonstances. Jusque dans ces visions où le prophète, en extase, était sans doute hors de l'action des sens et perdu dans la contemplation de l'infini, nous sommes contraints de reconnaître, pour une part, l'influence des dispositions intellectuelles et morales de celui qui en était honoré. C'est ainsi que plus on étudie l'Écriture, plus on est contraint d'avouer que l'inspiration ne règne jamais seule sur

l'homme de Dieu. Là même où elle est le plus complète et le plus puissante, elle excite ses facultés au lieu de les absorber, et toujours elle respecte son individualité. Fait de la plus haute importance, hors duquel on tombe d'erreur en erreur dans l'interprétation de l'Écriture, et sur lequel nous reviendrons.

Il nous reste à passer en revue chacun des livres prophétiques, compris dans cette section du Canon,

## ARTICLE II.

### *Nature spéciale de chaque livre.*

On divise les prophètes en *grands* et en *petits*. Les trois grands sont *Ésaïe*, *Jérémie*, *Ézéchiel*. Daniel fait partie d'une autre collection.

---

## I. — GRANDS PROPHÈTES.

### *Ésaïe.*

Ésaïe est le prince des prophètes.—Longueur et éclat du ministère, vue surnaturelle de l'a-

venir, influence sur le présent, étendue et clarté des oracles, élans du génie, élégance et correction du style, renommée et vénération dans la postérité; à tous ces égards il n'a point d'égal. Nul prophète n'a annoncé avec plus de profondeur et de clarté l'économie évangélique, nul n'a parlé de Dieu avec plus de sublimité, et n'a fait mieux resplendir sa grandeur pure et parfaite. Nous ne reviendrons pas sur sa poésie. Nous dirons seulement que la simplicité, la clarté, le pathétique et l'élévation en sont les caractères constans. Quoi qu'il dise, quoi qu'il peigne, toujours il sent et toujours il émeut; et cela sans effort. Quelquefois cependant l'indignation l'agite, et sa lyre émue fait entendre des sons brusques et dédaigneux. — A l'aspect de l'idolâtrie imbécille, son esprit s'irrite en lui-même, le sarcasme et l'ironie se pressent sur ses lèvres, et il couvre d'un ridicule amer le culte coupable des rebelles Hébreux.

Voici la meilleure division de ses oracles; c'est celle de Gésénius. 1° Chapitres I à XII. Ils comprennent des prédictions diverses, relatives aux Juifs; les plus anciennes de toutes, à ce qu'il paraît, et auxquelles seules le titre[1]

1. Esaïe I, 1.

semble avoir dû se rapporter. Probablement le chapitre VI devrait être placé le premier.

2° Chapitres XIII à XXIII. Prophéties relatives aux peuples étrangers.

3° Chapitres XXIV à XXXIX. Oracles et récits moins anciens, du temps d'Ézéchias, et relatifs le plus souvent à son règne.

4° Chapitres XL à LXVI. Oracles clairs et éloquens, relatifs au retour de la captivité et au Messie; ils ne peuvent être rapportés qu'à la fin du ministère du prophète.

Cette dernière et importante portion a été, en Allemagne, l'objet de discussions trop graves, trop universelles pour les passer ici sous silence. On en a nié l'authenticité. On a prétendu que ces vingt-sept chapitres avaient été écrits à Babylone sur la fin de l'exil, à l'approche de ce Cyrus qu'ils annoncent avec tant de clarté. Cette discussion semble peu faite pour nos lecteurs; je crois cependant utile de leur en donner un précis clair et abrégé. La manière dont elle a procédé, est déjà un bon argument pour en apprécier la valeur.

Les oracles que ces chapitres renferment, ont souvent fait le triomphe et la joie du chrétien. Par cela même ils ont été suspects aux incrédules, et embarrassans pour les rationalistes.

Les miracles et les prédictions sont impossibles, ont dit quelques-uns; donc les livres où des miracles sont racontés par des témoins oculaires, où des prédictions claires et accomplies sont déposées, ne peuvent être authentiques. Cet argument *à priori*, exprimé ou sous-entendu, se retrouve fréquemment chez certains critiques; c'est d'après cet argument que les premiers rationalistes, surtout, ont soupçonné, contesté, nié sans preuves tant de fragmens des Livres Saints, entre autres celui qui nous occupe. Eichhorn n'a vu, dans Ésaïe entier, qu'une espèce d'anthologie, un recueil tardif de fragmens d'auteurs variés, de petits prophètes modernes et inconnus, réunis autour du véritable Ésaïe. Une telle hypothèse ne pouvait soutenir un instant l'examen. On l'a bientôt restreinte aux vingt-sept derniers chapitres. — Puis on a fait de ceux-ci l'ouvrage d'un prophète unique, d'un faux Ésaïe, car l'unité de ton et de sentiment y était visible. Gésénius, plus exact et plus savant, est revenu plus loin en arrière. Il a confessé l'extrême ressemblance de ce faux Ésaïe avec l'ancien, tout en mettant beaucoup de savoir et d'esprit à leur trouver des différences. Le professeur Stähelin, de Bâle, a reconnu plus tard, avec

une logique et une impartialité dignes d'éloges, que toutes les répugnances dogmatiques devaient être mises de côté dans cet examen, et qu'aux preuves critiques seules il appartenait de décider la question. — Placée sur ce terrain nouveau, la discussion change bien de face. Les défenseurs de l'authenticité y gagnent des adversaires plus impartiaux et un champ mieux circonscrit. Au fond, les argumens réels qu'on leur oppose se réduisent à deux. — D'abord quelques diversités de style. — Mais sont-elles aussi frappantes que les ressemblances? — Puis la diversité des circonstances du prophète. L'ancien Ésaïe vit sous Osias ou Ézéchias ; le nouveau connaît et suppose la captivité ; il semble y être, puisqu'il en parle comme d'une chose présente, et qu'il en prédit toujours, non le commencement, mais la fin. — Mais la croyance à l'inspiration prophétique résout bien cette difficulté, en particulier dans la théorie que nous avons exposée plus haut. Et en revanche, que d'objections accablantes à faire contre l'hypothèse d'un faux Ésaïe, quelque habilement et consciencieusement qu'elle ait été soutenue par ses derniers défenseurs !

Qu'explique-t-elle, puisque les oracles relatifs à la captivité ne sont pas tous à la fin d'É-

saïe, et qu'il s'en trouve dans toutes les portions du livre? — Il faudra donc le parcourir tout entier pour rayer tout ce qui suppose ce grand événement, et ce qui, par conséquent, suivant les critiques dont j'ai parlé, ne peut lui être antérieur. — Oui, sans doute, et l'on n'a pas manqué de le faire; mais alors où est la vraisemblance? où est la critique? et que reste-t-il à l'hypothèse que l'argument dogmatique, partial et *à priori*, qui repousse les prophéties en masse et avant l'examen? Comment peut-on d'ailleurs nier l'authenticité d'un livre connu, répandu, admiré de tout temps, sans avoir pour soi quelque témoignage ou du moins quelque indice historique? L'ingénieuse conjecture d'un savant, dissertant après vingt-cinq siècles sur la forme d'un mot dans une langue morte et mal connue, pèse-t-elle donc autant dans la balance, que l'assertion unanime des contemporains et de la postérité?

Mais encore, si la dernière portion d'Ésaïe a été écrite vers la fin de la captivité, pourquoi n'y trouve-t-on ni le langage, ni le ton, ni l'orthographe de ces temps? Rien qui se rapporte à l'état moral et religieux d'alors, à l'idolâtrie de l'époque et du pays?

Et cette ressemblance des deux prétendus

Ésaïe, à un siècle et demi de distance; cette identité d'éloquence, de sentiment, de génie, enfin, d'un génie aussi puissant que simple et original, d'une éloquence pathétique et touchante, s'exprimant, quoi qu'on dise, par les mêmes tours, pour donner les mêmes leçons, et partant du même cœur, chez deux hommes différens et si diversement placés! Trouve-t-on aussi cela vraisemblable, et cette difficulté ne vaut-elle pas toutes celles que l'on prétend résoudre?

Au reste, l'hypothèse admise, qu'est-ce que le rationalisme y aurait gagné? Les prédictions relatives à Cyrus auraient disparu, mais il resterait les oracles relatifs à Jésus-Christ. Aussi que d'efforts laborieux ou adroits n'a-t-on pas fait pour les expliquer autrement! Que de peines pour trouver une autre interprétation possible de ces mots mystérieux: *Le serviteur de l'Éternel*, par lesquels Ésaïe désigne si évidemment le Sauveur! On les a appliqués tour à tour au peuple juif, à tel ou tel monarque distingué, au prophète lui-même, au corps entier des prophètes; enfin à tous ces sujets divers à la fois.— Impossible; et franchement il était permis de sourire en voyant l'embarras de ces interprètes, et l'inutilité de leurs efforts. Enfin le docteur Umbreit, homme savant et sincère, moins con-

séquent, à mon avis, mais meilleur critique et plus impartial, tout en niant la réalité de l'inspiration prophétique, vient de reconnaître que le titre contesté ne pouvait désigner que le Messie. Le professeur Stahelin, traitant le même sujet avec plus de méthode et de clarté, n'a pas reculé devant le même aveu; à l'avenir, personne n'imaginera probablement de revenir à tant de pauvres hypothèses, qu'ils ont loyalement écartées.

Mais alors, demanderai-je, comment ce Messie ne serait-il pas Jésus-Christ, et ce chapitre un oracle? Quoi! vous ne voyez là qu'un messie fabuleux, un rêve du prophète, un préjugé du temps! Et ce rapport étonnant avec le Christ, cette ressemblance qui est là sous nos yeux, toujours plus frappante, à mesure qu'on tâche de la mieux déguiser, cette ressemblance à laquelle Jésus en appelait, qui convertissait l'officier de Candace, et qui faisait nommer Ésaïe un cinquième évangéliste par les Pères de l'Église, cette ressemblance, selon vous, n'indique rien, ne prouve rien! il n'y a rien à en conclure! Cette mort, cette résurrection, cette expiation, ce sacrifice, cette patience, cette majesté, ces humiliations, cette gloire, tout cela a été dit du Messie, et pourtant ce

Messie n'était pas Jésus-Christ! — J'en appelle sans crainte, non à une science que les systèmes et la subtilité peuvent égarer, mais au simple bon sens des lecteurs droits et sans préjugés.

Quant à moi, pour savoir que croire, il me suffit d'étudier les commentaires qui veulent expliquer, sans prophétie, le chap. LIII, et d'essayer ensuite au texte chacune de leur solutions. Lorsque je passe de cette exégèse obscure et tourmentée à Ésaïe lui-même, et à Ésaïe seul, la clarté, l'évidence de ces phrases si solennelles et si expresses, produit toujours sur moi le même effet. Je crois voir le prophète en personne me montrer du doigt le Sauveur, sa croix et son sépulcre; je me sens alors certain et soulagé comme celui qui se réveille d'un songe pénible, au monde réel et à la lumière du jour[1].

Il faut le reconnaître : si l'auteur de ces vingt-sept chapitres n'était pas Ésaïe, il serait au moins un prophète inspiré, et certes un grand prophète.

1. Voyez encore à ce sujet la note N, à la fin du volume.

*Jérémie.*

J'entrerai ici dans peu de détails, renvoyant mes lecteurs à la note L à la fin du volume.

Jérémie vécut sous les rois Josias, Joachas, Jojakim, Jéchonias et Sédécias. Il fut contemporain d'Habacuc, de Sophonie, d'Ézéchiel et de Daniel, et prophétisa soixante ans.

Ésaïe avait été l'idéal du prophète puissant en paroles, influant sur ses contemporains, distingué par ses révélations. Jérémie, reconnu comme véridique par des concitoyens qui, en le maltraitant, le consultent malgré eux, fut le type du prophète souffrant, dévoué, persécuté, mais justifié par l'événement. Son ministère fut un ministère de douleur et de larmes; car Jérémie fut envoyé à l'époque de la destruction de Jérusalem, pour faire contempler dans cette catastrophe l'œuvre d'un Dieu sévère et paternel. Du commencement à la fin, Jérémie souffre et combat. L'opinion régnante, le pouvoir dominant, le conquérant redouté, voilà toujours ce qu'il doit braver. Le monarque égyptien, la Chaldée, les cinq rois successifs de Juda comparaissent tour à tour, et c'est au moment où le pouvoir de chacun d'eux est

dans sa force, que le prophète a l'ordre d'en annoncer le terme prochain. Il y a entre son caractère et sa tâche, un contraste remarquable, où je crois voir une trace de la divinité de sa mission. Homme faible, homme sensible, il a reçu un mandat de renoncement et d'énergie. Il l'accomplit avec fidélité, mais malgré lui, sans courage et en pliant sous le faix. Sa poésie, douce et plaintive, mais véhémente par accès, est le produit de ce contraste, et en porte l'empreinte.

La perspective lamentable qu'il est chargé de dévoiler, ne l'absorbe pas, et de plus hautes révélations encore lui ont été accordées. Il annonce le grand descendant de David, la rémission des péchés, l'unité, la spiritualité futures du culte, et Dieu mettant lui-même sa loi dans le cœur de ses enfans.

Les prophéties de Jérémie nous sont parvenues dans un ordre confus et altéré, variable même, suivant les éditions et les versions. Des chants élégiaques, des récits historiques, des fragmens poétiques y sont disposés comme au hasard, sans égard aux choses et aux dates.

## *Ézéchiel.*

Ézéchiel fut transporté à Babylone avec le roi Jéchonias, onze ans avant la prise de Jérusalem. Il s'établit près du fleuve Chabor, et cinq ans après y reçut la mission prophétique. Alors, Jérémie annonçait depuis trente-quatre ans, aux Juifs de Palestine, les jugemens de Dieu et le règne du Messie. Ézéchiel accomplit le même ministère en Chaldée. Comme Jérémie, il travaillait à rendre l'infortune utile aux Hébreux, il menaçait des jugemens de Dieu les peuples étrangers, il annonçait le Messie et il écrivait sur Sédécias, Jérusalem et Babylone, les prédictions étonnantes qui nous démontrent encore la divine origine de son ministère. Nous ne reviendrons pas sur sa poésie sombre, originale, énergique, mais quelquefois diffuse et privée d'élégance. Ses écrits présentent dans leur ordre une singulière confusion, mais qui disparaît quand on les divise comme De Wette, en combinant l'ordre chronologique avec celui des matières : 1^re^ partie, chap. I à XXIV, oracles relatifs aux Hébreux et antérieurs à la destruction de Jérusalem, dans l'ordre chronologique. — 2^e^ partie, chap. XXV à

XXXII, oracles relatifs aux peuples étrangers, disposés par ordre de matières. — 3e partie, chap. XXXIII à XLVIII, oracles postérieurs à la destruction de Jérusalem, dans un ordre chronologique. Dans cette dernière partie, les neuf derniers chapitres présentent une description obscure, et probablement emblématique, du futur temple de Jérusalem.

---

### ARTICLE II.

#### *Petits Prophètes.*

On nomme ainsi douze petits livres, d'une moindre étendue que les précédens, écrits à des époques diverses et par des prophètes hébreux.

#### *Osée.*

Osée est le premier et par le rang dans le Canon, et par la date. Il s'adresse surtout au royaume d'Israël. Contemporain de Joël, d'Amos, de Michée, de Nahum et d'Ésaïe, il se présente avec eux au début de la poésie prophétique, époque de son plus grand éclat. Osée est original, concis, véhément, obscur; il frappe, il terrasse, mais il n'entraîne pas; il marche droit

au but, dédaigne les formes et jusqu'à la grammaire, et ne ressemble à aucun de ses contemporains. Sa voix retentit au milieu d'une affreuse corruption, pendant un interrègne de douze ans, souillé de sang, d'anarchie et de crimes; il dénonce aux coupables et aux oppresseurs les jugement de Dieu.

Son livre se compose de deux parties distinctes. Les trois premiers chapitres écrits presque en prose, renferment un seul emblème; celui d'une épouse adultère et souillée, qui donne au prophète des enfans, symbole des crimes et des châtimens d'Israël, comme leur mère est celui de la nation même infidèle à son Dieu. Est-il nécessaire de dire qu'en dépit des commentateurs, il ne faut voir ici ni une histoire réelle, ni une vision, mais seulement une énergique parabole? Ces formes symboliques, tantôt actes véritables et publics, tantôt visions surnaturelles, tantôt simples apologues, sont habituelles aux prophètes. Le récit d'Osée appartient à cette dernière classe, et Dieu ne put évidemment en prescrire l'exécution. Les onze chapitres suivans renferment la portion poétique d'Osée. Elle est coupée en une multitude de petits sujets séparés, de petits discours prophétiques, que saint Jérôme comparait aux

feuilles de la Sybille. Leur nombre même et leur brièveté les rendent plus frappans.

### *Joël.*

Nous n'avons rien à ajouter à l'analyse qui en a été faite plus haut.

### *Amos.*

Amos, berger juif, homme simple et sans culture, fut envoyé, comme Osée, au royaume d'Israël. Quand il menace ou avertit Juda, ce n'est qu'en passant. Il censure au nom de Jéhovah les dix tribus, à la fin du règne de Jéroboam II, époque de luxe, de crime et d'oppression. Ses écrits renferment quelques oracles, rendus bien remarquables par l'accomplissement. Il annonce que les Syriens seront transportés sur les bords du fleuve Kir[1], ce qui eut lieu au bout d'un demi-siècle[2]; que Jérusalem sera ravagée par le feu[3], ce qui eut lieu après deux siècles; qu'Israël sera emmené

1. I, 5.
2. 2 Rois XVI, 9.
3. II, 5.

captif au nord de Damas[1], ce qui eut lieu dans l'espace d'un siècle. Ces prophéties se distinguent en deux portions de même but, mais de formes diverses. La première (chap. I à VI), avec des figures menaçantes et des refrains symétriques, s'élève contre les cruautés et la tyrannie des peuples étrangers; puis condamne d'autant plus sévèrement chez les Israélites, les mêmes crimes et l'idolâtrie. — La seconde (chap. VII à IX) accomplit la même tâche d'une manière différente, par de courtes et simples visions, immédiatement et clairement expliquées. La poésie d'Amos est claire, forte, familière, pathétique, elle ne manque jamais son but, mais elle n'a pas d'élégance et d'idéal. Les images rustiques qu'elle affectionne, rappellent l'origine et l'éducation du prophète laboureur.

### *Abdias.*

Court fragment prophétique, plein de véhémence, dirigé contre l'Idumée, peu antérieur à Jérémie, et imité par celui-ci. On ne sait rien de plus de l'écrit et de l'auteur.

1. VII, 17; V, 27.

### *Jonas.*

Jonas était un prophète contemporain d'Amos et d'Osée, envoyé comme eux au royaume d'Israël. Mais le livre de ce nom, récit sans poésie et sans oracle, paraît son histoire et non son ouvrage. Est-ce la narration exacte d'un événement réel? On le croit d'ordinaire. Cette hypothèse se concilie mal avec les faits, et présente de grandes difficultés, toutefois nullement insolubles. — Ne serait-ce point plutôt comme le livre de Job, un récit instructif, une espèce d'apologue sacré, fondé peut être sur une antique tradition, et destiné à donner d'une manière plus efficace de grandes et belles leçons, jusque-là méconnues? Comme dans Job, les mots ont quelque chose de moderne et d'étranger. Comme dans Job également, de hautes et touchantes instructions sur la puissance de l'Éternel et surtout sur sa miséricorde, des instructions déjà chrétiennes, y sont pour la première fois données à la terre.

### *Michée.*

Michée de Moreschet doit être distingué d'un

autre Michée qui vivait un siècle plus tôt[1]. L'auteur du livre de ce nom vivait sous Ézéchias, et l'adressait aux deux royaumes. Il s'afflige de leurs crimes, il menace et censure les prêtres, les oppresseurs du peuple, les faux prophètes. Dans les deux derniers chapitres il s'élève plus haut encore, et il va plus loin dans l'avenir; il raconte d'avance les victoires des Macchabées, il annonce les temps évangéliques, il voit naître le Christ à Bethléem. — Nous trouvons dans Jérémie[2], plus d'un siècle après Michée, un témoignage frappant et curieux rendu à l'authenticité, à l'autorité, à la prompte diffusion de ces prophéties. Elles se divisent en trois chants distincts. 1° Chap. I et II; 2° chap. III à V; 3° chap. VI et VII. Michée n'a ni la simplicité pathétique et sublime d'Ésaïe, ni la poétique et brillante unité de Joël; mais vif, varié, rapide, riche d'une imagination toujours féconde, il tourne, presse et épuise avec une ardeur remarquable, des images que sa plume abondante sait toujours rendre expressives et nouvelles.

1. 1 Rois XXII.
2. Jérémie XXVI, 17 — 19.

## *Nahum.*

Prophète d'Israël, mais envoyé au royaume de Juda. Il nous reste de lui un oracle unique dirigé contre Ninive, que la justice divine doit frapper. Sous le rapport poétique, Nahum se distingue par l'audacieux élan de son style, et par la vivacité de ses descriptions. Il ne raconte pas, mais il voit. Au moment où il écrit, il semble encore entouré de la vision qui a ébranlé tout son être, et au milieu de laquelle il transporte le lecteur.

## *Habacuc.*

Ce prophète, du reste inconnu, doit avoir été un peu antérieur à Jérémie. Le livre qu'il nous a laissé, renferme deux chants. Le premier, chap. I et II, annonce la prochaine arrivée des Chaldéens et les désastres de Juda ; le second renferme un seul chapitre. C'est une ode sublime sur la barbarie des conquérans, sur les crimes du peuple qu'ils vont punir, sur la grandeur du Dieu qui exécute par eux ses desseins.

La poésie d'Habacuc n'est pas originale

comme celle des prophètes du siècle précédent. Mais elle est véhémente, pompeuse, pathétique. L'admiration des critiques l'a mise presque à côté d'Ésaïe et de Joël.

*Sophonie.*

Sophonie, descendant d'Ézéchias, fut chargé d'annoncer la ruine de Juda, quand approcha la grande catastrophe. A cette lamentable perspective, il fait succéder celle de la restauration du peuple choisi, et des miséricordes futures du Très-Haut.

Quant à la poésie, elle est languissante, et d'ailleurs, se ressent de la décadence du langage.

*Aggée.*

Un siècle s'est écoulé depuis Sophonie; Jérusalem a été désolée, et le peuple captif. Il a été délivré, et de retour, il a déjà oublié le Dieu de son salut. Aggée vient le réveiller de sa langueur, encourager ses deux chefs, le gouverneur et le grand prêtre; il les excite à bâtir le second temple. A cette occasion, il en prédit la gloire et annonce clairement le *Désiré des nations*.

A cette époque, le génie poétique a disparu. Mais, à son défaut, l'exhortation véhémente d'Aggée est encore pleine de sentiment et de puissance.

*Zacharie.*

Zacharie, contemporain d'Aggée, fut chargé de la même mission. Leurs prédécesseurs luttaient contre les prêtres, et rappelaient que le culte n'était pas la religion. Eux, au contraire, placés en de tout autres circonstances, doivent rappeler au culte le peuple allangui, pour le ramener à la religion. Nouveaux auxiliaires des prêtres, les prophètes de ce temps les fortifient de leur appui, mais en les excitant avec force, et les censurant au besoin. Le livre de Zacharie est le plus long, et à mon avis, le plus important des douze petits prophètes. Il se divise en deux parties si différentes, qu'on a cru souvent leur devoir chercher deux auteurs. La première (chap. I à VIII), écrite du style prosaïque et languissant de l'époque, renferme sept visions d'une seule nuit, mêlées d'exhortations et de promesses. Toutes ont pour but d'exciter le peuple à la restauration du culte et du temple, sans oublier cependant la vertu du cœur, la religion pure et sans tache, dont

Zacharie ne perd jamais de vue les droits. Il conclut par une prédiction très-claire de la vocation des gentils.

La seconde partie renferme six chapitres. Ici la prose est remplacée par la poésie, les visions par des prophéties et des préceptes. L'auteur de ces six chapitres semble, comme Ésaïe, avoir été spécialement honoré du don de lire dans l'avenir. Le Messie m'y semble directement ou indirectement annoncé à chaque page. Roi juste et plein de douceur, il vient à Jérusalem monté sur le poulain d'une ânesse[1]; les chefs du peuple l'apprécient trente pièces d'argent[2]; l'Éternel répand un esprit de grâce et de prière sur les habitans de Jérusalem, qui pleurent aussitôt à la vue de l'Être divin qu'ils ont percé[3]; il leur ouvre une source pour expier les péchés et en laver les souillures[4]. A ces prédictions remarquables, s'en joignent d'autres plus claires sur les conquêtes d'Alexandre-le-Grand et ses victoires en Syrie[5]. Dieu voulait, ce semble, donner à l'esprit prophétique plus

1. IX, 9.
2. XI, 12, 13.
3. XII, 10.
4. XIII, 1.
5. IX.

d'abondance et de clarté, à mesure qu'approchaient les temps que cet Esprit devait préparer.

De nombreux critiques anglais et allemands, ont cru devoir attribuer la seconde portion de Zacharie à quelque plus ancien prophète, antérieur à la captivité. Je crois beaucoup plus probable qu'elle est bien l'ouvrage de Zacharie, s'étudiant ici à imiter le langage et la poésie de ses devanciers. Les traces de cette imitation laborieuse et inégale sont évidentes, et laissent fréquemment reparaître entre elles le langage de l'époque, et le style du commencement du livre.

### *Malachie.*

Malachie, fort postérieur à Zacharie, est le dernier des écrivains de l'ancienne alliance. Quand il écrit, le temple est réédifié, le culte rétabli, les sacrificateurs sont retombés dans leurs vices; le temps de les censurer est revenu.

Dans la première section de son livre (chap. I et II), Malachie excite le zèle endormi des sacrificateurs et du peuple. La seconde (chap. III et IV) a un but fort différent, et nous présente des prédictions importantes relatives à l'avénement du Messie, comme à la mission de son

précurseur. Puis l'esprit prophétique, ayant jeté ses dernières et ses plus brillantes clartés, rentre dans la nuée, et les prophètes se taisent jusqu'au jour de l'accomplissement.

Chose digne d'attention ! Le génie poétique des prophètes hébreux languit et s'épuise, à mesure que l'esprit prophétique prend un plus grand développement. Le premier n'était donc pas l'effet du second ; ce n'est donc pas dans la seule inspiration, qu'il faut chercher la cause de leur éloquente et sublime poésie.

---

## DEUXIÈME DIVISION. — LIVRES HISTORIQUES.

---

### ARTICLE I.

*Considérations générales.*

Ce serait une étrange erreur que d'envisager ces livres, comme écrits par ceux dont ils portent les noms, ou même comme entièrement l'ouvrage des contemporains. Le mode de leur rédaction, unique en son genre, doit être

connu, car il fournit à la fois la garantie de leur vérité et la solution de bien des doutes. A toutes les époques, avons-nous dit plus haut, des prophètes ou des hommes de Dieu écrivirent les annales du temps. Mais ces annales ne sont point parvenues jusqu'à nous, du moins sous leur forme première.

Les livres historiques que nous trouvons dans le Canon hébreu, et qui ont été rangés parmi les écrits des prophètes, savoir Josué, les Juges, les livres de Samuel et des Rois, ont reçu leur forme actuelle à des époques diverses, mais, en général, assez postérieures aux événemens[1]. — En revanche, nous sommes certains qu'ils ont été rédigés d'après des annales antiques et contemporaines, et que de nombreux fragmens de ces annales y sont littéralement conservés. Nous y trouvons à chaque pas la double et évidente trace de la rédaction contemporaine et de la rédaction postérieure, et la simplicité fidèle avec laquelle cette double trace est conservée, démontre l'exactitude consciencieuse des derniers rédacteurs. Nous sommes donc conduits à voir dans les

1. Les livres des Chroniques sont dans le même cas, comme nous le verrons en parlant des Agiographes.

auteurs des livres historiques, des copistes soigneux et des compilateurs fidèles, travaillant d'après d'anciennes annales contemporaines. Bien plus, tout nous engage encore à attribuer à des prophètes la rédaction finale, aussi bien que les sources antiques. Après ce qui a été démontré de la droiture, du désintéressement, de la mission divine de ces saints hommes, on sent combien ce fait donne d'autorité aux histoires de l'Ancien Testament.

L'examen de certains caractères saillans de ces livres augmente notre confiance, soit dans l'exactitude des rédacteurs, soit dans le ministère prophétique des premiers annalistes. Ceux-là conservent, d'une manière singulière, les moindres termes de ce qu'ils transcrivent, et ne s'inquiètent pas même d'en faire disparaître des assertions devenues fausses avec le temps. Telle chose a eu lieu, tel monument a subsisté, telle loi a été maintenue *jusqu'à ce jour*, est-il dit par exemple à chaque instant. Et pourtant les derniers événemens qui y sont racontés, prouvent souvent qu'*au jour* de la rédaction finale, les villes, les monumens, les lois en question, ou l'état lui-même avaient disparu. Les rédacteurs ne se contentent pas de transcrire leurs sources, ils les citent et y renvoient;

comme à des écrits alors existans et connus. Quant aux annalistes, ils ont nécessairement contribué, pour une grande part, à donner aux livres historiques leur couleur générale, et cette couleur est assez décidée pour mériter notre attention. Elle prouve que ces historiens ne sont ni des historiens ordinaires, ni des historiographes de cour, ni même des annalistes du sacerdoce, mais des historiens de la religion.

Dans ces histoires, les faits relatifs à la religion sont racontés de préférence, et les autres ne semblent intéresser que par leurs rapports avec la religion. L'idée de Dieu domine tout, la nécessité de lui obéir, le péril de lui déplaire ressortent de tout. Les rois et le peuple sont jugés avec une sévérité inflexible, et l'orgueil national, si puissant chez les Hébreux, est profondément humilié.—Donc les historiens étaient des hommes dévoués à la religion, voyant tout en elle, et jugeant tout d'après elle; c'est-à-dire des prophètes ou des sacrificateurs.

Mais comment voir en eux des sacrificateurs? Les prêtres sont loin d'être toujours peints en beau dans ces récits, et aucun indice historique, aucune analogie ne conduit à les en croire auteurs. S'ils l'eussent été, les intérêts du sacerdoce, des dîmes religieuses et des ob-

servances légales y tiendraient bien une autre place.

Tout, au contraire, rappelle ici les prophètes. En effet, c'est le point de vue des prophètes qui domine dans ces écrits; l'horreur de l'oppression des grands, de l'idolâtrie des rois, de la corruption du peuple en est le principe dominant. Le ministère des prophètes, leur vie même et leurs aventures y tiennent une grande place, y sont racontés avec plus de développement et de complaisance. Ces historiens, si concis, ne se permettent des détails que pour rapporter les oracles prophétiques et leur accomplissement. Les souffrances et le zèle étonnant d'Élie, les prodiges dont son ministère resplendit, la réputation et les hauts faits d'Élisée, voilà les récits auxquels ils se gardent de rien retrancher. Ne sommes-nous donc pas nécessairement conduits à voir en eux des prophètes?

Entrons maintenant dans l'examen spécial de ces livres.

## ARTICLE II.

*Nature spéciale.*

### *Josué.*

Le livre de Josué continue l'histoire du peuple de Dieu, au point où le Pentateuque l'a laissée. Il se distingue, dès le premier coup d'œil, par une couleur grave et religieuse, suite évidente de l'influence de Moïse et de ses institutions. On s'aperçoit, en le lisant, que le souvenir de ce grand serviteur de Dieu vit au milieu des enfans d'Israël, que sa loi y a toute sa force. C'est là un caractère d'ancienneté précieux à recueillir. Ce livre se divise en deux parties bien distinctes. La première (chap. I à XII) raconte la conquête de Canaan; la seconde (XIII à XXIV) son partage. Ce n'est pas précisément l'histoire du peuple hébreu que ce livre a pour but de rapporter, mais plutôt celle de l'occupation de Canaan. On y trouve, avec le récit des combats livrés dans ce but, les catalogues, les délimitations, les généalogies; pour ainsi dire les pièces officielles et les procès-verbaux. C'est là réellement le corps du li-

vre, et c'est là aussi un monument antique et positif qui nous fait remonter jusqu'à Josué lui-même. Sans aucun doute, Josué est pour quelque chose dans la rédaction de cette histoire, dans ce sens au moins qu'il est l'auteur des documens précieux dont elle est l'assemblage. Mais ces documens n'ont pas tous également bien traversé les siècles. Plusieurs présentent des lacunes et des obscurités, qui trahissent les attaques du temps, et laissent voir des remaniemens postérieurs. De plus, ces documens sont entremêlés de citations, d'allusions, de dates, de récits, preuve incontestable d'une révision plus tardive. Plus qu'aucun autre, peut-être, ce livre porte à la fois l'empreinte évidente des documens contemporains, et de la rédaction moderne.

## *Les Juges.*

Ce livre, bien différent de celui de Josué, comprend un long espace de temps, ne porte le nom d'aucun héros contemporain auquel on puisse l'attribuer, et ne donne que partiellement l'histoire des Hébreux. — Ce serait une grande erreur que d'y chercher tout ce que le peuple fit ou fut à cette époque. Nous n'y trou-

vons guère que les misères et les délivrances d'Israël, ou quelquefois seulement de certaines tribus, les exploits de quelques libérateurs. Il n'y est question, du reste, ni de la partie prospère de la nation, ni du sacerdoce et du culte régulier qui subsistaient sans doute dans le centre national. Cela s'explique par la forme du livre, collection de chroniques, contemporaines des grands chefs dont il rapporte les aventures. On peut presque distinguer les fragmens ainsi compilés, noter même les variétés grammaticales qui trahissent leurs diverses origines[1]. Il ne faut donc pas s'étonner que dans ce recueil les provinces fidèles soient oubliées, et que les époques de paix aient pour ainsi dire disparu. Il ne faudrait pas davantage en conclure, comme l'ont fait les adversaires du Pentateuque, qu'alors la loi de Moïse n'était pas connue.

L'origine antique des fragmens dont ce livre est composé, ne peut être mise en doute. Elle est inscrite dans chaque détail, elle brille dans les caractères de naïveté, de vérité, qui ont frappé les critiques de toutes les opinions. L'au-

1. C'est ainsi qu'un pronom particulier (le schin préfixe) extrêmement rare dans la Bible, et qui paraît être l'idiotisme d'un dialecte ou d'une province, se retrouve ici dans l'histoire de Gédéon, et dans le chant de triomphe de Barac, tous deux du nord de la Palestine.

teur n'embellit point ses héros, en leur donnant une couleur civilisée, plus convenable aux temps de David ou de Salomon. Il peint sans ornement la valeur barbare ou grossière d'Ehud, de Samson, de Jephté. La décadence progressive de la valeur et de la fidélité d'Israël, est dans un rapport intime et frappant avec son histoire. A la mort de Josué, il est vaillant et soumis, et il le prouve par de nouveaux exploits. Puis, amolli par le repos de la vie agricole, il laisse en paix à ses côtés des Cananéens tributaires. Toutefois, il ne supporte que huit ans le joug du roi d'Aram. Plus tard, et plus accoutumé à la servitude, il plie dix-huit ans entiers sous celui d'Héglon, qui d'ailleurs résidant à Jéricho, avait plus de moyens de prévenir la révolte. Éhud, combattant pour la liberté, n'est plus suivi que des montagnards d'Éphraïm. Le lien fédéral se relâche progressivement, et Barac n'a plus sous ses ordres que des guerriers de Zabulon et de Nephtali. Israël, toujours plus dégradé, vit quarante ans soumis aux Philistins, et finit par leur livrer avec empressement son défenseur[1]. Ces rapprochemens, auxquels un imposteur ne songerait guère, ne sont-ils pas un caractère

1. XV, 11, 12.

de vérité? A chaque page on retrouve tracées au naturel les mœurs de ces temps héroïques, les barbaries du droit de la guerre, le respect de l'hospitalité, les priviléges et la gloire de la force corporelle. On trouve même çà et là, dans le texte, quelques fragmens évidemment authentiques de cette vieille poésie, qui fut la première compagne de l'histoire, et qui la remplaça souvent. Dans Josué, le récit du soleil arrêté sur Gabaon, se réfère à un fragment d'un cantique de ce genre. Ici, le cantique de Débora, hymne complet, plein de poésie et de vigueur, porte le même sceau d'antiquité[1]. Plus loin[2], nous trouvons un apologue remarquable par sa forme vive et symétrique, par les circonstances qui le déterminent, et par les éloquentes et brèves paroles qui l'accompagnent[3]. Comme l'histoire de la fille de Jephté est naïve et touchante! et en même temps comme elle est bien en rapport avec la barbarie du siècle, sa connaissance imparfaite de la loi de Dieu, la grossière énergie et la piété sauvage du père de la victime! Jamais vieille chronique ne porta

1. Voyez la note O, à la fin du volume.

2. IX, 7

3. Juges IX, 7—20. C'est le plus ancien apologue connu, antérieur de sept siècles à ceux d'Esope.

mieux l'empreinte de son temps et le cachet de l'authenticité!

Et quelles leçons ces histoires ne donnent-elles pas à l'homme religieux, qui sait faire la part du siècle et du caractère national! Il s'étonne peu des vices et des barbaries des héros, et il trouve à s'instruire dans les manifestations de la volonté divine. Quelle instruction solennelle que le livre entier! Cette série récurrente d'infidélités et de châtimens, de repentir et de délivrances, est bonne à contempler pour tout le monde. — C'est en petit l'histoire universelle de la conduite de l'homme et de la miséricorde de Dieu.

A quelle époque ce livre a-t-il reçu sa forme actuelle? Ce ne peut être long-temps avant David, et il n'y a rien d'impossible ni d'invraisemblable dans la conjecture qui en attribue à Samuel la rédaction finale. Toutefois je ne parle ici que des seize premiers chapitres. Le reste forme un ou plutôt deux appendices tout-à-fait distincts du livre[1], et qui ne peuvent y avoir été joints que plus tard. Ce sont des récits d'événemens particuliers et en quelque degré de-

1. Le premier, chapitres XVII à XIX, et le second, chapitres XX et XXI.

mestiques, concernant la seule tribu d'Éphraïm; d'événemens très-antérieurs à la plupart de ceux du livre des Juges, quoique mis par écrit long-temps après, et qui ne rentrent point dans le but et le plan général de l'ouvrage.

## I et II *Samuel.*

Ces livres qui, dans l'origine, n'en formaient qu'un seul, ne peuvent être l'ouvrage de Samuel, qui a vécu au commencement des quatre-vingts années dont ils renferment l'histoire; en revanche, ils sont évidemment rédigés et compilés d'après des annales contemporaines, qu'on peut attribuer, avec une très-grande vraisemblance, d'abord à Samuel lui-même, puis à Gad et Nathan. — Les annales primitives ont laissé partout leurs traces évidentes et fidèles. Ainsi, la forme fragmentaire et brisée de certains morceaux, quelquefois des événemens racontés deux fois et de manières différentes, des récits détaillés jusqu'aux moindres circonstances, des pièces originales, comme hymnes ou lois, des morceaux séparés et authentiques insérés en appendice à la fin du livre, et hors de leur place chronologique[1], tous ces indices

1. 2 Samuel XXI, XXII, XXIII et XXIV.

et bien d'autres prouvent l'antiquité et l'originalité des sources. D'autres indices non moins évidens et nombreux, démontrent que la rédaction finale a été fort postérieure, et doit se placer entre le schisme de Jéroboam et la captivité.

Ces livres, comme celui des Juges, sont remarquables par un caractère frappant de naturel et de vérité. On y suit à l'œil, par exemple, les progrès du luxe et de la magnificence royale de Saül à Salomon. Les héros y sont tout vivans, pour ainsi dire, de passions, de valeur ou de piété. Les affections du cœur, naïves et sans art, s'y montrent dans tout leur charme, avec la véhémence naturelle à un siècle héroïque et à des hommes à peine civilisés. En général, les livres de Samuel prennent le cœur par l'attrait réuni de grands caractères, de grandes infortunes et d'une grande vérité de récit. Quels touchans souvenirs ne réveille pas l'amitié si tendre et si dévouée de David et de Jonathan[1] ! Qui ne serait ému en voyant le fils d'Isaï respecter deux fois la vie de son mortel ennemi tombé en sa puissance, puis frémir en lui-même d'avoir porté la main sur son

1. 1 Sam. XX.

vêtement, et Saül, vaincu par tant de délicatesse, laisser échapper ce cri touchant du fond de sa conscience agitée : *David, mon fils, vous êtes plus juste que moi, car vous m'avez rendu le bien pour le mal. J'ai eu tort, mon fils David*[1]. Plus tard, quand Saül, victime de ses fureurs, périt aux côtés de Jonathan, quelle touchante élégie cette catastrophe n'inspire-t-elle pas à David ! « Saül et Jonathan, s'écrie-t-
» il[2], si aimables et si chéris pendant leur vie,
» n'ont point été séparés dans leur mort ! Mon-
» tagnes de Guilboah, que la rosée et la pluie
» ne tombent plus sur vous, ni sur ces champs
» qui fournissaient aux oblations saintes ! car
» c'est là qu'a été foulé aux pieds le bouclier
» des hommes vaillans, le bouclier même de
» Saül, de l'oint du Seigneur ! » — Et c'est un ennemi, une victime fugitive et souffrante, celui qui, par cette mort, recouvre la paix et gagne un trône, c'est lui qui pleure avec cette sensibilité mélancolique, la mort de son persécuteur ! Mais il faudrait tout citer dans ces livres, car chaque chapitre, pour ainsi dire, présente quelque trait remarquable de situa-

1. 1 Sam. XXIV et XXVI.
2. 2 Sam. I, 19—27.

tion, de caractère ou de vérité. Deux grands caractères, en particulier, se détachent sur le premier plan de la scène, et forcent l'admiration du lecteur. Celui de Samuel, homme droit, administrateur inflexible, prophète sévère et zélé, sans passions, sans faiblesse et presque sans pitié, travaillant avec une inébranlable fermeté à l'affermissement du règne de Jéhovah, sans être jamais retenu ou ralenti par aucun intérêt ou aucune affection; puis, parvenu au terme d'une carrière intègre et pure, adressant à un peuple soulevé contre son pouvoir, ce noble défi: *Me voici! qui ai-je opprimé ou foulé? de qui ai-je reçu un présent afin que je fermasse les yeux sur sa conduite?* — Et le peuple répondit: *Tu ne nous as point opprimés, tu ne nous as point foulés, tu n'as rien pris de personne*[1]. — Le second caractère est celui de David, ce héros d'un autre genre, tout plein de courage contre le malheur, et de vaillance contre l'ennemi, mais sensible, bouillant, passionné. Trop souvent il se rend coupable dans les premiers soulèvemens de la passion; mais il aime Dieu et la vertu, lors même qu'il s'en éloigne, et il ne tarde guère à y revenir. Ce

(1) 1 Samuel XII, 1—5.

lui, d'ailleurs, tout est dominé par un vrai sentiment religieux d'une incroyable puissance, qui ne pousse pas à des superstitions, et ne se satisfait pas par des cérémonies, mais qui produit une confiance en Dieu, une résignation, une humilité, une piété d'autant plus touchantes, qu'on irait moins naturellement les chercher chez un guerrier couvert de gloire et de sang. Quelle ame généreuse et tendre! Comme il se fait chérir de ses compagnons d'armes! Quel charme dans cette histoire aventureuse, toute brillante d'un héroïque courage, d'une sensibilité délicate et d'une piété vivante! Quel héros de roman eut jamais, dans ses feintes perfections travaillées à loisir, plus d'attrait pour le lecteur! Que David pleure son fils parricide et rebelle, qu'il se soumette patiemment aux odieuses malédictions de Scimhi, qu'il protége les fils de Jonathan, ou qu'il reconnaisse noblement les services du vieillard Barzillaï, toujours il émeut le cœur, et il excite une généreuse sympathie. Mais il est un trait de sa vie qui me semble le peindre mieux encore, et révéler, si je puis ainsi dire, la *soudaineté* généreuse de cette ame héroïque et aimante. C'est quand, dévoré de la soif, il reçoit des mains de trois guerriers dévoués, l'eau qu'ils ont au-

détails sur David même, sur sa vie privée, intérieure et intime.

## I et II *Rois.*

On trouve dans les livres des Rois, à peu près les mêmes phénomènes critiques que dans les précédens, et on en doit tirer à peu près les mêmes conclusions sur les documens fournis par les annalistes contemporains, et sur la rédaction postérieure et finale. Seulement ici, il y a plus d'unité dans la rédaction; les documens primitifs paraissent coordonnés plutôt que compilés, et extraits plutôt que transcrits. De plus, on est contraint de supposer un intermédiaire entre les annalistes contemporains et le rédacteur final; d'admettre par conséquent des rédactions successives. En effet, la formule, *jusqu'à ce jour*, fréquemment répétée, détermine quelquefois avec précision un temps assez postérieur aux événemens racontés, et pourtant antérieur à la fin de l'histoire[1]. La rédaction complète de ces livres, ou plutôt de ce livre originairement unique, doit avoir eu lieu au commencement de

1. Voyez, par exemple, 1 Rois VIII, 8; IX, 21; XII, 19.

la captivité[2]. L'ouvrage entier semble écrit en vue et sous l'impression de cette catastrophe, qu'il fait en quelque sorte pressentir dans les crimes des monarques, les infidélités du peuple et les menaces de Dieu[1]. Tandis que les Chroniques mettent plus de soin à raconter l'histoire de Juda que celle d'Israël, les livres des Rois semblent porter une attention plus complaisante à cette dernière contrée, sans doute parce que des prophètes encore supérieurs en zèle et en prodiges à ceux de Juda, y combattaient au nom de l'Éternel. Puis aussi, parce que ce royaume, où Dieu s'était manifesté avec tant d'éclat, venait de périr sans retour, et sans laisser de monumens, Élie et Élisée n'ayant rien écrit. De là le soin que prend notre auteur d'arracher à l'oubli ces événemens si propres à instruire les Hébreux fidèles, et à effrayer les coupables.

Les livres des Rois renferment l'histoire de quatre cent vingt-cinq ans; ils n'offrent donc pas, comme ceux de Samuel ou de Josué, le tableau d'une époque; mais, comme celui des Juges, l'enchaînement d'une longue succession de malheurs et de fautes. L'âge classique d'Is-

2. 2 Rois XXV, 27—30, se rapporte à l'an 37 de la captivité. Mais cela paraît être une note ajoutée en appendice.

et c'est en faveur de ces livres-ci que leur témoignage a le plus de force.

Quant aux livres historiques, il n'en est pas de même. Il faut reconnaître franchement, qu'ils nous sont parvenus dans un mauvais état critique, c'est-à-dire qu'ils présentent, çà et là, quelques lacunes, des généalogies incomplètes et mutilées, des nombres incertains, des fragmens inintelligibles, suivant le sort ordinaire de tous les livres très-anciens. Ces compilations et rédactions successives, d'après des annales antiques et fragmentaires, étaient déjà une cause inévitable d'accidens de ce genre, et il faut bien plutôt s'étonner qu'ils n'aient pas été plus nombreux. Après cet aveu, il faut reconnaître en revanche trois faits importans: 1° Il n'y a, dans tout cela, rien de suspect d'imposture intéressée; rien ne conduit à croire, rien ne permet de supposer qu'avant la conclusion du Canon, aucune altération volontaire ait été apportée à ces livres. 2° Il y a au contraire des indices positifs et curieux du bon état de conservation des documens, qui ont servi à la rédaction finale, et de la supériorité des exemplaires dont les nôtres sont provenus. 3° Depuis la conclusion du Canon, ces livres participent à toutes les garanties indiquées plus haut

pour les autres : la diffusion et la multiplicité des versions, la vigilance et la fidélité des dépositaires.

chrétiens doivent recevoir un livre dans lequel ils savent que Dieu leur parle. — Mais un examen éclairé leur apprend bientôt à voir dans l'inspiration, comme nous le dirons plus tard, une force active qui accroissait et dirigeait les facultés des auteurs, plutôt qu'une puissance étrangère qui anéantit ces facultés pour s'y substituer. Dès lors les degrés d'inspiration ont pu, ont dû varier, et un critique impartial ne peut nier qu'ils n'aient varié. Se refuser à cet aveu serait conduire à nier l'inspiration même. C'est pour n'avoir pas voulu ou su reconnaître cette diversité, que beaucoup de critiques, du reste consciencieux et savans, en sont venus là. On peut, je le sais, combattre cette vérité par des généralités, des raisonnemens *à priori*, ou tout simplement par des anathèmes. Il serait plus difficile de montrer qu'elle n'est pas inhérente aux faits, et qu'elle n'assure pas à la Bible des hommages plus solides et plus éclairés. A Dieu ne plaise que je méconnaisse les beautés divines et les saintes leçons de la plupart des Agiographes! Puissé-je plutôt communiquer à d'autres les vives impressions d'admiration et de foi, qu'elles me font ressentir. Mais pour que ces impressions se développent et soient utiles, il faut qu'elles soient

fondées non sur des préjugés, mais sur des faits et sur l'examen. Rien n'est bon et solide que ce qui est vrai; et qui sera tenu de dire la vérité, si ce n'est le ministre de Jésus-Christ, parlant des choses saintes, et en parlant à ses frères!

Nous distinguerons les Agiographes en écrits prophétiques, historiques, poétiques et moraux.

## CHAPITRE I.

### Agiographes prophétiques.

#### *Daniel.*

Pourquoi les oracles de Daniel n'ont-ils pas été rangés par les Juifs parmi ceux des prophètes? L'homme saint et célèbre qu'Ézéchiel compare déjà à Job et à Noé, et que notre Seigneur nomme *Prophète* en tout autant de termes, n'a-t-il pas autant de droits à ce titre qu'Abdias ou Nahum, ou même qu'Ésaïe? —

Sans aucun doute, et les Juifs eux-mêmes l'ont reconnu; témoin Josèphe, qui parle à cet égard comme Jésus-Christ. Si les rabbins ont mis ce livre dans une classe à part, et en quelque sorte subordonnée, c'est, à ce qu'il paraît, parce que Daniel, quoique envoyé divin et honoré d'une haute inspiration, ne fut point appelé à remplir le rôle national, demi politique, demi-religieux, qui constituait la charge des prophètes proprement dits. On ne le vit point lutter en Israël contre l'idolâtrie, censurer les crimes des rois et du peuple, et leur prédire les jugemens de Dieu. Il fut un chef de mages, fidèle à Jéhovah, quoique à la cour des monarques chaldéens, et chargé d'une mission extraordinaire. Daniel, à proprement parler, ne fut pas envoyé aux Juifs, mais aux Chaldéens, pour leur faire respecter la toute science et le pouvoir du Dieu des vaincus, et pour répandre dans l'Orient l'attente du *Désiré des nations*.

Le livre que nous possédons sous le nom de Daniel se compose de deux parties fort distinctes. La première (chap. I à VI) renferme des récits historiques sur sa vie. Daniel n'y figure qu'à la troisième personne. Les oracles y sont amenés par le cours de la narration, par l'explication des songes et des prodiges ra-

contés. La seconde partie renferme les six chapitres suivans. Là Daniel parle lui-même; il n'y a plus d'événemens et de récits, mais seulement des visions et des oracles présentés d'une manière directe.

Ce livre offre un aspect tout nouveau à celui qui est accoutumé à lire les prophètes hébreux. Nos observations générales sur leurs écrits, ne s'appliquent plus ici qu'en partie. Dans leur étude, nous avions été conduits à laisser de côté l'appréciation du temps; mais elle devient un des principaux élémens des prophéties de Daniel[1]. Pour la première fois, nous y rencontrons des oracles sous forme de songes. Les prophéties ne sont plus révélées et les visions expliquées par l'Éternel lui-même, mais par des anges, et ces anges, quelquefois génies tutélaires de certaines nations[2], ne sont pas sans rapport avec ceux de Zoroastre. Le langage est bizarrement mêlé de chaldéen et d'hébreu. De plus, ce livre, moins lu des Juifs, comme agiographe, a été étrangement défiguré dans leurs versions, et augmenté d'interpolations fabuleuses, que nos réformateurs ont sagement

1. Voyez cependant les réflexions qui terminent la note P à la fin du volume.

2. Daniel X, 13, 20, 21.

reléguées parmi les apocryphes de l'Ancien Testament.

En revanche, ce livre est bien évidemment celui d'un Hébreu savant, pieux, zélé. On y trouve les mêmes leçons dogmatiques et morales que dans les anciens prophètes, les mêmes allusions à l'histoire sacrée des Hébreux. Cet écrit singulier renferme, en outre, bien des choses faites pour attirer notre confiance et nous persuader de la divine mission de l'auteur! Comment n'être pas frappé de ces célèbres prédictions, dont la forme si précise et l'accomplissement si exact, ont tellement étonné les incrédules de tous les siècles et les rationalistes du nôtre, qu'ils ont voulu y trouver, à tout prix, des impostures faites après coup! — Mais comment supposer, faits après coup, des oracles qui annoncent Jésus-Christ, et que Jésus-Christ a cités? Il en est trois en particulier où l'on ne peut méconnaître le Messie : celui des quatre dominations remplacées par son règne éternel[1], celui du Fils de l'homme porté sur les nuées des cieux[2], et celui des soixante et dix semaines suivies de la destruction

1. Daniel II, 37—45.
2. *Idem*, VII, 13, 14.

de Jérusalem[1]. De pauvres tentatives, à mon avis, ont été faites pour leur trouver un autre sens. D'autres oracles, dans la seconde partie surtout, désignent Alexandre-le-Grand et Antiochus-Epiphanes avec une étonnante clarté, sous une forme détaillée, historique et presque chronologique, étrangère, il faut en convenir, à tous les autres oracles de l'Ancien Testament[2]. C'est de là que, jadis, Porphyre, et plus récemment les critiques modernes, ont pris occasion d'affirmer la fausseté du livre entier, fabriqué, suivant eux, sous le nom de Daniel, au temps d'Antiochus. Mais si l'on démontre que ce livre n'a pu être fabriqué au temps d'Antiochus, s'il renferme d'admirables et clairs oracles relatifs au Messie, ou accomplis en des temps plus éloignés, quel argument n'en résulte-t-il pas en faveur et de son authenticité, et des oracles messianiques, et de la mission du Prophète, et de la Bible, et du Christ!

Le dernier chapitre prédit la résurrection des morts, le jugement dernier et le règne céleste du Messie, pour une époque mystérieuse qu'il serait plus sage de ne pas chercher à déterminer. J'en dis autant des oracles du cha-

1. Daniel IX, 24—27. — Voyez la note P, à la fin du volume.
2. Daniel VIII, 20, 21; X, 20; XI.

pitre VII, expliqués de trop de manières diverses pour qu'ils puissent être regardés comme suffisamment éclaircis, ou faciles à éclaircir. Il en a été de ces divers oracles comme de ceux de l'Apocalypse. Ces obscurités prophétiques, ces nombres précis et pourtant mystérieux, ces voiles qui cachent à demi les grandes destinées de l'Église, et semblent appeler la main assez adroite pour les soulever en entier, ont souvent allumé la curiosité des théologiens. Le grand Newton y esssaya vainement une intelligence, assez puissante pour découvrir les lois de l'univers matériel. Bien d'autres ont entrepris ce travail avec une persévérance qui eût pu être plus utilement employée pour l'Église de Christ. — Ces recherches conduisant à des résultats opposés, défendus avec d'autant plus de chaleur qu'ils étaient plus incertains, ont excité des discussions, scindé des écoles et mis des passions en jeu. Calvin, plus sage, avait évité et même blâmé ces interprétations de mystères, qu'il jugeait ne pouvoir être éclaircis qu'après l'accomplissement. Il craignait, sans doute, et avec raison, que la curiosité ne fût substituée à la piété, l'orgueil à la foi, le fanatisme à la vigilance[1].

1. Voyez *passim*, ses notes sur les oracles de Daniel et sur le

Nous avons dit que l'authenticité de Daniel avait été fortement contestée, et il faut convenir que certaines circonstances étranges du style, le manque de lien de tout le livre, la forme des oracles du chapitre VIII, y avaient donné lieu. Mais quelle que puisse être la force apparente des objections, elles sont bien loin d'être insolubles. On y peut répondre, on y a tout dernièrement bien répondu[1]; et fussent-elles insolubles, des objections de détail, des conjectures plus ou moins probables, prouveraient peu de chose contre des argumens directs et des oracles décisifs. Nous ne devons pas entrer ici dans la discussion savante des doutes et des hypothèses, mais je dois à mes lecteurs quelques réflexions rapides propres à les rassurer sur l'origine de ce livre étonnant.

D'abord cet ouvrage qu'on prétend être plus moderne, supposé, écrit en Palestine, porte d'une manière remarquable l'empreinte de la

nombres qui y sont indiqués. Voici ce qu'il dit à propos de Daniel, XII, 11, 12 : « Quant aux nombres, je ne suis point pythago- » rique, ne trop aigu : et ceux qui exposent ce passage par trop » subtilement, se font moquer d'eux et se rendent ridicules en leurs » imaginations, et amoindrissent l'autorité de ceste prophétie. »

1. Voyez l'apologétique de Sack, et le supplément de Hengstenberg aux introductions à l'Ancien Testament. Voyez aussi les beaux travaux du professeur Jahn.

position particulière de Daniel, de son siècle et de la Chaldée. Il est écrit dans un mélange d'hébreu-chaldaïsant et de chaldéen-hébraïsant; il offre bien des formes et des idées empruntées à la doctrine de Zoroastre, par simple allusion, ou par habitude du langage. Les charges de l'empire y sont désignées par des termes empruntés aux vieilles langues de la Perse. Tout nous y indique un Hébreu, vivant, non-seulement en Chaldée, mais avec des Chaldéens, loin des autres Hébreux, rapproché des hommes puissans et savans de Babylone.

Mais, de plus, comment ce livre eût-il pu être introduit dans le Canon? Comment expliquer cette méprise et cette fraude? Ce livre, fabriqué à l'époque, ou même après l'époque à laquelle on recueillit les livres canoniques, eût été cependant donné et reçu pour l'œuvre du célèbre Daniel. Est-ce là une chose probable? est-elle même possible? Car enfin au temps d'Antiochus, où l'on veut que ce livre ait été écrit, les Juifs instruits et zélés, possédaient déjà, traduisaient même le recueil complet de l'Ancien Testament!

N'ajoutera-t-on aucune foi aux témoignages rendus à ce livre par Josèphe, qui, le reconnais-

sant pour un livre de prophète, affirme[1] qu'il fut montré à Alexandre-le-Grand? par le premier livre des Macchabées, qui y fait allusion[2]? enfin par Jésus-Christ lui-même, qui le cite en nommant Daniel, et en lui donnant, de sa propre bouche, le titre de prophète? Que l'on réfléchisse sur la force de ce dernier témoignage, rendu au livre de Daniel par le Fils de Dieu!

Les oracles frappans que ce livre présente, ceux du moins qui sont relatifs au Messie, ne sont-ils pas à eux seuls une preuve décisive de son origine? Quand nous voyons ce livre désigner d'avance le Messie avec cette clarté, et Jésus lui rendre témoignage avec cette autorité, comment douter encore? Il faut nécessairement admettre que ses oracles, au moins, sont divins et authentiques, et dès-lors, quand on supposerait que quelques additions postérieures se sont glissées dans le reste, il n'en serait pas moins, presque entier, l'ouvrage d'un grand prophète.—Pour moi, j'ai besoin de le dire, ma conviction est entière, et elle l'est depuis l'examen. C'est en pesant le pour et le contre, qu'elle s'est formée; c'est en examinant les nom-

1. Antiquités XI, 8, 5.
2. 1 Macch. II, 60.

mœurs des Hébreux. Malgré sa brièveté, elle instruit et elle édifie. Elle porte le cachet de son exactitude, et dans l'antiquité des détails, et dans la vérité du langage, et dans l'humilité des aïeux qu'elle donne à la famille royale de Juda. Il n'y a rien là qui rappelle un poète de cour ou un généalogiste adulateur. — Le sujet du livre, le style, les choses racontées, tout indique qu'il fut mis par écrit au moment où le règne de David, et les promesses divines faites à sa postérité, donnaient plus d'importance à l'histoire de ses aïeux. On peut donc soupçonner qu'il fut écrit par Gad ou Nathan.

## II. 1 et 2 *Chroniques*.

Ces deux livres n'en formaient qu'un seul, dans l'origine, ainsi que 1 et 2 Samuel, 1 et 2 Rois.

Le but et l'esprit des Chroniques diffèrent notablement de ceux des historiens prophètes. Ce n'est pas tant ici une histoire de l'œuvre de Dieu, qu'un recueil des documens historiques nécessaires pour compléter la restauration. C'est une œuvre sacerdotale, où le culte et les moyens de le rappeler à sa dignité première, sont sur le plan principal. Retrouver les fa-

milles et les fonctions des Lévites, les descendances des Hébreux, développer soigneusement l'histoire de Juda et celle de la captivité, donner aux exilés de retour les connaissances historiques, et les renseignemens nécessaires à leur position nouvelle, tel est le but évident du livre. Le précis de ce qu'il contient, et sa division réelle, suffiraient à le prouver.

1 Chroniques I à IX. Nous avons une première partie uniquement composée des généalogies de toutes les tribus, mais surtout de la royale et de la sacerdotale. Elles s'étendent d'Adam à Zorobabel, et c'est comme un préliminaire de l'histoire.

La seconde partie (1 Chroniques X à 2 Chroniques IX) renferme la vie de David et Salomon, telles à peu près qu'elles sont racontées dans Samuel et les Rois, mais avec de nombreuses additions relatives au temple de Jérusalem, aux préparatifs de David pour le bâtir, aux règlemens de Salomon pour y célébrer le culte.

Enfin le reste forme une troisième partie, et renferme l'histoire de Juda et d'Israël; avec bien plus de détails toutefois sur Juda, qui renaissait de ses cendres au temps de l'écrivain, que sur Israël éteint depuis deux siècles, et

converti, et qui rapporte de l'exil l'amour de son pays et la fidélité à son Dieu.

Le livre d'Esdras renferme deux parties tout-à-fait distinctes pour la forme et le fond. La première, chap. I à VI, raconte le premier retour du peuple, de Babylone en Palestine, sous la conduite de Zorobabel, long-temps avant l'arrivée d'Esdras. La seconde, chap. VII à X, renferme le récit de l'arrivée de la seconde colonie sous la conduite d'Esdras. Un intervalle de trente-sept ans sépare ces deux récits, qui ne peuvent cependant être considérés comme deux ouvrages différens, et qui ont évidemment le même auteur. Le premier, plus rapide, est fait d'après des documens anciens, souvent littéralement transcrits, et dont l'un se retrouve tel quel dans Néhémie. Le second, écrit avec plus d'effusion et de sentiment, est l'expression fidèle des émotions de l'historien. De nos jours on nommerait le premier une chronique, et le second des mémoires.

## IV. *Néhémie.*

Trente-quatre ans après l'arrivée d'Esdras, Néhémie, Hébreu de la captivité, échanson du roi de Perse, vient à Jérusalem continuer l'œu-

vre d'Esdras et réveiller le peuple retombé dans sa langueur. Il n'est ni prophète, ni sacrificateur, ni docteur. Il est un magistrat capable et zélé, et, comme Esdras, il écrit avec l'émotion d'un citoyen dévoué et d'un Hébreu plein de zèle, le récit de ses angoisses et de ses efforts. Livre touchant et vive empreinte de cette époque de restauration, de patriotisme, de luttes et de dangers! Ce livre, très-différent de celui d'Esdras, pour le style et la forme, a d'ailleurs un caractère à lui, qui le distingue fortement de tous les historiens sacrés, et qui rappellerait parfois David et ses Psaumes : c'est le besoin de l'auteur de revenir souvent et naïvement à lui-même, à ses travaux, à son dévouement, à ses périls; d'interrompre son récit, pour se livrer avec abandon à ses sentimens, pour demander à Dieu la récompense de son zèle et le châtiment de ses adversaires.

Cet ouvrage, quoique d'un grand intérêt, présente quelque embarras à la lecture. Cela peut tenir d'abord au peu de méthode de l'auteur, qui entremêle presque au hasard les généalogies, les catalogues et les récits; il a fait, à plusieurs années de distance, deux voyages de Babylone à Jérusalem; cependant il raconte

tout d'une série ses travaux dans cette dernière ville, et il ne parle de son absence qu'à l'occasion de son retour. Mais il y a plus, et quoi qu'on fasse, comme qu'on explique les difficultés de ce livre, il faut reconnaître qu'il a reçu, de mains étrangères, des additions intempestives, relatives, les unes à une époque plus ancienne que l'écrivain, les autres à une époque plus récente. Les critiques de toutes les églises et de toutes les opinions, ont également été contraints d'en convenir. — Les six premiers chapitres et le dernier sont purs de ces interpolations. Les chapitres intermédiaires, quoique composés de fragmens mal réunis et où tout n'est pas de la mai de Néhémie, abondent encore en docume précieux pour les Juifs, et en détails édifia pour nous. Qui jamais a pu lire le chap. II sans une patriotique et religieuse émotion?

## V. *Esther.*

Ce livre est le tableau d'une grande sc historique, qui, dans l'ordre des temps, place avant l'arrivée d'Esdras à Jérusal L'événement, sujet de ce récit, le style, la d position des faits, les caractères, et surtout lui de Mardochée, qui brille de tant de patr

tisme et de dévouement, donnent le plus grand attrait à la lecture de cet écrit. On le croirait une fiction destinée à émouvoir et à charmer, si la vérité des événemens n'était pas suffisamment garantie. — On a fait cependant beaucoup d'objections contre cette histoire, mais toutes ont été solidement et pleinement réfutées. Voici de bonnes raisons de croire à son authenticité.

1° L'absence de toute contradiction, de tout anachronisme, de toute erreur historique.

2° Des allusions et descriptions d'une grande exactitude, quant aux usages et aux mœurs des rois persans de cette époque. A cet égard, les découvertes nouvelles ont toujours ajouté à la preuve.

3° Des rapports frappans de caractère, d'époque, de nom et même de faits, entre l'Assuérus d'Esther et le Xerxès des Grecs.

4° L'auteur en appelle aux annales officielles des rois de Perse, pour confirmer ses récits[1]. Eût-il osé le faire, si son livre n'eût contenu qu'une fiction?

5° Une fête solennelle instituée à l'occasion des délivrances, célébrée soigneusement par les Juifs, dès lors et jusqu'à nos jours.

1. Esther X, 2.

6° La vénération constante et extraordinaire des Juifs pour le livre d'Esther. Dès les temps les plus anciens, ils ont associé ce livre au Pentateuque dans le culte public ; dans les manuscrits liturgiques, dans une tradition superstitieuse sur la destinée future de leurs livres sacrés.

Cet ouvrage est probablement contemporain des faits. L'auteur est inconnu ; aucune tradition ne l'a nommé. On peut seulement affirmer, d'après le style et les formes du récit, qu'il était Juif, qu'il écrivait en Perse, qu'il n'était pas prophète. S'il l'eût été, en effet, la couleur du livre serait sûrement moins exclusivement historique, et plus religieuse. L'auteur n'eût pas négligé de faire ressortir les miséricordes de Dieu et les voies de la Providence[1].

1. Voyez la note Q, à la fin du volume.

## CHAPITRE III.

### Agiographes poétiques et moraux.

### I. *Job*.

Cet ouvrage est, en quelque sorte, une pièce à part dans l'Ancien Testament. Le livre de Job est un poème sublime mais obscur, sur lequel nous n'avons d'autres données critiques et historiques, que les indices fournis par le livre même. Nous ne pouvons lui consacrer ici toute la place qu'exigerait un écrit aussi remarquable par ses beautés et ses obscurités. On trouvera dans une note quelques détails de plus[1].

Le livre de Job est un drame moral et poétique, dont l'action est rejetée dans un prologue et un épilogue en prose. Les leçons occupent l'espace intermédiaire, et sont exprimées dans le langage cadencé de la poésie. Job y soutient

1. Voyez la note R, à la fin du volume. — On peut aussi consulter sur ce livre d'excellentes thèses de M. le ministre Cherbuliez. Genève 1820.

une triple discussion contre trois amis. Ils sont remplacés par Elihu, qui, dans l'intention de l'auteur, est sans doute un envoyé divin; puis par Dieu même qui vient censurer, confondre et pardonner. La gradation du langage et des passions est admirable; la poésie de sentiment, de style et d'images, ne l'est pas moins. La langue est un hébreu mêlé d'arabismes, et pourtant original. Les images, chose digne d'attention, ne sont pas locales mais étrangères, principalement égyptiennes et septentrionales. Les deux grands monstres du Nil, le crocodile et l'hippopotame y sont décrits[1]; il y est question des mers glaciales[2] et même de l'aurore boréale[3]. Il est impossible de voir dans ce livre une histoire exacte. Le récit, les leçons, les nombres, le langage, trahissent un poème, mais composé, peut-être comme Jonas, d'après une histoire véritable. L'auteur et la patrie de ce livre sont complètement inconnus; seulement il paraît clair qu'il ne faut pas les cher-

1. Chapitres XL et XLI.

2. Job XXXVII, 10; XXXVIII, 30.

3. XXXVII, 21, 22. L'hébreu peut et doit se traduire : « Et » maintenant ne voient-ils pas la lumière qui resplendit dans les » cieux? Le vent a passé et les a rendus sereins. C'est du septen- » trion qu'elle vient brillante comme l'or; Dieu est entouré de sa » majesté effrayante. »

cher en Palestine. Le style semble trop différent de celui du Pentateuque, et l'époque de la composition trop postérieure, pour que la tradition qui attribue le livre de Job à Moïse puisse être fondée. Cependant on résoudrait bien des problèmes, en supposant que Moïse l'écrivit dans son séjour de quarante années chez les Madianites. On croit d'ordinaire ce livre d'une haute antiquité, mais on le croit sans preuve, et par un vague respect pour son caractère sublime et mystérieux. Bien des choses, au contraire, doivent persuader qu'il n'est pas plus ancien que Salomon. Son style, ses fréquentes allusions aux Psaumes, la science astronomique et l'état social qu'il suppose, le but surtout et l'esprit du livre. Tout est obscurité dans ce livre étonnant, et plus de cent interprètes divers y ont essayé leurs forces sans l'éclaircir encore en entier. Entre les profondes leçons dogmatiques et morales que donne cet écrit, il en est une principale qui trahit le but de l'auteur. Les maux ne sont pas toujours la punition du crime, et Dieu les envoie au juste lui-même pour le purifier ou l'éprouver. Il y a témérité à vouloir, à ce sujet, sonder les vues du Très-Haut. — Voilà la doctrine, à la fois conséquence et solution de l'énigme posée par

la situation de Job. Elle est dévoilée dans les discours d'Elihu, et dans ceux de l'Éternel; dans les récits de l'épilogue et du prologue, qui nous éclairent sur ce que les interlocuteurs humains ignoraient.

Cette doctrine concourt à fixer la date du livre, long-temps après Moïse. Dans l'échelle des révélations, en effet, ces vérités servent d'intermédiaire entre le mosaïme appuyé sur des rétributions temporelles, et le christianisme sanctifiant et bénissant les hommes par leurs afflictions.

## II. *Psaumes.*

Ce recueil est digne de toute notre attention. La piété qu'il inspire, la poésie dont il brille, les nombreuses questions critiques qui résultent de sa forme, suffiraient pour la captiver. Mais, de plus, les oracles messianiques qu'il renferme, les nombreuses citations qu'on en trouve dans le Nouveau Testament, le grand usage qu'en ont toujours fait l'église juive et l'église chrétienne, le placent à la tête des Agiographes, et méritent que nous nous y arrêtions plus long-temps. Et cependant, à quelle brève et

imparfaite esquisse il faut encore nous borner!

Les cent cinquante petits poèmes dont se compose la collection des Psaumes, sont tellement divers de siècle, d'auteur, de but et de ton, que la curiosité y est sans cesse excitée et rarement satisfaite; pour les éclaircir, il faudrait un livre aussi long que le Psautier lui-même. On ne pourra trouver ici que des généralités.

Rien n'égale la variété de but des divers psaumes. Là se trouvent des hymnes destinés à célébrer tous les attributs et tous les bienfaits de l'Éternel, des cantiques liturgiques à l'usage du culte, des hymnes patriotiques en même temps que religieux; d'autres destinés à saluer l'avènement du monarque et à le bénir au nom de l'Éternel, d'autres composés pour enseigner les leçons historiques ou morales de la foi. Un très-grand nombre ont pour seul but d'exprimer les douleurs du psalmiste, ses émotions religieuses et ses prières. Quelques-uns sont prophétiques, et si nous pouvions en méconnaître la nature et l'accomplissement, il nous suffirait, pour l'attester, de la déclaration de Jésus-Christ ressuscité[1]. Trois, en particulier, me semblent devoir être regardés comme tels, le

1. Luc XXIV, 44.

Psaume II, le XXII et le CX, tous trois de David. — D'autres sont surtout consacrés à demander justice et vengeance ; ils étonnent quelquefois par les imprécations qu'on y rencontre. Mais cela tient souvent à une traduction vicieuse[1]. Ils expriment bien moins d'ailleurs le souhait de la vengeance personnelle, qu'un sentiment de zèle pour la justice divine, dont, sous le mosaïsme, l'impunité des méchans semblait accuser la fidélité et obscurcir la gloire. Remarquons, enfin, que ce sont ici des poésies et non de la prose, des sentimens et non des enseignemens, au milieu des Juifs et non des Chrétiens, sous l'économie de la sanction temporelle et non de la rétribution future.

Le plus grand nombre des Psaumes date du règne de David, mais plusieurs sont du temps de la captivité, et probablement beaucoup d'autres des âges intermédiaires. Les rationalistes ont renoncé depuis peu à en rabaisser quelques-uns jusqu'au siècle des Macchabées. Quoi qu'il en soit, ce recueil a été formé de cinq ou plutôt de quatre collections successives[2]. Les trois dernières ont eu probablement pour but

1. Voyez sur le Ps. CIX, la note S, à la fin du volume.

2. 1° Ps. I à XLI ; 2° XLII à LXXII ; 3° LXXIII à LXXXIX ; 4° XC à CL.

de joindre aux psaumes de David déjà connus, d'autres cantiques du même auteur nouvellement recueillis, et des chants analogues, ouvrage de ses imitateurs. Quelques psaumes se rencontrent deux fois avec des variantes ou des combinaisons nouvelles[1]; il semble qu'on en ait donné une seconde édition, ou qu'on leur ait fait subir quelques changemens pour le culte public. Ainsi quelques psaumes de David ont reçu, au temps de la captivité, une légère addition, destinée à demander à Dieu la restauration de Jérusalem et la délivrance du peuple[2].

Les titres des Psaumes méritent peu de confiance; ils varient suivant les textes et les versions; leur antiquité est toujours douteuse, et leur inexactitude souvent évidente. Il ne faut pas cependant leur refuser une autorité secondaire. Si nous en croyons ces titres, David serait l'auteur de la moitié des Psaumes ou à peu près; mais il en est plusieurs, dans ce nombre, qui ne peuvent être de lui; beaucoup de psaumes sans titre, en revanche, sont probablement son ouvrage. Ses compositions paraissent

1. Le Ps. CVIII est composé des Ps. LVII, 8—12, et LX, 7—14. Le LXX n'est qu'un fragment du XL. Le XIV est le même que le LIII.

2. Par exemple, les Psaumes XIV et LI.

surtout remarquables par une extrême vivacité d'impressions religieuses et contemplatives. C'est là qu'on trouve les descriptions les plus animées de la nature, l'exaltation de la confiance en Dieu dans la douleur, et de la reconnaissance dans la joie. C'est là que se remarquent le plus la succession rapide de la tristesse et de l'espérance, et les accens mélancoliques d'une ame à la fois pieuse, poétique et aimante. Un grand nombre sont de tristes complaintes du fils d'Isaï fuyant devant Saül, ou poursuivi par un enfant rebelle. C'est d'abord, pour l'ordinaire, un cri de douleur exhalé du fond des entrailles. — Le malheureux psalmiste n'a plus de repos, l'ardeur de la colère de l'Éternel consume sa chair, ses amis le fuient en frémissant, et ses yeux se dessèchent dans les larmes. — Mais au milieu de tant d'amertumes, il ne murmure pas, il ne se défie pas, il ne s'adresse pas aux hommes, il ne leur demande pas la délivrance. Son Dieu! il ne voit que son Dieu! C'est en lui qu'il espère, c'est de ce côté que se tournent ses pensées et ses regards; l'amour de son Dieu triomphe de tout. Il priera son Dieu le matin, le soir, et le long du jour, et son Dieu l'exaucera — Tu comptes, dit-il, les battemens de mon cœur, je sais que

tu es mon Dieu. — Puis, déjà soutenu, ranimé par ces pensées, il contemple, il raconte cette miséricorde aussi élevée que les cieux, ces délivrances qui viennent imprévues, relever le misérable du fond de sa fosse. — Alors ému, consolé, transporté par de ravissantes et sublimes perspectives, il voit venir à lui le secours de l'Éternel, et se couche en paix gardé par ses anges; il est déjà sauvé, délivré, victorieux. — Oubliant ses misères, il entonne avec actions de grâces le cantique du salut, plein de joie et plein d'amour, comme si l'œuvre de miséricorde était déjà accomplie. J'exalterai dès le matin, ta bonté, s'écrie-t-il, car tu as été mon refuge et ma haute retraite. — Tu es le Dieu qui me comble de ses faveurs! — Et pourtant il est, comme tout à l'heure, fugitif au désert, trahi par ses amis et ses proches. — Oui, mais il aime, il croit, et il a prié.

Comment s'étonner après cela de l'admirable efficace de ces psaumes, pour consoler dans tous les rangs et à tous les âges, les malheureux qui cherchent en Dieu, comme le psalmiste, le secours et la paix!

Le nom d'Asaph, lévite, chantre et prophète, est à la tête de douze psaumes, d'un genre bien caractérisé, et fort différent de celui de David.

man et Éthan, tous lévites et chantres du temple de l'Éternel; peut-être leur furent-ils seulement remis pour être chantés. Enfin un grand nombre des cantiques du Psautier sont anonymes, et ne sont pas toujours les moins admirables. Le CVII, par exemple, n'a peut-être pas d'égal pour la beauté du plan, l'énergie du sentiment et la richesse de la poésie. Quel tableau que celui de toutes ces misères humaines, qui, dépeintes avec une si douloureuse amertume, viennent toutes successivement sous les yeux du lecteur effrayé, crier à l'Éternel dans les mêmes termes, puis aussitôt soulagées, s'en retournent, chantant de concert sa clémence, dans le même refrain solennel!

De combien de beautés diverses le recueil des Psaumes ne brille-t-il pas, dans son admirable variété! Délicatesse élégante de la poésie descriptive, admiration enthousiaste d'une nature qui parle toujours de Dieu, grandeur des images, véhémence du désordre lyrique, soupirs déchirans de l'élégie, tendre confiance de la piété, douloureuse éloquence du repentir, joies de l'espérance, triomphe et retentissement de la victoire, souvenir patriotique et religieux des anciens jours, sublimité des vues et des leçons divines; la lyre de David fait résonner

toutes ces cordes avec un égal bonheur. Je dis la lyre de David, car quoique le roi-prohète n'ait pas tout composé, on peut dire qu'il a influé sur le tout, par son exemple, par son zèle, par son génie, par ses institutions. Les lévites, les chantres, les prophètes ou poètes inconnus qui, depuis Asaph à Esdras, vinrent chanter au nom de leurs frères les miséricordes et les jugemens de l'Éternel, furent tous plus ou moins ses imitateurs. La poésie à la fois lyrique et religieuse des Hébreux était probablement plus ancienne que David; mais ce prince, le premier, lui a imprimé sa forme et donné l'esprit qu'elle devait toujours conserver. C'est à lui, ce semble, qu'au milieu de cette immense variété de tons, est due l'unité de sentiment dont brille le Psautier, ce caractère de sensibilité, de vérité, de naturel si étranger à la poésie orientale, et même aux élans de l'imagination prophétique; cette mélodie du cœur, si délicate quoiqu'animée, si douce quoique véhémente, retentissement continuel des accens pieux et tendres du roi-prophète.

Aussi ce livre est-il essentiellement le livre de la piété.—Toujours varié, toujours sensible, toujours pieux, toujours élevé, il répond à tous les besoins. Il n'est pas une douleur pro-

fonde, pas une plaie secrète, pas une agitation de l'ame qui n'y puisse trouver son baume et sa prière. Profondément empreint d'amour de Dieu, de confiance, de foi, de zèle, de soumission, il fait pénétrer ces sentimens dans le cœur, il encourage, il fortifie, il console. Admirable témoignage de la haute piété, ce n'est pas assez dire, de l'inspiration divine de ses principaux auteurs! Ce livre participe du mosaïsme par les dogmes qu'il connaît, par la rétribution temporelle qu'il annonce, par l'ignorance où il est encore du pardon des ennemis, mais il s'élève jusqu'au christianisme par l'ardeur d'amour de Dieu et de confiance en lui, dont il est l'expression, l'enseignement et le modèle. Combien les Psaumes causeraient plus d'édification et feraient plus de bien, si au lieu de les étudier dans les imitations versifiées, nécessairement inexactes et défectueuses, adoptées pour le culte protestant, les fidèles prenaient davantage l'habitude de les lire dans les traductions en prose, traductions à la fois bien plus fidèles et plus correctes !

### III. *Proverbes.*

En lisant la collection qui, dans nos Bibles,

porte le nom de Proverbes, c'est-à-dire maximes ou sentences, nous nous rappelons involontairement l'enfance des nations, et ces premier âges de la société, où la sagesse, pour être mieux écoutée et mieux retenue, n'enseignait que par sentences. Le fond, plein d'une délicatesse gracieuse, d'une élégance spirituelle, de bon sens et d'expérienee, montre de plus une civilisation en progrès et même avancée. — Mais ce livre présente mieux que les leçons de la sagesse; il renferme celles de la religion. On y trouve une grande habitude d'observer le cœur humain, une morale fine et pure, de hautes leçons de vertus et de piété. Aussi dans tous les temps a-t-il été beaucoup lu, beaucoup médité, beaucoup mis à profit.

Malgré son apparence décousue, une lecture attentive y fait découvrir plusieurs touts bien distincts, résultats probables de collections successives.

Une première section s'étend du chap. I au IX. Elle se distingue par des formes ingénieuses et même poétiques. On y trouve plus de force et de solennité, des tournures dramatiques et figurées, en un mot, de l'art à lier et faire ressortir les leçons. On a souvent cité l'admirable prosopopée de la sagesse, au chap. VIII.

— Cette section porte le nom de Salomon; très-probablement elle a été, en effet, composée et publiée par lui.

Une seconde section comprend du chap. X au XXIV, sous le nom de *Sentences de Salomon*. Elle ne renferme que des sentences juxta-posées sans aucun lien. Ici encore nous trouvons la sagesse élégante et ingénieuse de Salomon, sans rien qui rende l'authenticité suspecte. On peut croire que c'est un second recueil de sentences fait par Salomon lui-même, peut-être en réunissant aux siennes propres quelques-unes de celles qui avaient cours dès longtemps.

La troisième section renferme le reste du livre, recueilli, suivant le titre, au temps d'Ézéchias. — Elle renferme d'abord (chap. XXV à XXIX) des sentences de Salomon, sans aucun lien, comme dans la section précédente. Puis (chap. XXX) les sentences d'Agur, personnage réel, mais inconnu. Ce chapitre a son style et son cachet à part, dans certaines formes symétriques et numériques, étrangères à l'auteur des Proverbes. — Puis enfin (chap. XXXI), une instruction donnée au roi Lemuel par sa mère. Qui étaient cette mère et ce roi? On ne peut le découvrir, mais ce morceau,

par sa délicatesse, sa grâce et le genre de ses leçons, paraît en effet l'ouvrage d'une femme.

IV. *Cantique de Salomon.*

Je ne sais trop comment parler ici de ce livre, et dans quels détails entrer. Ses beautés poétiques ne sont pas de nature à y être développées, et il faut peu s'étonner que tant de doutes aient été élevés sur son authenticité. S'il n'est pas l'ouvrage de Salomon, il lui est de peu postérieur. Et la nature du style, et divers indices critiques, semblent le rapporter aux temps qui suivirent de très-près le schisme d'Israël. Il paraît que les collecteurs du Canon le crurent de Salomon, parce qu'il parlait de Salomon; le crurent un écrit religieux, parce qu'ils expliquaient ses chants voluptueux par une allégorie; le placèrent enfin dans le Canon, parce qu'ils le croyaient un ouvrage de Salomon et un écrit religieux. Leur autorité est grande sans doute, et nous sommes mal placés après plus de vingt siècles, pour examiner de nouveau le procès qu'ils ont jugé. Toutefois, ils n'étaient pas infaillibles, et il ne faut pas confondre les collecteurs du Canon avec ses auteurs. Dans le cas présent, on est en droit de craindre que

la double opinion qui les décida, ne soit pas autre chose qu'une double erreur. On a mis beaucoup de talent, sans doute, à prouver le sens allégorique de cet écrit; mais on n'a jamais réussi, ce me semble, à plaider cette cause d'une manière décisive, ni même un peu satisfaisante. Les efforts de ce genre, quelque savans et habiles qu'ils puissent être, échoueront toujours contre le sentiment qui réclame. On ne persuadera pas aisément qu'un auteur inspiré ait choisi ce genre d'images, pour enseigner l'amour de Dieu et annoncer Jésus-Christ, et que des leçons de vertu, dictées par l'Esprit saint, eussent été de nature à produire facilement un effet contraire. — Le cantique de Salomon a été peu lu et à peine connu des Juifs des âges suivans; les deux écrivains dont les ouvrages, conservés jusqu'à nous, témoignent des opinions des deux églises juives, Josèphe de celle de Palestine, Philon de celle d'Alexandrie, ne parlent jamais de ce poème, quoiqu'ils le connussent et le tinssent pour canonique. Le Nouveau Testament ne l'a jamais cité.

---

## V. *Ecclésiaste.*

Ce livre aussi présente bien des problèmes mal résolus; plus d'un nuage en obscurcit encore le sens et l'origine.

C'est un écrit philosophique sur la condition humaine et la recherche du bonheur. Au premier coup d'œil, on est frappé dans cette lecture d'un singulier mélange de leçons sceptiques et épicuriennes, avec les enseignemens d'une sagesse religieuse et résignée. En examinant de très-près ces obscurités, on s'aperçoit que Salomon y est présenté comme essayant tour à tour de toutes les théories, et s'efforçant de tirer la vérité de toutes ses expériences. Il converse en quelque sorte avec lui-même, et pèse, l'une après l'autre, toutes les doctrines de plaisir ou de vertu, de passion ou de religion, d'immortalité ou de matérialisme qui l'ont successivement occupé. Puis, concluant à la vanité des joies d'ici-bas, il recommande d'en tirer le meilleur parti, en les choisissant modérées, légitimes, et les goûtant à propos; il veut qu'on les réunisse à la confiance en Dieu, et qu'on s'exerce à cette sagesse religieuse dès les premiers jours de la vie.

Est-ce là effectivement l'ouvrage du monarque renommé par sa sagesse, ou son nom n'est-il qu'un cadre adopté par l'auteur, pour donner quelque chose de plus saillant à ses leçons? —Le style est tellement différent de celui des Proverbes, et même du Cantique, que les critiques inclinent généralement vers cette dernière opinion. De nombreux indices paraissent la confirmer. On la retrouve déjà dans des écrits de docteurs hébreux, et même de docteurs chrétiens des premiers siècles de l'Église. Mais alors quel est le véritable auteur de ce livre? qui l'a écrit? quand? à quelle occasion? pourquoi est-il dans le Canon? — On a fait de nombreuses hypothèses pour répondre à ces questions diverses, mais aucune ne soutient l'examen. — Nous oublierions notre nature d'hommes, et nous comprendrions bien mal celle de la révélation, si, même sur les questions qui touchent à la foi, nous ne savions jamais dire : J'ignore[1].

Ainsi que le Cantique, l'Ecclésiaste a été peu connu, peu lu, peu cité. Il n'est jamais rappelé par Josèphe ni par Philon, non plus que dans le Nouveau Testament.

1. Voyez, sur l'Ecclésiaste, des thèses publiées à Genève 1824, par M. le ministre Geisendorf.

## VI. *Lamentations.*

Parmi les derniers livres du Canon, se trouvent, sous ce titre, cinq chants de douleur, où l'on reconnaît facilement une imitation des complaintes funèbres usitées chez les Hébreux. Ils portent le nom de Jérémie, et tout indique que c'est à bon droit, tant le rapport avec les oracles de ce grand prophète est évident. C'est le même style et le même sentiment; le même amour de la patrie, la même sensibilité plus tendre que courageuse, plus résignée qu'énergique, la même faculté de souffrir; le même genre de poésie délicat, mais faible et n'ayant de puissance que pour exprimer la douleur. Ce sont enfin les mêmes événemens qui émeuvent le poète; seulement, dans les prophéties, ils étaient encore suspendus sur le pays, et menaçaient de loin; mais le temps a marché, et dans les Lamentations, la main de Dieu s'est étendue, et la foudre a déjà frappé.

Un passage des Chroniques[1] nous apprend que Jérémie avait composé des Lamentations

1. 2 Chroniques XXXV, 24, 25.

sur la mort tragique de Josias. Toutefois, ce ne peut être les élégies que nous avons sous les yeux. Il suffit de lire celles-ci pour voir qu'elles se rapportent à la grande et dernière catastrophe qui ensanglanta la ville, profana le temple, renversa le trône et envoya le peuple en captivité. Ces cinq chants ont entre eux une unité évidente de sentiment, de douleur, et même d'occasion. Chacun cependant porte l'empreinte d'une impression spéciale, et ils doivent moins être envisagés comme écrits d'un seul jet, que comme le produit des phases successives d'une même catastrophe. Le ton de ce poème est doux et déchirant, le style sensible et simple n'a rien de solennel; une imagination inépuisable à force de sentiment, toujours variée à force de douleurs, irrégulière comme les mouvemens d'une ame tourmentée, en forme le trait principal.

Ce livre est aussi utile à méditer que touchant à lire, et la douleur amère dont il est empreint, ne lui ôte jamais son caractère édifiant, tant la résignation s'associait profondément à la souffrance, dans l'ame pieuse et inspirée de Jérémie. La Providence, la confiance en Dieu, la bonté de Dieu, l'utilité des afflictions, y sont fortement enseignées; le chapitre

III, en particulier, est une des portions de l'Ancien Testament, dont on a le plus tiré de citations, d'applications et de textes; et, circonstance intéressante, c'est précisément à ses infortunes personnelles que l'auteur a consacré ce troisième chant. Comment n'être pas édifié, n'être pas ému et honteux de ses propres murmures, quand on voit Jérémie, au milieu, pour ainsi dire, de ses cris de douleur, s'interrompre, se recueillir, et faire entendre ce langage si touchant et si *résigné*[1]: « Il est bon » d'attendre en silence que l'Éternel nous dé» livre. Il est bon à l'homme de porter le joug » dès sa jeunesse. Quand ce joug pèse sur lui, » qu'il s'asseie dans la solitude et qu'il se taise! » Qu'il mette le visage dans la poussière; peut» être l'espérance reviendra. Qu'il tende la » joue à celui qui le frappe, et qu'il apprenne » à se nourrir des opprobres[2]! »

---

Nous n'ajouterons rien sur l'authenticité et l'intégrité des Agiographes en général. — Ce que nous avons dit de chacun doit suffire. On

1. Lamentations III, 26—30.
2. Voyez la note [illegible]

remarquera sans peine qu'ils ne peuvent, à cet égard, être mis absolument sur la même ligne que les collections précédentes, et qu'ils diffèrent, de plus, beaucoup entre eux, en garanties et en autorité. Ils participent aux preuves sur lesquelles nous avons appuyé, l'intégrité du Pentateuque et des prophètes ; mais en un moindre degré, parce qu'ils ont été moins lus et moins répandus. Aussi les anciennes traductions de l'Égypte, de la Palestine, de l'Afrique ou de l'Italie, s'écartent-elles ici beaucoup plus librement et plus souvent du texte primitif. Toutefois, il faut le dire pour mettre un contrepoids à ces aveux; dans le texte original, dans l'hébreu que nos Bibles françaises reproduisent exactement, on ne trouve de traces d'interpolations, postérieures du moins à l'époque où le Canon fut fermé, que dans des catalogues et des généalogies. On crut çà et là rendre service en complétant les documens de ce genre, par l'addition de noms successifs, qui, au reste, atteignent tout au plus les temps d'Alexandre ou des Macchabées.

---

## CHAPITRE IV.

### Apocryphes.

Nous n'aurions pas réellement terminé ce qui concerne les livres de l'Ancien Testament, et surtout les Agiographes, si nous ne leur avions opposé les Apocryphes que nos réformateurs ont rejeté du Canon, et que le Concile de Trente y a maintenus. Ces livres, sujets de débat entre les catholiques et les protestans, divisent encore les protestans entre eux. Diverses voix se sont élevées dernièrement dans l'Église réformée, les unes pour les attaquer, comme dangereux et pleins d'hérésies, les autres pour défendre leur autorité et même leur inspiration. Je ne veux nullement entrer au fond de cette discussion, ni faire ici de la controverse; pas même de la critique. Mais la tâche que je me suis imposée m'appelle cependant à faire connaître, en très-peu de mots, tels que je les vois, tels que leur histoire nous les montre, ces livres, qui occupent encore une place dans la plupart de nos Bibles, et sur lesquels beaucoup d'idées fausses ont cours. Ce

sera d'ailleurs rendre témoignage par le contraste, à l'autorité, surtout à l'antiquité des Agiographes.

Quoique compris sous un même nom, ces livres n'ont presque rien de commun. Les uns sont des écrits moraux ou didactiques, comme *l'Ecclésiastique* et *la Sagesse.*

D'autres sont des écrits historiques comme 3 Esdras et les Macchabées.

D'autres sont des écrits fabuleux destinés à instruire et intéresser, comme *Tobie* et *Judith.*

Ce sont quelquefois des écrits supposés, mis faussement sous les noms connus, d'écrivains sacrés et de prophètes. Par exemple, *Baruch*, *4 Esdras*.

Ou bien ce sont de simples additions faites à des livres canoniques, long-temps après leur rédaction. Ainsi *Susanne*, *Bel et le dragon*, *le cantique des trois jeunes gens*, ajoutés à Daniel; des fragmens d'*Esther* ajoutés au livre de ce nom; *la prière de Manassé* ajoutée aux Chroniques, etc.

Ces livres diffèrent, non-seulement par le sujet et la forme, mais encore par le pays d'où ils proviennent; pour les uns, c'est la Palestine, pour d'autres, l'Égypte; par la langue originale qui est ici le grec, là l'hébreu, ail-

leurs le chaldéen. Ce qui les rassemble dans une même classe, c'est que tous ont été exclus du Canon, par les juifs, et pourtant regardés mal à propos comme sacrés, une fois ou une autre, dans l'Église chrétienne; c'est encore que tous ont été écrits pendant les deux derniers siècles avant Jésus-Christ, ou dans le premier après.

### *Ecclésiastique.*

Titre insignifiant d'un livre mieux nommé en grec : *la Sagesse de Jésus, fils de Sirach;* ouvrage composé en hébreu, cent soixante-quinze ans avant Jésus-Christ, et traduit en grec par le petit-fils de l'auteur. C'est une imitation des Proverbes, pleine de grâce, de sagesse et d'esprit, mais souvent plus soigneuse de la politesse des mœurs, que des principes fondamentaux de la vertu. On l'employait dans les premiers siècles de l'Église, pour l'édification et l'instruction des catéchumènes.

### *La Sagesse de Salomon.*

Livre élégant, travaillé avec soin, écrit par un Juif d'Alexandrie, peu avant Jésus-Christ,

à l'imitation de l'Ecclésiaste, comme l'Ecclésiastique le fut à l'imitation des Proverbes. L'auteur prend, au commencement, le personnage de Salomon, comme un cadre favorable à son but; mais dans le milieu et à la fin du livre, il ne songe plus à soutenir ce rôle.

## 3 *Esdras*.

On peut remarquer, en général, sur les Apocryphes historiques, qu'ils diffèrent beaucoup des anciennes histoires sacrées. Ils n'ont plus le caractère simple, pur, élevé, qui distinguait les historiens prophètes. Ils sont pleins d'exagération, et de légendes grossièrement mêlées à l'histoire. Rarement ils ont une couleur à eux; le plus souvent même ils ne forment pas un tout unique. Ce sont, en général, des compilations de fragmens dérobés çà et là. En revanche, la chronologie y est d'ordinaire exacte.

Le livre que nous nommons 3 Esdras[1], et qui porte ailleurs d'autres désignations, n'est pas regardé comme canonique par l'Église romaine, mais seulement par l'Église grecque.

1. Néhémie a été quelquefois nommé 2 Esdras; de là l'Esdras apocryphe a reçu le nom de 3 Esdras.

Ce n'est qu'une traduction postérieure de l'Esdras canonique, avec de grands changemens d'ordre, et des additions empruntées aux Chroniques, à Néhémie, puis à des sources moins pures. Ce livre est en général d'accord avec l'historien Josèphe.

### *Livre des Macchabées.*

Jadis on a regardé comme canoniques, tantôt un, tantôt deux, ou trois, ou même quatre livres de ce nom. Le quatrième est perdu. Les trois autres sont de mérites très-divers, et d'auteurs bien différens.

Le premier est une histoire des persécutions souffertes par les Juifs, de l'an 175 avant Jésus-Christ, à l'an 135. Cette histoire, assez bien faite, a été écrite peu après l'événement, en hébreu, par un Juif connaissant très-bien son pays, et très-mal les nations étrangères.

Le second raconte les mêmes événemens, et de plus, la profanation du temple par Séleucus Philopator. C'est, du moins en grande partie, l'ouvrage d'un auteur inconnu, sûrement postérieur à Jésus-Christ. Cet écrivain trahit une extrême ignorance de l'histoire profane; il con-

## *Baruch.*

Assemblage mal lié de deux écrits très-distincts. D'abord, des prophéties mises sous le nom de Baruch, secrétaire de Jérémie, et précédées d'une introduction historique. — Puis, une prétendue lettre de Jérémie aux captifs de Babylone. L'authenticité de la première partie est invraisemblable, celle de la seconde est impossible. La première n'est pas sans mérite, la seconde n'en a aucun. Toutes deux paraissent écrites assez tard.

## *4 Esdras.*

Ouvrage menteur et malhabile d'un chrétien du troisième siècle. Il n'existe plus qu'en latin. Il est exilé du Canon par toutes les églises; il ne devrait donc pas nous occuper ici, s'il n'était encore imprimé d'ordinaire avec les autres Apocryphes, à la suite de nos Bibles. C'est une série de fausses prophéties, destinées à ranimer le courage des églises persécutées. On y trouve l'imitation perpétuelle d'Ézéchiel, de Daniel et d'Ésaïe; imitation quelquefois belle, souvent languissante et pauvre.

### *Additions à Daniel.*

Les versions grecques de Daniel présentent trois choses de plus que l'original hébreu : le cantique des trois jeunes gens dans la fournaise, l'histoire de Susanne, celle de Bel et du dragon.—Ce sont des additions faites à plaisir, dont l'antiquité et l'authenticité ne sont plus guère défendues, même par les catholiques.

### *Additions à Esther.*

Le texte grec d'Esther renferme huit fragmens étrangers à l'hébreu. Tous sont des amplifications d'école, destinées à donner des détails qu'on eût désiré trouver dans le récit primitif. C'est ainsi que Josèphe et les Juifs d'Égypte aimaient à arranger l'histoire. Ici ces amplifications sont quelquefois édifiantes et vraiment belles. Nous leur devons quelques-uns des plus beaux vers de Racine, mais cela ne les rend pas authentiques. Quelques docteurs catholiques, non-seulement en conviennent, mais prétendent même que le Concile de Trente n'a pas prononcé sur leur canonicité.

### *Addition aux Chroniques.*

La prière de Manassé, pénitent, ajoutée aux Chroniques dans quelques manuscrits grecs, n'a été admise que par l'Église grecque.

---

Ne quittons pas les Apocryphes sans déduire, de ce rapide examen, quelques réflexions générales. C'est en comparant ces livres aux canoniques, que nous nous éclairerons le mieux sur les uns et sur les autres.

Les Apocryphes ont tous été exclus du Canon par les Juifs antérieurs à Jésus-Christ, plusieurs même leur furent entièrement inconnus. Ce n'est que dans l'Église chrétienne, qui lisait les Livres Saints en grec, et c'est même assez tard, que la première idée de leur Canonicité commença à germer[1].

Excepté l'Ecclésiastique, tous les Apocryphes sont l'ouvrage d'auteurs inconnus.

Tous sont plus modernes que les canoniques.

1. Voyez, sur l'admission des Apocryphes dans le Canon, la note U à la fin du volume.

Plusieurs cependant remontent au temps d'Antiochus et ont été écrits en hébreu. Pourquoi n'ont-ils pas été insérés dans le Canon ? N'est-ce pas que le Canon était fermé depuis longtemps ?

Nous avons déjà parlé de la différence de ton qui existe entre les historiens canoniques et les historiens apocryphes. Il en est une autre non moins saillante. Les premiers humilient le peuple pour le conduire au repentir et à la vertu ; les seconds oublient ses fautes et exaltent son orgueil national. Les premiers parlent en hommes de Dieu, et les seconds en hommes de la terre.

Le contraste des Apocryphes et des Canoniques n'est pas moindre quant aux prodiges racontés. Ceux des premiers sentent la fiction humaine ; ils portent l'empreinte de l'amour du merveilleux et de l'imagination des Orientaux. Ceux des seconds ont en général une forme plus simple, une tendance plus morale et plus véritablement pieuse.

A parler en général, une étude approfondie de l'histoire et des antiquités, a diminué les doutes élevés contre l'exactitude et la vraisemblance des livres canoniques; elle a, au contraire, augmenté les objections faites contre les Apocryphes.

Les Apocryphes n'ont été ni conservés avec le même soin que les Canoniques, ni entourés des mêmes respects. Leur texte primitif est souvent perdu; quelques-uns nous sont parvenus sous des formes diverses, et défigurées par des embellissemens successifs.

Ces réflexions ne s'appliquent pas sans doute avec la même exactitude à tous les Apocryphes, non plus qu'à tous les Canoniques. Il est quelques Agiographes, en particulier, qui semblent tenir le milieu entre les uns et les autres. Toutefois le contraste existe, et il était bon de le faire remarquer.

---

# TROISIÈME PARTIE.

## DE L'ANCIEN TESTAMENT ENTIER.

Notre tâche avance. Nous avons examiné les détails un à un. Arrêtons-nous à cette heure devant l'édifice entier pour en reconnaître l'ensemble. Notre plan nous appelle à indiquer maintenant quelques considérations générales, à essayer brièvement quelques études sur l'ensemble du Canon.

Ces considérations seront de deux sortes.

Les premières seront *apologétiques*[1]. Elles tendront à montrer l'harmonie, la beauté, la divinité de l'Ancien Testament.

1. Relatives à la défense des Livres Saints.

Les autres seront *herméneutiques*[1]. Elles tendront à le faire mieux juger et mieux comprendre, à le faire lire avec plus d'édification et de fruit.

1. Relatives à l'interprétation des Livres Saints.

# PREMIÈRE SECTION.

## CONSIDÉRATIONS APOLOGÉTIQUES.

Nous avons en vue des preuves historiques, et des preuves internes.

## CHAPITRE I.

### Preuves historiques.

C'est de l'histoire du Canon que nous voulons parler. Le Canon que nous venons d'examiner, en d'autres termes, notre Ancien Testament, est-il bien en tout le même que les Juifs nommaient l'Écriture Sainte? Est-il bien celui que connaissaient les apôtres, que citaient les

Pères? Comment, par qui, quand a-t-il été recueilli? — Voilà des questions qu'il serait bien intéressant de résoudre, et dont il faut dire un mot. — Si l'histoire ne nous fournit pas une réponse satisfaisante à toutes, elle nous transmet cependant quelques données importantes sur les temps qui ont précédé, consommé, suivi la formation du Canon.

I.

*Temps qui ont précédé la formation du Canon.*

Il résulte de ce que nous avons déjà dit, c'est-à-dire de l'histoire et de l'examen des livres, que le Pentateuque était conservé par les Hébreux dans le sanctuaire, lu, connu, transcrit presque à toutes les époques. Tous les cinquante ans environ, il a été la base et l'instrument d'une réforme religieuse.

Les écrits des prophètes, par la nature même du ministère des auteurs, ont dû être publics et exciter l'attention. Ils mortifiaient l'orgueil national, ils irritaient les passions, ils en appelaient à l'accomplissement, et pourtant ils ont été conservés, respectés, tenus pour divins. L'accomplissement les a justifiés.

L'histoire a été écrite par des prophètes

contemporains. Telle est la source pure et vénérable de nos histoires saintes.

La plupart des Agiographes ont été répandus promptement et reçus avec respect. Plusieurs ont été d'un très-grand usage pour le culte public, l'instruction ou l'édification particulières.

Donc les livres de l'Ancien Testament, en général, étaient habituellement lus, transcrits, comparés; quelquefois annotés par leurs gardiens, presque jamais négligés ou oubliés.

## II.

*Epoque de la formation du Canon.*

Là-dessus nous savons peu de chose. — On a beaucoup affirmé, beaucoup conjecturé, presque rien prouvé. Je ne vois de certain que ceci :

Le Canon a été fait après le retour de la captivité, puisqu'il renferme des livres écrits quatre-vingt-dix ans après Zorobabel, quarante-cinq après Esdras.

Il a été terminé avant l'âge des Macchabées, puisque le petit-fils du fils de Sirach en parle, presque de leur temps, comme d'un ouvrage complet, divisé en Loi, Prophètes et Agiographes, et déjà traduit en grec pour l'Église d'Égypte. Au temps des Macchabées,

d'ailleurs, on regardait l'esprit prophétique comme ayant pris fin en Israël; on n'attendit point, on ne crut point avoir de prophète pendant la terrible persécution d'Antiochus; aucun fanatique ne se crut inspiré, pour soutenir le peuple martyr et prédire la délivrance. Cela ne prouve-t-il pas que l'œuvre canonique et le livre saint étaient regardés déjà, depuis plus d'une génération, comme terminés et conclus?

C'est à plus d'une personne et plus d'une génération, qu'il faut attribuer le travail de recueillir et choisir les livres de l'Ancien Testament. Esdras peut avoir commencé. D'autres ont continué. La tradition des Juifs parle d'une succession de docteurs, sous le nom de *grande Synagogue*. Rien absolument ne garantit leur infaillibilité.

## III.

*Temps qui ont suivi le Canon, ou identité du Canon ancien avec le nôtre.*

Le judaïsme était divisé en deux églises rivales: celle d'Égypte et celle de Palestine. Chacune a produit un écrivain célèbre: Alexandrie Philon, Jérusalem Josèphe. Ce sont deux témoins précieux, qui nous diront peut-être quel

fut le Canon admis dans leurs deux patries.

Philon rend quelque témoignage plus ou moins positif, plus ou moins direct à tous les écrits de l'Ancien Testament, sauf les Chroniques, Esther, Ézéchiel, Daniel, l'Ecclésiaste et le Cantique. Si le témoignage exprimé prouve en faveur des autres, le témoignage négatif ne prouve rien contre ceux-ci, car il peut s'expliquer par le hasard ou par des circonstances particulières à chacun. Le silence absolu de Philon sur tous les Apocryphes, est pourtant bon à remarquer.

Josèphe parle du Canon de manière à persuader que le nôtre est le sien. Il ne nomme pas les livres, mais il les classifie, il les nombre de manière à faire reconnaître tous ceux que nous possédons, et à exclure les Apocryphes. Dans ce qu'il dit, il ne peut rester d'incertitude que sur le Cantique, et peut-être aussi sur l'Ecclésiaste. Encore cette incertitude disparaît-elle en rapprochant Josèphe des autres témoins.

Du second au quatrième siècle, le Thalmud, commentaire officiel et légal des docteurs juifs, connaît dans l'Ancien Testament les mêmes livres que Josèphe et que nous. Ici aucun vague. Quant aux Apocryphes, pas un mot.

Ces témoignages, si forts et si concordans,

peuvent être fortifiés encore par celui des colonies juives, comme perdues dans l'Orient, où on les a récemment découvertes. Elles paraissent s'être établies à la Chine et dans les Indes, aux environs de l'ère chrétienne, ou même plusieurs siècles auparavant. La preuve qu'elles fournissent n'est pas décisive, puisqu'elles ne sont pas restées absolument sans communication avec les Juifs d'Occident. Elle est cependant de quelque poids; car elles déclarent toutes avoir apporté et conservé dans des manuscrits précieux, les mêmes livres saints qu'elles ont retrouvés plus tard entre les mains de leurs frères d'Europe. Rien d'ailleurs ne paraît tendre à infirmer cette déclaration. Je rejette les détails dans une note[1]. Parmi les chrétiens, Méliton, Origène, Jérôme, ne connaissent pas un autre Canon que le Canon actuel. Le reste, disent-ils, est Apocryphe[2].

Justin martyr, plus ancien qu'eux tous, puisqu'il écrivait dans la première moitié du second siècle, homme savant, samaritain converti, ne donne nulle part le catalogue du Canon, mais, çà et là, dans ses écrits, il en cite

1. Voyez la note V à la fin du volume.

2. « Quidquid extra hos est, inter apocrypha esse ponendum. » (Jérôme, *Prologus galeatus.*) Les catalogues de Méliton et d'Origène présentent des variantes légères, dues à des méprises à peu près évidentes.

presque tous les livres avec respect et comme écrits inspirés. Les seuls dont il ne parle pas sont les Juges, Ruth, les Chroniques, Esdras, Néhémie, Esther, l'Ecclésiaste et le Cantique.

A tous ces témoignages, juifs et chrétiens, joignons-en un nouveau bien plus important pour nous, et qui doit faire un article à part, celui du Nouveau Testament.

Nous avons là l'interroger sous deux rapports, comme rendant compte de l'opinion des Juifs, et comme la sanctionnant de son autorité; comme témoin et comme juge.

1° Comme témoin.

Le Nouveau Testament cite, çà et là, tous les livres de l'Ancien Testament, sauf les Juges, Esdras, Néhémie, Esther, le Cantique et l'Ecclésiaste. Ce silence ne prouve rien contre la canonicité de ces livres, mais il permet de présumer qu'ils sont d'une moindre importance, et qu'ils étaient moins employés. Sous ce point de vue seulement, il mérite d'être remarqué, surtout le silence de Philon, de Justin martyr, et d'autres, tombant, comme celui du Nouveau Testament, presque uniquement sur des Agiographes, et toujours sur les mêmes.

2° Comme juge.

Sous ce dernier point de vue, le témoignage

du Nouveau Testament s'agrandit, et mérite une attention toute particulière; il n'est plus relatif seulement à l'identité du Canon moderne avec l'ancien, mais encore à son autorité, à sa divine origine.

En citant les livres de l'Ancien Testament, tandis qu'ils ne citent point les Apocryphes, Jésus-Christ et les apôtres déclarent implicitement que les premiers ont une tout autre autorité, et font partie de l'Écriture inspirée. Cela est d'autant plus clair, que ces appels de Jésus-Christ et des apôtres aux écrits de l'ancienne alliance sont plus fréquens. On en a compté soixante-six dans la bouche de Jésus-Christ lui-même, et deux cent-quarante-deux sous la plume de ses disciples. Quelques-uns, sans doute, sont moins des appels que des accommodations, de simples emprunts de phrases révérées, dont l'emploi devait exciter l'attention et provoquer le respect. Mais il n'en est pas toujours ainsi. Jésus-Christ, en particulier, cite l'Ancien Testament dans un grand nombre de passages, comme autorité décisive et base légitime de la foi. Les apôtres et lui proclament cette autorité expressément, clairement, en parlant aux païens comme aux Juifs, aux hommes à venir comme aux contemporains. Lors même que

la citation peut être taxée d'accommodation, et ne fait pas foi pour le sens du passage, elle fait presque toujours foi pour l'origine et les droits du livre.

Or, comme nous venons de le voir, tous les livres de l'Ancien Testament ont reçu séparément la sanction du Nouveau, sauf un des historiques, qui, par sa nature, prêtait peu aux applications, et cinq Agiographes des plus courts et des moins importans. Cette sanction est particulièrement expresse pour Moïse, Jérémie, Esaïe et les Psaumes.

Outre ce témoignage direct et spécial, le Nouveau Testament en rend un indirect à chacun des livres du Canon, de plus un positif à l'ensemble, par la manière dont il mentionne l'Ancien Testament tel qu'il existait alors. Jésus-Christ en parle souvent comme d'un corps unique et divin[1], sous les noms de L'ÉCRITURE, LA LOI ET LES PROPHÈTES, LA LOI, LES PROPHÈTES ET LES PSAUMES[2]. Enfin, pour couronnement de ce grave témoignage, nous avons un passage po-

1. Voyez, par exemple, Matthieu V, 17-19; XXII, 29; Marc XII, 24; Luc XXIV, 44-47; Jean X, 35.

2. Ces deux dernières expressions semblent confirmer ce que les faits nous démontrent de partout; c'est que la plupart des Agiographes étaient moins connus et moins importans que la loi et les prophètes.

sitif de saint Paul : *Toute l'Écriture est divinement inspirée*[1]. Je ne pense pas, il est vrai, que ces paroles puissent recevoir un sens plus étendu, que les déclarations ci-dessus de Jésus-Christ; on ne peut les regarder comme une garantie de l'inspiration de toutes les pages, de tous les versets, de tous les mots de l'Ancien Testament. Alors, en effet, cet enseignement de l'apôtre serait en contradiction avec trop de faits critiques de toute évidence, qu'après l'examen personne d'impartial ne niera. Saint Paul ne faisait pas de la haute critique, et ne sanctionnait pas les mutilations des Chroniques ou les interpolations de Néhémie; mais il rendait un témoignage solennel à l'origine divine de l'Ancien Testament en général. Si ce témoignage n'est pas de nature à nous interdire toutes les recherches, et à rendre les doutes impossibles sur chaque détail, il doit au moins, ce semble, produire sur nous ces deux effets-ci : d'abord, nous convaincre que Dieu a parlé dans l'Ancien Testament, que nous devons y reconnaître et y chercher sa voix, surtout dans les portions expressément citées et sanctionnées par Jésus-Christ; avant tout, dans le Pentateuque, dans

1. 2 Tim. III, 16.

les oracles des prophètes, et dans certains psaumes prophétiques. Ensuite, nous inspirer pour tout le reste une respectueuse réserve, nous apprendre à ignorer, nous donner le ton modeste, les dispositions respectueuses qui conviennent au critique examinant de pareils faits, en présence des paroles apostoliques.

Ces dispositions ne le dispensent point, sans doute, du devoir de chercher la vérité et de la dire; mais elles doivent influer sur sa manière de la dire. Il ne doit jamais se permettre, en particulier, de retrancher de son chef quelque portion de l'Ancien Testament, quels que soient les doutes qu'il puisse concevoir sur tel ou tel fragment, sur tel ou tel livre. — Le procès a été jugé il y a vingt-deux siècles; comment retrouver maintenant les pièces, et quelle autorité donner à une nouvelle sentence? Les juges n'étaient ni inspirés, ni infaillibles, mais ils étaient rapprochés des faits, et leur décision n'a point été réformée par les auteurs de la nouvelle alliance.

En un mot, le doute sur quelques points est peut-être inévitable, et je le crois légitime; mais pour rayer définitivement du livre saint ce que les successeurs d'Esdras y avaient admis, la lumière n'est pas suffisante, et le droit manquerait.

Quant à la pratique, on ne pourrait blâmer ceux qui feraient un usage inégal des divers livres de l'Ancien Testament, et qui emploieraient moins souvent ceux que le Nouveau Testament n'a jamais cités.

## CHAPITRE II.

### Preuves internes.

Beaucoup d'argumens de détail ont été indiqués dans tout ce qui précède. Quelques considérations générales seulement nous restent à développer.

Commençons par une preuve morale, qui tient en quelque sorte le milieu entre les preuves historiques et les internes.

Je suis frappé du changement qui s'opéra chez les Juifs depuis la conclusion du Canon; j'y crois voir un indice de l'autorité tutélaire et divine qui les avait guidés jusque-là.

Quand l'esprit prophétique cessa en Israël, ce peuple était à jamais guéri de l'idolâtrie; il possédait une loi et une religion très-supérieures à tout ce qui l'entourait. L'esclavage ne l'avait

ni asservi ni humilié, il connaissait le patriotisme, et se soutenait par une puissante fierté nationale. N'avait-il pas de quoi prendre place au milieu des peuples, et faire quelques pas en intelligence, en morale, en civilisation? Le souvenir de ces prophètes qui lui prêchaient jadis la piété du cœur, la pureté, l'humanité, devait, ce semble, être encore efficace pour élargir sa religion. Leurs écrits, lus et relus sans cesse, seront-ils sans influence, et ne le feront-ils pas avancer toujours plus près du Dieu qui est esprit et vérité? Mais non; singulier spectacle! Ce peuple chancelle et ne peut marcher, tant il a besoin de ses anciennes lisières. Chez lui, tout s'altère, faute d'intelligence et de vertu. La dévotion devient orgueilleuse et hypocrite, la religion extérieure et rituelle, les croyances superstitieuses, les mœurs haineuses et grossières. La doctrine religieuse, n'émanant plus d'une source vivante et visible, se dissipe en sectes; la force morale, la vie de ce peuple ont disparu, depuis que la parole sainte, au lieu d'être dispensée par les prophètes, n'est plus qu'expliquée par les rabbins. Quelles explications, bon Dieu! ces commentaires étranges réunissent tous les genres de délire; on y trouve tout, sauf le sentiment religieux, la conscience de la

vertu, l'amour des hommes et le sens commun. Je ne connais pas dans ce monde un plus complet et plus triste contraste, que celui des leçons élevées des prophètes parlant de Dieu à Juda, avec les indignes gloses des rabbins, défigurant à plaisir de leurs grotesques et blasphématoires fantaisies ces belles leçons[1]. Evidemment ce peuple ne vivait, ne pensait, ne marchait que par impulsion supérieure et sous la conduite d'une autorité puissante qui a disparu. Que l'état où son absence le laisse, nous fasse donc comprendre tout ce qu'elle avait de fort, de grand, d'habile et de sacré. Si cette autorité n'eût été qu'une hiérocratie absurde comme on l'a tant prétendu, sa chute eût affranchi les Hébreux d'un joug stupide et flétrissant; la pensée et la lumière fussent revenues, l'obstacle une fois enlevé. — Mais c'est le contraire qui arrive; l'intelligence, la foi, la morale se débattent et meurent dans les ténèbres, dès que les hommes inspirés sont partis. — N'est-ce donc pas qu'ils ont emporté le flambeau? — Il y a là, ce semble, de quoi frapper l'homme impartial. Si cela ne suffit pas à convaincre l'incrédule, il y a du moins de quoi l'étonner, et lui faire pressentir quel-

1. Voyez encore la note K à la fin du volume.

que noble mystère et une haute sagesse, dans ce qu'il traitait avec tant de dédain. Qu'il examine donc, avec conscience et respect, au lieu de plaisanter avec mépris.

Passons maintenant à quelque chose de plus général. Contemplons la révélation juive dans son ensemble, en la rapprochant des révélations précédentes et suivantes. Osons entrevoir les conseils de Dieu; nous serons contraints d'admirer et de bénir.

Le genre humain naît et pèche; il est misérable, ignorant, passionné.—L'homme devient une brute, et pourtant il cache un ange. Il a, dans son intelligence et dans son cœur, le principe d'un immense développement; dans ses passions, une cause toujours active et toujours renaissante de dégradation.

L'homme vertueux pèche. L'homme habile se trompe; l'homme vigilant est surpris; l'homme ardent rétrograde. L'harmonie manque entre les efforts et le succès, entre les intentions et les actes, entre la conscience et la conduite, entre la dignité native de l'homme et sa vie dégradée. Les hommes fondent des sociétés et les sociétés se corrompent. Ils fondent des institutions, et les institutions s'altèrent.

Ils étudient la nature, et ils n'y savent voir que des fétiches. Ils étudient leur propre cœur, et ils n'y pensent trouver que matière et que boue. Ils méditent sur les existences, et ils nient Dieu. — Que de grandeur et que de misères! Quel sera le sort de ce genre humain lancé dans une carrière mouvante, où un succès semble toujours compensé par un revers, une vertu empoisonnée par un vice, une découverte perdue par une erreur.

Il lui faut un guide. Aussi tous les hommes, de tous les pays, ont-ils regardé vers le ciel pour y chercher la main qui pourrait les soutenir. Dieu tendra cette main et donnera la révélation. Non, comme l'eût fait probablement une intelligence bornée, de manière à rendre inutiles la liberté, le travail, la pensée, le temps, anéantissant ainsi les progrès, le bonheur et la vertu; mais de manière à exciter, à développer, à diriger tous ces principes de vie morale.

Ouvrons les yeux et contemplons. Aussi haut que nos regards puissent remonter dans la nuit des âges, nous voyons coexister avec l'homme la révélation, ainsi que le péché. La révélation, remède du péché; la révélation, toujours proportionnée aux forces intellectuelles de ceux qui la reçoivent, toujours calculée de ma-

nière à les faire agir, mais non à leur tenir lieu d'action.

Les patriarches reçoivent des ordres simples comme eux, et en même temps ils sont consolés par d'obscures promesses d'un avenir béni. Dieu leur parle sous la tente, comme un père, comme un ami, dans un langage à leur portée; et ils s'instruisent à la vérité, à la justice, à la fidélité, à l'obéissance; voilà leur morale.—Ils adorent un seul Dieu, immuable, saint et bon, et ils se confient en lui. Sa protection et ses promesses d'un meilleur avenir; voilà leurs dogmes. Ils l'honorent par des holocaustes et des prières; voilà leur culte.

Ainsi, grâce à la première révélation, l'idée de l'unité de Dieu et de la véritable vertu se propage çà et là dans quelques familles saintes, dans quelques régions heureuses. De là elle se répand au loin par mille communications diverses, par des colonies, par des voyages, par les rencontres variées de la vie marchande et nomade. Ces précieuses vérités sont encore bien imparfaites, bien obscures, bien affaiblies; mais elles sont connues et ne périront plus. Grâce à la révélation, le mouvement a commencé, et dans la direction salutaire. Dieu s'est manifesté comme un PÈRE DE FAMILLE à ses ser-

viteurs. C'est la première époque et la première révélation.

Le mosaïsme est la seconde.

La vérité, la foi, vont être réunies, concentrées en une masse solide, lumineuse et organisée. Un peuple est choisi pour dépositaire du théisme. Il reçoit une constitution puissante, une patrie fortifiée, une existence extraordinaire, des révélations supérieures et nationales, une vie artificielle mais énergique, des promesses toujours plus claires et plus brillantes qui dirigent ses regards vers l'avenir; en un mot, tout ce qui est nécessaire, pour qu'il remplisse sa destination. Le théisme est en sûreté. Sa lumière se projettera au loin, associé qu'il sera à la renommée de ce peuple étrange, haï mais connu, méprisé mais célèbre.—En même temps, la morale, le dogme, le culte, ont fait un pas. Causes plutôt qu'effets, ils ont cheminé avec la civilisation, mais non par la civilisation. Ils sont entourés de nuages, et revêtus de formes matérielles et grossières, parce que le peuple, matériel et grossier lui-même, ne pourrait supporter de plus grandes clartés; mais les préjugés sont minés, les principes sont posés, les formes sont transparentes, le feu divin est allumé; l'avenir viendra.

Cependant les passions humaines se déchaînent contre l'œuvre de Dieu. — Vagues soulevées, elles battent, elles minent, elles ébranlent incessamment le majestueux édifice. Mais il ne s'écroule point. — Il ne tombera que remplacé par le temple éternel, qui se prépare en silence dans son enceinte; il ne tombera qu'à l'heure fixée d'avance, et inscrite sur la première pierre. Quand il chancelle, une main divine vient le raffermir sur sa base. Quand cette main se retirera dans le ciel, peu de jours suffiront à le renverser. La religion dont cet antique monument est le sanctuaire, semble immobile, comme le peuple dont il est la patrie. Et pourtant Dieu a voulu que, sous cette immobilité apparente, le peuple, la religion, la pensée, fissent des progrès réels. Il le fallait pour préparer l'avenir; il le fallait par cela seul qu'il y avait là des hommes éclairés par la vérité, échauffés par une religion divine. — Avec les siècles et sous la main des prophètes, la statue de la vérité a grandi; elle a pris un aspect plus céleste et plus pur. Quelques accens déjà chrétiens se sont fait entendre dans le temple de Jérusalem. Écoutez David parler de résignation et d'amour, Job demander une autre rétribution que les peines

et les plaisirs d'ici-bas, Ésaïe fouler aux pieds les cérémonies pour leur substituer la piété du cœur. Cependant une œuvre mystérieuse se prépare, car les prophètes annoncent toujours plus clairement un avenir toujours plus prochain. — Ils viennent, tous à la file, ajouter quelques traits à un tableau commencé depuis des siècles, et pourtant toujours confus. Peu à peu les traits se débrouillent et s'achèvent, une figure divine y attire les regards. — Le peuple s'étonne, attend et espère.

L'heure a sonné, l'édifice tombe. Dieu, qui s'était manifesté aux Hébreux comme ROI, va se manifester enfin comme DIEU, c'est-à-dire comme amour et infini. La seconde époque a pris fin, et la seconde révélation va être remplacée.

Le Christ est donné au monde, parce que le moment est venu où le monde pouvait le comprendre et le recevoir. Le genre humain tout entier est appelé, la révélation complète et dernière est apportée; le sang du fils de Dieu a coulé et la rédemption est proclamée. — Dieu se manifeste tel qu'il est. Les ombres et les préparatifs ont fini, les oracles sont accomplis, la lampe qui luisait dans un lieu obscur, s'éteint aux rayons embrasés du soleil de justice. — Gloire à Dieu, au plus haut des cieux; paix

sur la terre, bienveillance envers les hommes!

Cependant, l'éducation religieuse n'est pas terminée, car la religion nouvelle, la loi parfaite, loi d'esprit et de vérité, allume l'intelligence au lieu de l'éteindre. Elle veut être librement acceptée et par conséquent examinée, chérie et par conséquent éprouvée. Ce sera à l'homme à achever l'œuvre, non sans doute en prétendant ajouter à la révélation divine, mais en travaillant à la mieux saisir, à étudier la religion, à la comprendre telle qu'elle est. Appuyé sur cette religion bienfaitrice, le genre humain va s'élancer dans l'empire de la civilisation, puissance salutaire quand elle se laissera diriger par la loi d'amour, malfaisante et funeste quand elle méconnaîtra ses leçons. Voilà enfin l'équilibre rétabli entre les forces de l'homme et sa tâche; le don de Dieu est complet, l'homme est éclairé, racheté, guidé vers sa céleste patrie, où de nouvelles félicités, de nouvelles lumières l'attendent, quand la troisième époque aura cessé, et que la troisième révélation aura accompli sa mission. Alors Dieu sera TOUT EN TOUS. Ainsi, à l'origine des âges, la révélation, rayon lumineux, jaillissant du sein des ténèbres, laisse apercevoir sur son trône le Dieu de l'univers; puis

toujours plus brillant à mesure qu'il traverse les générations et les siècles, il fait apparaître au genre humain attendri, son Dieu, son Sauveur et sa destinée dans toute leur gloire; et, fleuve de lumière, il inonde enfin le monde entier de sa clarté fécondante.

Qu'admirer davantage dans cette œuvre vraiment divine, de son développement graduel et proportionné, ou de l'accord de toutes les parties, de cet accord harmonique qui, à notre avis, est ici la démonstration d'une céleste origine! Car, enfin, au milieu de toutes ces transformations successives, nous retrouvons bien toujours le même Dieu, la même vérité, la même vertu. Quelle distance d'Abraham roi-pasteur, entouré d'esclaves et de troupeaux, habitant d'une forêt, au philosophe chrétien du dix-neuvième siècle! Eh bien, examinez les simples enseignemens transmis à Abraham ou à Noé, ces rudimens de culte, de dogme et de morale; comparez-les au Christianisme épuré du sage moderne, qui médite avec amour l'Évangile, au pied de la croix, et voyez si vous ne retrouvez pas, là et ici, les mêmes principes de vie et de vérité.—Un Dieu unique et suprême; sa miséricorde, devoir de l'obéissance, con-

fiance en son amour; plaies du péché, nécessité et attente d'une main divine pour les guérir, justice et bonté envers nos frères! — Voilà les traits fondamentaux qui, là comme ici, comme partout, nous font reconnaître la même parole et le même Dieu.—Des accessoires divers, des développemens nombreux et importans, viennent sans doute orner et agrandir le tableau, proportionner la révélation à certains hommes, à certain pays, à certains siècles, enfin au genre humain entier. Mais l'esquisse primitive est respectée, et le plan n'a pas varié.

Si l'accord des enseignemens est admirable, quelles belles leçons leur développement graduel ne nous donne-t-il pas, et quelles lumières le chrétien n'y peut-il pas puiser sur les conseils et les attributs de son Dieu!

Ce Dieu est patient parce qu'il est éternel.— Il ne veut pas, comme nous, devancer les temps, et secouer les fruits avant qu'ils soient mûrs; il veut laisser au temps sa part légitime dans l'éducation de l'humanité, cette part, résultat nécessaire de la nature des sociétés et de l'homme.

Ce Dieu sait proportionner la vérité divine aux besoins, aux bornes de toutes les intelli-

greffée sur l'erreur et l'imposture ; — tranchons le mot, une œuvre humaine ? O vous qui traitez avec tant de dédain les livres de l'ancienne alliance, avant de juger avez-vous examiné ?

---

# SECONDE SECTION.

## CONSIDÉRATIONS HERMÉNEUTIQUES.

Il ne suffit pas à notre but d'avoir fait connaître l'Ancien Testament, ses preuves et la place qu'il occupe dans la révélation. Il faut encore le faire comprendre et enseigner à le lire. J'essaierai, pour cela, de signaler et d'éclaircir quelques erreurs trop habituelles, qui, pour bien des gens, vicient cette étude et en corrompent les fruits. — Au fond, ce sera continuer l'œuvre de la section précédente, car chaque erreur détruite sera une objection résolue.

Ces erreurs me semblent porter, ou sur la manière de juger l'Ancien Testament,

Ou sur la manière de l'entendre,

Ou sur les fruits que des chrétiens doivent en retirer.

---

## CHAPITRE I.

**Erreurs ordinaires dans la manière de juger l'Ancien Testament.**

Il est un point de vue erroné sous lequel on envisage d'ordinaire l'Ancien Testament, et d'où naissent contre lui de nombreuses et terribles objections. Ce point de vue est le résultat d'un principe respectable et fort naturel ; je veux parler de la haute idée qu'un homme religieux se forme d'un livre annoncé comme divin. Dès que le mot de *Parole de Dieu* a retenti à nos oreilles, comme il réveille en nous la pensée de l'Être parfait, devant lequel nos vertus, notre savoir et notre grandeur ne sont encore que souillure, ignorance et bassesse, nous nous attendons à trouver un langage toujours sublime, et des choses toutes pleines de grandeur et d'éclat, dignes, pour la forme comme pour le fond, d'être adressées par Jéhova lui-même aux intelligences célestes prosternées devant son trône. Nous ne réfléchissons pas cependant que cette Parole de Dieu a dû, pour être utile, être

# SECONDE SECTION.

## CONSIDÉRATIONS HERMÉNEUTIQUES.

Il ne suffit pas à notre but d'avoir fait connaître l'Ancien Testament, ses preuves et la place qu'il occupe dans la révélation. Il faut encore le faire comprendre et enseigner à le lire. J'essaierai, pour cela, de signaler et d'éclaircir quelques erreurs trop habituelles, qui, pour bien des gens, vicient cette étude et en corrompent les fruits. — Au fond, ce sera continuer l'œuvre de la section précédente, car chaque erreur détruite sera une objection résolue.

Ces erreurs me semblent porter, ou sur la manière de juger l'Ancien Testament,

Ou sur la manière de l'entendre,

tout entier des leçons utiles; sans doute, devant conduire à Jésus-Christ et être accompli par lui seul, il renfermait d'avance le germe de la religion universelle du Sauveur. Ne fût-ce que par ses rapports avec elle, il est de la plus haute importance pour les chrétiens; mais sa destination immédiate n'en était pas moins de produire un effet déterminé sur les hommes d'un certain temps et d'un certain pays, et voilà ce qu'on ne se dit point assez. Cette vérité s'accorde avec la forme successive, sous laquelle Dieu a donné aux hommes l'ancienne loi. Ne l'oublions pas : *Dieu a parlé* aux ancêtres du Christ, *en divers temps et en diverses manières*. Or *divers temps* demandaient diverses choses, supposaient divers hommes et nécessitaient *diverses manières*. Toutes ces révélations partielles avaient d'abord chacune un but immédiat, relatif au moment et au lieu; puis le but plus étendu, mais encore restreint, commun à l'Ancien Testament entier. Puis elles devaient toutes aussi concourir pour leur part, à la révélation universelle et dernière, qu'elles contribuaient à préparer. Il est aisé, en lisant les livres de l'ancienne Alliance sous ce point de vue, de s'apercevoir qu'il les explique et les éclaircit. Le Pentateuque est des-

tiné à fonder la législation, à constituer le peuple hébreu; les livres historiques à conserver la mémoire des bienfaits et des ordres divins; à instruire les Israélites par l'histoire des jugemens de Dieu sur leurs pères; les prophétiques, à réveiller la piété endormie, à ramener le peuple au poste où Dieu l'avait placé entre les nations; les livres sententieux et moraux, à déduire, à amplifier, à généraliser les vérités qui constituaient l'ensemble de la religion des Hébreux, à les leur rendre présentes, à les leur appliquer. C'est ainsi que tous ces livres sont directement adressés aux Hébreux, se rapportent avant tout à leur instruction, à leur perfectionnement. Ce principe une fois saisi, les difficultés de détail qui peinaient le lecteur chrétien, disparaissent avec sa méprise.

Peut-être il était choqué de la forme peu méthodique d'un livre qu'on lui présentait comme un code religieux, et dans lequel il ne rencontrait aucun ordre systématique, aucun plan clair et suivi. Eh bien, il comprend à cette heure, que Dieu avait choisi l'ordre successif, l'ordre des temps, parce qu'il était le seul qui pût remplir son but, en apportant à chaque génération, précisément la leçon qui

lui était nécessaire, en produisant à chaque instant donné, l'effet partiel voulu par le plan général de la révélation.

Peut-être il s'étonnait de trouver dans l'ancienne loi tant de choses qu'il ne peut s'appliquer, tant de préceptes auxquels il ne peut obéir, tant de leçons qui ne sont pas en rapport avec son intelligence. Il voit, à cette heure, que cette loi était surtout destinée à un autre peuple, à un autre climat, à un autre temps; que c'était là le but avoué de son auteur; qu'il faut donc la juger seulement sur la manière dont ce but a été atteint. Le caractère de cette loi était une intervention continuelle, minutieuse, visible de la Providence; et de ce principe seul découlait un monde entier de conséquences, qu'on ne peut comprendre et juger, sans être soi-même un des Hébreux des temps anciens, ou sans se mettre exactement à leur place[1]. Ne l'oublions pas. Toutes ces choses

1. « Les écrivains du 18e siècle qui ont traité les livres saints des Hébreux avec un mépris mêlé de fureur, jugeaient l'antiquité d'une manière misérablement superficielle, et les Juifs sont de toutes les nations, celle dont ils ont le plus mal connu le génie, le caractère et les institutions religieuses. Pour s'égayer avec Voltaire aux dépens d'Ezéchiel ou de la Genèse, il faut réunir deux choses qui rendent cette gaîté assez triste, la plus profonde ignorance et la frivolité la plus déplorable. » (B. Constant, *De la Religion*, etc. T. II, p. 210.)

étaient calculées, non pour nous, mais pour les Juifs; quelque isolées qu'elles paraissent, elles faisaient partie d'un vaste dessein dont le but était de produire sur les Hébreux une impression profonde, de s'emparer de leurs affections, de leurs habitudes, de leur ame tout entière, et des générations à venir comme de la génération contemporaine. Ce plan existe; il est déposé dans l'Ancien Testament, où, depuis long-temps, il excite l'admiration de ceux qui savent le découvrir et le méditer. Nous l'avons esquissé plus haut; ici, voyons le résultat, et jugeons si le véritable auteur de l'ancienne loi s'y est bien ou mal pris pour remplir ses vues. Au bout de quelques siècles, le peuple juif s'était tellement identifié avec la législation sévère et le culte minutieux qui lui étaient imposés, que cet état de choses était devenu une partie nécessaire de son existence. Il ne pensait, il ne sentait que par sa loi et pour sa loi, il mourait plutôt que d'y renoncer. Déraciné par la foudre, cet arbre antique a été jeté avec violence loin du sol natal; mais, ô prodige! ses rameaux épars et mutilés végètent encore, pleins de sève et de vie, et le Juif exilé conserve, en dépit du temps et de la distance, tout ce qu'il a pu garder des lois et du

culte de ses pères, tant était bien calculée l'impression produite par Moïse il y a plus de trente siècles[1]. Trente siècles !...... publicistes, législateurs habiles, l'entendez-vous? L'œuvre de Moïse subsiste encore après trente siècles! Qui de vous osera se flatter d'un semblable succès?

Peut-être encore, le lecteur chrétien souffrait-il de tant de détails, d'expressions, de récits ou d'images qui lui semblent peu dignes du Dieu de sainteté. Mais cette objection tombe dès qu'il a compris le vrai point de vue de l'Ancien Testament. Au lieu de l'histoire des temps anciens, ces livres devaient-ils donc nous en offrir le roman? Ne devaient-ils pas nous retracer les patriarches tels qu'ils étaient, couvrant la plaine de leurs troupeaux, de leurs

1. « Moïse.... voulut qu'aucun individu du peuple qu'il créa, ne pût avoir une pensée, faire une action qui ne fût prévue et légale; il lia, il incorpora tellement les Israélites aux lois qu'il leur donna, aux pratiques qu'il leur prescrivit, qu'on ne peut les en séparer sans les détruire; il leur fit une existence à part, et les rendit infusibles dans les autres peuples. Avec un livre, il fit une nation qui put subsister sans patrie. Tant qu'une poignée de Juifs existera, la loi et le peuple juif existeront: chacun en est l'exemplaire vivant. Le Juif n'est ni européen, ni asiatique, ni africain; il n'est ni républicain, ni monarchique; en tous lieux et toujours il est Juif et n'est que Juif. » (Massias, *Rapport de la nature à l'homme et de l'homme à la nature*. T. III, p. 171.)

bergers et de leurs tentes, ou bien exerçant une hospitalité rustique sous leur vigne et leur figuier? en un mot, avec leurs mœurs simples et souvent grossières, leurs vertus énergiques et quelquefois sauvages? Et les historiens sacrés, qu'ont-ils fait autre chose? Aurions-nous prétendu que, pour raconter les scènes naïves du monde encore enfant, ils empruntassent à une civilisation avancée les délicatesses inconnues à leur siècle? Si parfois ensuite, dans les véhémentes exhortations des prophètes, nous rencontrons des images qui nous étonnent ou nous répugnent, n'oublions pas que ces livres sacrés s'adressaient, avant tout, aux Hébreux; ce sont les Hébreux qu'il fallait émouvoir, entraîner, et nous sommes mauvais juges des moyens à prendre pour y réussir. Avec la marche des années, la civilisation toujours croissante, épure, si ce n'est les mœurs, au moins les mots. Dans un siècle encore barbare, les historiens de l'Ancien Testament se sont servis, non de notre langage, mais du leur, et l'inspiration divine ne devait pas plus le changer qu'elle ne changeait leur caractère. Si nous avons le sentiment que nos habitudes intellectuelles et religieuses nous feraient, à nous, un besoin de trouver dans les paroles des envoyés

de Dieu, une simplicité moins naïve, et une pureté plus sévère, ne condamnons pas ces hommes pieux qui, s'acquittant avec fidélité de leur tâche, ont parlé la langue de leurs contemporains pour en être écoutés. Reconnaissons plutôt en nous-mêmes, les effets de ce Christianisme qui, pour la première fois, a fait connaître au monde l'idéal de sainteté dont nous éprouvons maintenant le besoin, a rendu le monde capable de le concevoir, et digne de l'admirer. Reconnaissons son influence (et par conséquent les résultats des révélations qui l'avaient préparé), jusque dans ces sentimens relevés, dans cette délicatesse susceptible, dans cette décence craintive d'où partent nos plaintes.

Peut-être enfin la révélation juive semblait quelquefois, au lecteur chrétien, obscurcir la justice du Très-Haut ou accuser sa bonté. Des châtimens sévères, des exécutions sanglantes, la main de l'Éternel toujours prête à frapper, des innocens sacrifiés quelquefois dans la foule des coupables..... Est-ce donc à ces traits qu'il doit reconnaître son Dieu? Mais il s'aperçoit maintenant de son erreur; il restait dans l'étroite enceinte de ses habitudes et de ses idées sensibles; il oubliait le caractère du peuple

juif, les immenses ressources et les vastes conseils du Très-Haut.

Quel peuple que le peuple hébreu! Quel mélange de stupidité farouche, d'orgueil et d'opiniâtreté! En vain les merveilles les plus grandes frappent ses oreilles, étonnent ses yeux, elles n'ébranlent point son cœur! Pour le soumettre à la loi, pour le contraindre à être heureux, il faut que l'abîme soit ouvert sous ses pieds, que la foudre retentisse sur sa tête. Si le sang coule, si les éclairs de Sinaï déchirent la nue, si Dathan est enseveli vivant dans les entrailles de la terre, alors, mais alors seulement, il s'humilie, il obéit. Eh bien, dans sa miséricorde, l'Éternel arrête d'employer la voie qui seule peut le toucher. Aidé de la terreur de ses jugemens, il l'éclaire, il le sanctifie, puis il le lance au travers des siècles pour accomplir sa tâche: qu'y a-t-il donc là qui semble indigne de la justice de Dieu?—Les innocens, dites-vous, les innocens sont punis avec les coupables..... Prenons garde : nous faisons une méprise trop commune et cependant étrange. Nous confondons la position et les droits du Dispensateur de la vie et de l'éternité, avec la position et les droits de ces juges impuissans, auxquels la société humaine confie

un instant le pouvoir de punir, et jamais celui de récompenser. Ah! ceux-ci sans doute qui ne peuvent ni rappeler à la vie, ni dédommager leurs victimes, n'useront jamais avec trop de scrupule et de timidité, du droit terrible qui leur fut remis. — Mais en est-il de même du Dieu qui fait vivre et qui fait mourir? Quoi? celui qui appelle tous les enfans d'Adam à rendre leur dépouille à la terre ou plus tôt ou plus tard; celui qui les a faits, qui leur a mesuré, d'après son bon plaisir, leur portion d'existence, ne pourrait, sans injustice, retirer du monde un innocent dans un moment plutôt que dans un autre, lorsque cette mort serait nécessaire à l'instruction des contemporains, et devrait leur paraître juste! lorsqu'elle serait le moyen de les détourner du crime! Dieu voulait que les témoins du supplice le regardassent comme le châtiment d'une faute, et la faute comme digne de mort; voilà tout ce qu'il nous est permis d'affirmer, mais rien ne nous prouve que ce Dieu ait réellement voulu punir. — Que savons-nous si cette mort n'était point une récompense[1]?

1. C'est ici le lieu de relever une méprise fréquente, à l'occasion des récits de l'Ancien Testament.

En reconnaissant les livres historiques des Hébreux pour sacrés,

## ARTICLE II.

On paraît supposer, en second lieu, que la morale de l'Ancien Testament doit être d'une perfection absolue, et ses enseignemens d'une exactitude mathématiquement philosophique. On devrait se demander, avant tout, si dans ce cas les Hébreux auraient compris et obéi. L'Ancien Testament, en effet, était destiné à les constituer et à les instruire, et non pas à donner à la terre un témoignage à tous égards accompli, des pensées et des perfections divines. Dieu n'est pas un ouvrier qui ait besoin de faire connaître son talent par un chef-d'œuvre inutile; mais dans l'Ancien Testament, si j'ose employer cette image, il se montre sem-

les chrétiens ne prétendent pas regarder comme louables ou excusables tous les faits qu'ils racontent, et que les Hébreux contemporains n'étaient pas le plus souvent assez avancés pour juger, mais ceux-là seulement qui sont disertement loués par les écrivains. Encore ces faits ne sont-ils bien souvent présentés comme dignes d'approbation, qu'en partie, ou relativement à l'intention, au temps, au lieu, à la nécessité, au but spécial de la religion juive, à la mission du peuple qui l'avait reçue, ou à sa grossièreté. Cela paraît si clair, qu'on jugera peut-être cette note superflue. Malheureusement elle ne l'est pas, ainsi qu'il serait facile de le prouver par les attaques diverses dont l'ancienne révélation est encore l'objet.

blable à un mécanicien de génie, qui compose pour un résultat déterminé la machine la plus propre à l'atteindre, et qui n'a garde de la compliquer par des ornemens sans but, ou par une nuisible symétrie.

Élevons-nous à une image plus rapprochée encore de la vérité, et moins indigne du Très-Haut. Quand Dieu décide de se révéler à l'homme, non sans doute pour éblouir les humains de l'éclat de sa gloire, ou pour manifester cette grandeur incompréhensible, que des êtres créés ne pourront jamais mesurer, mais pour le salut et le bonheur de sa créature, mais par amour et par pitié; pourrait-il ne pas imiter le père, à la fois ingénieux et tendre, qui développe avec bonté les idées imparfaites de son fils, et se met à sa portée pour en être compris? Prenez le plus grand philosophe, le savant le plus distingué de l'univers; écoutez comment il instruit l'enfant qui lui doit le jour, et dont l'avenir lui inspire un si pressant intérêt: vous ne vous apercevrez de la supériorité de son génie, qu'à la plus grande simplicité des expressions, qu'au soin de sacrifier leur exactitude à leur clarté, qu'au choix adroit de ce que l'enfant peut comprendre et de la tâche qu'il peut accomplir. Voilà l'image de Dieu

parlant à l'homme. Et quel homme saisirait sa révélation, si elle nous dévoilait la vérité dans sa majestueuse étendue? Quel zèle ne serait épouvanté, s'il nous imposait la vertu absolue, telle que sa pensée la contient? Bien plus; par cela seul que Dieu emploie les idiomes humains pour se faire connaître aux hommes, n'en résulte-il pas qu'il accommode cette révélation à leur faiblesse, car où les langues des mortels trouveraient-elles des mots, en rapport avec cet ordre de choses supérieur et parfait?

Cela sera mieux compris encore, si l'on se demande de qui se compose la majorité de ce genre humain, auquel la révélation s'adresse. Elle se compose de la classe inférieure, et cette portion de la société n'est pas seulement la plus nombreuse; elle est encore la plus misérable, la plus ignorante, la plus dénuée, celle à qui les directions divines étaient par conséquent le plus nécessaires[1], ou qui avait du moins le plus

1. Je désire qu'on ne se méprenne pas sur le sens de cette expression; à Dieu ne plaise que je regarde la révélation comme peu nécessaire à qui que ce soit, fût-ce au premier sage du monde. Je pense, au contraire, que celui-ci en sentira le besoin plus vivement qu'un autre, par cela même que son intelligence est plus vaste et plus active. Mais on m'accordera, je pense, que Dieu avait plus fait cependant pour Socrate et Platon, que pour les portefaix du Pyrée ou les ilotes de Lacédémone, et que ces pau-

de titres à les obtenir. Cela prouve clairement que la révélation, tout en conservant assez de sublimité pour exciter l'admiration des esprits les plus relevés, assez de profondeur pour fournir toujours de nouveaux alimens à leurs méditations, assez d'exactitude pour ne jamais égarer et pour être toujours salutaire, a dû cependant se proportionner, à certains égards, aux bornes de l'intelligence du grand nombre. Sans cela, elle fût devenue, comme nos distinctions sociales le deviennent souvent, un nouveau privilége réservé à ceux qui sont déjà privilégiés, et c'est *aux simples et aux enfans*, que Jésus-Christ remerciait son Père de s'être révélé de préférence.

Ces principes sont incontestables; mais combien ne deviennent-ils pas plus évidens encore, quand, au lieu de parler de la révélation en général, nous les appliquons plus spécialement à l'ancienne loi!

L'Ancien Testament s'adressait à des Juifs, peuple à peine civilisé, dépourvu de docilité, d'intelligence, à un point extrême. Cette na-

vres victimes de l'organisation sociale, semblent, par leur ignorance, leur malheur, leur corruption et leur nombre, avoir dû trouver encore plus de compassion dans le sein de *notre Père qui est aux cieux*.

tion, de plus, par suite du but même que Dieu se proposait en la constituant, n'était point destinée à une civilisation progressive; elle devait rester presque stationnaire. La législation mosaïque ne lui imprimait pas le mouvement et ne l'animait pas du feu sacré; elle la fixait au contraire, la saisissait, pour ainsi dire, pour la pénétrer à toujours de son suc, la transformer comme la femme de Loth en une statue immobile et durable. Il ne faut donc pas nous étonner si les enseignemens et les préceptes que reçurent les Hébreux, sont quelquefois au-dessous du niveau que le christianisme nous a fait prendre; si la polygamie, le divorce, la vengeance, l'esclavage, sont tolérés chez des hommes roides de col et durs de cœur; si Moïse, tout en leur donnant une idée réellement exacte et philosophique des attributs divins, entoure cette idée auguste d'images brillantes, mais nécessairement inexactes; s'il place le trône de ce Dieu au sein d'une flamme resplendissante, ou d'une vive lumière; s'il promet que l'Éternel marchera devant les enfans d'Israël, ou s'il annonce, comme une menace, qu'il ne fera qu'envoyer son ange. Pouvait-il donc faire tout à coup six cent mille philosophes, de ces six cent mille nomades à peine échappés de l'esclavage?

Non, ce n'est pas dans un sublime idéal de vérité et de vertu, sans rapport avec notre faiblesse, sans utilité pour des êtres bornés et finis, que nous devons chercher et reconnaître l'inspiration divine; ce sera bien plutôt dans une condescendance indispensable pour les limites de nos forces et de notre intelligence. Ce qui fera toujours briller le caractère divin de cette condescendance, c'est qu'elle ne sera jamais de nature à dégrader la foi, à faire reculer l'intelligence ou à souiller la vertu; mais, au contraire, à avancer les progrès de toutes trois[1].

ARTICLE III.

Enfin, on se représente souvent l'inspiration, comme faisant subir aux hommes saints une transformation complète, leur ôtant non-seulement leurs erreurs, mais encore leurs habitudes et leur caractère, et remplaçant toutes leurs idées antérieures, toutes leurs connaissances acquises, par l'action unique et toute puissante de l'Esprit divin. Puis on s'étonne qu'une inspiration de cette nature, laisse sub-

1. Voyez encore, à ce sujet, ce qui a été dit dans la première partie, sur la morale de Moïse.

sister, çà et là, dans l'Ancien Testament, les traces des goûts, de l'éducation, des connaissances imparfaites ou des préjugés des auteurs. Mais l'objection que l'on tire de là contre ce livre, est nulle, parce qu'elle repose sur un principe faux.

*Toute l'Écriture est divinement inspirée*, c'est elle-même qui le dit; mais elle nous dit aussi, et si ce n'est pas en tout autant de termes, elle nous le prouve bien réellement du premier au dernier verset, que cette inspiration divine n'avait pas les effets qu'on se plaît à lui supposer. Elle rectifiait sans doute les idées de l'auteur sacré, elle dirigeait ses actes, elle épurait ses connaissances, elle accroissait ses facultés; mais elle agissait à des degrés différens, suivant les hommes, les temps et les ministères; toujours elle laissait plus ou moins à l'objet de ces glorieux priviléges, les résultats de ses travaux, de son éducation, de ses habitudes intellectuelles et morales. En un mot, l'inspiration le développait sans le métamorphoser. Pour montrer comment cette vérité résulte de toute l'Écriture, comment elle y est écrite à chaque page, prouvée par les raisonnemens et le ton de chaque auteur, par la forme et le style de chaque livre, il faudrait plus de place que nous ne pouvons en consa-

érer dans cet ouvrage à cette intéressante recherehe. Je prie donc mes lecteurs d'admettre cette doctrine comme un lemme, dont il leur sera facile de trouver eux-mêmes la démonstration; il leur suffira, pour l'obtenir, de la chercher dans la Bible, en lisant quelquefois la Parole sainte sous ce point de vue, et en apportant à cet examen, du bon sens et une entière bonne foi[1].

En attendant, remarquons avec quel succès cette manière de concevoir l'inspiration, achève de faire disparaître les ombres du code sacré. Y rencontrons-nous quelquefois (en matières de peu d'importance), des narrations incomplètes, des expositions peu méthodiques, des vestiges d'opinions contemporaines, de légères contradictions historiques? — Tout cela est expliqué par les habitudes individuelles de chaque auteur, ou par la source première de ses connaissances, et tout cela ne contredit point, n'affaiblit point l'inspiration, puisqu'elle conserve toute sa force pour ce qui tend, d'une

1. J'ai développé un peu davantage la même idée dans mon *Essai d'une Introduction critique au Nouveau Testament*, p. 394-401. Voyez, sur les preuves de cette vérité, des thèses remarquables publiées à Genève en 1824, par M. A. M., *sur la nature de l'inspiration des apôtres*.

manière plus directe à l'enseignement de la foi. Josué peut croire que la terre est immobile, ou le psalmiste que l'aigle centenaire reprend une jeunesse nouvelle; peu importe : le premier n'en sait pas moins que sa voix obtient un miracle, et la miséricorde que chante le second n'en est pas moins certaine. Ce point de vue une fois admis, nous ne sommes plus surpris de voir chacun des écrivains sacrés, nous apparaître avec son style et son caractère propre. Ésaïe se distingue d'Ézéchiel, David de Moïse, lors même qu'ils composent des écrits analogues; chacun porte encore l'empreinte de ses habitudes et de son siècle. Mais en vain se montrent-ils divers, indépendans et originaux; dès qu'il est question de ce qui doit éclairer et sanctifier les hommes, conduire ou constituer le peuple, ils tendent réellement au même but; la différence de leurs points de vue, fait seulement atteindre à la fois ce but par des routes diverses. Si le Dieu qui les conduit, veut exciter leur action bien plutôt qu'agir à leur place, je m'aperçois que, toujours semblable à lui-même, il suit, jusque dans les voies de l'inspiration, la marche qu'il a choisie pour celles de la grâce et de la nature; mais je n'en reconnais pas moins visiblement son œu-

vre. J'en découvre même d'autant mieux une direction surnaturelle, tant l'infirmité de ces écrivains, l'incapacité de leur nature, les bornes de leurs idées propres, contrastent avec les choses divines qu'ils sont pourtant chargés de proclamer.

Si mes lecteurs m'ont compris, ils sauront appliquer d'eux-mêmes les principes de ces trois sections aux objections de détail.

---

## CHAPITRE II.

### Erreurs dans la manière d'entendre l'Ancien Testament.

J'ai en vue, dans ce chapitre, deux erreurs faciles et fréquentes, fruits d'une foi peu éclairée et source d'une multitude d'objections.

---

### ARTICLE I.

*Sens absolu.*

Il est assez ordinaire de chercher à l'aveugle, dans l'Ancien Testament, des préceptes et des enseignemens immédiatement applicables à

nous ou à notre temps; d'y voir, en un mot, sans distinction, le code qui nous régit et la vérité qui nous éclaire. C'est encore là une suite des fausses idées combattues dans le chapitre précédent; c'est en particulier une conséquence assez naturelle, de la croyance à une inspiration absolue de tous les versets et de tous les mots. Ainsi, cette méprise est réellement éclaircie et cette erreur réfutée par ce qui a été dit plus haut. Toutefois, il sera bon d'ajouter ici quelques réflexions rapides. Attribuer à l'Ancien Testament une autorité absolue, est une chose contraire à l'intention de Dieu, car elle est contraire aux faits. Il suffit de lire ces livres dont on abuse, de les comparer avec les circonstances où ils furent donnés, de les rapprocher enfin du Nouveau Testament, pour voir que Dieu parlait à certains hommes pour un certain temps, et leur donnait de vérité, juste ce qu'ils pouvaient en supporter. Nous qui, plus favorisés, avons dans le Nouveau Testament des lumières plus parfaites, des principes universels, irons-nous rappetisser ses enseignemens, en les faisant entrer de force dans le moule étroit, façonné pour l'intelligence des Hébreux? Loin de là : c'est l'Ancien Testament qu'il nous faut expliquer par le Nouveau, et non pas le Nouveau

par l'Ancien. Jésus Christ est venu accomplir la loi et les prophètes, mais non pas les recommencer. Au fond, tout le monde convient de ceci en théorie, mais on s'en écarte sans cesse dans la pratique. On cite, on applique telle menace des prophètes, tel précepte du Deutéronome, telle déclaration de l'Exode, avec la même confiance que si cette menace n'eût pas été adressée au seul Juda, ce précepte, lié à la loi lévitique, cette déclaration du Dieu fort et jaloux, destinée à des ames qui ne pouvaient encore saisir le Dieu de l'Évangile. — Retenons le bien : c'est dans l'Évangile qu'est notre règle à nous, et ce n'est que confirmés, acceptés, développés par l'Évangile, que les enseignemens de l'ancienne alliance peuvent s'appliquer directement. Prenons garde de désobéir à Dieu par excès de fidélité, et de méconnaître sa parole, par un zèle irréfléchi à en adorer les moindres *iotas*.

Il y a plus. C'est en remettant l'Ancien Testament à sa place, en l'étudiant sous son vrai jour, qu'il nous apparaîtra dans toute sa beauté. Pour l'admirer, il faut le voir tel que Dieu l'a donné, en rapport avec les temps et les hommes du temps. Si nous le déplaçons, si nous l'appliquons à toute heure à nous, chrétiens

de l'Évangile, et des quatre parties du monde, si nous le torturons pour le mettre en rapport précis, non avec ceux à qui Dieu le destinait, mais avec ceux auxquels il a voulu donner mieux et plus, nous l'éclairons d'un faux jour, nous changeons ses proportions, nous faisons disparaître son harmonie et sa grandeur, nous appelons les objections, les doutes et les dédains. — L'ensemble, l'accord, le développement des révélations, chacune à sa place et en son temps, faisaient tout à l'heure battre notre cœur d'admiration, et circuler la foi dans nos veines; changez ces rapports, oubliez ces développemens, mettez l'Ancien Testament sur le même plan que le Nouveau, les beautés s'évanouissent, les preuves se métamorphosent en objections, et l'œuvre divine est méconnaissable.

---

### ARTICLE II.

*Sens typique.*

Une autre erreur non moins commune et du même genre, consiste à chercher partout dans l'Ancien Testament des types de l'Évangile. Si nous en croyions certains docteurs, les patriar-

ches seraient des types de Jésus-Christ; l'histoire des Hébreux, un type de celle de l'Église; les lois de Moïse, le type des dogmes chrétiens; tout deviendrait emblème dans cet Ancien Testament, où l'on veut de force lire le Nouveau.

Vraie ou fausse, cette méthode d'interprétation ne peut être de peu d'importance. Elle change toute la face de l'Ancien Testament, l'esprit dans lequel on le médite, les règles de son interprétation, les leçons qu'il donne, les conséquences à en tirer; il y va du tout au tout. Il importe donc de fixer ses idées à ce sujet.

Remarquons d'abord que ce système aurait besoin d'être bien prouvé pour être admis, tant il semble étrange. — Cette histoire qui est double, ces lois qui sont des oracles, ces hommes dont l'action, la conduite et le sort sont déterminés d'avance, non pour leur bonheur et leur vertu, mais pour un but étranger et lointain; cela sans doute n'est pas impossible à la puissance divine, mais tout cela est bien invraisemblable et semble peu en rapport avec le but proposé; tranchons le mot, peu digne de Dieu.

Si nous examinons de plus près ce système, nous sommes frappés de son danger. Quelle carrière ouverte à l'imagination, et comme

chacun va tordre à son gré cette parole qui pourtant est *la vérité!* qui, à ce titre, a mission de *sanctifier* les hommes! Où s'arrêter, quelle règle suivre, quelles limites saisir dans ce genre d'interprétation? A la parole inspirée, voilà que chaque docteur ajoute un commentaire à sa guise; égaré par une imagination pieuse, peut-être, mais déréglée, puisqu'on lui permet d'inventer, et qu'on ne la soumet à aucune méthode, il est libre en fait d'arranger, de construire, d'embellir à son gré. Est-il possible que, traitée de la sorte, la révélation ne finisse par être obstruée d'échafaudages chancelans, inutiles et difformes? — Les faits parlent; ouvrez au hasard les Pères qui trop souvent affectionnent ces allégories, et les docteurs modernes qui les imitent[1]. N'y a-t-il pas là de

1. Voici un échantillon, par exemple, de la méthode de saint Augustin : « Le Fils de Dieu, dit-il, est appelé la Vigne, car c'est » lui qui était figuré par la grappe de raisin que les deux espions » rapportèrent de Canaan, suspendue à un bâton, pour marquer le » Sauveur suspendu à la croix. » Voyez *Enarrationes in Psalmos*, tome VIII de ses œuvres, p. 20, édition de Plantin. Ailleurs, il renchérit encore sur cette allégorie. Les deux hommes qui portaient la grappe représentent les juifs et les païens; celui qui allait le premier, tournant le dos au raisin, est l'emblème des Juifs qui ont précédé Jésus-Christ, et lui ont tourné le dos et non le visage, comme Dieu s'en plaint (Jérémie II, 27); les païens, au contraire, qui ont embrassé le christianisme, sont figurés par celui qui mar-

quoi repousser l'homme droit et judicieux qui, dans la parole de Dieu, cherche ce que Dieu a dit, et le cherche en sincérité de cœur? Pour trouver la vérité, il avait eu soin de dépouiller les préventions, de revêtir des dispositions sincères et sérieuses; puis, se mettant à l'œuvre en conscience, il a pesé les mots, comparé le contexte; il voit enfin le sens se dérouler clair, positif, en rapport avec le livre et l'occasion, avec l'homme et avec Dieu. — Mais point; on lui défend de poursuivre, et on lui intime à la place une interprétation étrange, éloignée, extraordinaire, qu'aucune méthode ne peut découvrir ni démontrer, qui échappe à toutes les règles, confond toutes les idées, et pour laquelle le bon sens et l'esprit clair sont des obstacles au lieu de secours! — Que fera-t-il? Il court risque de rejeter le livre avec le commentaire, ou bien, pour comprimer les doutes, il renonce à tout examen et étouffe sa raison. Les ennemis de l'Écriture l'ont souvent accusée d'obscurité, en voyant la diversité des inter-

chait le second en regardant la grappe (tome X, p. 288, Serm. C). Franchement, cela ressemble beaucoup aux commentaires des Rabbins. De part et d'autre, il y a imagination désordonnée, absence de raison et de goût, et oubli des véritables beautés des Livres Saints.

prétations positives et littérales, que les passions de parti essayaient d'en donner. Que serait-ce, si cette manière de la commenter était généralement adoptée! Cela est d'autant plus affligeant, que cet abus conduit à un autre; l'imagination, une fois en jeu, n'a plus de motif de s'arrêter, et du sens typique on n'a guère manqué de passer au double sens. On a donné à la fois deux sens, plusieurs sens, tous les sens possibles, à un même passage. Le merveilleux une fois introduit dans les mots mêmes de la Parole, au lieu de rester dans les révélations et les faits, on l'a commentée par l'imagination, à peu près comme les Scribes que censurait Jésus-Christ; on a voulu rédiger la loi de Dieu sous une forme équivoque et ambiguë qui flétrirait une loi humaine, et sur cette Bible, œuvre du Très-Haut, resplendissante de sa gloire, on a profondément imprimé le large et obscur cachet des erreurs et des passions humaines[1].

En effet, avec cette méthode, il n'y a plus de vérité, car le sens est cherché au hasard,

1. Calvin, dont le bon sens, quelquefois si remarquable, a souvent combattu d'avance les exagérations de ses successeurs, commentant 1 Cor. X, 11, a grand soin d'expliquer ce verset dans le sens d'*exemples* et non de *types*, et il ajoute: « Je scay bien que les » autres philosophent plus subtilement sur ces paroles. Mais il me » semble que j'ay compris l'intention de saint Paul. »

ou plutôt tiré au sort, par la seule imagination. Il n'y a plus de beauté, car l'ensemble et l'harmonie, la suite des conseils de Dieu, la sensibilité simple et pure des poètes, l'attrait touchant des histoires, et par-dessus tout, la vérité, la vérité positive et persuasive, disparaissent sous ces nuages obscurs et agités. Aussitôt les doutes arrivent et se multiplient dans les ténèbres. C'est un moyen trop sûr de faire dédaigner l'Ancien Testament. — Quand les pédans des siècles passés eurent transformé l'Iliade et l'Énéide en recueil d'allégories, les admirateurs disparurent, et les contempteurs de l'antiquité arrivèrent en foule.

Mais on s'appuie sur une autorité inspirée. C'est l'Écriture elle-même, nous dit-on, qui recommande et pratique cette méthode. Elle fut celle des apôtres.

Cela n'est point exact. Pas un seul passage du Nouveau Testament n'autorise ce mode d'interprétation d'une manière générale[1]. Dans quelques-uns, il est vrai, les écrivains sacrés semblent l'employer, et par conséquent, le justifier. Mais voici, je crois, tout ce que l'exa-

1. Voyez, à ce sujet, les thèses intéressantes et développées de M. le ministre Lavit. Genève, 1823.

men approfondi de ces passages nous autorise à en conclure.

1° Les apôtres ont fréquemment employé des interprétations allégoriques ou typiques de l'Ancien Testament, non comme des leçons générales, comme des vérités absolues, mais tantôt comme de simples citations ou comparaisons qui ne pouvaient manquer de fixer l'attention des Juifs, tantôt comme des argumens adaptés à leur intelligence et à leurs habitudes, plutôt que forts et convaincans par eux-mêmes. Dans leurs discours, et même dans ceux de Jésus-Christ, combien de cas où il faut distinguer l'argument, de la chose affirmée, parce que l'assertion est un enseignement positif, tandis que le raisonnement se compose d'allusions ou d'emprunts aux circonstances, aux idées, aux habitudes des auditeurs. — Ne l'oublions pas: les compatriotes des apôtres n'avaient qu'un livre pour bibliothéque, et ne connaissaient d'autre science, d'autre histoire, d'autres pensées, d'autre sagesse que ce livre, dont ils négligeaient, il est vrai, l'esprit, mais dont ils adoraient avec superstition les phrases et les mots. Aussi la seule manière de s'en faire écouter était de leur citer l'Ancien Testament, le seul moyen de les persuader était de leur

prouver par les phrases de l'Ancien Testament, et le meilleur secret pour leur faire admirer la religion nouvelle, était de la leur montrer dans l'Ancien Testament. — Dans cet état de choses, les auteurs du Nouveau ont dû faire usage de ce livre décisif, à chaque instant, et de toutes les manières possibles ; comparaisons, allusions, emprunt de formes et d'images, raisonnemens *ad hominem*, sans qu'on puisse toujours en conclure à l'exactitude réelle de leurs interprétations[1].

2° Cet avertissement donné, je reconnais que parmi les interprétations typiques qu'emploient ou que paraissent employer les apôtres, il en est plusieurs qui n'ont rien d'invraisemblable, qui ne tordent aucun sens, et peuvent très-bien se concilier avec la lettre et le sens positif des livres de l'Ancien Testament. — Ce sont en particulier les institutions légales présentées dans le Nouveau, non comme des oracles, ainsi qu'on l'a voulu dire, mais comme des préparations à la nouvelle alliance. Si en effet toute l'ancienne alliance, l'existence et l'organisation de la nation juive, tendaient à conserver le théisme, à amener le Messie et son règne, pourquoi, parmi les

1. Voyez la note X à la fin du volume.

institutions et les lois données à ce peuple, n'y en aurait-il pas eu de nature à l'accoutumer, à le préparer aux idées nouvelles que le Christ devait lui apporter un jour? Pourquoi, par exemple, la fête des expiations et l'agneau pascal n'auraient-ils pas dû préparer son esprit à adopter plus facilement une fois, les idées de la rédemption par le sang de Christ? Entendue de la sorte, restreinte aux institutions, à l'exclusion des personnes et probablement aussi des faits, bornée aux seuls cas qui ont pour eux le témoignage apostolique sans blesser en rien le sens naturel et littéral de l'Ancien Testament, la doctrine des types perdrait ses invraisemblances et ses dangers. Mais aussi il y a loin de cette doctrine ainsi limitée, aux allégories inconvenantes entassées par les efforts des docteurs. Dans tous les cas, ceux qui n'admettraient pas nos restrictions devraient au mois sentir le danger de cette méthode dépourvue de règles et de limites, et s'en tenir par conséquent aux cas où, selon eux, les apôtres ont prononcé. Qu'ils voient, à la bonne heure, dans Melchisédec un type de Jésus-Christ, si saint Paul leur paraît l'enseigner ainsi d'une manière décidée, mais qu'ils s'en tiennent alors à ce que saint Paul leur semble enseigner, et qu'ils n'enseignent pas eux-

mêmes à sa place ce dont il n'a jamais rien dit. Qu'ils y prennent bien garde. Quand ils voient Jésus-Christ dans Isaac, Jacob, Joseph, Samson, Samuel, dans chaque verset des livres hébreux et dans chaque meuble du temple, ils rappellent beaucoup trop l'évêque Huet le voyant dans Saturne, Bacchus, ou Orphée, et dans les moindres fables de la mythologie. Au reste, qu'on ne s'y trompe pas : ce n'est pas des apôtres qu'est venue cette passion d'allégorie; c'est d'Origènes et des Pères. Ce n'est pas la méthode des disciples de Christ qu'adoptent nos modernes docteurs typiques, mais bien celle de l'école d'Alexandrie, école hardie, ingénieuse, rêveuse et extravagante, comme on sait. C'est une œuvre tout humaine qu'ils continuent; c'est d'un voile tissé par l'orgueil de la science, qu'ils recouvrent et déguisent l'œuvre de Dieu !

---

## CHAPITRE III.

### Erreurs relatives aux fruits à retirer de l'Ancien Testament.

Beaucoup de gens laissent presque entièrement de côté l'Ancien Testament, pensant n'y trouver ni attrait, ni utilité. Cette erreur, in-

verse des premières, en est trop souvent la conséquence. Quand on ne connaît l'Ancien Testament que défiguré par des sens allégoriques, ou dénaturé par des interprétations absolues, on s'en dégoûte facilement; puis on en vient à le croire inutile pour des chrétiens. Evitons tous les extrêmes, et rappelons aux disciples de Christ les fruits qu'ils peuvent retirer de l'ancienne loi.

Je ne veux pas dire sans doute que cette lecture doive être mise sur la même ligne, que celle du Nouveau Testament, ni qu'elle doive être entièrement dégagée de toute précaution. Il faut savoir tenir compte de la faiblesse de l'enfance, et des périls du jeune âge. Il faut lire surtout les portions les plus instructives, et faire passer avant tout l'Evangile. Mais j'affirme que, pour l'homme religieux et nourri de la lecture du Nouveau Testament, ce serait un malheur véritable que de ne pas sentir les beautés de l'Ancien, une triste erreur que de croire n'en pouvoir retirer aucun fruit.

Comment ne pas reconnaître, en premier lieu, le charme de cette étude pour tout homme pieux et sensible?

Je n'ose entreprendre de décrire ces beautés, que des pages touchantes, connues, je pense, de tous mes lecteurs, ont bien mieux dépeintes que

je ne pourrais le faire[1]. — Rappelons seulement cette riche variété qui nous offre à la fois des poésies douces, sublimes, énergiques, mélancoliques, édifiantes; des histoires naïves, touchantes et tragiques, les leçons d'une haute sagesse profitable à tous, des sujets de profondes et utiles méditations. — Rappelons ce parfum d'antiquité qui plaît tant à notre siècle, et qui ne se trouve nulle part entouré de tant de grâce, de profondeur et de simplicité. Déjà, par leurs beautés littéraires, les livres de l'Ancien Testament ont pour tous les gens non prévenus, croyans ou non, un attrait singulier.

Mais qu'est-ce encore que cet attrait purement intellectuel, en comparaison des beautés morales, de ces vives impressions religieuses que l'Ancien Testament produit en abondance sur tous ceux qui savent le comprendre? En le méditant, l'ame est émue, elle est élevée par le continuel spectacle des justes protégés, de la Providence qui veille, d'une main divine qui frappe et soutient, du Dieu saint qui se laisse à chaque instant mieux voir aux regards enchantés des fidèles. Au milieu de cette immense diversité d'ouvrages, de tons, d'enseignemens,

1. Voyez la note Y à la fin du volume.

le même spectacle, les mêmes leçons, le même Dieu se montrent toujours, et reviennent toujours émouvoir et instruire le cœur bien disposé. — L'histoire du peuple juif, avec son ton grave et naïf, ses événemens si divers, son intérêt si pressant et son unité si instructive, fixe constamment nos regards sur ce Dieu patient et bon, qui fait à la longue tourner toutes choses au bien de ceux qui l'aiment. — Les psaumes, poétiques monumens de l'humilité d'un monarque et de la sensibilité d'un guerrier, font passer dans notre cœur les émotions variées et pures dont ils sont le fruit. — Si nous lisons les Prophètes, si nous étudions leurs mystérieuses leçons et leurs chants pathétiques, Esaïe nous enlève dans son vol impétueux jusqu'aux pieds du trône de Jéhova; nous entendons les mélancoliques soupirs de Jérémie, et en le voyant assis sur de sanglantes ruines, nous contemplons avec terreur la fin des nations qui oublient Dieu. La voix prophétique de Daniel, perçant les ténèbres de la nuit, fait entendre le nom de Christ, et nous voyons poindre l'aurore du soleil de justice! Oh! quel attrait toujours renaissant et toujours nouveau dans ces méditations, inépuisable aliment de l'imagination, de la réflexion et de la piété!

Eh bien! les émotions que cette lecture excite chez tant d'âmes religieuses, ne prouvent-elles pas son utilité? n'est-ce pas un instinct de piété et de justice, un besoin de Providence et de Dieu, qui nous y fait surtout trouver du charme? et si ce besoin y est satisfait, l'âme n'y est-elle pas édifiée, sanctifiée, rapprochée de son auteur?

Sans doute dans ce livre sacré tout n'est pas également utile, également édifiant, également facile à comprendre. Certains détails ont souvent peiné même des lecteurs religieux. Mais si ces lecteurs se pénètrent des principes exposés dans toute cette section, et en général dans tout cet ouvrage, si surtout leur cœur est docile, leur raison calme, leur amour de la vérité sincère, je me crois certain que cette impression diminuera bientôt, laissant la place à une édification réelle. Tel qu'il est, l'Ancien Testament est éminemment utile à des lecteurs bien disposés, et il y aurait perte et malheur à s'en abstenir. Il agit sur le cœur d'une autre manière que le Nouveau, il est vrai, mais les cœurs d'hommes ont besoin d'être pris de diverses manières, et c'est un des admirables priviléges de la Bible, que de se proportionner à tous les besoins, à toutes les dispositions, à toutes les intelligences.

Cet avantage est en particulier remarquable dans l'Ancien Testament, à cause de la variété de tons qui y règne. Il ne produit pas sans doute les effets décisifs et profonds du Nouveau, il ne frappe pas sur nos consciences malades ces coups nets et forts, il ne nous donne pas ces enseignemens directs et précis que nous ne devons attendre que de notre Maître et de ses apôtres, mais pourtant il émeut, il effraie et il instruit. Son ton poétique et mystérieux est singulièrement bien adapté à certaines imaginations, et le genre de ses enseignemens à certaines intelligences.

Remarquons, en effet, que l'Ancien Testament était la première révélation écrite, la révélation des hommes simples et du peuple naissant; par cela même, il est tout-à-fait en harmonie avec les besoins religieux des intelligences peu développées. Donné de Dieu pour préparer les Juifs au Christianisme, il est encore ce qu'il faut pour y préparer les enfans, les habitans des campagnes, ces simples et ces petits que Jésus aimait. Commençons avec eux, comme Dieu a commencé avec l'homme; quand ils auront appris, à la même école que les Hébreux, à craindre le Dieu Fort et Jaloux, à redouter et à espérer ses rétributions, à se confier en sa Pro-

vidence, ils seront mieux disposés pour entendre la voix du Rédempteur. Ils seront initiés à la langue et aux émotions religieuses, ils auront appris à écouter leur conscience et à redouter le péché. N'est-ce pas là être en route pour le royaume des Cieux[1]?

Mais ce n'est pas seulement les enfans dans la foi qui trouveront à profiter dans cette étude. Tous les esprits bien disposés y puiseront les vertus qui étaient surtout propres à la première économie, et si nécessaires encore aux élèves de la seconde : la confiance en Dieu, la résignation, l'entière obéissance. Tous enfin s'instruiront des conseils de Dieu, pénètreront plus avant dans ses desseins, en en méditant l'histoire et les manifestations successives. La foi de tous s'affermira par ces oracles, toujours plus frappans, à mesure qu'ils sont mieux compris; avec la foi, germeront dans nos cœurs l'amour, le renoncement et l'espérance; puis le Nouveau Testament sera là pour donner à ces plantes faibles encore, une végétation vigoureuse et des fruits abondans. Mais ce serait mal vénérer le livre de la dernière révélation, que de lui vouloir immoler celui de la première, auquel il en appelle et sur lequel il s'appuie.

1. Voyez la note Z à la fin du volume.

Au fond, toutes ces réflexions sont-elles bien nécessaires? Ne suffirait-il pas à des chrétiens de savoir qu'une révélation divine existe quelque part, pour avoir le désir de la connaître? Et si cette révélation ne leur est pas étrangère, si elle est une œuvre de miséricorde et de salut, si elle a eu pour but de préparer trente siècles à l'avance leur bonheur et leur rédemption, pourraient-ils ne pas s'en approcher avec une émotion de respect et d'amour? Les obscurités même qu'ils y rencontreront, peut-être, ne devront pas les rebuter, car elles leur rappelleront l'antiquité des temps, la difficulté des choses, les obstacles opposés par les circonstances et les hommes, la profondeur des conseils divins et le prodige du succès.

Que ceux qui sentent leurs pensées s'élever et leur cœur s'émouvoir au titre de CHRÉTIENS, sachent donc aussi reconnaître ce qu'ils doivent à l'ancienne loi! N'allons pas juger avec une ignorante témérité ce livre antique, parmi les obscurités duquel nous découvrons avec évidence des vérités sublimes, des bienfaits incalculables et l'intervention de Dieu même; apprenons plutôt à révérer, et cet étonnant Moïse, auquel les Juifs, les chrétiens et le monde,

ont réellement des obligations si étendues; et ces autres envoyés qui, pendant onze siècles, sont venus continuer son œuvre; et ce volume sacré, monument de leur vénérable ministère, première charte de salut, accordée au genre humain pécheur et malheureux. Apprenons surtout à bénir, à exalter avec la douce et confiante émotion d'un cœur reconnaissant, le Dieu qui, *ayant autrefois parlé à nos pères en divers temps et en diverses manières par les prophètes*, a voulu consommer ce bienfait en nous parlant enfin *par son* Fils.

# NOTES.

**Note A, p. 31.** *Sur l'exactitude du Pentateuque.*

On trouvera ici, avec quelque plaisir, la traduction d'un fragment d'Eichhorn sur l'authenticité des quatre derniers livres du Pentateuque. Ce morceau complètera nos réflexions; il semble fait pour intéresser et persuader à la fois les lecteurs.

« Si quelque chose peut invinciblement démontrer à un ami de la vérité la haute antiquité de ces livres, c'est assurément l'assemblage de ces traits nombreux d'une vérité minutieuse, qu'un imposteur n'eût jamais su retrouver plus tard. Je veux en recueillir ici deux ou trois, seulement pour en donner quelque idée. Les derniers livres de Moïse supposent évidemment beaucoup de choses, que de son côté l'histoire nous a transmises sur les anciens Égyptiens. Ils avaient en horreur les sacrifices sanglans (Exod. VIII, 22); c'est l'eau du Nil qui les abreuvait d'ordinaire (Exod. VII, 18); les coups mortels étaient chez eux punis de mort (Exod. II, 15); l'étude de la nature était réservée à une seule classe d'hommes habiles, prétendus enchanteurs (Exod. VII; VIII, 14). L'Égypte avait une caste militaire, et en même temps une armée toujours prête à marcher

(Exod. XIV, 6). Les pierres précieuses étaient gravées en creux, comme (Exod. XXXVIII, 9—11).... Un écrivain moins familiarisé que Moïse avec l'histoire d'Égypte, eût-il pu comparer l'ancienneté d'Hébron avec celle de Tanis? Un auteur plus moderne eût-il pu parler avec autant d'exactitude de la future conquête de Canaan? N'eût-il point inséré quelque part l'ordre de détruire les temples des idoles? Les Cananéens n'avaient que des autels et des bocages, et c'est toujours ce que Moïse suppose.... Comme on voit dans ces livres le progrès des connaissances et de la civilisation! Dans la bénédiction de Jacob, le patriarche célèbre le bonheur de Zabulon, qu'avoisinera la riche et commerçante capitale des Sidoniens. Dans le cantique de Moïse, le poète a quelque chose de plus à dire à la même tribu, et il fait allusion au verre que les Sidoniens tiraient du fleuve Bélus, etc. » (Eichhorn, *Einleitung in das A. T.* 3e édition, § 442. *Note.*)

Ces ingénieux rapprochemens d'Eichhorn sur les rapports de l'Égypte de la Bible, avec l'Égypte de l'histoire et d'Hérodote, me rappellent avec amertume la perte irréparable que vient de faire l'archéologie égyptienne, et, avec elle, l'archéologie, la chronologie, la haute critique bibliques. Champollion est mort! Dans la première partie de cet ouvrage, j'exprimais l'espérance vive et fondée, que la suite de ses travaux allait jeter un jour éclatant et progressif sur l'étude et l'interprétation du Pentateuque. Mais au moment où la feuille, humide encore, sortait à peine de la presse, Champollion descendait au tombeau, à quarante ans, avec tant d'avenir, tant de travaux commencés, tant de trésors accumulés! Espérons qu'on ne les laissera pas périr avec lui!

NOTE B, p. 35. *Sur le Pentateuque samaritain.*

En dernier lieu, je le sais, on a fortement attaqué l'authenticité du Pentateuque samaritain, ou, comme on dit, du code samaritain. Le célèbre Gesenius passe pour l'avoir renversée. Cependant toute sa science et son habileté n'ont pu changer les faits, qui sont encore là devant nos yeux, frappans et inexplicables, comme au temps d'Eichhorn et des autres défenseurs du code de Samarie. Quand Gesenius a analysé, en critique habile, les variantes de ce Pentateuque, il a bien pu montrer qu'elles étaient en général altérées, dignes de peu de foi; il a pu détruire sans retour l'aveugle préférence qui s'attachait à la chronologie samaritaine. Mais quand il est entré dans les hypothèses pour montrer comment les Samaritains avaient pu adopter le Pentateuque trois siècles avant Jésus-Christ, sans l'avoir hérité des Israélites, là sa dialectique s'est trouvée faible, et ses efforts ont réellement échoué. Sans entrer dans de trop longs détails[1], je puis rappeler en deux mots, qu'aucun indice historique quelconque n'est venu soutenir l'hypothèse de Gesenius; que sa possibilité même dépend d'une assertion de Josèphe, qui, comparée au livre de Néhémie, trahit une méprise[2] et paraît une erreur; que méprise ou non, on ne peut trouver aucune époque, de Jéroboam à Jésus-Christ,

1. Voyez sur ce sujet des thèses remarquables de M. le pasteur Mazade, Genève 1830.

2. Josèphe place l'origine de l'Église samaritaine sous Darius Codoman ( Archéol. XI, C, 7-8 ), tandis qu'en lui comparant Néhémie ( XII, 28 ), on arrive à croire qu'elle eût lieu sous Darius Nothus.

où l'hypothèse de l'introduction du Pentateuque chez les Samaritains ne rencontre d'extrêmes invraisemblances, ou plutôt ne choque des faits avérés. D'ailleurs, l'existence isolée du Pentateuque chez les Samaritains, sans qu'aucun autre livre du Canon lui fût réuni, est à elle seule un fait décisif, et suffit à notre démonstration. Pourquoi, trois siècles avant Jésus-Christ, les Samaritains n'auraient-ils pas adopté, avec le Pentateuque, les Psaumes, Esther, tel ou tel prophète, que les Juifs n'en séparaient plus? Avec ce fait, nous sommes en droit de poser le dilemme suivant:

Les Samaritains ont adopté le Pentateuque seul, parce que les Juifs, desquels ils le recevaient, n'adoptaient que le seul Pentateuque, ou parce qu'eux-mêmes avaient des raisons de le vénérer seul. Dans le premier cas, il faut qu'il ait été reçu des mains des Juifs dès le schisme de Jéroboam; dans le second, les Samaritains le vénéraient donc et le connaissaient déjà, ils l'avaient donc trouvé et conservé dans le pays où Essarhaddon les avaient établis. Ainsi les deux cas reviennent au même.

Au reste, quand on voit[1] les chefs des Samaritains, par respect pour l'Éternel et sa loi, demander à se réunir à l'Église juive, vouloir sacrifier ainsi à leur respect pour la religion des Hébreux les intérêts de leur nationalité, de leur amour-propre et de leur haine; quand, d'un autre côté, on est certain[2] qu'ils furent instruits dans cette loi par un prêtre des dix tribus, en faut-il davantage pour démontrer que cette loi existait, régnait au milieu d'eux et au milieu des Israélites avant eux?

1. Esdras IV, 2.
2. 2 Rois XVII, 27.

Note C, p. 37. *Leçons sur l'histoire juive* du professeur Léo.

L'authenticité du Pentateuque a été dernièrement attaquée d'une autre manière par le professeur Léo, jurisconsulte prussien. Son ouvrage a fait sensation, grâce à beaucoup de talent, de finesse et d'originalité; mais au jugement des esprits calmes et impartiaux, il prouve peu de chose. Tout ce qu'il renferme de neuf, sur la question de l'authenticité, se réduit à ceci: Le Pentateuque et la législation juive ne sont point l'ouvrage de Moïse, mais des prêtres. Tout cela est moderne, falsifié, sacerdotal. Ces livres et les autres ont été successivement fabriqués pour assurer la domination des lévites. Telle est la thèse chérie de l'auteur, qu'il développe avec passion, à laquelle il revient à tout propos pour laquelle, oubliant sa sagacité ordinaire, il laisse échapper les exagérations, les injustices et même les contradictions. — Je ne répondrai ici qu'un mot: Le Pentateuque n'a pas été fabriqué dans l'intérêt de prêtres avides et ambitieux, car il met des bornes fortes et habiles à l'avidité et à l'ambition des prêtres, comme je l'indique dans ce livre, et comme j'espère le démontrer ailleurs.

---

Note D, p. 37. *Sur les recherches de Bleek.*

Cet ouvrage était déjà sous presse quand j'ai lu l'article du docteur Bleek, relatif aux écrits de Moïse, et inséré dans les *Theologische Studien und Kritiken*, 3e cahier de 1831. Cet article m'a paru remarquable, non-seulement par le

talent de l'écrivain et l'intérêt du travail, mais surtout par les aveux qu'il contient relativement à l'authenticité du Pentateuque. Le savant professeur de Bonn, auteur de ce morceau, déclare ne pas admettre cette authenticité, et pourtant il s'en rapproche bien plus que ses prédécesseurs: Il combat plusieurs de leurs objections, et nous fournit de bonnes armes pour défendre notre thèse. Il démontre contre De Vette, qu'un grand nombre de lois, de cantiques, de catalogues, de récits contenus dans le Pentateuque, doivent avoir été écrits par Moïse lui-même, que l'art d'écrire était de son temps bien plus répandu et plus ancien qu'on ne veut en convenir, que la législation contenue dans le Pentateuque est bien certainement, jusque dans ses détails, celle que Moïse a donnée, et que les histoires racontées dans ce livre doivent, en gros, l'être assez exactement. Avec de pareilles conclusions, on pourrait presque se passer de l'authenticité du Pentateuque pour défendre son autorité; et cependant nous sommes en droit, je pense, d'en tirer de bien plus décisives.

Cet article est une preuve de plus de la marche générale de la critique allemande, qui tend visiblement, depuis quelques années, à revenir au supernaturalisme et à l'autorité de la Bible. Les premiers rationalistes ont lancé leurs doutes en tout sens, comme une bruyante artillerie, ne songeant qu'à renverser et détruire partout où ils pouvaient atteindre. Les critiques qui ont suivi ont déjà abandonné beaucoup de ces exagérations, et, à cette heure, l'école consciencieuse de Schleiermacher et De Vette, revient plus loin encore en arrière, ainsi que nous avons pu le remarquer sur les questions relatives à Ésaïe. De nouveaux pas vont avoir lieu. Des critiques pieux, laborieux et savans,

quoique souvent extrêmes en sens opposé, Hengstenberg, Sack, Olshausen, Hahn et d'autres, se mettent à défendre pied à pied, par des discussions approfondies et complètes, les authenticités trop légèrement contestées; et leurs efforts ne seront pas sans influence.

Pour en revenir au docteur Bleek, il fait contre l'authenticité du Deutéronome, en particulier, des objections plus ingénieuses que convaincantes. En les tenant pour fondées, il en résulterait seulement que ce livre aurait été rédigé ou plutôt rassemblé après Moïse, mais non que le fond du livre, les discours, les exhortations, les cantiques n'eussent pas été écrits par lui-même. Or cette manière de concevoir la rédaction du cinquième livre de Moïse, me paraît, je l'avoue, assez probable. Ce livre, le dernier du Pentateuque, d'un style un peu différent des premiers, et qui raconte la mort du législateur, pourrait bien avoir été formé, par son successeur, de la réunion des pièces écrites par le maître. Josué pourrait bien avoir rassemblé autour d'un discours de vingt-deux chapitres, qui fait le corps du Deutéronome, les autres documens authentiques et importans préparés par l'envoyé divin, pour le peuple dont il allait se séparer. Il y aurait ajouté les premiers versets du livre et le dernier chapitre; puis encore çà et là quelques phrases, quelques formules de récit, quelques liaisons nécessaires, quelques mots pour éclaircir et compléter. Cette hypothèse est dans la nature des choses, et il n'y a rien là qu'on n'attende du continuateur de l'œuvre de Moïse, choisi dans sa demeure et formé sous sa direction. Le Deutéronome en serait-il moins l'œuvre authentique du premier, pleine de son esprit et empreinte de son ame?

---

NOTE E, P. 56. *Sur l'interprétation mythique de l'Ancien Testament.*

On lira peut-être ici avec intérêt un morceau du professeur Jahn (catholique, à Vienne), l'un des critiques les plus savans et les plus sages de notre siècle.

J'en emprunte la traduction à la *Revue protestante* de février 1830.

Jahn veut répondre aux théologiens allemands qui voient des *mythes* dans presque tous les récits de la Genèse. Le mythe (μυθος), mot qu'il est nécessaire de conserver en français, n'est précisément ni une fable, ni une tradition allégorique. C'est une tradition allégorique destinée à transmettre un fait véritable, et qui, plus tard, a été prise par erreur pour le fait même. Voici les observations de Jahn sur l'interprétation mythique, si chère à l'école rationaliste.

« La raison principale sur laquelle se fondent les prétentions de l'interprétation mythique de l'Ancien Testament, se trouve déjà dans les idées de Varron. Il dit, en effet, que les âges du monde peuvent se diviser en temps obscurs, temps mythiques et temps historiques. Chez tous les peuples, l'histoire est d'abord obscure et incertaine, ensuite mythique ou allégorique, et enfin positivement historique. Et pourquoi, s'est-on demandé, si ce fait existe partout, n'aurait-il pas existé chez les Hébreux ?....

» On serait, à la première vue, disposé à croire que les témoins, qui pourraient le mieux nous fixer sur la légitimité de l'interprétation mythique de la Bible, devraient être ces chrétiens primitifs qui, eux-mêmes, commencèrent par être païens, et parmi lesquels se trouvaient des hommes savans

et philosophes. Ils ne purent ignorer le principe de Varron. Ils reconnaissaient la mythologie des Égyptiens, des Grecs, des Romains, des Persans, mieux sans doute que nous aujourd'hui. Dès leur jeunesse, les nouveaux convertis avaient pu se familiariser avec ces produits de l'imagination religieuse; ils les avaient long-temps honorés; ils avaient pu étudier et pu découvrir toutes les subtilités d'interprétation, à l'aide desquelles on avait cherché à soutenir le crédit de ces monumens. Ensuite, lorsque ces nouveaux convertis commencèrent à lire la Bible, n'est-il pas probable qu'ils eussent de suite reconnu et démêlé les mythes, s'il en eût existé? Cependant ils ne virent dans la Bible qu'une pure et simple histoire. Il faut donc, suivant l'opinion compétente de ces juges antiques, qu'il y ait une grande différence entre le mode mythique des peuples païens, et le genre de la Bible.

» Il a pu arriver, il est vrai, que ces chrétiens primitifs, peu versés dans la haute critique, peu capables aussi de l'appliquer, et, d'un autre côté, accoutumés aux mythes païens, fussent peu frappés des mythes de la Bible. Toutefois, il est permis de soutenir que plus on est familiarisé avec une chose, plus on la reconnaît avec rapidité, même dans des circonstances dissemblables pour la forme. Si donc les histoires hébraïques sont des mythes, comment les chrétiens primitifs n'ont-ils pu les découvrir, et s'ils ne l'ont pu, n'est-ce pas une preuve que ces mythes étaient tellement imperceptibles, que ce n'a été qu'après dix-huit siècles qu'on a pu les signaler?

» Si nous en revenons à la division de Varron, qu'on a cherché à appliquer à la Bible, nous sommes frappés, d'abord, de l'absence de ces temps obscurs ou incertains,

qui durent précéder l'apparition des mythes, temps que les annales hébraïques ne présupposent jamais. Les plus antiques légendes des autres peuples débutent par le polythéisme; non-seulement elles parlent d'alliances entre les dieux et les mortels, mais elles nous racontent les dépravations et les adultères célestes; elles décrivent des guerres entre les dieux; elles divinisent le soleil, la lune, les étoiles, et admettent une foule de demi-dieux, des génies, des démons. Selon elles, tout inventeur d'un art utile obtient l'apothéose. Si elles nous montrent une chronologie, elle est, ou presque nulle, ou bien gigantesque; leur géographie s'étend comme un vaste champ peuplé de chimères; toutes choses, selon elles, ont subi les plus étranges transformations, et elles s'abandonnent sans frein à tous les élans de l'imagination la plus variée et la plus grotesque. Mais il en est bien autrement dans les récits de la Bible. La Bible, au contraire, commence par déclarer qu'il est un Dieu, le Créateur, dont la puissance est irrésistible, qui veut, et à l'instant les choses sont. Nous ne trouvons ici, ni l'idée du chaos, ni d'une matière rebelle, ni d'un Ahriman, génie du mal. Ici, la lune, le soleil, les étoiles, loin d'être des dieux, servent, au contraire, à l'usage de l'homme, lui prodiguent la clarté, et lui servent de mesure du temps. Toutes les grandes inventions sont faites par des hommes qui restent tels. La chronologie procède par séries naturelles, et la géographie ne s'élance pas follement au-delà des bornes de la terre. On ne voit ni transmigrations, ni métamorphoses, rien enfin de ce qui nous montre si clairement dans les livres des plus anciens peuples profanes, la trace de l'imagination et du mythe.

» Cette connaissance du Créateur, sans mélange de su-

perstition, est une chose des plus remarquables dans des documens aussi antiques. Qui peut douter qu'elle ne soit due à l'influence d'une révélation divine? Ce qu'on nous dit dans tant de livres modernes, que la connaissance du vrai Dieu finit par sortir du milieu même du polythéisme, est contredit par toute l'expérience de l'histoire profane et sacrée. Jamais, au contraire, celà n'arrive. Même les philosophes avancèrent si peu la connaissance du Dieu unique, que lorsque la foi de Jésus parut, ils prirent le polythéisme sous leur protection. Mais quelle que fut l'origine de cette idée de Dieu dans la Bible, il est certain qu'elle y est tellement sublime, tellement pure, que les idées des plus éclairés des philosophes grecs, qui admettaient une nature générale, une ame du monde, lui sont inférieures de beaucoup. Il est vrai que cette reconnaissance de Dieu n'est pas parfaite, bien qu'elle soit exacte, et cette circonstance de l'imitation dénote qu'elle fut parfaitement adaptée à l'état de l'homme dans un temps aussi antique. Cette imperfection même, et le langage figuré, mais si clair et si simple, des fragmens qui nous en parlent, démontrent que ni Moïse, ni personne depuis lui, ne les a inventées pour leur attribuer ensuite une antiquité qu'ils n'auraient réellement pas eue. Cette connaissance si remarquable de Dieu, a dû être conservée dans sa pureté depuis la plus haute antiquité, ou plutôt chez quelques familles depuis l'origine des choses, et le collecteur des fragmens que nous trouvons dans le premier livre de la Bible, eut pour dessein, en les rassemblant, d'opposer quelque chose de certain et de fondamental aux fictions et aux corruptions des autres peuples, dans des temps moins anciens. Quelle nation a conservé un seul rayon de la grande vérité, que proclame le premier chapitre de la Genèse!

» Chez presque tous les peuples, la mythologie s'est exercée dans la nuit des temps, lorsque l'imagination ne redoutait pas les faits, et elle s'est éteinte dès que l'histoire a commencé. Les anciens monumens des Hébreux, au contraire, sont moins remplis de choses prodigieuses dans les temps antiques que dans les temps plus modernes. Si l'écrivain qui rassembla la tradition des faits, eût eu pour but de nous donner un amas de légendes douteuses, de fictions, de mythes, il les eût placées surtout dans les temps antiques; il ne se fût pas exposé à être contredit en les plaçant dans un siècle plus moderne, où l'histoire positive aurait eu mille moyens de les combattre et de les détruire. Ainsi, l'absence de prodiges dans les premiers récits de son histoire, et le peu de détails qu'elle présente, n'ont pu venir que du soin scrupuleux qu'il mit à rejeter tout ce qui lui parut douteux, exagéré, extravagant, comme indigne d'être relaté. Il a peu raconté, parce que ce qui lui parut tout-à-fait véritable s'est borné à ce qu'il raconte. Rien de plus imposant à signaler dans la Bible, que le peu de prodiges très-antiques, et l'abondance des prodiges plus modernes. C'est le contraire qui arrive chez les autres peuples. Mais, dans la Bible, l'ordre est renversé. Il y existe même des périodes où l'on ne trouve aucun miracle, et d'autres, où ils éclatent à chaque pas. Or, les périodes plus particulièrement miraculeuses, le siècle d'Abraham, de Moïse, des rois idolâtres, de Jésus, des apôtres, sont toujours ceux où il était nécessaire qu'un tel spectacle d'intervention divine, confirmât la propagation de l'idée religieuse nouvelle. Les miracles de l'Écriture ont donc constamment un but, grand et louable, l'amélioration de l'espèce humaine, et ne sont nullement dérogatoires à la majesté de Dieu. Que

l'on veuille bien les comparer avec les mythes et les légendes des autres peuples, nul penseur impartial ne pourra confondre des choses aussi distinctes.

» Enfin, une autre question se présente : comment peut-on concevoir que ces fragmens de l'histoire primitive aient pu se conserver sans altération jusqu'au temps où ils furent rassemblés par Moïse? N'ont-ils pu être grossis des additions de l'imagination poétique? Cela n'est-il pas arrivé pour les traditions des autres peuples?

» On peut répondre qu'il est extrêmement vraisemblable que les traditions bibliques aient fait exception quant à leur supériorité évidente sur les autres, aient aussi fait exception quant à leur mode de transmission. Leur petite étendue rendait précisément leur conservation plus facile et plus concevable. Elles furent, sans doute, écrites à une époque où les traditions des autres peuples n'avaient pas encore été rédigées. Leur forme écrite, leur langage simple, leurs images précises et élémentaires, tout cela, en elles, est si frappant, que si l'historien qui les rassembla eût essayé de les interpoler, il se fût indubitablement trahi de deux manières, par ses idées plus modernes, et par son langage plus profond et plus recherché. Ce que je viens de dire suffira pour avertir mes lecteurs d'être prévenus contre l'interprétation mythique de ces monumens sacrés. »

---

NOTE F, P. 88. *Sur l'extension dont la chronologie des Hébreux est susceptible.*

J'aime à appuyer mon assertion sur deux noms qui réveilleront, dans l'esprit de mes lecteurs, la confiance due à la

piété jointe au savoir. Voici ce que dit M. le professeur Stapfer dans la *Biographie universelle*, tome 28, p. 535, en rendant compte de la vie et des travaux du célèbre Michaëlis.

« La chronologie biblique doit peut-être plus encore à Michaëlis que la géographie. Il a incontestablement rendu à la première et à la cause de la révélation, de grands services, en allongeant de deux cent-quinze ans l'intervalle de la mort de Jacob à la sortie d'Égypte, et de cent-douze celui de Josué jusqu'à la construction du temple de Salomon ; et en montrant, par des combinaisons savantes et par l'exemple des Arabes, que les Hébreux ont négligé la chronologie proprement dite, que les généalogies étaient l'objet important de leur étude, et le fil auquel ils rattachaient les événemens ; mais que la certitude de la descendance d'un individu de tel ou tel personnage historique, était tout pour eux, le reste, rien ou peu de chose ; et que l'omission de générations intermédiaires dans les tables généalogiques, était non-seulement fréquente dans leurs annales, mais de règle, lorsqu'il en résultait une parité de générations pour différentes périodes, établie par les historiens, désirée par les lecteurs, comme moyen mnémonique et comme distribution symétrique de noms à classer et à retenir. Par cette observation aussi simple que lumineuse, il a, sans porter la moindre atteinte à l'autorité de nos Livres Saints, étendu l'espace de temps qui s'est écoulé depuis l'origine de la nation juive jusqu'à sa dispersion, et obtenu, pour les siècles antérieurs à son fondateur Abraham, une extensibilité, sinon indéfinie, du moins indéterminée, et précieuse aux yeux du chrétien qui, pénétré de respect pour les écrits sanctionnés par Jésus-Christ, peut voir tranquillement

et sans danger pour sa croyance, se multiplier les découvertes de faits et de monumens d'une antiquité inconciliable avec la chronologie vulgaire, puisqu'il lui est maintenant permis d'agrandir le cadre où iront se caser, sans gêne, les phénomènes et les travaux dont l'existence de ces faits et de ces monumens nécessite la supposition. »

---

### Note G, p. 100. *Sur quelques ouvrages relatifs à la législation mosaïque.*

Aucun ouvrage, à ma connaissance, n'a encore développé, en français du moins, le véritable esprit de la législation mosaïque. Le seul travail complet, profond et judicieux qui existe sur ce sujet, est le *Mosaisches Recht* de Michaëlis; mais six volumes allemands, écrits d'une manière assez diffuse, pleins de lourdes et immenses disgressions, trouvent chez nous peu de lecteurs; et des divers littérateurs qui ont entrepris de faire passer cet ouvrage en français, aucun n'a persévéré.

M. Pastoret a fait un livre intéressant sur *Moïse considéré comme législateur et comme moraliste*, mais ce n'est guère qu'une description élégante de l'extérieur, et, pour ainsi dire, du matériel de la législation. Les vues secrètes du législateur, ces ressorts cachés qui, dans toutes les institutions politiques, et dans celles de Moïse surtout, jouent un si grand rôle, c'est ce que l'auteur ne dévoile point et n'a pas même eu en vue de rechercher. Il est tombé d'ailleurs dans des erreurs graves. Aux véritables sources de la législation mosaïque, il en a joint trois autres qui, trop impures, devaient nécessairement l'égarer. Ce sont les insti-

tutions des âges suivans, institutions qui altérèrent la législation au lieu de la développer; les rabbins et la mischna, que M. Pastoret traite cependant parfois avec un juste dédain; enfin les usages actuels des Juifs, dérivés des commandemens d'hommes, bien plus que de l'ancienne loi de Dieu. De plus, M. Pastoret semble s'être laissé aveugler par certains préjugés, qu'il eût été digne de lui de soumettre à l'examen. Ainsi, il admet que le grand pontife jouissait d'un pouvoir colossal, et dirigeait en grande partie l'administration de l'Etat. — Où a-t-il pris cela ? c'est ce que je ne puis deviner. Ce n'est, du moins, ni dans la loi, ni dans l'histoire.

L'ouvrage tout moderne de Salvador sur la législation mosaïque a fait quelque sensation, mais il ne remplit pas davantage le vide dont je me plains[1]. L'auteur, à la fois défenseur de Moïse et adversaire de sa révélation divine, s'est placé sur un terrain difficile à défendre. J'ose croire que tout lecteur, versé dans ces matières, trouvera comme moi dans ce livre, d'abord, en ce qui tient au dessein général de la législation mosaïque, un système peu philosophique,

1. *Loi de Moïse*, par S. Salvador, 1 vol. in-8, 1822; retravaillé, augmenté et publié, en 1828, en 3 vol. in-8, sous le titre de *Histoire des Institutions de Moïse et du peuple hébreu*. On se souvient du scandale donné par le fameux chapitre sur le procès de Jésus-Christ. — Chapitre étrange, et renfermant, sous une modération apparente, de violentes erreurs, que la passion seule semble pouvoir expliquer. Au reste, M. Salvador est Juif, ce qui lui donnait quelque droit de nous attaquer, même dans la partie de notre foi la plus sensible et la plus chère. Il est Juif patriote, et même zélateur enthousiaste de son peuple, long-temps, durement et injustement opprimé. Ne nous étonnons pas que, pour le défendre, il se laisse entraîner au-delà des bornes.

arrangé d'avance, auquel l'auteur asservit souvent les faits, et immole parfois la clarté, même le bon sens; puis, dans ses efforts pour éliminer toute intervention divine du ministère de Moïse, des invraisemblances assez choquantes pour se réfuter elles-mêmes; puis enfin, dans l'exposé détaillé des lois mosaïques, quelques remarques vraiment neuves, pleines de justesse et de vérité, sur la nature, les effets ou les ressorts de la législation. Mais ce ne sont que des observations isolées, ou plutôt mal réunies par un lien vicieux; l'ensemble réel n'est qu'entrevu.

L'auteur est parfois plein de science, de feu, de talent; il relève avec justice la loi de Moïse en la montrant telle qu'elle était, douce pour les petits, équitable pour tous, pleine de respect pour l'homme et ses droits; mais il gâte tout par les absurdes idées dont il est prévenu, et par les tristes convictions dont il est l'apôtre. Sans être arrêté par l'évidence, il introduit dans le mosaïsme la philosophie du dix-huitième siècle; il voit dans Jéhova la raison abstraite ou l'univers; il ne connaît d'autre morale que l'hygiène; il nie à la fois au nom de Moïse (et pensant lui faire honneur), Dieu, l'ame, l'avenir et la vertu.

« Les patriarches, a dit à ce sujet un journal aussi spirituel que savant[1], n'étaient pas d'aussi intrépides philosophes, et l'on peut se refuser à croire que Moïse ait été à la fois Spinosa et Bentham. »

Le livre de Salvador a eu du succès, toutefois. Cet étendard de libéralisme, élevé au sein de la théocratie mo-

1. *Globe* du 18 avril 1829. A cette époque ce journal, si déchu depuis, conservait encore ses premiers rédacteurs.

saïque, a fait sensation. Jusqu'alors on avait cru, je ne sais pourquoi, que cette théocratie était le plus assuré rempart du pouvoir sacerdotal. Quand les lecteurs introduits dans la place, ont vu clairement qu'il n'en était rien, qu'ils pouvaient même s'en faire au besoin un appui pour les idées philanthropiques et libérales, cela leur a fait l'effet d'une découverte et d'une conquête.

Une autre cause encore a fait lire cet ouvrage. Il est venu à propos pour satisfaire un besoin intellectuel. Les plaisanteries à la Voltaire sont usées et dégoûtent. La génération actuelle veut du sérieux en matière de croyance, et quelque chose qui satisfasse le sentiment religieux. Ce sentiment se réveille partout chez les incrédules eux-mêmes, mais les esprits ne sont pas encore éclairés. On a contre la révélation des préjugés qu'on ne veut pas, ou peut-être qu'on n'ose pas secouer. En attendant, on voudrait mieux connaître cette révélation; on est porté à lui accorder au moins un certain degré de respect; on se doute que l'Ancien Testament, comme le Nouveau, renferment de belles choses, oubliées, calomniées par la génération précédente; on veut, en un mot, discuter avec un ton grave et des formes décentes, admirer même, sans toutefois se compromettre, et sans se faire accuser de superstition ou de préjugés. Dans cette disposition de certains esprits, un livre qui, sans faire de Moïse un envoyé de Dieu, sans demander la croyance aux miracles de l'ancienne loi, la faisait cependant respecter comme une belle œuvre humaine, associée à la science, amie de la justice, protectrice de la faiblesse et de la liberté, un livre de ce genre, écrit avec soin, rédigé avec talent, avait tout ce qu'il fallait pour être bien reçu. On ne peut donc s'étonner qu'on ne lui ait pas demandé un

compte bien exact de ses raisonnemens et de ses assertions.

Dans la note C, nous avons parlé des leçons sur l'histoire juive par le professeur Léo.

---

### Note H, p. 162. *Sur les droits politiques du peuple hébreu.*

Le code de Moïse et l'histoire des Hébreux nous ont été transmis sous une forme trop abrégée, pour que nous puissions bien juger des droits politiques conservés ou accordés aux simples citoyens. Qui pourrait dire précisément de qui l'*assemblée du peuple* était composée, quelle part elle avait à l'administration, comment et par qui étaient choisis les anciens et les juges? Au milieu de ces obscurités, toutefois, nous voyons ressortir quelques principes et quelques faits qui justifient pleinement notre assertion, et qui, bien remarquables à cette époque et dans cette partie du monde, ont jusqu'à présent trop peu attiré l'attention. Je me borne ici à l'observation déjà indiquée dans le texte. L'autorité dérivant de Dieu d'une part, dérive du peuple de l'autre, et nul ne peut user du pouvoir qui ne soit choisi, ou du moins confirmé par la masse des citoyens. Moïse le suppose perpétuellement, et agit en conséquence[1]. Et pourtant Moïse, législateur, fondateur et envoyé divin, jouissait d'un pouvoir exceptionnel et dictatorial que les

1. Voyez, par exemple, Deutéron. I, 13-15; XVI, 18. Je préviens, au reste, que pour saisir la force exacte de ces passages, comme de tous ceux qui seront cités dans le cours de cette note, il faut les lire ou dans l'original, ou dans une version très littérale

circonstances et le salut du peuple rendaient nécessaire.

Les juges, chefs militaires, ordinairement choisis de Dieu, ne proclamaient leurs droits que par leurs actions. Ils se conciliaient l'obéissance toujours volontaire du peuple par leur conduite et leurs succès. Le livre des Juges démontre cela jusqu'à l'évidence, et l'histoire est ici le commentaire de la législation. Josué même, désigné par Moïse pour être son successeur, avant l'organisation de la constitution et du pays, Josué semble avoir besoin, si ce n'est de la confirmation du peuple, du moins de son adhésion solennelle et volontaire[1].

Quant aux rois, la charte de leur institution[2] suppose encore le choix de Dieu et celui du peuple en même temps que l'hérédité; toutefois elle a quelque chose d'obscur, mais que l'histoire éclaircit. J'extrais les remarques suivantes, à ce sujet, du droit mosaïque de Michaëlis[3].

Saül, choisi de Dieu, n'est reconnu par l'universalité du peuple qu'après ses premières victoires. Samuel oint David pour lui succéder, mais cette onction reste un secret, et ce sont les exploits du héros qui fixent sur lui les regards d'Israël. Saül mort, David n'ose encore prendre la couronne, et retourne chez lui simple particulier. Juda le choisit, mais le nouveau roi regarde si peu l'onction antérieure comme un titre suffisant, qu'après ce choix, il se fait oindre une seconde fois. Il reconnaît, comme légitime, l'élection d'Isboseth par les autres tribus; il se borne à se défendre contre ce fils de Saül, et son général Joab dé-

1. Josué I, 16-18.
2. Deut. XVII, 14, 15.
3. § 54.

clare qu'il n'eût pas tiré l'épée, si les attaques de l'armée d'Isboseth ne l'y eussent contraint. C'est volontairement et famille après famille, que les tribus, quelque temps soumises au sang de Saül, viennent chercher le sceptre de David, qui venge comme un régicide la mort de son rival. Plus tard, chassé par Absalon, il donne à celui-ci le nom de *roi*[1], dès que le peuple s'est déclaré pour le rebelle. Vainqueur des révoltés, il ne veut pas remonter sur le trône par la force, mais il attend une nouvelle élection[2].

---

Note I, p. 169. *Sur l'ouvrage de M. B. Constant.*

Je veux relever quelques attaques faites au Pentateuque dans un ouvrage moderne, qui a produit une grande sensation. (*De la Religion, considérée dans sa source, ses formes et ses développemens, par* M. Benjamin Constant.) A côté d'aveux remarquables et de grandes vérités noblement exprimées, l'auteur (principalement dans deux chapitres de son tome II, p. 198—251) énonce plusieurs idées qui nous semblent peu exactes, contredites souvent par les faits, impossibles à concilier avec l'inspiration qu'il dit reconnaître chez le législateur des Hébreux. Je n'entrerai point dans une discussion de détail. Ce que j'ai dit dans le texte de cet ouvrage pourra y suppléer. J'aurai fait une chose plus agréable à mes lecteurs et à moi-même, en citant çà et là quelques-uns des éloquens hommages que cet écrivain célèbre rendait à Moïse et à ses lois. Je

1. 2 Samuel XV, 13-19.
2. 2 Samuel XIX, 11-15, 41-43.

veux seulement m'occuper ici de l'accusation portée par M. B. C. contre la caste sacerdotale, qu'il croyait avoir été, grâce à Moïse, puissante et oppressive chez les Hébreux comme partout. Affirmation étrange, qui ne fût pas sortie de sa plume, s'il eût examiné par lui-même, au lieu d'adopter le préjugé général. L'inexactitude ou l'erreur de la plupart de ses assertions à ce sujet, prouve assez qu'il n'avait jeté qu'en passant un coup d'œil rapide sur le sacerdoce hébreu; aussi sera-t-il aisé de lui répondre. Il suffira de rétablir les faits.

T. II, p. 97, il affirme que « les Juifs durant leur théocratie, consultaient toujours Jéhovah sur le choix de leurs généraux. » — Je ne m'en rappelle aucun exemple, et la preuve du contraire est partout. Je ne puis même m'expliquer cette assertion de M. B. C., que par les deux premiers versets du livre des Juges, où il aura pris très-probablement des noms de tribus pour des noms de guerriers. Page 198, il commence le tableau d'une lutte prétendue entre l'autorité sacerdotale et l'autorité militaire, tableau que l'histoire est loin de justifier. Pour prouver cette lutte, il suppose à Moïse, à Josué, en dépit de leurs familles, de leurs lois et de leur vie, le pouvoir sacerdotal (p. 198, note; p. 199, 200). L'histoire de Moïse et de Josué, mieux étudiée, lui eût montré simplement des chefs militaires, revêtus de l'autorité d'une mission divine spéciale comme la plupart des juges qui leur succédèrent, et tenant le sacerdoce dans la dépendance où la loi mosaïque le destinait à rester. Quant à Samuel, dans lequel M. B. C. voit un grand prêtre, son histoire prouve qu'il ne le fut jamais, qu'il agit toujours en prophète et surtout en juge, qu'en un temps de désordre, où les lois sur le culte semblent pres-

que oubliées, il offrit quelquefois des sacrifices, mais dans des lieux et avec des rites étrangers aux lois sacerdotales. Samuel était étranger à la corporation des prêtres, à cette corporation, vrai bouc-émissaire, dont je suis loin de me constituer le défenseur, mais qui a droit cependant, comme tout accusé, à un jugement impartial.—P. 199, M. B.-C. dit que « des guerriers appelés inexactement des juges, pren« nent place immédiatement au-dessous des grands prêtres. » Les preuves de ce fait seraient difficiles à fournir, et pour ma part, je ne sais point découvrir où l'auteur a pu les voir. Ce que je sais, c'est qu'il n'est pas même question du grand prêtre ou de la corporation sacerdotale dans tout le livre des Juges, sauf dans un appendice beaucoup plus moderne, où l'arche et le grand prêtre sont nommés en passant (Jug. xx, 28), d'une manière tout-à-fait insignifiante, et sans rapport avec les Juges. A cette époque même, il n'y a point de juge en Israël (Jug. xix, 1). Ce livre des Juges cependant renferme l'histoire religieuse aussi bien que politique de ces chefs militaires, et le sacerdoce y est tellement effacé, qu'on pourrait croire souvent qu'il n'existe pas. Nous ne nous apercevons guère de sa présence qu'à la naissance de Samuel, lorsque l'auteur sacré vient à raconter des scènes domestiques et familières. Là seulement nous entendons parler du tabernacle, et nous voyons agir les sacrificateurs.— M. B. C. n'est pas plus exact quand il cherche à trouver dans l'établissement de la monarchie un soulèvement contre le pouvoir sacerdotal, là où il n'est question que de se débarrasser de tyrans civils et de juges iniques (1 Sam. viii, 1—5); quand il poursuit sous les rois l'histoire des prétendues luttes du monarque et des prêtres; quand il transforme en sacrificateurs (p. 206) Jérémie et Urie

leurs victimes, etc. Il donne, je dois le reconnaître, plus de vraisemblance à sa thèse, quand il l'applique aux rapports mutuels de Samuel et de Saül. Et pourtant, combien là même il est éloigné de l'histoire, et que de faits il faut dénaturer pour arriver à ses conclusions! M. Salvador, qui, tout au rebours de M. B. C., a fait de Samuel un républicain luttant pour les intérêts du peuple contre le sacerdoce et la monarchie, exagère sans doute et déplace le rôle de Samuel, mais il est, au fond, beaucoup plus près de la vérité.

Entre autres méprises, M. B. C. a souvent confondu les prêtres et les prophètes, et après avoir dépeint les dangers des rois, menacés par les envahissemens d'une caste, il cite pour exemple les résistances légales de prophètes isolés. Cette fréquente équivoque nuit à la défense des hommes qu'il accuse, et sans elle, M. B. C. n'aurait probablement pu se faire illusion sur la position sociale du sacerdoce hébreu. Il faudrait pourtant s'entendre. Les hommes qui, depuis Moïse à Malachie, juges, voyans ou prophètes, se disent envoyés de Dieu, ne sont pas des prêtres. Ceux-ci ne prétendaient point habituellement à l'inspiration divine comme ceux-là. En revanche, les prêtres formaient une caste héréditaire, tandis que les envoyés de Dieu étaient des hommes isolés. Les uns et les autres, quoique servant le même Dieu, sont en opposition fréquente. Les prêtres s'occupaient de l'extérieur du culte, et les juges de l'administration, les prophètes de la correction des mœurs. Quand les envoyés divins étaient juges et chefs militaires, ils ont contenu l'ordre sacerdotal; quand ils ont été de simples prophètes, ils se sont élevés contre le culte sacerdotal mis à la place des vertus; et quand les prêtres ont été des courtisans riches et adroits, ils se sont toujours

montrés les ennemis des prophètes. Les uns et les autres ne peuvent donc être dénoncés et condamnés en commun. Maintenant lesquels accuse-t-on d'accaparer un pouvoir monstrueux, effrayant pour les rois, oppressif pour la nation? Les prêtres? — Le fait prouve qu'ils ont presque toujours obéi, jamais dominé : Moïse y avait pourvu. La caste, toujours contenue, s'est encore affaiblie avec le temps; les lévites tombaient dans la misère, et les sacrificateurs se sont fait courtisans pour être quelque chose. — Les envoyés de Dieu? — Ils ne formaient aucune corporation, ils n'avaient rien d'héréditaire; ils appartenaient à toutes les tribus. L'Esprit de Dieu les allait chercher à leur pressoir comme Gédéon, ou au milieu des troupeaux comme Amos. Avant la monarchie, juges militaires, ils faisaient le contre-poids nécessaire de l'autorité sacerdotale. Plus tard, orateurs pauvres et désintéressés, ils formaient, dans un royaume absolu, la seule opposition légale et protectrice. En même temps, loin d'aider les prêtres à affaiblir les rois, comme on le penserait peut-être, ils soutenaient par le fait les rois et le peuple contre les envahissemens des prêtres, puisqu'ils censuraient avec courage les désordres de ceux-ci, et rabaissaient l'importance du culte extérieur.

Je le demande donc encore : où M. B. C. voyait-il chez les Hébreux la puissance antisociale dont il se déclarait l'ennemi, et qu'il définit de la sorte : « Ce privilége exclusif de pouvoir, de sciences, de lumières, de prédications et d'autorité, qui est pour la majorité de l'espèce humaine un arrêt de proscription, une condamnation à l'ignorance, à l'abâtardissement et à la servitude (T. II, p. 471). » Puissance odieuse, qu'il est venu combattre au nom du sentiment religieux lui-même, en quoi certes il a rendu service

à la religion comme à la liberté; mais qu'il eût bien mieux combattue, en évitant de faire tomber ses coups sur les innocens comme sur les coupables.

Il est bien triste qu'un écrivain, un penseur comme M. B. C., n'ait pas apporté à ce travail une exactitude plus rigoureuse et un examen plus approfondi. On avait droit, ce semble, de s'y attendre en matière aussi grave, avant le jugement sévère qu'il croyait devoir porter sur des livres révérés de tous les chrétiens.—A Dieu ne plaise, cependant, qu'en lui faisant ces reproches, je ne rende hommage à toutes les choses nobles et vraies que renferme son livre. D'autres le jugeront peut-être avec plus de sévérité, mais pour moi, je ne me permettrai jamais de flétrir du nom d'incrédule un homme qui a prêché la nécessité de la religion, qui en a combattu les adversaires, qui a reconnu une révélation divine dans la mission de Moïse et dans les leçons de Jésus-Christ, qui travaillait à réveiller le sentiment religieux, qui confiait à sa garde la civilisation et la liberté. Je le plains de n'avoir pas senti le besoin d'une foi plus positive, et par cela même plus efficace; d'avoir laissé dans un vague nécessairement inerte et obscur, les sentimens et les croyances qui doivent soutenir l'homme dans les douleurs, les crises morales et la mort; mais j'applaudis à la lutte courageuse qu'il a entreprise à la fois contre l'incrédulité mesquine de l'école de Voltaire, contre la philosophie matérialiste des successeurs de Condillac, contre la morale intéressée des disciples d'Helvétius, contre les systèmes ridicules de Dupuis, contre l'ambition sacerdotale, poison corrupteur de la religion véritable, comme du plus saint et du plus touchant ministère. Je le remercie des émotions élevées, que réveille son éloquente défense

du sentiment religieux. J'aime à penser que son livre aura fait du bien, peut-être plus encore et autrement que l'auteur ne pensait. Je l'ai dit : Ses objections à la dignité révélée de l'Ancien Testament, m'ont paru faibles et n'ont pu ébranler ma foi; mais l'ouvrage qui les renferme a, d'un autre côté, contribué quelquefois à l'affermir, là même où l'écrivain n'y songeait guère. Plus il mettait de talent à dévoiler les excès des corporations sacerdotales, plus le caractère divin de la législation mosaïque, chose étrange! d'une théocratie où ces abus étaient si soigneusement, si sagement prévenus, brillait à mes yeux. C'est ainsi que dans son premier volume, plus M. B. C. démontrait avec éloquence l'existence innée du sentiment religieux, plus me semblait évidente la révélation, son complément nécessaire dans un monde d'incertitude créé cependant par un Dieu sage et bon. N'est-ce pas de la sorte que dans le corps de l'homme, l'existence des poumons, à elle seule, démontrerait au-dehors celle de l'athmosphère?

---

NOTE J, P. 199. *Sur le ministère de Jérémie*[1].

---

NOTE K, P. 210. *Sur la théologie et la morale des rabbins.*

Rien ne semble plus propre à montrer l'inspiration, et à

1. Cette note, vu sa longueur, a été supprimée pour grossir le volume à l'excès. Elle devait renfermer une abrégée du ministère de Jérémie, insérée en 1821 dans le des *Mélanges de Religion*, etc., publiés à Nîmes, par pasteur Vincent (p. 57 et 215.)

plus forte raison, à défendre le bon sens des prophètes hébreux, que le contraste des rabbins qui les remplacèrent. Quand ceux-ci parlèrent théologie et morale, ils se montrèrent entièrement et uniquement Juifs. Ils ne surent pas même reconnaître les traces et comprendre les vues des prophètes qu'ils prétendaient expliquer. Qui n'a pas lu ces étranges explications, ne peut avoir une idée juste de ce qu'était ce peuple juif, du milieu duquel s'élevaient les Ésaïes et les Jérémies, et de la distance immense qui le séparait d'eux.

La théologie des rabbins, malgré le fond de grandeur et de vérité qu'elle conservait du mosaïsme, était souvent recouverte de grossiers lambeaux, fables aussi absurdes que celles des Grecs, et seulement moins élégantes. Les commentaires rabbiniques sont empreints à la fois de mauvais goût et de matérialisme, de bêtise et d'audace, de vengeance et d'impureté. Les prophètes annoncent-ils que les yeux de l'Éternel sont sur les justes, et que sa main est étendue pour récompenser ou punir? les rabbins entreprennent de mesurer la longueur de ses doigts, et calculent gravement les heures de marche d'un de ses yeux à l'autre, pensant faire merveille de substituer un Dieu-montagne à l'Éternel Esprit et vérité. Ils s'abandonnent en parlant du Très-Haut à mille fictions dégoûtantes et bizarres; ils ont des comparaisons obscènes pour expliquer ses miséricordes. Qu'on lise les rabbins à côté des prophètes; à coup sûr, ce ne sera plus ces derniers qu'on accusera d'être en délire!

Quant à la morale, les reproches de Jésus-Christ aux Pharisiens nous apprennent ce qu'elle était. On peut affirmer, en général, que les rabbins ont mis les commandemens

d'hommes avant les commandemens de Dieu, les actes extérieurs avant les sentimens, les rites avant les vertus, les minuties avant l'ensemble. Ces hommes semblent quelquefois avoir été privés de leur quote-part de bon sens, parce qu'en effet ils ont le plus souvent manqué de l'habitude d'examiner et de généraliser. La nation juive, toujours soumise à l'autorité, n'avait guère exercé que son imagination; elle était demeurée presque étrangère à l'art d'abstraire, de comparer et de réfléchir, en d'autres termes, à toute philosophie. On ne m'en croirait pas sur parole; voici des preuves prises presque au hasard, et telles qu'en feuilletant le Thalmud, on en trouverait par milliers. — Il s'agit du repos du sabbat : sujet tout-à-fait approprié à l'esprit rabbinique, parce qu'il prête à des préceptes matériels et à des distinctions minutieuses.

Le travail est défendu le jour du sabbat, cela va sans dire; mais les commentateurs ont soin d'interdire de plus tout ce qui pourrait y ressembler. — Il ne faut pas aller à cheval ce jour-là, car on pourrait être tenté de casser une branche à une haie, pour s'en servir en guise de fouet. Or ce serait faire du bois. — Il ne faut pas danser ce jour-là; car il faudrait jouer d'un instrument, ce qui pourrait conduire à l'accorder, travail évident et condamnable. — Il ne faut pas écrire le jour du sabbat. — Quoi, pas même un mot? demande un docteur? — Non, sans doute, ce mot serait un travail et un péché. — Et une lettre de l'alphabet, ou même deux, y aurait-il péché? — Distinguons : si ce sont deux lettres insignifiantes, prises au hasard, il est permis de les écrire pour passer le temps, pourvu qu'on n'aille pas au-delà de deux dans le jour entier. Mais si ces deux lettres forment un sens, c'est un mot et un péché. — Voilà le cas de conscience ad-

mirablement résolu. Mais survient un docteur subtil, qui découvre un cas nouveau et qui interroge à son tour. — Si ces deux lettres, sans former un mot, étaient deux abréviations indiquant deux mots, comme seraient en français S. S., pour *souverain sacrificateur*, serait-ce péché ou non? — Ce serait péché de deux mots, répond le casuiste, et par conséquent péché double.

Voilà la morale des rabbins, mais non pas celle des prophètes.

---

NOTE L, P. 215. *Sur les théories rationalistes, relatives au ministère des prophètes.*

J'ai exposé avec franchise l'impression que j'ai reçue des théories rationalistes sur le ministère des prophètes. Je le devais à ma conviction et à ma conscience. Je devais dire non-seulement tout ce que ces hypothèses me semblent avoir de faux, mais encore de superficiel, de partial et d'*aprioristique*. Cela ne m'empêche pas de reconnaître la haute science de leurs auteurs, et les services réels qu'ils ont rendus, même à cette portion de la critique sacrée. Il est des noms parmi eux qui rappellent plus que du savoir; je veux dire de grandes vertus et une profonde piété. C'était pour moi un devoir et un besoin de le dire, car de ce côté-ci du Rhin, la piété rationaliste est quelque chose que nous avons peine à concevoir, faute de bien comprendre le rationalisme, l'Allemagne, surtout le caractère *subjectif* des travaux, des systèmes et de la philosophie de ce pays. Quant à moi, j'éprouve, pour des hommes tels que Schleiermacher et De Vette, par exemple, la vénération que leur porte à bon droit leur patrie entière, quoique je combatte plusieurs de leurs opinions.

Au reste, les théories auxquelles je fais allusion sur le ministère des prophètes, ne sont pas particulières aux rationalistes[1], et plusieurs supernaturalistes pieux et savans les ont adoptées. Il ne me paraît pas, il est vrai, que ce soit après un examen approfondi, mais plutôt sur la parole des maîtres, et entraînés, en quelque sorte, par le ton et les opinions des Universités. Tout cela m'imposait le devoir d'examiner moi-même, puis de combattre franchement les théories, en conservant pour les auteurs les égards dont ils sont dignes, et pour leurs écrits la reconnaissance que je leur dois à bien des titres.

---

### NOTE M, p. 218. *Sur les Séminaires de prophètes.*

Si nous cherchons sur quel fondement on a affirmé l'existence de séminaires prophétiques, nous trouvons dans l'Ancien Testament dix passages dont on a cru pouvoir s'appuyer.

Les deux premiers se trouvent 1 Samuel x, 5, et xix, 20-24. Or ici il n'y a pas un mot d'institut ou d'élèves. Nous voyons seulement des prophètes marcher en troupe en chantant les louanges de Dieu; puis ceux qui s'en approchent, Saül entre autres, être saisis eux-mêmes, soit par miracle, soit par contagion nerveuse, des transports agités qui accompagnaient ces chants. Le texte ne dit rien de plus. Il ne dit point si ces prophètes sont des envoyés de Dieu et se donnent pour tels, ou s'ils sont de simples bar-

1. Le docteur Schleiermacher lui-même, pourrait aussi bien être rangé parmi les supernaturalistes, que parmi les rationalistes.

des, enthousiastes pieux; s'ils s'instruisaient ensemble, s'ils étaient vieux ou jeunes, maîtres ou disciples.—Voilà pourtant sur quel fondement on a affirmé, comme chose certaine, que Samuel avait fondé et dirigeait des séminaires de prophètes.

Pendant les deux siècles suivans, on ne trouve aucune trace de rien de semblable; mais dans les livres des Rois, on rencontre sept passages où il est question de fils ou disciples des prophètes. Avant de les étudier en détail, faisons une remarque générale. Sept fois, dans toute l'histoire juive, il est question de disciples des prophètes, et ces sept citations répondent à une seule époque et à un même lieu. Ce lieu n'est point le royaume de Juda; cette époque n'est point celle d'un règne pieux, protecteur de la religion, où la connaissance du vrai Dieu soit générale. C'est sous le règne d'Achab et dans le royaume d'Israël. C'est auprès d'Élie et d'Élisée: d'Élie, le plus ardent, le plus actif, le plus énergique de tous les prophètes connus; d'Élisée, le seul disciple de prophète, que dans toute l'Histoire Sainte nous voyions hériter décidément du ministère et de l'esprit de son maître. Pouvons-nous bien dès lors méconnaître ici une institution particulière à ce temps et à ce lieu, particulière à Élie, et probablement destinée, par cet homme brûlant de zèle, à opposer aux progrès de l'idolâtrie une résistance morale et organisée? — Pouvons-nous ne pas reconnaître également que cette institution passa avec lui, puisqu'il n'en reste pas de trace dans les âges suivans; qu'elle n'exista jamais dans le royaume de Juda, où, ni avant ni après cette époque, on n'en peut apercevoir depuis Samuel le moindre vestige, et auquel d'ailleurs Élie fut toujours étranger? Quand on voit avec quel détail les

histoires sacrées rapportent ce qui est relatif au culte, à la religion et aux prophètes, on ne peut croire qu'elles eussent gardé un entier silence sur les séminaires prophétiques du royaume de Juda, si rien de semblable y eût existé.

Nous trouvons, il est vrai, dans Amos, un nouveau passage où il est fait allusion aux fils de prophètes; mais loin d'ébranler nos conclusions, ce passage les confirme d'une manière singulière. Amos, en effet, dans cet endroit, s'adresse au royaume d'Israël; il est lui-même sur les terres d'Israël, et cela a lieu peu après la mort d'Élisée. Cette allusion répond donc encore au même siècle et au même pays que les autres. La coïncidence est frappante, et donne bien plus de poids encore au silence de tout le reste de l'Ancien Testament.

Voulût-on, à toute force, voir dans les passages des livres de Samuel, des institutions de fils de prophètes comme celles du temps d'Élie, on en pourrait seulement induire que ces séminaires, fondés momentanément par le prophète Samuel, interrompus après sa mort, furent restaurés par Élie dans le seul royaume des dix tribus. On ne sera jamais en droit d'en rien conclure de plus. Or, cette conclusion, encore si incertaine, en quoi concernerait-elle les prophètes qui nous occupent? Ceux-ci se rencontrent surtout dans le royaume de Juda et dans les temps postérieurs au schisme, longues années après Samuel. Défenseurs de la religion mourante, hommes de Dieu, de la vertu et de la loi, influens, actifs, nombreux, ils ne ressemblent guère d'ailleurs aux prophètes chantres de Samuel ou aux fils de prophètes d'Elie.

Mais il y a plus ; on ne peut raisonnablement voir des prophètes dans les élèves des séminaires d'Élie. Le texte les

nomme *fils de prophètes*, c'est-à-dire, suivant un hébraïsme connu, disciples, élèves des prophètes. Cependant ces élèves ne sont ni des enfans, ni des adolescens : il est question quelque part [1] de la veuve de l'un d'eux. Ce sont des hommes faits, en âge, par conséquent, d'être déjà nommés *prophètes*, s'ils étaient destinés à le devenir. — Ne sommes-nous pas irrésistiblement amenés à conclure de tout ce qui précède que ces prétendus séminaires prophétiques n'étaient pas destinés à former des prophètes, mais plutôt à former, par le moyen des prophètes, des Hébreux fidèles, zélés, instruits, auxiliaires actifs des prophètes dans leurs efforts contre l'idolâtrie ? La langue, la critique et le bon sens me semblent exiger cette conclusion.

Pour en mieux éprouver la justesse, examinons maintenant un à un les huit passages en question. Nous n'y trouverons rien qui ne la confirme. — Dans quatre des endroits dont il s'agit [2], les fils des prophètes se montrent à nous simplement comme des hommes qui entourent Élie et Élisée pour les servir et en être protégés. Leur ignorance, leur dénuement, leur faiblesse, contrastent avec le pouvoir de leurs deux maîtres. Dans un cinquième [3], ils ont une vague connaissance du prochain enlèvement d'Élie, mais mêlée d'idées stupides, contraires à ce que sait Élisée. Cet événement ne leur a point été révélé, cela est évident; mais ils savent accidentellement quelque chose de la révélation qui en a été faite à leurs maîtres. Dans un sixième passage [4], un disciple des prophètes remplit, il est vrai, une

1. 2 Rois IV, 1.
2. 2 Rois IV, 1, 38; V, 22; VI, 1.
3. 2 Rois II.
4. 2 Rois IX, 1.

fonction prophétique. Mais ce n'est point de son chef, c'est comme commissionnaire et serviteur d'Élisée, nom que le texte lui donne expressément un peu plus loin [1]. C'est ainsi que Guéhazi, serviteur d'Élisée, et qu'on n'a jamais confondu avec les prophètes, reçoit quelquefois aussi du même maître des commissions analogues [2]. Le septième passage des livres des Rois [3], est le seul où le disciple des prophètes agisse comme prophète lui-même; mais aussi, un peu plus loin [4], il est appelé prophète sans restriction. Qu'en conclure, si ce n'est que c'était un fils de prophète devenu prophète ? Pourquoi, en effet, Dieu n'aurait-il pas choisi parmi eux ses envoyés, comme parmi les bergers et les docteurs? C'est ainsi que tel ou tel prophète se trouve avoir été pris parmi les sacrificateurs, et pourtant on a vu quelle énorme différence séparait d'ordinaire ces deux ordres de personnages.

Enfin, un dernier passage, celui d'Amos [5], laisse entrevoir, il est vrai, quelque rapport entre les fils des prophètes et le ministère prophétique; mais il donne une démonstration de fait, que, même au temps d'Élisée, et dans le royaume d'Israël, tous les prophètes ne sortaient pas de ces séminaires.

1. 2 Rois IX, 4.
2. 2 Rois IV, 29-31.
3. 1 Rois XX, 35.
4. 1 Rois XX, 38-41.
5. Amos VII, 14, 15. *Je n'étais pas prophète, ni fils de prophète; ma profession était de conduire les bœufs, et de ramasser le fruit des sycomores; mais l'Éternel m'a tiré du troupeau que je conduisais, et il m'a dit : Va, fais la fonction de prophète auprès de mon peuple d'Israël.*

NOTE N, P. 223. *Sur l'oracle messianique*, Esaïe LII, 13, à LIII, 12.

J'ai cru intéresser mes lecteurs en leur présentant ici la discussion d'un des plus remarquables oracles, et par cela même des plus contestés de l'Ancien Testament. On y verra, je me flatte, et les difficultés inhérentes à ces matières, et l'impuissance des attaquans à remplacer le sens naturel par quelque chose de vraisemblable, et enfin la force de la preuve qu'on est en droit d'en tirer.

J'ai choisi Ésaïe LII, 13, à LIII, 12, et je traduis l'analyse que donne de ce fragment le docteur Sack dans son apologétique [1].

Voici d'abord comment il rend l'hébreu :

(Chapitre LII.)

13. Voilà, mon serviteur prospèrera, il sera fort élevé,
14. il sera haut et glorieux. Comme il a été pour
plusieurs un sujet d'étonnement, tant son aspect était
au-dessous de l'homme, et son apparence inférieure à
15. celle des enfans des hommes, Ainsi il attirera
à lui plusieurs nations. Les rois garderont le silence
devant lui, parce qu'ils verront ce dont on ne *leur*
avait rien dit, et qu'ils comprendront ce dont ils n'a-
vaient point ouï parler.

(Chapitre LIII.)

1. Qui a cru à notre prédication, et par qui le bras de
l'Éternel a-t-il été reconnu ?

1. Christliche Apologetik, etc., von Dr K. H. Sack. Hamburg, 1829, p. 261.

2. Il a paru devant lui comme une faible plante et
comme un rejeton qui sort d'une terre aride; il n'y a
en lui ni beauté, ni éclat qui nous le fasse regarder,
ni brillante apparence qui nous le fasse désirer.
3. Méprisé, abandonné des hommes, homme de dou-
leur, et bien connu de la souffrance, semblable à ceux
dont on détourne les yeux, il a été un objet de dédain,
4. et nous n'en avons fait aucun cas. Cependant il
s'est chargé de nos maladies, il a pris sur lui nos dou-
leurs, et le voyant frappé, nous avons cru que c'était
5. Dieu qui le châtiait et l'affligeait. Mais il était
percé pour nos forfaits, et froissé pour nos iniquités.
Le châtiment qui nous procure la paix est tombé sur
lui, et c'est par ses meurtrissures que nous sommes
6. guéris. Nous errions tous comme des brebis éga-
rées; chacun de nous suivait son propre chemin, et
l'Éternel a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous.
7. Il a été maltraité et s'est laissé opprimer; ce-
pendant il n'a point ouvert la bouche; il a été comme
un agneau conduit à la boucherie, comme une brebis
muette devant ceux qui la tondent, et il n'a point ou-
8. vert la bouche. Il a été emporté par l'oppression
et la condamnation; mais lequel de ses contemporains
a considéré ces choses? car il a été arraché de la terre
des vivans par le crime de mon peuple, qui en recevra
9. le juste châtiment [1]. On avait ordonné son sé-

1. La version de Genève (1805), traduit ainsi le verset 8: « Il a » été tiré de l'oppression et délivré de la condamnation; qui pourra » exprimer sa durée? Il a été retranché de la terre des vivans; » mais c'est à cause des péchés de mon peuple qu'il a été frappé. » Cette version présente le sens ordinairement adopté pour ce verset

pulcre avec les méchans, et il a été avec le riche après sa mort; car il n'avait point commis de violence, et il n'y avait point eu de fraude dans sa bouche.

10. L'Éternel a voulu qu'il fût brisé par la souffrance; mais après qu'il aura donné sa vie en sacrifice pour le péché, il se verra une postérité, il prolongera ses jours, et les desseins de bienveillance de l'Éternel
11. s'accompliront heureusement par ses mains. Délivré de l'angoisse, il contemplera [1]...... et sera rassasié. Le juste, mon serviteur, justifiera un grand nombre d'hommes par la connaissance qu'ils auront de lui, et il se chargera de leurs iniquités.
12. C'est pour cela que je lui donnerai sa portion parmi les grands; il partagera le butin avec les vaillans, parce qu'il se sera offert lui-même à la mort, qu'il aura été mis au rang des criminels, qu'il aura porté les péchés de plusieurs, et qu'il aura intercédé pour les coupables.

Passons aux remarques.

## § I.

La force apologétique de cet oracle est indépendante de la grande question critique, soulevée sur les vingt-six derniers chapitres d'Ésaïe. Il est superflu d'examiner ici si ces

difficile, et me semble plus exacte, sauf la dernière phrase, que je traduirais ainsi : « Mais mon peuple a été frappé pour son propre » péché. »

1. Il y a là une ellipse que le Dr Sack ne se hasarde pas à remplir, bien qu'elle indique évidemment quelque idée de succès ou de triomphe.

vingt-six chapitres sont l'ouvrage du prophète de ce nom, ou bien ont été composés plus tard. Sans doute, dans les écrits prophétiques, le nom de l'écrivain est d'une grande importance, bien plus encore que dans les Agiographes. On doit reconnaître cependant que l'auteur de ces chapitres, fût-il un autre qu'Ésaïe, n'en mériterait pas moins pleinement le titre de prophète. Des oracles messianiques bien constatés suffiraient pour l'en rendre digne; or ici ces oracles existent, nous pouvons les montrer, et nous nous croyons dispensés en conséquence d'entrer dans la discussion critique de l'authenticité, nos doutes sur la force des objections fussent-ils encore plus décidés qu'ils ne le sont. Nous passons donc à une analyse de tout ce fragment.

## § II.

Dès le commencement de cette série d'oracles (chap. XL, XLII, XLIII, XLV), le prophète a constamment fait pressentir l'approche d'une révélation glorieuse qui fera honorer au loin le Dieu d'Israël. Au chap. LII, il avertit le peuple de se préparer à recevoir une bonne nouvelle, et le salut de Dieu offert jusqu'aux extrémités du monde. Alors le prophète fait une pause, comme en contemplation devant d'amères angoisses, dont ce salut doit être précédé. Puis il se met à dépeindre l'être souffrant dont les douleurs assureront au peuple sa délivrance. Ce tableau terminé, il fixe de nouveau des regards pleins de joie sur la bénédiction qui attend Israël. Dans les chapitres suivans, il n'est occupé qu'à avertir le peuple, sous les formes les plus variées, de ne pas laisser perdre, par légèreté ou par un coupable dédain, le salut assuré qui lui est offert; il le presse, au con-

30

traire, d'attendre avec espérance, avec confiance et respect l'accomplissement des mystérieux desseins de Jéhovah sur la terre et les cieux (chap. LIV — LVI ; LIX, LXV, LXVI).

Cette rapide analyse montre déjà que la prédiction des souffrances du serviteur de l'Éternel n'est point isolée. Cet oracle est réellement encadré dans une série d'espérances et de leçons qui, d'une part, s'appuient sur la révélation de Jéhovah manifesté à tous les peuples, de l'autre, sur le salut éternel du peuple racheté et purifié.

## § III.

Après avoir examiné le contexte de notre article, voyons-en le contenu.

Jéhovah lui-même parle (LII, 13-15) d'un serviteur dont la gloire doit être grande, après bien des souffrances et des mépris. Alors le prophète (LIII, 1—10) décrit les douleurs et les services de ce personnage mystérieux. Il sera profondément abaissé, méconnu, traité avec la plus dédaigneuse cruauté (℣. 1-3), mais il supportera tout, dans l'intérêt d'hommes parmi lesquels le prophète se confond (℣. 4, 5). Pour délivrer ces coupables de la punition méritée, la victime innocente se soumet volontairement et patiemment aux tortures qui l'attendent (℣. 6, 7), et qui doivent aller jusqu'à une mort infâme et au sépulcre (℣. 8, 9). Telle est la volonté de l'Éternel, qui se servira de lui pour accomplir ses propres desseins (℣. 10). Jéhovah déclare lui-même que par lui plusieurs seront amenés à la justice (℣. 11), et que plus son abaissement volontaire aura été profond, plus sera grand le degré de gloire et de magnificence qui lui est réservé.

La liaison des diverses portions de cet oracle est si évidente, leur harmonie est si complète, qu'il semble inutile d'en faire ressortir les points principaux, pour rendre plus sensible l'accord important de cette image prophétique avec la Passion de Jésus-Christ. Des souffrances amères et non méritées, des souffrances expiatoires qui délivrent le peuple de Dieu d'un juste châtiment, des souffrances volontaires, récompensées par le plus haut degré de gloire, d'après la volonté de Dieu; voilà les traits caractéristiques de la *Passion*, décrite par Ésaïe, et ces trois traits caractérisent aussi celle du Sauveur, telle que les apôtres l'ont décrite, et que lui-même l'a faite envisager. — Mais ailleurs on ne peut rien trouver qui réponde suffisamment à ces traits. Ce rapport d'ensemble, facile à remarquer dans les trois élémens essentiels de ce tableau tracé avec tant de vie, est bien plus frappant, a bien plus d'importance que celui des circonstances de la sépulture de Jésus-Christ, telles qu'on pourrait les retrouver dans le ℣. 9. — Rien n'aurait frappé dans ce verset, si l'histoire du Sauveur nous eût laissé ignorer les détails correspondans. — En revanche, on est pleinement en droit de repousser les objections tirées de diverses nuances, peu reconnaissables, à ce que l'on prétend, dans l'histoire de Jésus-Christ. On a cru trouver une incompatibilité de ce genre, LII, 15, où il est dit que les rois rendront hommage à ce personnage souffrant : mais ces mots se trouvent dans une introduction générale, espèce de prologue prononcé par Jéhovah lui-même, et annonçant toutes les parties de l'événement, la gloire comme les douleurs. En vérité, je le demande, serait-il aisé d'indiquer dans l'histoire du christianisme beaucoup de traits plus reconnaissables que celui-ci, pour désigner son

fondateur : *Les rois l'honoreront !* On objecte encore que ce personnage souffrant devait être enseveli avec des malfaiteurs, et que Jésus l'a été dans le tombeau de Joseph. Mais le verbe hébreu signifie aussi bien ; *on avait ordonné*, *préparé*, *destiné*, que *on a placé* son sépulcre. Cette explication est bien suffisante pour faire tomber l'objection. On affirme encore que le partage du butin indique un triomphe temporel ; mais trouve-t-on qu'une gloire, suite et récompense d'une telle mort, donne le moins du monde l'idée d'une victoire sanglante remportée avec des armes et des soldats ?

## § IV.

Toutes les apparentes incompatibilités qu'on cherche à nous opposer, sont au fond peu de chose. Elles ne pourraient obtenir quelque attention que par une erreur de logique trop commune, quoique souvent dévoilée ; celle qui fait donner plus de poids à de petites objections éparses qu'aux preuves générales. Mais il est des attaques d'une autre nature et d'une bien plus grande importance ; je veux parler d'explications complètes de l'oracle entier, tendant à le rapporter à un autre sujet, plus propre, affirme-t-on, à en éclaircir l'ensemble. Il nous faut examiner ici les deux hypothèses de ce genre qui ont eu le plus de succès dans les derniers temps. L'une voit dans *le serviteur souffrant*, le peuple juif, et l'autre, l'ordre des prophètes[1].

Origènes rencontrait déjà la première hypothèse chez les adversaires juifs du christianisme, et, dès lors, elle a été

1. La première a été soutenue par Rosenmüller, la seconde par Gesenius.

adoptée par de célèbres interprètes de leur nation[1]. Dans ce système, ce sont les peuples païens qui parlent; ils déclarent que le peuple d'Israël, long-temps méprisé et maltraité par eux, a souffert innocent, et a souffert pour leur salut. Il fallait, pour leur conversion, que ce peuple fût persécuté, puis ensuite élevé en gloire et entouré d'hommages.

Mais l'exil n'a amené aucune confession de ce genre chez les nations païennes. Les interprètes juifs, pour être conséquens à leur point de vue, sont donc contraints de conclure que c'est là un événement encore à venir. Quant aux interprètes chrétiens qui adoptent cette explication, ils ne peuvent partager cette espérance. Ils doivent donc, pour être conséquens de leur côté, ne pas regarder ce passage comme un oracle réel, mais seulement comme une fiction de l'orgueil national le plus exalté.

La base principale de cette explication est la remarque, d'ailleurs exacte, que dans cette série de chapitres, le peuple d'Israël, pris dans un sens collectif, est souvent appelé le serviteur de l'Éternel (comparez chap. XLI, 8; XLII, 19; XLIII, 10; XLIV, 1; 21; XLV, 4; XLVIII, 20). Ce titre lui est même donné pour le placer en opposition directe avec les nations païennes (comme XLI, 5-9; XLIII, 9-11). Mais cette remarque, uniquement de mots, peut-elle donner un poids décisif à un sens du reste invraisemblable? De ce que le peuple est appelé plus d'une fois *serviteur*, s'ensuit-il que ce mot ne puisse plus, chez le même écrivain, désigner un individu déterminé? Ce titre ne s'applique-t-il pas très-vraisemblablement au prophète,

1. Aben Esra, Jarchi, Kimchi, Abarbanel.

chap. XLI, 26 (passage où du moins ce n'est sûrement pas du peuple qu'il est question); et chap. XLII, 1-7, ne doit-il pas très-certainement s'entendre d'un individu unique? L'expression *serviteur de l'Éternel*, n'est-elle pas dans le corps de l'Ancien Testament bien plus souvent appliquée à un personnage déterminé; par exemple, à Moïse ou à David? Et si tout cela est incontestable, quel motif peut-il rester d'envisager cette description comme un oracle applicable au peuple juif? Ce peuple qui, au témoignage de tous les prophètes, fut envoyé en exil en châtiment de ses crimes, peut-il être représenté comme une victime innocente? Ses souffrances seront-elles considérées comme tendant à expier les péchés des peuples païens? Ces peuples qui, avant et après l'exil, et jusqu'à ce jour, ont méprisé la nation juive, ou l'ont traitée en criminelle, doivent donc lui céder la première place; bien plus, se regarder comme réconciliés avec Dieu et libérés du châtiment par ses souffrances? Après la régénération et la conversion des autres peuples, les Hébreux devraient aussi, par conséquent, élevés au-dessus d'eux tous, obtenir leurs respects et leur vénération? Certainement, même sans insister sur l'impossibilité complète de faire cadrer les détails, il faut pour admettre une telle explication, se faire une idée singulière de l'excellence morale du peuple juif. Cela est fort naturel et très-conséquent chez les rabbins, qui, outre un patriotisme exagéré, avaient l'horreur du christianisme et l'espérance de voir les peuples chrétiens revenir au judaïsme. Il est tout simple qu'ils soutinssent cette interprétation, appuyée qu'elle était, de plus, sur quelque apparence d'argumens philologiques. En revanche, il n'est pas aisé de comprendre comment elle a pu trouver faveur chez des in-

terprètes, je ne dis pas même chrétiens, mais seulement non-juifs, à moins qu'ils n'envisagent, de la manière la plus décidée, le passage entier comme une chimère de l'orgueil national. — Mais comment faire de ce morceau la rêverie d'un orgueil tout juif et tout humain ? Comment concilier cela avec la gravité religieuse, la sévère franchise, la conscience élevée, empreintes dans toutes les portions de ce discours ? Le prophète n'a-t-il pas évidemment le désir de faire l'œuvre de Dieu, et de persuader la vérité sainte ? L'emploi si varié du mot *serviteur*, est-il donc une base assez solide, pour qu'on puisse y construire une pareille hypothèse.

Quelques savans entendent cet oracle, non du peuple juif entier, mais de la partie vertueuse de la nation. Limitée de la sorte, cette explication change beaucoup, et perd en quelque degré son caractère d'orgueil rabbinique. Mais d'abord, les passages sur lesquels on s'appuie, parce que le peuple juif y est décidément nommé serviteur de l'Éternel, parlent toujours évidemment du peuple entier, tandis qu'il y a le pluriel, *mes serviteurs*, dans ceux où il est question des Juifs vertueux (LXV, 13, 14). Ensuite, qui sont ceux qui déplorent la souffrance des serviteurs fidèles ? Les Juifs coupables ? mais dans ce cas, ils sont convertis, et devraient entrer dans la portion *vertueuse*. Comment le prophète pourrait-il dire que ces justes ont souffert pour les péchés du peuple en général, quand ce ne serait que pour une portion du peuple ? Tous les Hébreux fidèles ont-ils été maltraités, mis à mort et ensevelis ? Le prophète aurait-il pu représenter la piété des justes, comme assez parfaite pour effacer la faute et prévenir le châtiment des impies ? Cette explication, si l'on voulait lui donner quelque consistance, finirait par se fondre dans celle qui voit, dans le *serviteur souf-*

*frant*, l'ordre entier des prophètes. Mais l'impossibilité de celle-ci n'est pas plus difficile à démontrer.

Admettons un moment que les mots *serviteur de l'Éternel* puissent désigner l'ensemble des prophètes envisagés comme faisant un corps (sens qu'on ne peut cependant nullement déduire de XLIV, 26, ou de XLIX, 1-7). Comment les prophètes, qui parlaient d'eux-mêmes comme d'hommes impurs et pécheurs (voyez Ésaïe VI), auraient-ils pu s'attribuer une assez haute vertu pour que leurs péchés pussent expier les péchés des autres ? Ont-ils jamais accepté leurs souffrances comme destinées, par la volonté divine, à la purification du peuple ? Au contraire, le plus souvent ils s'en irritaient (comme Jérémie, XX, 11 ; XV, 15) et les repoussaient comme des injustices que d'éclatantes punitions devaient venger. Enfin, quand les prophètes se sont-ils promis l'empire et la gloire, et comment expliquer sans résurrection cette gloire magnifique, accordée comme récompense à des hommes mis à mort ? Ils ne disent rien cependant de cette résurrection, dont ils ne pouvaient éviter de faire mention, s'ils avaient réellement dessein de parler de la vie future. Cette idée de l'ordre des Prophètes, considéré dans son ensemble et dans ses destinées générales, sans s'arrêter aux individus qui le composaient, pourrait bien être trop moderne pour être prêtée en aucune manière aux prophètes hébreux.

Cette seconde hypothèse doit donc être rejetée comme la première, et la chute de toutes deux laisse une force entière à l'explication messianique, puisqu'elles étaient les deux seuls moyens de l'éluder, et qu'elles sont toutes deux également insoutenables [1].

1. Le Dr Umbroit a proposé dernièrement une nouvelle hypo-

On a affirmé que l'idée d'un Messie souffrant était étrangère à l'Ancien Testament, mais c'est à tort, puisqu'il y a des raisons décisives de la reconnaître ici, et par suite, dans d'autres passages des Prophètes, en rapport avec celui-ci. L'explication messianique de ce fragment d'Ésaïe est confirmée par plusieurs passages du Nouveau Testament, savoir : Luc, XXII, 37; 1 Pierre II, 22-25, et Act. VIII, 28. On ne peut nous objecter que Matthieu (VIII, 17) a pris notre passage dans un autre sens; car la formule *ainsi s'accomplit*, signifie bien souvent « s'accomplit de cette autre manière. »

---

NOTE O, P. 283. *Sur la poésie du cantique de Déborah.*

Comment ne pas remarquer, avec l'évêque Lowth, le

thèse que Sack n'a connue qu'après son travail, et qui n'était pas de nature à le faire revenir sur ses pas. Umbreit donne aux mots *serviteur de l'Éternel* un sens varié suivant le contexte. Tantôt il entend par-là des rois pieux, tantôt le peuple juif, tantôt l'ordre des prophètes, et dans notre fragment le Messie, mais le Messie espéré, pressenti, et non prédit, ou plutôt l'idéal poétique du Messie, formé des traits combinés et généralisés des trois autres acceptions. Sack remarque avec raison, dans une note, que toutes ces idéalisations ne sont pas naturelles à supposer chez les Prophètes. Il aurait pu ajouter, comme nous l'avons dit page 258, que si l'on voit une fois le Messie d'une manière quelconque dans ce fragment, la ressemblance avec Jésus-Christ sera si frappante, qu'il sera impossible de n'y pas voir le Messie réel et historique, le Fils de Dieu, mourant pour nos offenses et ressuscitant pour notre justification. Dès-lors ce morceau est un oracle, et Jésus-Christ a été prédit.

mouvement, l'ame, la poésie dont brille ce cantique dans son admirable simplicité! Il se termine par un morceau [1] qui eût servi de modèle à Homère. En voici la traduction :

28. « La mère de Sisérah regardait par la fenêtre, elle regardait à travers les jalousies, et s'écriait : Pourquoi son char tarde-t-il à venir? pourquoi ses chariots
29. marchent-ils si lentement? Les plus sages de ses femmes lui répondaient, et elle se répondait à elle-
30. même : N'ont-ils pas fait un grand butin? Ne partagent-ils pas les dépouilles? Une fille, deux filles à chaque guerrier! Les étoffes de couleur seront pour Sisérah; les étoffes brodées, les étoffes de couleur brodées des deux côtés! De beaux colliers orneront son cou.
31. » Périssent ainsi tous tes ennemis, ô Éternel! et que ceux qui t'aiment brillent comme le soleil qui se lève dans sa gloire! »

Comme cette prosopopée de la mère de Sisérah est naturelle en même temps qu'animée!

Ce mélange d'inquiétude et d'espérance; cette imagination de femme, qui se dépeint d'avance les dépouilles brillantes et croit déjà les saisir; cette avidité vaniteuse qui, sans s'occuper du combat, de la gloire, du carnage ou de l'empire, ne voit que les ornemens brodés et les filles captives [2], c'est le langage de la nature elle-même. Comment ne pas admirer en outre cette précision rapide et dramatique, et surtout cette conclusion éloquente qui fait deviner le dénouement du

1. Juges V, 28-31.
2. Femineo prædæ et spoliorum ardebat amore.
VIRGILE.

drame, par un élan sublime de reconnaissance nationale et de piété! Tout cela forme un ensemble d'une beauté simple et vraie sans la plus légère tache.

---

NOTE P, P. 305. *Sur les soixante et dix semaines de Daniel.*

Cet oracle célèbre a un double intérêt pour nous; il sert à prouver d'un côté la réalité des oracles messianiques; de l'autre, l'authenticité des prophéties de Daniel. J'ai cru bien faire de traduire une partie de ce que le docteur Sack dit là-dessus dans son Apologétique[1]. Il commence par discuter l'authenticité du livre entier, et réfuter les objections. C'est en s'appuyant sur ce premier travail qu'il prouve le caractère messianique du fragment que nous allons examiner. Son but est donc plus restreint que le nôtre, et son raisonnement ne prouve rien pour l'authenticité, puisqu'il la suppose. Cependant, je crois ce morceau utile, même à ce dernier égard. Ne suffit-il pas d'être frappé des rapports de cet oracle avec les événemens qui accompagnèrent et suivirent la vie mortelle du Sauveur, pour reconnaître l'existence d'un esprit prophétique chez celui qui, plusieurs siècles au moins auparavant (là-dessus tout le monde est d'accord), écrivit ces lignes remarquables? Dès lors l'écrivain est un prophète, et s'il est un prophète, il est Daniel. Quoique le docteur Sack n'ait point dirigé vers cette conclusion le morceau qu'on va lire, il semble impossible que des lecteurs impartiaux ne la tirent pas.

1. Christliche Apologetik, p. 287.

Je laisse maintenant parler le professeur de Bonn.

« La conclusion du neuvième chapitre de Daniel renferme le seul de ses oracles qui paraisse se rapporter au premier avènement du Christ. Les autres, souvent relatifs aux derniers âges de l'Église et du monde, n'offrent que quelques traits analogues à celui-ci.

» Voici la traduction littérale de Daniel, IX, 21-27[1]:

21. « Lorsque je parlais encore, étant en prières, Ga-
briel, ce personnage que j'avais déjà vu en vision, ac-
courut en volant et me toucha, environ le temps de
22. l'oblation du soir. Il m'instruisit, me parla et
me dit : Daniel, je suis maintenant venu pour t'éclai-
23. rer et t'instruire. Dès que tu as commencé à
prier, l'ordre a été donné, et je suis venu pour te le
faire connaître, parce que tu es agréable à Dieu et
capable de comprendre. Sois donc attentif pour com-
24. prendre la vision. Il y a soixante et dix se-
maines de fixées touchant ton peuple et ta ville sainte,
pour mettre fin à la désobéissance, pour sceller les
péchés, et pour expier l'iniquité, pour amener la jus-
tice éternelle, sceller la vision et la prophétie, et oindre
25. le Saint des Saints. Sache donc, et comprends
bien ceci. Depuis l'ordre donné pour rebâtir Jéru-
salem, jusqu'à l'Oint-conducteur, il y a sept semaines
et soixante-deux semaines. Les rues et les murailles
seront rétablies, mais en un temps de détresse.
26. Après ces soixante-deux semaines, l'Oint sera retran-
ché sans avoir personne pour lui[2]. La ville et le

1. Je traduis la traduction allemande de l'auteur, qui me paraît avoir constamment bien rendu l'hébreu.

2. Cette traduction rend assez littéralement l'original, qui du

sanctuaire seront renversés par le peuple d'un chef qui viendra, de manière à ce que cela finisse comme par une inondation. Jusqu'à la fin de la guerre, il y
27. aura dévastation et ravage. Il [1] confirmera l'alliance avec plusieurs pendant une semaine, et au milieu de la semaine, cesseront le sacrifice et l'offrande. Alors viendra avec des ailes l'abomination de la désolation, jusqu'à ce que l'entière destruction tombe sur les désolés. »

« Si l'on accorde que les oracles de Daniel sont authentiques, il ne sera pas difficile de démontrer que celui-ci, quant à l'essentiel de son contenu, s'accorde parfaitement avec l'époque et les circonstances de l'avènement de Jésus-Christ.

» Le prophète méditait sur la promesse du Seigneur révélée par Jérémie [2], de mettre fin, au bout de soixante et dix années, à la captivité et aux misères d'Israël. A l'approche du moment annoncé, il exprime son ardent désir

reste conserve quelque obscurité. La traduction ordinaire : *mais non pas pour soi*, n'est pas exacte, et supposerait quelque impropriété dans les termes de l'hébreu, ce qui au reste est fréquent dans les écrits de Daniel. Quant à la traduction de quelques modernes, *sans avoir de successeur*, elle est bien plus éloignée de l'original ; elle suppose une forte ellipse très-invraisemblable, et n'eût sans doute pas été imaginée, si l'on n'eût voulu trouver dans ce passage l'histoire d'Alexandre-le-Grand, pour empêcher d'y voir une prédiction du Messie. On n'appuie cette interprétation que sur un passage prétendu parallèle (XI, 4). Rien dans les mots de l'hébreu n'autorise le moins du monde ce rapprochement.

1. L'Oint-conducteur.

2. Jérém. XXV, 11, 12; XXIX, 10.

de voir arriver le salut promis, le pardon entier et la complète délivrance. Cet élan du prophète est accompagné d'une humble confession des péchés du peuple, et de prières ardentes pour demander grâces. Alors lui apparaît un Envoyé divin, messager de bonnes nouvelles. Ce n'est pas après les soixante et dix années fixées par Jérémie, mais après soixante et dix semaines d'années, à compter de l'ordre de rebâtir Jérusalem, qu'apparaîtra le salut véritable. L'Oint, le Christ, qui arrivera après soixante-neuf semaines, subira, il est vrai, une mort violente; la ville et le temple seront renversés, mais l'Oint ramènera un grand nombre d'hommes à l'ancienne et éternelle alliance qu'il renouvellera avec Jéhovah. En même temps, il fera cesser l'ancienne manière de l'honorer par des sacrifices.

» On ne peut douter que les semaines en question ne soient des semaines d'années. Cela est au moins rendu fort probable par la comparaison avec Genèse, XXIX, 27, et Daniel, X, 2, 3; plus encore par l'espèce d'opposition sous-entendue entre les soixante et dix années de Jérémie et les sept fois soixante et dix années indiquées par l'ange [1]. Si nous cherchons le terme duquel il convient de partir pour le calcul de ces quatre cent quatre-vingt-dix ans, et l'ordre émané des rois de Perse pour rebâtir Jérusalem, nous n'en trouvons aucun d'aussi nettement donné par l'histoire, que l'édit d'Artaxerce Longuemain, dans la vingtième année de son règne. Cette année correspond, suivant le calcul de Petau, de Franck et de Bengel, à l'an du monde 3550. Les soixante-neuf semaines, faisant quatre cent

1. Matth. XVIII, 22, nous trouvons une trace de l'usage fréquent d'oppositions de ce genre.

quatre-vingt trois ans, auraient donc fini en l'année 4033. Cette époque précise, toujours suivant le calcul de Petau, fut celle du baptême de Jésus-Christ. Trois années après vient sa crucifixion; ce grand et nouveau sacrifice serait ainsi la cause de la cessation des anciens, annoncée pour le milieu de la dernière semaine. On pourrait dire encore que cette dernière semaine, soit les trois années du ministère de Jésus-Christ, soit les quatre premières de la prédication des apôtres, furent une époque de vie nouvelle pour tous les Juifs qui avaient encore du sentiment et du bon sens. Ils se rapprochèrent ainsi de la partie essentielle et éternelle de l'ancienne alliance traitée avec eux par Jéhovah, et qui allait se renouveler. Plus tard, la nation d'Israël s'éloigna toujours plus de l'Évangile, jusqu'à ce qu'enfin arriva l'entière et terrible catastrophe amenée par les armes de Titus, alors que l'abomination des aigles romaines s'éleva victorieuse sur le faîte du temple consacré à l'Éternel.

» Nous connaissons fort bien toutes les diversités d'opinion des interprètes au sujet de cet oracle, même parmi ceux qui le regardent comme authentique. Ils sont en particulier peu d'accord sur le point de départ des soixante et dix semaines. La brève analyse que nous venons d'esquisser ne prétend pas, sans doute, à faire négliger toutes les autres explications. Toutefois, nous sommes en droit d'affirmer au moins deux choses. D'abord, que le calcul le moins contesté nous fournit précisément le nombre d'années indiqué par l'oracle; puis encore, que ce qui reste d'incertitude inévitable en pareille matière a bien peu d'importance, car la connaissance de l'exactitude chronologique de l'oracle, ne fait pas au fond l'essentiel de son accomplis-

et c'est pourtant là le point sur lequel diffèrent les interprètes. Il est aisé de reconnaître que les temps se rencontrent en gros assez exactement pour que l'attente du Messie ait été généralement dirigée sur cette même époque; que l'avènement du Messie a suivi les divers édits de reconstruction, environ au bout du nombre d'années indiqué dans l'oracle; mais ce n'est pas à dire que pour croire à l'accomplissement de ce même oracle, il faille avoir arithmétiquement vérifié le point de départ; terme qu'évidemment le prophète n'a pas prétendu indiquer d'une manière si précise. Autre chose est d'admettre l'accord exact des temps comme connu de la sagesse divine,—et autre chose d'affirmer qu'il doive ou puisse être complètement expliqué. Cette minutieuse démonstration ne nous semble pas nécessaire; il nous paraît suffire que l'événement, but de l'oracle, soit caractérisé d'une manière assez claire pour que personne ne puisse le méconnaître, en admettant du moins l'authenticité de la prophétie. C'est au but bien plus qu'au point de départ, qu'il importe de regarder. Or tout homme qui n'a pas d'avance des soupçons et des préventions contre cet oracle, par cela seul qu'on le donne pour un oracle, hésiterait-il à reconnaître le temps de Jésus-Christ comme désigné d'une manière positive pour son accomplissement? La déclaration solennelle et générale du ℣. 24, sur l'expiation de l'iniquité et le rétablissement de la justice, à qui peut-elle s'appliquer qu'à celui qui est pour nous une victime expiatoire[1], et qui a été fait notre justification[2]? *Le retranchement* de l'Oint (ou du Christ), le renouvellement de

1. 1 Jean II, 2.
2. 1 Cor. I, 30.

l'alliance, la suppression des sacrifices, qu'est-ce que tout cela pourrait annoncer d'une manière plus claire et plus simple, que la mort de Jésus-Christ et la puissante efficace de son sacrifice? — On ne peut objecter l'absence de toute allusion à la résurrection de Jésus-Christ; car si les oracles sont entrés dans beaucoup de détails relativement aux souffrances futures, soit du peuple d'Israël, soit de Jésus-Christ, ils sont toujours restés dans le vague sur leurs triomphes. Enfin, l'oracle annonce la destruction totale de la ville et du temple, et quand cela a-t-il eu lieu, si ce n'est par les Romains et Titus? Après cela, on pourra sans doute relever encore quelques légères difficultés dans ce morceau, comme la réédification des rues et des murs, le sens précis des mots *personne pour lui*, le 27^e verset qui reprend l'événement postérieur déjà annoncé. Mais tout cela ne s'évanouit-il pas devant les traits si grands et si nets que nous avons fait ressortir? Nous affirmons hardiment que ceux-là seulement qui mettent l'authenticité de l'oracle en doute peuvent méconnaître son accomplissement. Quant à ceux qui croient fermement à cette authenticité, ils ne seront que rigoureusement conséquens en regardant cet oracle comme entièrement accompli en Jésus-Christ. »

A ces observations du docteur Sack, j'ajoute quelques mots, pour y rattacher la conclusion plus générale à laquelle je veux arriver. Il me semble que l'auteur a grand raison de distinguer entre le point de départ du calcul et l'accomplissement de l'oracle. Mais, peut-être, n'a-t-il pas assez nettement exposé les résultats de cette distinction.

Le point de départ, et en général le calcul du temps est ici obscur, mais l'accomplissement est évident. Il faut reconnaître franchement l'un comme l'autre. On en peut don-

ner une preuve de fait. Il a été impossible de trouver une autre explication de l'accomplissement, qui pût soutenir quelque examen; mais il a été facile à un grand nombre de critiques de calculer le temps de tout autre manière. On a pu croire tantôt qu'il s'agissait d'années, tantôt de semaines d'années; que les nombres indiqués devaient être additionnés, suivant d'autres soustraits, suivant d'autres encore multipliés. Le point de départ a pu être fixé à Artaxerce Longuemain, par le grand nombre des interprètes; mais d'autres, sans blesser le contexte, ont aussi bien pu le fixer au moment où Gabriel parlait, ou à la fin des soixante et dix années de Jérémie, ou à l'instant de cette dernière prédiction. Je le confesse : du côté du temps et du calcul, l'obscurité est réelle; mais quant à l'accomplissement, il faut qu'on en convienne avec la même franchise, la clarté est entière. Les tristes efforts faits par Berthold, pour voir Antiochus Épiphanes dans les désolations de l'époque annoncée, et Alexandre-le-Grand dans le Christ retranché, afin d'en conclure que notre oracle avait été fabriqué peu après Alexandre et sous Antiochus, sont d'une extrême faiblesse. Si cette hypothèse était vraie, resterait à expliquer comment l'imposteur qui aurait raconté l'histoire de son temps, sous couleur d'une vieille prophétie, aurait, par hasard, avec des nombres et des faits tirés d'événemens contemporains, construit trois siècles à l'avance une si étonnante et si exacte prédiction de l'avènement du Sauveur. Chose remarquable, d'ailleurs! Dans cette interprétation, les nombres inutilement torturés cadrent bien moins que dans l'explication messianique; Berthold est réduit à y reconnaître, non comme nous de l'incertitude, mais de l'inexactitude, ce qui est fort différent, et ce qui

serait très-bizarre si cet oracle eût été fabriqué pour faire allusion à des événemens déjà arrivés. Les calculs, dans ce cas, n'eussent-ils pas été plus clairs ? Y eût-il eu doute alors sur le commencement, la longueur et la fin de la période indiquée ?

Je le répète : dans notre oracle, la chronologie et le calcul sont obscurs, l'accomplissement est clair.

Or nous sommes en droit d'affirmer avec Sack que l'accomplissement est tout, et que le reste n'est rien. Quand les faits sont annoncés avec clarté, quand ils se rencontrent avec cette évidence, on peut mettre moins d'importance à éclaircir le calcul du temps, élément presque toujours obscur dans les oracles des prophètes. C'est là le cas de se rappeler le système développé précédemment sur l'incertitude et le vague où les prophètes eux-mêmes restaient presque toujours à cet égard. Notre oracle, d'ailleurs, renferme peut-être moins un calcul précis, qu'une allusion aux soixante et dix années de Jérémie. Cependant, malgré ces obscurités, il y aura toujours, comme le dit Sack, quelque chose de frappant dans ce rapport approché de soixante et dix semaines, et du temps qui s'écoula de la captivité à Jésus-Christ. Les faits parlent : au temps d'Auguste, Siméon attendait l'espérance d'Israël, les mages venaient d'Orient pour adorer le roi de Juda, et de faux messies essayaient de réaliser l'attente générale qui interprétait déjà Daniel, comme nous l'interprétons à cette heure.

Alors, le calcul seul existait, l'accomplissement était inconnu ! Et quelle confirmation nouvelle l'oracle n'a-t-il pas reçu de cet accomplissement ! de cette mort de l'Oint-Messie, de la cessation du sacrifice, de l'expiation de l'iniquité, du renouvellement de l'alliance, et de l'abo-

mination romaine dans le sanctuaire! Oui, je le répète avec confiance : l'oracle est divin. Il prouve à un cœur non-prévenu l'existence des prédictions messianiques et l'authenticité de Daniel.

---

NOTE Q, P. 320. *Sur le livre d'Esther.*

La Biographie sacrée de M. le pasteur Athanase Coquerel, renferme un exposé fort intéressant du singulier problème religieux présenté par le livre d'Esther; on y trouve en même temps une ingénieuse solution de cette difficulté. Mes lecteurs me sauront gré d'avoir transcrit ici ce morceau[1]. Je saisis cette occasion de les exhorter à consulter souvent cet ouvrage, point encore assez répandu, où ils goûteront le triple attrait d'une science claire et appropriée à tous les esprits, d'un style plein de charme et de principes pieux et sages.

« Une singularité surtout, inouïe dans la Bible, a été remarquée, et semble inexplicable; c'est que dans ce récit où les Juifs courent un danger si grand, dont ils sortent par une délivrance si extraordinaire, il n'est pas parlé de la Providence, et le nom de Dieu ne se trouve pas une seule fois. Ce silence étonne autant la science que la piété; il est moralement impossible qu'un auteur juif, qu'Esdras ou Mardochée, ait composé ce livre sans y insérer une seule fois le nom de Dieu; aussi les additions au livre d'Esther, évidemment d'une autre main, sont-elles remplies de l'intervention divine. On oublie souvent le plus, ce dont

1. Biographie sacrée, T. I, p. 360-363.

on devrait le plus se souvenir; mais Dieu oublié dans un livre de la Bible, c'est là une omission que rien n'explique, que rien n'excuse.

» Voyons donc si cette difficulté même ne pourrait déposer en faveur et de l'authenticité du livre et de la vérité du récit. Quant à ce dernier point, il en existe une preuve, annuelle encore, qui dispense d'en chercher d'autres; c'est la fête de Purim ou des Sorts, ainsi nommée parce que Haman avait tiré au sort le jour de l'extermination des Juifs. Ce genre de témoignages historiques est l'un des plus certains, surtout lorsque l'institution date du temps même de l'événement qu'elle rappelle, et c'est ainsi que de communions en communions, on remonte au souper de la Cène. Qu'un peuple célèbre une fête solennelle d'année en année, qu'il la transporte partout avec lui, qu'il la garde dans tous ses âges, et cela en mémoire d'un événement imaginaire; certes, ce serait un fait bien plus incroyable que tous ceux du livre d'Esther. Et que l'on songe qu'il ne s'agit pas ici d'un fait partiel et local, mais d'un fait dispersé pour ainsi dire par tout un continent; est-il possible de tromper un peuple de cette manière? L'Asie entière aurait protesté contre cette commémoration, si elle avait caché une fausseté; et quel intérêt a pu exciter les inventeurs de cette grande tromperie, à laquelle personne ne gagnait?

» Reste à expliquer l'absence du nom de Dieu dans le récit. Nous croyons que cette difficulté, qui est presque un scandale, se lève entièrement, si l'on admet cette conjecture, que le livre d'Esther, tel que nous le possédons, est un extrait des mémoires du règne de cet Assuérus. On sait que tous les rois d'Asie faisaient tenir des annales de leur temps; l'Écriture, en une foule de passages, le prouve pour

les rois d'Israël et de Juda, et le livre même d'Esther le prouve pour Assuérus; il était indispensable que les Juifs eussent un récit fidèle de leur histoire sous Esther; dans quelle source plus sûre pouvait-on puiser, que dans les mémoires du roi? Esdras ou Mardochée lui-même, ont eu assez d'autorité ou de crédit pour lever cet extrait; on comprend mieux alors comment le nom persan de Purim s'est conservé; on comprend mieux comment ces détails sur l'empire d'Assuérus, comment ces noms propres de ses ministres et des fils d'Haman, par une exactitude fort inutile à l'histoire d'Esther, s'y trouvent consignés; on comprend mieux comment il n'y est jamais parlé des juifs qu'à la troisième personne; on comprend mieux comment Esther est souvent désignée par le titre de reine, et Mardochée par l'épithète de Juif; on comprend mieux ces nombreuses parenthèses, qui coupent le récit pour y joindre des éclaircissemens nécessaires au lecteur juif; on comprend mieux comment le narré se termine brusquement par un mot sur la puissance d'Assuérus, et un autre sur la grandeur de Mardochée. Enfin, il semble qu'avant de clore son travail, l'auteur, quel qu'il soit, de cet extrait, ait voulu en appeler une dernière fois à la source où il puisait. Cette conjecture, très-plausible, nous semble répondre à l'objection, qu'il n'y a rien d'israélite dans ce livre que la généalogie de Mardochée. La Providence et le nom de Dieu, ne se trouvaient certainement pas dans ces mémoires d'Assuérus, et si l'auteur de l'extrait lui avait donné une couleur plus juive, s'il avait parlé du Dieu d'Israël, loin de mieux faire croire à sa véracité, il ôtait à son récit un caractère intrinsèque de vérité. »

## Note R, p. 321. *Sur le livre de Job.*

### EXAMEN DU LIVRE DE JOB [1].

#### I^re Partie. *Point de vue littéraire.*

Le livre de Job a quelque chose du drame et quelque chose du dialogue moral. Son but est de donner des instructions importantes et non d'intéresser à une action; mais on y trouve cependant une exposition, une gradation constante, un dénouement, six interlocuteurs, un intérêt réel, et surtout une sublimité dans la poésie, une hardiesse dans les figures, une vivacité dans les sentimens, un éclat dans les descriptions, qui, lors même que ce ne serait pas un livre sacré, le rendraient encore un chef-d'œuvre du génie. — Examinons-le de plus près.

L'auteur sacré devait nous montrer le juste aux prises avec le malheur, pour tirer de ce spectacle les grandes leçons qu'il peut donner. Pour que le spectateur ne soit pas tenté d'accuser la justice divine, il commence par le mettre dans le secret de la Providence. Il l'introduit un instant dans le conseil de Dieu, lui indique le but et la cause de la grande lutte qui va s'engager entre le malheur et la piété, le ramène ensuite sur la terre, mieux instruit

1. Inséré en 1820 dans les *Mélanges de Religion*, publiés à Nîmes, par M. le pasteur Vi nt. T. I, p. 274.

des desseins du Très-Haut, mieux disposé pour recevoir les instructions qu'on lui prépare. — Telle est l'exposition du drame. — L'action commence.

A deux reprises, des calamités inouïes se réunissent sur le plus juste et le plus heureux des hommes. Au premier choc, Job reste ferme dans sa résignation pieuse et soumise. Au second, son ame est toujours la même, mais ses forces sont épuisées. Au bruit de ses malheurs, trois amis viennent le consoler; à la vue de tant de misères, la voix leur manque. Job le premier rompt le silence, et au premier mot qu'il prononce, le lecteur se sent transporté dans l'empire de la poésie. La simple prose des chapitres précédens fait place à ce langage rapide, éloquent, figuré, qui, particulier aux prophètes hébreux, est réellement, quoique sans mètre régulier et sans rythme certain, la plus sublime de toutes les poésies. Mais, au lieu de ces accens d'une résignation sublime, qu'il avait fait entendre jusqu'alors, la nature souffrante dicte à Job des plaintes amères qui eussent été coupables, s'il eût moins long-temps résisté, si ses malheurs eussent été moins extraordinaires, s'il eût eu les secours et les lumières d'un chrétien. Alors s'engage entre ses amis et lui une longue discussion sur l'action de la Providence. Éliphaz, Bildad et Sophar, viennent tour à tour, et chacun à trois reprises, prouver à Job qu'il est coupable puisqu'il est malheureux. Job répond à chaque fois à chacun d'eux, en protestant de son innocence, en affirmant que le malheur est la destinée commune du juste et de l'injuste. Quelquefois il s'étonne de la conduite du Très-Haut, ou bien il entrevoit dans la vie à venir la solution du problème. La discussion s'anime. Loin d'être persuadés, les trois amis finissent par s'irriter contre le [illegible]

heureux qu'ils accusent, et lui parlent avec une révoltante dureté; Job s'exaspère, et, dans l'amertume de sa douleur, laisse échapper des plaintes coupables. Il voudrait se présenter devant le tribunal de Dieu, plaider sa cause; il imaginerait confondre son créateur, ce semble, et lui prouver qu'il a tort. La véhémence de ses discours, ses plaintes pathétiques, arrêtent ses cruels amis qui se taisent, fatigués, mais non pas convaincus. La sévérité des uns, l'amère douleur de l'autre, la vivacité des images et des tours, l'intérêt, en un mot, le pathétique, la poésie croissent à chaque instant. — Mais voici venir sur la scène un nouvel interlocuteur. Le jeune Élihu, dans quelques discours supérieurs encore à tout ce qui précède, pour la poésie comme pour les pensées, censure également les torts de Job et de ses amis. Aux uns, il reproche la faiblesse et le mauvais choix de leurs raisons; à l'autre, la témérité de ses discours. Il ne l'accuse point d'avoir mérité ses malheurs, mais d'avoir osé s'en plaindre avec amertume, de s'être permis de juger et de condamner le Tout-Puissant. Il ne cherche point à convaincre pour confondre et irriter, mais pour consoler et convertir. Ses discours, pleins d'adresse et de grâce, invitent indirectement Job à se soumettre, à se repentir; ils lui promettent à ce prix le pardon, le repos et même le bonheur; se chargeant enfin du rôle de défenseur de la Providence, il le somme de répondre, s'il l'ose ou s'il le peut. Job se tait. Élihu, demeuré victorieux, continue à décrire la grandeur divine, à célébrer cette puissance sous laquelle l'homme doit fléchir avec respect sans murmurer jamais. Son imagination s'enflamme. Ce n'est plus un sage qui parle de Dieu, c'est un prophète inspiré qui annonce sa présence. Son cœur s'émeut; il entend retentir le tonnerre, il voit briller l'é-

clair; il semble s'apercevoir que Dieu lui-même va se montrer; (dans l'intention du poète, les discours d'Élihu doivent probablement, en effet, préparer le lecteur à cette apparition redoutable.) Il parle enfin ce Dieu terrible, et du milieu d'un tourbillon, il fait entendre à Job ces foudroyantes paroles : *Qui est cet homme qui a jeté de l'obscurité sur mes sages desseins, par des discours qui n'ont point de sens ! Ceins donc tes reins comme un homme qui se prépare à combattre; je t'interrogerai, et tu me répondras.* — Puis, daignant décrire lui-même ses œuvres et sa puissance, il accable, pour ainsi dire, le malheureux et téméraire Job du poids de sa grandeur. Les discours que le poète sacré met dans la bouche du Très-Haut sont aussi supérieurs en majesté, en poésie, à ceux d'Élihu, que ceux d'Élihu l'étaient à ceux de Job et de ses amis. Job, enfin, s'humilie et reconnaît sa faute. A l'instant, tout change autour de lui; l'Éternel lui pardonne, évite jusqu'à l'apparence de nouveaux reproches, semble vouloir lui faire oublier ses douleurs et ses torts, l'appelle son serviteur, censure ses insensibles amis, exige d'eux des sacrifices de propitiation; ils ne trouvaient pas en effet comme Job, dans leurs peines passées, l'expiation de leur faute. Ils sont contraints, chose remarquable, de recourir à l'intercession de cet homme, qu'ils accusaient avec tant de dureté, et qui, malgré son erreur, était moins coupable qu'eux. Ce n'est pas tout. Les maux de Job cessent; sa prospérité première reparaît et s'accroît encore; il est heureux, la Providence justifiée, et le spectateur se retire instruit, éclairé, touché !

Le voilà ce drame célèbre et mystérieux, cet écrit sacré, ce chef-d'œuvre de poésie qui fut dans tous les âges l'objet des études et de l'admiration des savans, [illegible]

l'art dramatique n'existait nulle part, même dans ses plus grossiers élémens, bien avant que la Grèce eût même inventé les grossières et dégoûtantes scènes d'où devait sortir, à la longue et par une suite de perfectionnemens successifs, sa noble tragédie, chez un peuple qui n'a jamais fait de la littérature une étude ni une gloire, voilà une composition régulière, qui marche à son but, qui nous présente des caractères soutenus, un intérêt croissant, une action continue, et dont le dénouement est également sublime sous le rapport de l'effet, de l'art et de la pensée ! (Certes, en effet, c'est bien ici que le nœud était digne d'être tranché par Dieu même, et il ne fallait rien moins que le Créateur parlant à sa créature, pour terminer un pareil drame !)

Après avoir exposé la marche et le plan de cet ouvrage, que ne pouvons-nous nous étendre sur les beautés poétiques qui y sont semées avec tant de profusion ? sur ces plaintes si éloquentes, ces descriptions si animées, ces métaphores si audacieuses ? Nous voudrions montrer les divers personnages de ce drame, appelant toute la nature à témoin de ce qu'ils disent; personnifiant tout, dans le transport qui les anime; parlant tour à tour *des paupières de l'aurore, des mains du glaive, de la voix des terreurs, du premier né de la mort, du roi des épouvantemens;* amenant sur la scène les animaux féroces du désert, les monstres des mers, l'éclair, la foudre et la tempête, tout ce que la nature a de plus effrayant et de plus sublime; promenant l'imagination étonnée dans les entrailles de la terre; l'élevant au plus haut des cieux; la conduisant à *ces réservoirs de la grêle, que Dieu tient en réserve pour les jours de bataille;* la lançant au milieu *des étoiles du matin*, qui, nouvellement créées, *éclatent en chants d'allégresse;* la portant d'un

vol audacieux jusqu'au trône de Dieu même. Nous voudrions encore faire entendre ces plaintes si pathétiques dans lesquelles Job exhale l'amertume de sa douleur, ces plaintes qui remuent l'ame jusqu'au fond, la remplissent d'une inexprimable mélancolie, et sont peut-être les plus déchirantes qui soient jamais sorties de la bouche d'un fils d'Adam. *Ayez pitié de moi, ô vous qui êtes mes amis; ayez pitié de moi, car la main de Dieu m'a frappé! Pourquoi la lumière a-t-elle été accordée au misérable, et la vie à ceux dont l'ame est abreuvée d'amertume?* — Mais il ne faut pas abuser de la patience des lecteurs, et il est temps de songer aux autres parties de cet examen. Qu'il me soit permis seulement de m'arrêter un instant encore sur un chapitre particulier, le vingt-huitième; nous y trouverons un exemple de ces formes frappantes et énergiques qui distinguent la poésie des Hébreux. Job veut faire connaître que la vraie sagesse consiste dans la crainte de l'Éternel; mais, au lieu d'énoncer simplement cette sentence, il réveille et prépare par degrés l'esprit du lecteur, de manière à y produire, quand il viendra à la proférer, une impression tout autrement profonde. — D'abord, il montre l'homme franchissant tous les obstacles pour découvrir les trésors cachés dans la terre. A sa voix, les fleuves seront détournés, les montagnes coupées; il devient maître de ces retraites ténébreuses que *l'œil du milan n'avait point aperçues*, et où *la bête sauvage n'avait jamais passé*; la nature vaincue est contrainte de lui céder l'or et les diamans qu'elle recelait. Mais quels travaux, quelles recherches le rendront maître de la sagesse? Où la trouver? Suffira-t-il de briser les rochers et de bouleverser la terre? Hélas! on ne peut l'acheter ni avec *l'or d'Ophir*, ni avec *la topaze* [illegible]

*est cachée à tous les yeux! L'abîme dit : Elle n'est point au-dedans de moi, et la mer répond : Elle n'est point chez moi! Le sépulcre et la mort disent bien : Sa renommée est parvenue jusqu'à nous; mais Dieu seul sait le lieu de sa demeure. Lorsqu'il donnait à l'air son poids, qu'il réglait les pluies et marquait les routes à l'éclair, il vit alors la sagesse, et la sonda jusqu'au fond; puis il dit à l'homme : Craindre le Seigneur, c'est la vraie sagesse; et s'éloigner du mal, c'est la véritable intelligence!* Quelles pensées! Quelle poésie!

## IIe Partie. *Point de vue critique.*

Le livre de Job renferme-t-il une histoire, ou bien un poème historique? Où a-t-il été composé? A quelle époque doit-il être rapporté? Quel est son auteur enfin? Voilà les questions auxquelles la critique doit essayer de répondre, et de répondre par ses propres forces; car ici aucun monument authentique, aucun témoignage suffisant ne vient à notre secours.

1. La première question ne nous arrêtera pas longtemps. Que le livre de Job renferme une histoire fidèle, ou qu'elle soit simplement une forme orientale adoptée par un prophète inspiré, pour nous faire recevoir avec plus d'attention et d'utilité les leçons de l'esprit saint, au fond, peu importe. Quelque opinion qu'on choisisse, ces leçons n'en seront ni moins graves, ni moins sublimes, ni moins sacrées pour les chrétiens. Il ne faut pas d'ailleurs un examen bien approfondi pour reconnaître dans la forme, au moins, du livre de Job, la main créatrice du poète. Ces discours alternatifs, ce style poétique et cadencé, ce si-

lence des amis de Job pendant sept jours et sept nuits, ces nombres de bœufs, de moutons, d'ânes et de chameaux, qui reparaissent tous exactement doublés lors de la seconde prospérité du héros; ces premiers dix enfans remplacés par d'autres, qui, par leur nombre et leur sexe, leur correspondent exactement; toutes ces circonstances diverses semblent, les unes rendre peu probable, les autres exclure complètement l'idée d'un récit purement et exactement historique. D'un autre côté, nous ne pouvons voir simplement dans ce poème un drame inspiré, une grande et sublime parabole. La tradition constante, l'opinion des écrivains sacrés, l'origine ordinaire des poèmes antiques, nous conduisent à reconnaître des faits véritables sous la forme d'une fiction. Ainsi, regardons Job comme un poème historique.

2. Avançons, et cherchons à déterminer le pays où il fut composé. Écrit en hébreu, renfermé dans le Canon des hébreux, il semble d'abord qu'il soit nécessairement l'ouvrage d'un habitant de la Terre-Sainte. Mais en l'examinant de près on en doute bientôt. La langue de Job diffère réellement de celle des autres écrivains juifs. Beaucoup de locutions, de tournures étrangères, principalement arabes, s'y montrent à chaque instant. J'ai compté dans ce poème quatre-vingt-cinq mots qui ne se rencontrent nulle part ailleurs; de plus, douze expressions syriaques, dix-huit chaldaïques, cinquante-trois arabes. Il s'en faut de beaucoup qu'aucun autre écrivain sacré présente au même point cette bigarrure, quoiqu'elle soit assez commune, à un moindre degré, chez les prophètes du dernier âge. L'examen des idées nous conduira, comme celui des mots, à soupçonner quelque chose d'étranger dans son origine. Rien, en

effet, dans cet auteur, n'indique la Palestine; aucune de ces couleurs locales si abondantes chez les Psalmistes et les Prophètes. Tandis que les autres auteurs sacrés tirent sans cesse leurs comparaisons de la rose de Jéricho, des vignes d'Engueddi, des cèdres du Liban, ou des taureaux de Galaad, associant ainsi toujours à des lieux connus les images qu'ils emploient, Job va chercher ses couleurs et ses comparaisons par tout l'univers, sans renfermer dans les étroites limites de la Judée la nature qu'il décrit.

Remarquons encore que, dès la première ligne, l'auteur sacré place son héros dans le pays de *Utz*, et tous les critiques exercés, en comparant ce nom avec un passage de Jérémie, la traduction des Septante et la géographie de Ptolémée, y ont bientôt retrouvé l'Arabie. Comment, d'ailleurs, ne pas la reconnaître à ce pays de pasteurs et de troupeaux, exposé sans cesse aux incursions des Chaldéens et des Sabéens? Aussi, presque tous les savans qui ont travaillé sur Job s'accordent-ils à chercher, hors de la Palestine et dans l'Arabie, le lieu qui vit composer cet écrit sacré. Quelques-uns même ont pensé qu'écrit en langue arabe, il avait seulement été traduit en hébreu; mais comment concilier cette idée avec tant d'allusions aux mœurs, aux livres, à la religion des descendans de Jacob? — Nul doute que l'auteur ne fût réellement un prophète, juif au moins d'origine, établi vraisemblablement en Arabie; peut-être le fils d'un de ces Israélites des dix tribus, dispersés dans tout l'Orient par Salmanasar. Rien du moins dans ce livre (ainsi que nous allons le voir), ne nous contraindrait à lui assigner une plus ancienne origine.

3. Une opinion plus générale que raisonnée attribue à Job la plus haute antiquité. On le fait remonter au temps

de Moïse, tout au moins. Quelques indices peu suffisans sont les seuls appuis de cette conjecture. Nous trouvons ici, dit-on, des mœurs antiques qui paraissent antérieures même à la législation juive, et surtout au culte lévitique. Il n'est question ni de sacrificateurs ni de tabernacles. Job offre lui-même ses sacrifices, et ces sacrifices sont toujours des holocaustes; il vit deux siècles; il ne cite, non plus que ses amis, d'autres lois que les décisions des vieillards, ou des oracles reçus en songe. — On a été jusqu'à vouloir tirer parti de ce qu'il parle des Pléiades comme annonçant le printemps; on a calculé à quelle époque le lever héliaque de l'étoile la plus septentrionale de cette constellation, avait dû répondre à l'équinoxe, et, en vertu de ce calcul, on place Job plus de deux mille ans avant Jésus-Christ. — Mais ces preuves sont faibles. Ces mœurs antiques, dont on nous parle, indiquent sans doute la grande ancienneté de Job lui-même, mais ne démontrent pas celle du poème, qui, long-temps après, peut-être, raconte les aventures de ce patriarche. Il en est de même de l'absence de cérémonies lévitiques, qui d'ailleurs ne prouve rien chez un prophète étranger à la Judée. Il est ridicule, enfin, de vouloir rigoureusement soumettre au calcul astronomique une expression poétique, qui dut se conserver dans le langage bien des siècles après son introduction. Je le répète, la grande ancienneté du livre de Job n'est appuyée que sur des présomptions, et je crois, pour la combattre, pouvoir en donner de contraires, dont quelques-unes, peut-être, ne manquent pas de force.

S'il ne présente aucune trace du culte lévitique, ce livre offre en revanche une multitude d'allusions aux Livres Saints du premier et du second âge, aux expressions,

aux événemens, aux sentences qui se trouvent dans la Genèse, l'Exode, le Deutéronome, Josué, mais, par-dessus tout, dans les Proverbes et les Psaumes. Calmet a noté plus de quarante parallèles entre ces derniers livres et Job. — D'un autre côté, Job ne paraît avoir été connu que des prophètes du dernier âge, et semble ainsi de toutes manières se rapprocher d'eux. De plus, ce livre présente les traces d'une civilisation avancée plutôt que naissante. Des connaissances aussi étendues sur la géographie, l'histoire naturelle, l'industrie sociale, l'astronomie, indiqueraient un siècle postérieur à Salomon, plutôt qu'antérieur à Moïse. Je sais, relativement à l'astronomie, que l'étude de cette science était très-ancienne dans l'Orient; mais il n'en est pas moins vrai qu'elle fut assez tardive chez les Juifs; que chez eux aucun écrivain d'une certaine antiquité n'y fait allusion; qu'excepté Job, quelques prophètes du temps de la captivité seulement sont les seuls, et que, quand on le voit nommer ainsi qu'eux, les Pléiades, l'Ourse, Orion et le Zodiaque, il est difficile de ne pas regarder comme assez probable qu'il fut leur contemporain, ou les devança de peu de temps. — Je conviens cependant que ces dernières raisons perdent de leur force dès que l'auteur de Job n'habitait pas la Judée; mais rien n'infirme les présomptions nouvelles qui me restent à indiquer.

Je dois la première à Matthæi. Ce savant ingénieux, en étudiant Job, a été frappé d'une multitude de comparaisons, d'expressions tirées de la jurisprudence, et de la jurisprudence d'une société avancée. Il observe qu'on parle de cautions, de discussions régulières, de tribunaux, de prisonniers pour dettes. Mille passages portent à ses yeux l'empreinte de ces idées, et, sans conclure [illegible] que

Job était *homme de loi*, nous sommes cependant obligés de convenir que le prophète qui chanta ses malheurs, vivait évidemment dans une société soumise à une jurisprudence régulière, et accoutumée aux formes juridiques; signe certain d'un âge moins reculé qu'on ne le croit d'ordinaire.

Un dernier indice est tiré du style de Job. Si l'on divise, comme je l'ai déjà indiqué, les écrivains de l'Ancien Testament en trois âges, et que l'on compare successivement le langage de Job avec celui de ces trois classes d'auteurs sacrés, on lui trouve un rapport étonnant avec les derniers. Par exemple, je n'ai rencontré que neuf expressions employées par Job seulement et par les écrivains du premier âge. J'en ai trouvé vingt-cinq particulières aux auteurs du second âge et à Job, et soixante-cinq qui lui sont communes avec les seuls écrivains postérieurs. Je crois donc pouvoir conclure de ces indices multipliés, et que je n'ose développer davantage, crainte d'ennuyer mes lecteurs, que le poème de Job, tel que nous le possédons, a été écrit dans le dernier âge, c'est-à-dire après Salomon, quoique le saint homme dont il chante les misères ait vécu peut-être à une époque beaucoup plus ancienne.

4. Mais quel est donc l'auteur de ce poème, demanderez-vous enfin? Les commentateurs qui d'ordinaire aiment, par-dessus tout, à résoudre les problèmes indéterminés, n'ont eu garde de reculer devant celui-ci. Ils ont attribué cet ouvrage tour à tour à Moïse, malgré tant de preuves du contraire, comme s'il y avait dans l'Ancien Testament un style plus différent de celui de Moïse que celui de Job; et à Salomon, comme si les arabismes de Job n'excluaient pas cette idée, comme si la sublimité de ce livre avait le moin-

dre rapport avec l'ingénieuse élégance du style des Proverbes. — Soyons plus sages, et convenons franchement que la critique n'est pas assez puissante pour nous révéler le nom du prophète que nous cherchons. Restons dans le doute; cela valut toujours mieux que d'affirmer sans preuve. Et que nous importe, au fond, l'auteur du livre de Job? Ne nous suffit-il pas que ce livre ait toujours été admis dans le Canon, soit cité comme sacré par Philon, par les Pères, par les auteurs des deux Testamens? que jamais une voix ne se soit élevée contre son autorité canonique? Si nous ne pouvons déterminer quel prophète l'écrivit, ne nous suffit-il pas d'être assurés que ce prophète, quel qu'il soit, fut dirigé par l'Esprit saint? Pour ignorer son auteur, nous n'en admirerons pas moins les hautes leçons que nous donne cet auteur inconnu. — C'est en théologiens que nous devons maintenant examiner cet ouvrage.

### III[e] Partie. *Point de vue théologique.*

Dès le premier coup d'œil, il est difficile de n'être pas frappé des vérités religieuses qui se cachent en foule sous la forme poétique du livre que nous analysons. Je ne veux presque rien dire des conséquences dogmatiques ou morales qui se retrouveraient à un aussi haut degré dans les autres livres de l'Ancien Testament. Je veux principalement parler de celles qui, le plus souvent supérieures à la loi mosaïque, donnent à ce livre une couleur presque chrétienne.

L'utilité des afflictions, la certitude de l'immortalité, sont clairement exprimées par Job ou Élihu dans quelques passages isolés; mais ce sont bien plus encore les événemens que les passages qui nous donnent ici [illegible]onnantes leçons. — Le vertueux

Job est victime des plus grands malheurs; la Providence semble injuste, mais le spectateur connaît et admire son but et son plan. Il apprend ainsi à respecter *ces voies de Dieu qui ne sont pas nos voies.* — Quoique pieux et juste, Job pèche cependant encore, et la miséricorde de Dieu lui est nécessaire; il nous enseigne ainsi l'aveuglement, la misère, la corruption de l'homme. — Il ignore la raison de ses souffrances et commence par bénir cependant la main qui le frappe; quelle leçon, pour nous, de confiance et de soumission dans les peines! — Après d'affreux malheurs, il recouvre le repos et la prospérité; sa piété, sa foi brillent d'un éclat nouveau. Ne voyez-vous pas que *toutes choses tournent au bien de ceux qui aiment Dieu!* — Après avoir péché, il avoue sa faute et il obtient à l'instant son pardon. Il l'obtient sans condition, pour ainsi dire, car Dieu lui tient compte de ce qu'il a souffert. N'est-ce pas là nous apprendre que ce Dieu est plus indulgent que les hommes, et qu'un repentir humble et sincère peut beaucoup auprès de lui? — Les amis de Job, bien moins coupables dans leurs discours, sont plus sévèrement traités. Voilà leur dureté condamnée et une grande leçon de compassion et d'indulgence pour le malheur. — Dieu les renvoie à l'intercession de Job; il veut que Job, non-seulement leur pardonne, mais prie pour eux. N'est-ce pas là nous enseigner cette charité, grand caractère du chrétien? Ainsi, dans ce livre, chaque circonstance donnait aux Juifs une grande leçon et presque toujours une leçon nouvelle. La plus grande, enfin, la plus nouvelle et la plus remarquable de toutes, est celle qui est le but et le résultat du drame entier : les maux ne sont pas toujours des châtimens; c'est à tort qu'on juge de la vertu des hommes par leur fortune; les calamités du

juste sont destinées à éprouver, à faire éclater sa foi. — La voilà, cette vérité importante ! cette vérité toute chrétienne, que les Juifs ne trouvaient pas dans la loi mosaïque, parce qu'au temps de Moïse, ils n'étaient pas encore mûrs pour elle, mais que Jésus enseignait avec tant de force à ses disciples ! La voilà, et je l'avoue, quand je la rapproche de tant d'autres vérités peu connues des Juifs, et dont le livre de Job pouvait ou devait les instruire, il m'est impossible de ne pas en tirer une indication nouvelle, une preuve morale du siècle où l'Esprit saint inspira cet ouvrage au prophète qui l'écrivit. Le livre que Dieu destinait à relever les pensées des Juifs, à leur faire connaître l'usage des afflictions, à les préparer à la charité chrétienne, cet ouvrage dut être écrit long-temps après Moïse. Les fidèles de l'ancienne alliance étaient conduits par degrés dans la connaissance de la religion ; et la Providence, conservant toujours une certaine progression dans les vérités qu'elle leur découvrait, ne leur donnait de lumière que celle qu'ils pouvaient supporter. Moïse ne leur parla que de récompense et de châtimens temporels ; et cette dispensation nécessaire aux Juifs, hors de laquelle ils n'eussent pu comprendre la Providence, sans laquelle ils n'eussent pu lui obéir, fut la principale source du préjugé que le livre de Job devait combattre plus tard. Cinq siècles après Moïse, David chantant ses cantiques à des hommes déjà plus capables de saisir la vraie religion, parce qu'ils étaient plus intelligens et plus civilisés, leur enseigna souvent l'utilité des afflictions. Les prophètes, enfin, furent appelés à continuer ce développement progressif des vérités religieuses ; ils dirent, ils répétèrent que la miséricorde valait mieux que le sacrifice, que le jeûne agréable à l'Éter-

nel consistait à partager son pain avec l'homme affamé. C'est, il me semble, à cette époque que le livre de Job a dû se placer, parce que c'est à cette époque seulement qu'il a pu être compris et être utile.

Je m'arrête. Ces considérations générales suffisent à mon but. Entrer dans les détails est impossible. Cette dernière partie de mon sujet est trop vaste pour que j'imagine pouvoir l'épuiser. Le livre de Job (comme toute l'Écriture, au reste) est une mine qui a toujours en réserve quelque trésor nouveau pour celui qui se donne la peine de l'exploiter.

---

### NOTE S, P. 326. *Sur le Psaume CIX*[1].

---

### NOTE T, P. 343. *Sur quelques imitations poétiques de l'Ancien Testament.*

Les admirables poésies que nous avons eu occasion de passer en revue, en parlant des Prophètes et des Agiographes, ont inspiré bien des imitations. Un grand nombre de poètes français ont été tentés de reproduire les accords de la lyre biblique; beaucoup ont échoué, peu d'entre eux ont réussi.

Les noms de Racine et de J. B. Rousseau n'ont pas plus

1. Cette note a été supprimée pour ne pas grossir à l'excès le volume. Les observations qu'elle devait renfermer ont été insérées, en 1820, dans les *Mélanges de Religion*, publiés à Nîmes, par M. le pasteur Vincent, T. 2, p. 23.

besoin d'être rappelés, que leurs poésies d'être citées. Mais on sera peut-être bien aise de trouver ici quelques autres imitations plus modernes ou moins connues, et pourtant dignes de l'être.

## ÉSAÏE

De grands poètes ont allumé leur verve à ce flambeau; Racine lui doit les chœurs d'Athalie et les prophéties de Joad; Rousseau le cantique d'Ézéchias. Lamartine, sans le traduire, a reproduit avec bonheur le caractère de sa poésie dans une imitation générale [1].

« Osias n'était plus: Dieu m'apparut: je vis
Adonaï vêtu de gloire et d'épouvante!
Les bords éblouissans de sa robe flottante
Remplissaient le sacré parvis!

» Des séraphins debout sur des marches d'ivoire,
Se voilaient devant lui de six ailes de feux;
Volant de l'un à l'autre, ils se disaient entr'eux:
Saint, saint saint, le Seigneur, le dieu, le roi des dieux!
Toute la terre est pleine de sa gloire!

» Du temple à ces accens la voûte s'ébranla;
Adonaï s'enfuit sous la nue enflammée;
Le saint lieu fut rempli de torrens de fumée:
La terre sous mes pieds trembla!

» Et moi! je resterais dans un lâche silence!
Moi qui t'ai vu, Seigneur, je n'oserais parler!
A ce peuple impur qui t'offense
Je craindrais de te révéler!

1. Premières Méditations poétiques, p. 93 - 96.

» Qui marchera pour nous? dit le Dieu des armées;
Qui parlera pour moi? dit Dieu. Qui? moi, Seigneur!
Touche mes lèvres enflammées!
Me voilà! je suis prêt!.... malheur!

» Malheur à vous qui, dès l'aurore,
Respirez les parfums du vin,
Et que le soir retrouve encore
Chancelans aux bords du festin!
Malheur à vous qui, par l'usure,
Étendez sans fin ni mesure
La borne immense de vos champs!
Voulez-vous donc, mortels avides,
Habiter dans vos champs arides,
Seuls, sur la terre des vivans?

» Malheur à vous, race insensée!
Enfans d'un siècle audacieux!
Qui dites dans votre pensée:
Nous sommes sages à nos yeux.
Vous changez la nuit en lumière,
Et le jour en ombre grossière
Où se cachent vos voluptés!
Mais, comme un taureau dans la plaine,
Vous traînez après vous la chaîne
De vos longues iniquités!

» Malheur à vous, filles de l'onde!
Îles de Sidon et de Tyr!
Tyrans! qui trafiquez du monde
Avec la pourpre et l'or d'Ophir!
Malheur à vous! votre heure sonne!
En vain l'Océan vous couronne.
Malheur à toi, reine des eaux,
A toi qui, sur des mers nouvelles,
Fais retentir comme des ailes
Les voiles de mille vaisseaux!

» Ils sont enfin venus les jours de ma justice;
Ma colère, dit Dieu, se déborde sur vous!
Plus d'encens, plus de sacrifice
Qui puisse éteindre mon courroux!

» Je livrerai ce peuple à la mort, au carnage,
Le fer moissonnera comme l'herbe sauvage
Ses bataillons entiers!
Seigneur! épargnez-nous! Seigneur! — Non, point de trève,
Et je ferai sur lui ruisseler de mon glaive
Le sang de ses guerriers!

» Ses torrens sècheront sous ma brûlante haleine;
Ma main nivellera, comme une vaste plaine,
Ses murs et ses palais;
Le feu les brûlera comme il brûle le chaume;
Là, plus de nations, de ville, de royaume;
Le silence à jamais.

» Ses murs se couvriront de ronces et d'épines;
L'hyène et le serpent peupleront ses ruines;
Les hiboux, les vautours,
L'un l'autre s'appelant durant la nuit obscure,
Viendront à leurs petits porter la nourriture
Au sommet de ses tours! »

Voilà bien le poète que la méditation des paroles saintes a échauffé, qui a été transporté, ravi, qui a vraiment respiré le parfum du sanctuaire! Voilà bien quelques accens d'Ésaïe!

Et pourtant que cela est encore éloigné du modèle! Où trouver dans l'imitation le sentiment du fils d'Amots, ce sentiment si simple, si profond, si saisissant, de la vérité proclamée et du Dieu qui lui est apparu! Comme le début est inférieur à celui d'Ésaïe! Dans l'imitateur il y a des

mots à effet, des petites images trop multipliées, des expressions peu justes et par conséquent peu dignes. Ésaïe ne parle pas des *marches d'ivoire*; jamais il n'eût dit: *Adonaï s'enfuit*. Toutefois, M. de Lamartine a su mieux que personne saisir le ton ému du prophète, car il est poète et il est croyant.

Le chapitre XIV d'Ésaïe, 1—21, forme un tout complet et admirable, que l'évêque Lowth n'hésite pas à proclamer supérieur à tout ce qui nous reste de poésies grecques et latines. Louis Racine a imité ce petit poème avec ame et talent.

En voici les principales strophes :

« Nos cris sont apaisés : la terre est en silence.
Le Seigneur a dompté ta barbare insolence,
O fier et rigoureux tyran!
Les cèdres même du Liban
Se réjouissent de ta perte.
« Il est mort, disent-ils, et l'on ne verra plus
» La montagne couverte
» Des restes de nos troncs par le fer abattus. »

» Roi cruel, ton aspect fit trembler les lieux sombres;
Tout l'enfer se troubla; les plus superbes ombres
Coururent pour te voir.
Les rois des nations, descendant de leur trône,
T'allèrent recevoir.
« Toi-même, dirent-ils, ô roi de Babylone,
» Toi-même, comme nous, te voilà donc percé!
» Sur la poussière renversé,
» Des vers tu deviens la pâture,
» Et ton lit est la fange impure!
» Comment es-tu tombé des cieux,
» Astre brillant, fils de l'aurore?

» Puissant roi, prince audacieux,
» La terre aujourd'hui te dévore.
» Comment es-tu tombé des cieux,
» Astre brillant, fils de l'aurore?

» Dans ton cœur tu disais : A Dieu même pareil,
» J'établirai mon trône au-dessus du soleil;
» Et près de l'aquilon, sur la montagne sainte,
» J'irai m'asseoir sans crainte;
» A mes pieds trembleront les humains éperdus! »
Tu le disais, et tu n'es plus.

» Les passans qui verront ton cadavre paraître
Diront, en se baissant pour mieux te reconnaître :
« Est-ce là ce mortel, l'effroi de l'univers,
» Par qui tant de captifs soupiraient dans les fers?
» Ce mortel dont le bras détruisait tant de villes!
» Sous qui les champs les plus fertiles
» Devenaient d'arides déserts!

» Tous les rois de la terre ont de la sépulture
» Obtenu le dernier honneur.
» Toi seul, privé de ce bonheur,
» En tous lieux rejeté, l'horreur de la nature,
» Homicide d'un peuple à tes soins confié,
» De ce peuple aujourd'hui tu te vois oublié.

» Qu'on prépare à la mort ses enfans misérables,
» La race des méchans ne subsistera pas;
» Courez à tous ses fils annoncer le trépas;
» Qu'ils périssent : l'auteur de leurs jours déplorables
» Les a remplis de son iniquité.
» Frappez, faites sortir de leurs veines coupables
» Tout le malheureux sang dont ils ont hérité. »

## ÉZÉCHIEL.

On connaît la sublime figure des ossemens réveillés à la voix de Jéhovah, dans Ézéchiel XXXVII, 1—14. Lamartine l'a heureusement imitée.

« L'Éternel emporta mon esprit au désert :
D'ossemens desséchés le sol était couvert.
J'approche en frisonnant : mais Jéhova me crie :
Si je parle à ces os, reprendront-ils la vie ?
Éternel, tu le sais ! — Eh bien ! dit le Seigneur,
Écoute mes accens ! retiens-les, et dis-leur :
Ossemens desséchés ! insensible poussière !
Levez-vous ! recevez l'esprit et la lumière !
Que vos membres épars s'assemblent à ma voix !
Que l'esprit vous anime une seconde fois !
Qu'entre vos os flétris vos muscles se replacent !
Que votre sang circule et vos nerfs s'entrelacent !
Levez-vous et vivez, et voyez qui je suis !
J'écoutai le Seigneur, j'obéis et je dis :
Esprit, soufflez sur eux : du couchant, de l'aurore,
Soufflez de l'aquilon, soufflez !... Pressés d'éclore
Ces restes du tombeau, réveillés par mes cris,
Entrechoquent soudain leurs ossemens flétris ;
Aux clartés du soleil, leur paupière se rouvre,
Leurs os sont rassemblés et la chair les recouvre !
Et ce champ de la mort tout entier se leva,
Redevint un grand peuple et connut Jéhova. »

De pareilles imitations donnent une idée de la poésie prophétique, aussi exacte peut-être que cela soit possible à des vers français. Et pourtant je me demande si la traduction de l'hébreu en simple prose ne serait pas plus belle

encore. Ce doute arrête à chaque instant ma plume dans le choix, restreint cependant et sévère, que je présente ici au lecteur.

## HABACUC.

La fin du chapitre II a été admirablement rendue par Le Franc de Pompignan, poète trop sévèrement jugé. La génération contemporaine ne lui pardonna pas d'être chrétien. Voltaire le tua de ridicule, et pourtant l'admirait quelquefois malgré lui.

« Le sculpteur a dit à la pierre :
Sois un Dieu, je vais t'implorer.
Il a dit à ce tronc étendu sur la terre :
Lève-toi, je veux t'adorer.
D'un bois rongé de vers, ou d'un marbre insensible,
L'idolâtre fait son appui ;
Mais le Seigneur habite un temple incorruptible ;
Que l'univers se taise et tremble devant lui. »

## PSAUMES.

Nul livre de l'Ancien Testament n'a été plus souvent traduit en vers que les Psaumes. Dans le nombre de ces essais complets ou partiels, il est une masse de noms peu dignes d'échapper à l'oubli. Ceux de Godeau, de Marot, de Racine père et fils, de J.-B. Rousseau, de Le Franc, méritent d'être rappelés, quoique à des titres fort divers.

Voici un fragment de la vieille traduction de l'évêque Godeau, point assez connue à mon avis, quoiqu'elle ait le tort de remplacer quelquefois le sentiment par l'esprit. C'est une portion du Psaume CVII (CVI dans Godeau et

les autres auteurs catholiques.) Ce Psaume est remarquable, comme je l'ai dit dans le texte, par son plan, sa symétrie et ses refrains.

« Ceux qui, chargés de fers en des prisons obscures,
Sentent, dans leur calamité,
Le digne châtiment des mortelles injures
Faites au Seigneur irrité;

» Quand leur juste malheur dompte enfin leur courage,
Quand la peine abat leur orgueil,
Qu'ils ne sont plaints d'aucun, qu'aucun ne les soulage,
Et qu'ils vont entrer au cercueil;

» Dieu lors est leur recours. Ils implorent son aide,
Et, quand ils l'espéraient le moins,
Il guérit tous leurs maux par un heureux remède,
Et pourvoit à tous leurs besoins.

» Il vient briser leurs fers d'une main pitoyable;
Il change leur funeste sort,
Et les tire des lieux où la nuit effroyable
Se mêle aux ombres de la mort.

» Maintenant, qu'à louer ses bontés non pareilles
Ils passent les nuits et les jours,
Et qu'à tous les mortels ils content les merveilles
Qu'il a faites pour leur secours!

» Qu'ils chantent hautement qu'à des peines si dures
Par lui succède le repos,
Qu'il rompt les durs verroux et les fortes serrures,
De leurs noirs et tristes cachots!

» Ceux que mille forfaits, en des langueurs mortelles,
Avaient fait justement tomber,
Sans son heureux secours, sous leurs peines cruelles,
S'en allaient bientôt succomber.

» Tout, pour leur goût malade, est rempli d'amertume;
Ils perdent repos et repas,
Et l'inhumaine ardeur du feu qui les consume,
Les mène aux portes du trépas.

» Dieu lors est leur recours; ils implorent son aide,
Et, quand ils l'espéraient le moins,
Il guérit tous leurs maux par un heureux remède,
Et pourvoit à tous leurs besoins.

» Quand l'art des médecins cède à la maladie,
Dieu, pour abaisser leur orgueil,
Par sa seule parole alors y remédie,
Et les retire du cercueil.

» Maintenant qu'à louer ses bontés non pareilles,
Ils passent les nuits et les jours,
Et qu'à tous les mortels ils content les merveilles,
Qu'il a faites pour leur secours!

» Que ses rares bienfaits partout ils magnifient,
Et que, d'une fidèle ardeur,
Leur esprit et leur bouche aujourd'hui sacrifient,
Des louanges à sa grandeur!

» Ceux qu'on voit s'exposer à la rage des ondes,
Emportés de l'espoir du gain,
Reconnaissent que Dieu, sur leurs plaines profondes;
Exerce un pouvoir souverain.

» Il appelle les vents, et soudain ils l'entendent,
Ils grondent d'un bruit furieux;
Les flots jusqu'aux enfers en tournoyant descendent,
Puis montent jusque dans les cieux.

» Alors des passagers se trouble le courage,
Chaque flot leur ouvre un tombeau ;
Leurs pieds sont chancelans, et l'esprit du plus sage
S'agite autant que le vaisseau.

» Dieu lors est leur recours; ils implorent son aide,
Et, quand ils l'espéraient le moins,
Il guérit tous leurs maux par un heureux remède,
Et pouvoit à leurs besoins.

» Il apaise des flots l'horrible violence,
Des vagues il brise l'effort.
Aux vents, d'une parole, il impose silence,
Et conduit le navire au port.

» Maintenant qu'à louer ses bontés non pareilles,
Ils passent les nuits et les jours,
Et qu'à tous les mortels ils content les merveilles
Qu'il a faites pour leur secours !

» Que pour tant de faveurs, dont leur vie est comblée,
Qu'échappés de tant de hasards,
Ils bénissent son nom dans l'illustre assemblée,
Du peuple et des sages vieillards !

» Tantôt il met à sec les plus grandes rivières ;
Tantôt les plus fertiles champs
Par lui sont convertis en vastes sablonnières,
Pour punir leurs hôtes méchans.

» Au contraire, sa main, dans les arides plaines
Des ardens et vastes déserts,
Fait des plus durs rochers réjaillir des fontaines,
Et les pare de tapis verts.

» Les plus ingrats terroirs y deviennent fertiles,
Et se montrent, dans peu de temps,
Enrichis du commerce, ornés de grandes villes;
Et peuplés d'heureux habitans.

» Les guérets cultivés leur rendent une usure
Plus grande qu'à tous leurs voisins,
Et ni grêle, ni vent, ni chaleur, ni froidure,
N'osent offenser leurs raisins.

» Dieu, par de tendres soins, conserve à leurs familles
Une longue prospérité,
Et par de vaillans fils, par d'agréables filles,
Il étend leur postérité.

» Il garde leurs troupeaux, il augmente leur nombre;
Enfin, son paternel amour,
Dans les noires horreurs de la nuit la plus sombre,
Leur fait bientôt luire le jour. »

Voici encore quelques strophes du Psaume LXVIII, traduit par Le Franc :

« Dieu se lève : tombez, roi, temple, autel, idole!
Au feu de ses regards, au son de sa parole,
Les Philistins ont fui.
Tel le vent dans les airs chasse au loin la fumée,
Tel un brasier ardent voit la cire enflammée,
Bouillonner devant lui.

» Chantez vos saintes conquêtes,
Israël, dans vos festins;
Offrez d'innocentes fêtes
A l'auteur de vos destins.
Jonchez de fleurs son passage,
Votre gloire est son ouvrage,

Et le Seigneur est son nom.
Son bras venge vos alarmes
Dans le sang et dans les larmes
Des familles d'Ascalon.

» . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Souverain d'Israël, Dieu vengeur, Dieu suprême,
Loin des rives du Nil, tu conduisais toi-même
Nos aïeux effrayés.
Parmi les eaux du ciel, les éclairs et la foudre,
Le mont de Sinaï, prêt à tomber en poudre,
Chancela sous tes pieds.

» De l'humide sein des nues,
Le pain que tu fis pleuvoir,
A nos tribus éperdues
Rendit la vie et l'espoir.
Tu veilles sur ma patrie,
Comme sur sa bergerie
Veille un pasteur diligent;
Et ta divine puissance
Répand avec abondance,
Ses bienfaits sur l'indigent.

» . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

O monts délicieux! ô fertile héritage!
Lieux chéris du Seigneur, vous êtes l'heureux gage
De son fidèle amour.
Demeure des faux-dieux, montagnes étrangères,
Vous n'êtes point l'asile où le Dieu de nos pères
A fixé son séjour. »

On connaît la beauté du Psaume CXXXVII, composé pour les Hébreux captifs à Babylone. Le Franc l'a imité avec un singulier bonheur. En voici la première partie :

« Captifs chez un peuple inhumain,
Nous arrosions de pleurs les rives étrangères,

Et le souvenir du Jourdain,
A l'aspect de l'Euphrate, augmentait nos misères.

» Aux arbres qui couvraient les eaux,
Nos lyres tristement demeuraient suspendues,
Tandis que nos maîtres nouveaux
Fatiguaient de leurs cris nos tribus éperdues.

» Chantez, nous disaient ces tyrans,
Les hymnes préparés pour vos fêtes publiques;
Chantez, et que vos conquérans
Admirent de Sion les sublimes cantiques.

» Ah! dans ces climats odieux,
Arbitre des humains, peut-on chanter ta gloire!
Peut-on, dans ces funestes lieux,
Des beaux jours de Sion célébrer la mémoire!

» De nos aïeux, sacré berceau,
Sainte Jérusalem, si jamais je t'oublie;
Si tu n'es pas jusqu'au tombeau,
L'objet de mes désirs et l'espoir de ma vie;

» Rebelle aux efforts de mes doigts,
Que ma lyre se taise entre mes mains glacées!
Et que l'organe de ma voix
Ne prête plus de son à mes tristes pensées! »

## LAMENTATIONS.

Voici une belle imitation de Lamartine. Elle terminera dignement ces citations, peut-être déjà trop nombreuses:

« Le Seigneur, m'accablant du poids de sa colère,
Retire tour à tour et ramène sa main;

Vous qui passez par le chemin,
Est-il une misère égale à ma misère?

» En vain ma voix s'élève, il n'entend plus ma voix;
Il m'a choisi pour but de ses flèches de flamme,
Et tout le jour, contre mon ame,
Sa fureur a lancé les fils de son carquois!

» Sur mes os consumés ma peau s'est desséchée;
Les enfans m'ont chanté dans leurs dérisions;
Seul, au milieu des nations,
Le Seigneur m'a jeté comme une herbe arrachée.

» Il s'est enveloppé de son divin courroux;
Il a fermé ma route, il a troublé ma voie;
Mon sein n'a plus connu la joie,
Et j'ai dit au Seigneur: Seigneur, souvenez-vous,

» Souvenez-vous, Seigneur, de ces jours de colère;
Souvenez-vous du fiel dont vous m'avez nourri;
Non, votre amour n'est point tari,
Vous me frappez, Seigneur, et c'est pourquoi j'espère.

» Je repasse en pleurant ces misérables jours;
J'ai connu le Seigneur dès ma plus tendre aurore;
Quand il punit, il aime encore;
Il ne s'est pas, mon ame, éloigné pour toujours.

» Heureux qui le connaît! heureux qui, dès l'enfance,
Porta le joug d'un Dieu clément dans sa rigueur!
Il croit au salut du Seigneur,
S'assied au bord du fleuve, et l'attend en silence.

» Il sent peser sur lui ce joug de votre amour,
Il répand dans la nuit ses pleurs et sa prière,
Et, la bouche dans la poussière,
Il invoque, il espère, il attend votre jour. »

J'aurais voulu citer et beaucoup citer un recueil tout récent, les *Esquisses poétiques de l'Ancien Testament*, par M. le pasteur Athanase Coquerel; mais j'ai dû résister à l'attrait de ces beaux vers, qui ne sont pas en effet des traductions de l'Ancien Testament, mais plutôt des poésies sur l'Ancien Testament, inspirées par ses scènes touchantes ou sublimes. Ce livre a le mérite bien rare de réunir une pleine intelligence des écrits de l'ancienne loi et de l'esprit de l'antiquité juive, à un vif sentiment des beautés bibliques, et à un talent poétique digne de les exprimer. Il fera passer de douces heures à tous ceux que la poésie électrise et que la Bible émeut.

---

NOTE U, P. 354. *Sur l'admission des Apocryphes dans le Canon de l'Ancien Testament.*

Les Apocryphes avaient été écrits ou traduits en grec; bientôt ils furent joints aux exemplaires de la version grecque dite *des Septante*, et faite à l'usage de l'Église juive d'Alexandrie. Le goût prononcé des Juifs d'Égypte pour le merveilleux, leurs dissensions avec les Juifs de Palestine, leur négligence des traditions des docteurs, leur ignorance de l'hébreu, furent cause de cette confusion.

La version des Septante renferme donc les Apocryphes. Or cette version fut bientôt presque seule employée par l'Église chrétienne et l'Église juive. La première ignora l'hébreu avant saint Jérôme; la seconde l'oublia beaucoup depuis l'anéantissement de Jérusalem et du temple. La foule ignorante s'accoutuma à lire les Apocryphes avec la Bible; les hommes éclairés savaient seuls les en distinguer complète-

ment. Le Nouveau Testament et le Talmud ne citaient jamais les Apocryphes, et leur refusaient par cela même tout droit à la canonicité; mais les auteurs de l'un et de l'autre les avaient lus, y semblaient peut-être faire quelquefois allusion, du moins ne les combattaient et ne les réfutaient jamais. Ainsi, chez les Juifs comme chez les Chrétiens, la loi écrite ne paraissait point les condamner expressément; rien ne mettait obstacle aux progrès du préjugé populaire qui commençait à les confondre avec les livres sacrés, transcrits en tête des mêmes papyrus, ou sur les mêmes rouleaux de parchemin.

L'Église latine se servait d'une vieille traduction faite d'après les Septante, et qui par conséquent contenait les Apocryphes. Tout en les traitant de fables indignes de leur place, Jérôme, dans sa version nouvelle, n'osa les supprimer. Déjà l'usage s'était introduit d'en lire quelques-uns dans l'Église pour l'instruction des catéchumènes, ou pour l'édification de la foule qu'ils intéressaient. On arriva à les considérer comme ayant des droits inférieurs mais réels, et un caractère, si ce n'est sacré, au moins *ecclésiastique*; on les nomma même *Agiographes*, tout en avertissant qu'ils étaient hors du Canon. Le moment dut venir où la piété ignorante de la foule l'emporta sur la piété éclairée de quelques hommes instruits. Ce moment, Augustin l'accéléra beaucoup; mauvais critique et homme de génie, ame sublime plus d'une fois égarée par une imagination sensible et féconde, Fénélon du quatrième siècle (moins la science), Augustin savait aimer, penser, entraîner, mais il ignorait l'art d'examiner avec méthode et de se décider avec jugement. Il connaissait mal les langues sacrées, et il marcha de méprise en méprise dans l'explication des Livres Saints.

Les Apocryphes excitèrent son admiration; tout en reconnaissant qu'ils étaient en dehors de l'Ancien Testament, il réclama pour eux l'autorité que l'usage commençait à leur supposer. Enfin, aux conciles d'Hippone et de Carthage [1], il les fit comprendre dans le Canon, avec la clause, il est vrai, d'une communication à faire et de conseils à demander à ce sujet, aux Églises du nord de la Méditerranée. Cette précaution n'eut aucune efficace pour prévenir l'erreur, mais en eut beaucoup pour la répandre. Innocent I^er^ suivit en effet l'exemple que l'Afrique lui donnait. Toutefois, les Églises africaines et italiennes n'entendaient pas davantage les unes que les autres mettre ces livres sur le même rang précis que l'Ancien Testament, mais seulement déclarer leur lecture édifiante, utile, en rendre l'usage général et légal.

Au moment de la réformation, le concile de Trente, assemblé pour la comprimer, déclara anathèmes ceux qui excluaient ces livres du Canon. Pourtant ce concile même ne leur attribua pas tout-à-fait la même origine et les mêmes droits qu'aux autres. Jusque dans son sein, une forte minorité demanda que ces livres fussent réunis dans un Canon secondaire et distinct; et l'une des raisons de la majorité pour s'y refuser fut, « que leur différence était assez connue des savans [2] ». Plusieurs théologiens catholiques, comme Jahn, Lamy, Dupin, et en général les hommes instruits ennemis de l'ultramontanisme, affirment hautement que ces livres n'ont point la même autorité que les précédens; ils reconnaissent qu'on y trouve des objections insolubles et des erreurs évidentes.

1. Années 393, 397 et 419.
2. *Discrimen librorum aliundè notum esse eruditis.*

L'Église grecque suivit à peu près les mêmes phases, mais d'une manière moins rapide et moins décidée. Au quatrième siècle, le concile de Nicée exclut nettement les Apocryphes, et au quatorzième elle était encore unanime à observer cette règle. Mais quand Cyrille Lucar la rappela au dix-septième, l'Église réclama, et la *confession orthodoxe* admit légalement ces livres, du moins en grande partie. L'usage habituel des Bibles grecques les avait déjà fait admettre de fait. Cependant, à l'heure qu'il est encore, les théologiens grecs ne sont pas unanimes sur le nombre et l'autorité des Apocryphes [1].

---

## NOTE V, P. 364. *Sur les Juifs d'Asie.*

J'emprunte à Eichhorn ce que j'ai à dire des Juifs de la Chine. Lui-même l'a tiré de l'*Histoire des Huns*, de De Guignes, et du *Recueil des Missions étrangères.*

» On a découvert à la Chine, le siècle dernier, les débris d'une colonie juive, dont l'établissement dans cet empire remonte à l'an 73 après Jésus-Christ, peut-être même trois siècles plus tôt. Sept cents familles de Juda, de Benjamin et de Lévi, échappées à la destruction de Jérusalem par Tite Vespasien, gagnèrent la Chine par terre, et vinrent y fonder ou y accroître la colonie en question. Dix-sept cents années de persécutions, de massacres ou d'apostasies, les ont réduits à un petit nombre; ils ne se retrouvent plus

1. Voyez, sur le sujet de cette note, les thèses de M. le pasteur Dombre : *Histoire de la canonicité des livres apocryphes de l'Ancien Testament.* Genève 1830.

maintenant qu'à Cai-Song-Fu, à cent cinquante milles de Pékin, et au nombre de six cents ames. Ils avaient emporté l'Ancien Testament; ils l'avaient conservé pendant onze cents ans. A cette époque, un incendie avait détruit leur synagogue et ses manuscrits. Ils les remplacèrent alors par un manuscrit du Pentateuque, qui provenait d'un Juif mort à Canton. Non-seulement la synagogue, mais les particuliers, possèdent des copies de cet exemplaire. Ce qui est tout-à-fait remarquable et fort important pour nous, c'est que, outre le Pentateuque, ils conservent diverses portions du reste de l'Ancien Testament; ils disent les avoir sauvées de l'incendie du douzième siècle, et d'une inondation du fleuve Hoango, l'an 1446. De ces fragmens, ils forment un supplément à la loi, divisé en deux parties. La première contient des lambeaux de Josué et des Juges, les quatre livres complets de Samuel et des Rois; enfin les Psaumes. La seconde partie renferme quelques portions des Chroniques, Néhémie et Esther presque complets, Ésaïe et Jérémie à peu près tout entiers, quelques débris de Daniel et de sept des petits Prophètes.

» Le docteur Buchanan a visité dans les Indes, en 1807 et 1808, diverses colonies juives, qui nous fournissent un témoignage analogue, quoique moins concluant et moins curieux [1]. Près de Cochin, sur la côte de Malabar, il a trouvé une colonie de Juifs qui sont nommés *Juifs blancs*, par opposition aux *Juifs noirs*, dont nous parlerons bientôt. Voici ce qu'eux-mêmes racontent sur leur origine, récit confirmé par les vieilles annales du Malabar, et par les annales plus modernes des Musulmans.

1. *Christian Researches in Asia*. London 1812.

» Leurs pères, disent-ils, quittèrent Jérusalem après la désolation du second temple, et vinrent jusque dans l'Inde, avec leurs enfans, leurs femmes, leurs docteurs et leurs prêtres. Un roi de l'Inde leur assigna pour demeure la ville de Cranganor, et leur assura divers privilèges, l'an du monde 4250, 490 après Jésus-Christ. En témoignage de ce fait, ils conservent et montrent aux étrangers une table de cuivre couverte d'anciens caractères malabares, et une traduction en hébreu de ces mêmes inscriptions. Là se trouve la charte qui leur fut accordée par le roi malabare, et qui est signée par sept autres rois voisins. La traduction hébraïque, quoique peu intelligible, même pour eux, paraît d'accord avec ce récit. Peu après leur établissement dans le pays, d'autres Juifs, échappés de Jérusalem, vinrent les rejoindre; plus tard, d'autres compatriotes qui avaient entendu parler de leur prospérité, arrivèrent d'Espagne et d'ailleurs. Mais, à la suite de discordes intestines, ils devinrent la proie d'un roi indien qui ravagea Cranganor, massacra ou emmena en captivité ses malheureux habitans; un très-petit nombre réussit à se sauver dans la ville de Cochin, près de laquelle le docteur Buchanan les trouva. Presque dans chaque famille il trouva la Bible en hébreu, soit dans des éditions imprimées de l'Occident, soit dans des manuscrits peu anciens. Ces gens disaient être dans l'usage de brûler ceux-ci quand ils sont vieux [1]. Leur témoignage en faveur du Canon de l'Ancien Testament se réduit donc à la tradition qu'ils ont reçue de leurs pères, et à la conviction que ceux-ci ont de tout temps admis et vénéré les mêmes livres. Cette tradition est au reste confirmée par

1. C'est aussi l'usage des Juifs d'Europe.

une remarque assez simple. Si, au temps de Jésus-Christ et des apôtres, il y avait eu quelque dissentiment ou quelque diversité d'opinion sur les livres de l'ancienne loi, on comprendrait difficilement qu'il n'en fût resté aucune trace historique; que, de plus, les Juifs de l'Inde, par exemple, ou de telle autre église antique, eussent tous également reçu, sans difficulté, le même Canon des mains des Juifs occidentaux. Comment expliquer, dans cette hypothèse, qu'aucune église isolée ne fût restée fidèle à telle ou telle variété particulière du recueil ancien, et n'eût protesté contre l'admission de tel ou tel livre repoussé par leurs pères ? Ceux qui connaissent l'histoire du Canon du Nouveau Testament y trouveront facilement la preuve de ce que j'avance.

» Le docteur Buchanan a aussi trouvé dans l'Inde une autre famille juive, dite les *Juifs noirs*, plus remarquable encore par quelques circonstances. Les Juifs noirs connaissent moins bien leurs traditions, et ont moins de Bibles; ils forment une race moins pure, mêlée de sang indou, et probablement alliée avec des restes de Juifs des dix tribus; aussi les Juifs blancs les regardent-ils avec mépris, comme une caste inférieure. En revanche, ils sont beaucoup plus nombreux, dispersés dans plusieurs villes; probablement ils sont beaucoup plus anciennement établis dans l'Inde; ils conservent des manuscrits antiques et précieux. Ils rendent également témoignage au Canon, puisqu'ils ne rejettent aucun des livres qui le composent, quoiqu'ils possèdent rarement l'Ancien Testament entier; ceux d'entre eux qui sont voisins des Juifs blancs, profitent avec zèle de cette circonstance pour l'acquérir. Le docteur Buchanan leur acheta, dans quelques villes différentes, un certain nombre

de manuscrits ; entre autres un rouleau de cuir de quarante-huit pieds de long, sur lequel est écrit le Pentateuque entier [1]. »

---

NOTE X, p. 416. *Sur les citations de l'Ancien Testament dans le Nouveau.*

L'Ancien Testament, disons-nous, a été cité plus d'une fois par les Apôtres dans un autre sens que son sens véritable. C'est là un fait trop incontestable pour n'être pas dès long-temps reconnu par tous les critiques impartiaux. On ne l'a jamais nié que par des raisonnemens *à priori*, en dépit du texte clair de l'Ancien Testament, et pour défendre contre l'évidence des faits l'inspiration absolue des moindres mots des Écritures. Toutefois, bien des gens, qui n'ont jamais examiné à fond ce sujet délicat, pourront trouver mon assertion téméraire. Je tiens à m'appuyer auprès d'eux de l'opinion d'un homme aussi célèbre par sa pieuse orthodoxie que par son savoir. Voici ce que le docteur Tholuck dit, dans son Commentaire sur saint Jean [2], à l'occasion de ces mots (Jean II, 17) : *Ses disciples se souvinrent alors de ce qui est écrit : Le zèle de ta maison m'a dévoré.*

« Citation du Psaume LXIX, ℣ 10. *Ils se souvinrent* est une formule que Jean emploie volontiers quand il cite des passages de l'Ancien Testament; voyez XII, 16. Elle montre assez clairement comment il faut entendre, dans plu-

1. M. Yeate, à Cambridge, l'a soigneusement collationné, et l'a publié en 1812. Il s'est trouvé entièrement conforme au nôtre.
2. 1re édition. Hambourg 1827.

sieurs occasions de ce genre, ces mots du Nouveau Testament : *Ainsi s'accomplit*, *afin que s'accomplit*. Souvent, sans doute, ces expressions et autres analogues indiquent l'accomplissement proprement dit d'une véritable prédiction; mais souvent aussi, comme dans le passage qui nous occupe, elles n'annoncent qu'une simple application des mots de l'Ancien Testament. Il en est évidemment ainsi : Matthieu XIII, 14; XV, 7; XXI, 16; Jean VI, 45; VII, 38. Il faut porter le même jugement sur les citations qui se rencontrent : Matth. II, 15, 17, 18. Les rabbins, et en général tous les Juifs, à force de lire et d'entendre lire dans les synagogues des portions détachées de l'Ancien Testament, s'habituaient à ses sentences, en meublaient leur mémoire, et leur empruntaient des applications dans les circonstances qui offraient quelque analogie. Ils prenaient l'habitude d'exprimer dans ce langage ce qu'ils avaient à dire sur les affaires de la vie commune, et bien plus encore sur les choses religieuses. C'est à peu près ce qui arrive encore à bien des chrétiens nourris de la lecture de la Bible. Le Talmud offre beaucoup d'exemples d'emplois de ce genre des passages de l'ancienne loi (viennent ici des citations.....). — Les chrétiens de l'Orient citent aussi l'Écriture de cette manière (citation.....); et les Musulmans font le même usage du Coran (citation.....).

» Cette remarque ne peut s'appliquer cependant à tous les appels du Nouveau Testament à l'Ancien. Ainsi, Jean XII, 16, doit nous conduire à admettre qu'après l'exaltation de Jésus-Christ et la communication de son esprit aux apôtres, ils comprirent tout autrement, et contemplèrent sous un point de vue plus relevé l'ensemble de sa vie; qu'ils reconnurent alors les rapports de cette vie avec tout ce qui, dans

l'Ancien Testament, avait été consacré à la préparer. Par cela même, ils signalèrent des allusions réelles faites par les prophètes à l'avènement du Christ, et Jean XII, 16, en est un exemple. »

---

NOTE Y, P. 420. *Sur les beautés de l'Ancien Testament.*

Voici comment s'exprime à ce sujet mon vénérable père, dans son sermon sur les *avantages* de la lecture des Livres Saints [1].

« On sait que nos poètes les plus illustres ne se sont jamais élevés plus haut que lorsque, nourrissant leur style de celui des auteurs sacrés, ils ont cherché à les imiter, sans pouvoir jamais les atteindre. On sait que plusieurs hommes célèbres, fatigués de tous les autres livres, ne lisaient plus que celui-là sur la fin de leurs jours.

» Les incrédules les plus endurcis se sont vus forcés d'admirer le génie de ceux dont ils méconnaissaient l'inspiration. Le plus fanatique d'entre eux plaçait la Bible à côté d'Homère dans sa bibliothèque; et le chef de cette secte impie, cet homme qui, pour se dispenser de rendre hommage à l'Écriture, passa sa vie à la travestir, y trouvait, malgré lui, des mots qui le faisaient pleurer d'admiration. C'est là que les premiers modèles du grand se trouvent comme en dépôt. On ne peut parler de sublime sans répéter ces expressions si connues : *Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut. Je suis celui qui suis. J'ai vu l'impie qui s'élevait comme le cèdre du Liban; j'ai passé, il n'était plus.* Quelles peintures ingénues et touchantes des

1. T. II, p. 37-40.

mœurs patriarcales! Elles touchent d'autant plus peut-être, que nous nous en éloignons davantage. Elles plaisent au savant et à l'homme simple, au vieillard et à l'enfant. Je vous le demande, M. F., parmi ceux même d'entre vous qui perdirent de vue ces lectures, en est-il qui n'aient pas conservé le souvenir de l'histoire de Joseph, de Ruth, de David, berger, combattant l'orgueilleux Philistin; de Moïse, exposé sur les bords du Nil, et n'ayant pour se défendre que son innocence et sa beauté?

» Ce sont encore nos Écritures qui nous offrent, dans un seul mot, ce que j'appellerai la philosophie du cœur : *Mes jours ont été courts et mauvais.* Telle se montre la carrière des mortels quand on l'a parcourue. Quel vieillard ne sentira pas la profonde vérité de ces paroles, ne se les appliquera pas à lui-même? *Toute chair est comme l'herbe, et toute la gloire de l'homme est comme la fleur de l'herbe.* Ces expressions, mille fois répétées, conservent leur charme et leur beauté, parce qu'elles répondent à notre ame.

» Où chercher ailleurs ce pathétique simple dont l'impression est si pénétrante? Abraham conduit son fils unique sur la montagne où il doit l'immoler : *Mon père!* dit le jeune Isaac, *voilà le bois, le feu, le couteau, mais où est la victime?* — Quelle question pour celui à qui il s'adresse! Quelle insinuation, quelle force en plusieurs endroits! Chargé de la part de Dieu de réveiller la conscience d'un roi coupable, Nathan, par une ingénieuse fiction, l'amène à se condamner sous d'autres traits; alors il lui fait entendre cette voix foudroyante qui pénètre jusqu'au fond de son ame, et qui retentira dans celle des pécheurs de tous les siècles : *Tu es cet homme-là.*

» C'est encore dans ce même livre que je trouve ce langage

simple et énergique des passions, qui est l'accent même de la nature. Jacob servit Laban durant sept années pour en obtenir Rachel; *elles lui parurent comme peu de jours*, dit l'historien sacré, *parce qu'il aimait*. Quelle peinture de l'enchantement d'une tendresse innocente! Comment ne pas rappeler ces mots qui peignent tout le cœur d'une mère: *Rachel a perdu ses enfans, elle ne veut point être consolée parce qu'ils ne sont plus!* Et cette voix qui sort des entrailles paternelles: *C'est assez; mon fils Joseph vit encore; j'irai et je le verrai avant que je meure!* Dieu, irrité contre Israël, menace de le détruire et de se faire un peuple nouveau de la race de Moïse: *Seigneur*, s'écrie ce grand homme, *Seigneur, pardonne à ce peuple, ou efface-moi de ton livre*. Cherchez, je ne dis pas un mouvement, mais seulement une expression de cette beauté, de cette force, dans les fastes même des nations dont le patriotisme fit la seule vertu: vous ne trouverez rien qui en approche.»

Mes lecteurs me sauront gré de leur avoir donné l'occasion de relire ce morceau.

---

Note Z, p. 424. *Sur la manière de faire lire aux enfans l'histoire de l'Ancien Testament.*

La partie historique de l'Ancien Testament est tout-à-fait en rapport avec la portée religieuse des enfans. Elle ne manque guère d'éveiller sensiblement chez eux des dispositions droites et pieuses. Mais cette histoire est mêlée de détails qui ne peuvent sans danger tomber sous leurs yeux; ou bien encore, de longues sections géographiques, généalogiques ou techniques, qui seraient pour eux peu intéres-

santes et peu utiles. Pour remédier à ces inconvéniens, on a composé des abrégés historiques de l'Ancien Testament, spécialement destinés à l'enfance. Il en est un ou deux qu'on peut recommander sans doute, mais bien d'autres ont le grave inconvénient de défigurer la Bible par l'addition d'idées fausses. Tous ont au moins celui d'altérer son langage solennel et naïf, ce langage si bien fait pour les enfans, et qui contribue pour une grande part à l'impression produite par l'histoire de l'ancienne loi. Je crois que des parens éclairés et religieux feraient mieux de lire eux-mêmes à leur famille, et toujours dans la Bible, l'histoire de l'Ancien Testament, en choisissant les morceaux, en ajoutant les liaisons et les explications nécessaires. Pour les aider dans ce choix, j'ai essayé la table suivante. Je l'ai rédigée de manière à ce qu'elle présentât, en portions intégrales des Livres Saints, une série complète de l'histoire sacrée, et à ce qu'elle ne renfermât cependant rien de fâcheux pour l'innocence des enfans, si du moins les parens répondent avec tact et précaution aux questions que les portions conservées pourront encore provoquer. Je dois cependant avertir que cette table a été faite pour la version de Genève (1805), dans laquelle l'expression littérale a été quelquefois remplacée par l'expression décente. Avec une autre version, il y aurait çà et là d'autres morceaux à supprimer. Voyez, par exemple, Genèse XXXI, 35.

## GENÈSE.

Chapitres I à IX, inclusivement.

En supprimant le chap. X, on expliquera qu'on y trouve l'origine et la succession des plus anciennes colonies.

Chap. XI, 1-9.

On supprimera XI, 10-26, en avertissant que ce morceau renferme la généalogie de Tharé, père d'Abraham, dans le but de montrer que ce dernier patriarche descendait de Sem.

Chap. XI, 27, à XIX, 30.

On supprimera XIX, 31-38, en expliquant vaguement qu'on y trouve l'origine des Ammonites et des Moabites; que ces peuples descendaient des filles de Lot, et qu'au temps où Moïse écrivait la Genèse, c'était des peuples coupables et ennemis des Hébreux, quoique leurs alliés par le sang, puisque les Hébreux descendaient d'Abraham.

Chap. XX à XXX. En supprimant, dans ce dernier, les ℣ 14, 15, 16 et les ℣ 37 à 42.

Chap. XXXI à XXXIII. En supprimant du chap. XXXI, les ℣ 10-12.

Le chap. XXXIV doit être supprimé, mais il serait bon de le raconter en gros, sans préciser les détails.

Chap. XXXV à XXXVI, 8.

Il faut supprimer le chap. XXXVI, 9-43, en expliquant que c'est le catalogue des chefs iduméens, destiné à montrer que ce peuple descendait d'Ésaü, et à faire l'histoire de son gouvernement. Cela était fort intéressant pour les Hébreux, au temps de Moïse.

Chap. XXXVII.

Le suivant doit être soigneusement caché à tout enfant.

Chap. XXXIX, à l'exception des ℣ 7 à 12, qui doivent être seulement racontés, et avec quelques modifications.

Chap. XL à XLVI, 7.

Les versets suivans, 8 - 25, doivent être supprimés, en expliquant qu'on y trouve le catalogue des descendans de Jacob, résumé au ℣ 26.

Chap. XLVI, 26, et jusqu'à la fin du livre.

## EXODE.

Chap. I à XX. En supprimant chap. IV, 24 - 26.

Les chap. XXI à XXIII, renferment des lois destinées à garantir la propriété et la vie, chez un peuple laboureur et berger. On peut les lire ou les supprimer suivant la portée et la disposition des enfans. Mais il faudrait supprimer XXII, 16 - 19.

Chap. XXIV.

Les chap. XXV à XXVIII peuvent être lus, suivant la portée des enfans; mais je crois qu'il serait mieux de les supprimer et d'indiquer en gros (en s'aidant, s'il est possible, de quelques gravures) la forme, la nature et l'usage des principaux meubles et vêtemens sacrés.

Il conviendra de supprimer de même, chap. XXIX à XXXI, 11, en indiquant le sommaire, c'est-à-dire en disant quelques mots des sacrifices et des rites prescrits, de l'autel des parfums et de la cuve d'airain.

Chap. XXXI, 12 à 18. (Loi du Sabbat.)

Chap. XXXII à XXXV.

Les lois et détails techniques du chap. XXXV, ne sont que des résumés assez courts et qu'il ne faudrait point supprimer. Il n'en est pas de même des chapitres suivans, jusqu'à XL, 33. Il sera bon d'avertir en les supprimant, qu'ils contiennent le récit de la construction des meubles sacrés, telle qu'elle avait été prescrite dans les chap. XXV à XXX.

Chap. XL, 34-38.

## LÉVITIQUE.

Les enfans ont peu de chose à lire dans ce livre ; je ne vois pour eux que :

Chap. X, 1-11.

Chap. XXIV, 10-23.

Enfin chap. XXV et XXVI; mais seulement s'ils sont d'âge à comprendre le but de ces lois, et à remarquer la force de ces exhortations.

## NOMBRES.

Chap. I, 1-4 et 45-54. Tout le reste du chapitre doit être supprimé, ainsi que les suivans; mais il sera bon d'y suppléer par une explication sommaire des fonctions des Lévites et de leurs rapports avec les sacrificateurs.

L'épreuve des eaux de jalousie pour découvrir les femmes adultères (chap. V, 11-31) pourrait être dans certains cas sommairement ra-

contée; mais en ayant soin de conserver le caractère et le ton solennel de l'institution.

Chap. VI, 22 - 27.

Chap. VII, 89.

Chap. IX, 15 - 23.

Chap. X, 29 — XIII, 4.

Chap. XIII, 18 — XIV, 45.

Chap. XV, 32 — XVII, 13.

Il serait bon de donner le sommaire du chap. XVIII.

Chap. XX à XXV.

Chap. XXVI, 63-65; ces 3 versets donnent un résultat important.

Chap. XXVII, 12 - 23.

Chap. XXXII, 1 - 32; si l'on peut faire comprendre aux enfans l'importance politique de ce récit, importance relative à l'union fédérale et sacerdotale qui devait exister entre les tribus. Dans le cas contraire, il vaudrait mieux supprimer ce morceau.

Chap. XXXV; si l'on peut faire comprendre aux enfans les motifs, l'effet et la sagesse de cette loi de refuge.

## DEUTÉRONOME.

Chap. I à IV.

Il est peu nécessaire de lire la répétition du Décalogue, chap. V, 1 - 21.

Chap. V, 22 — XIV, 3.

Chap. XIV, 22 — XVIII, 22.

Les sections suivantes du Deutéronome et même les précédentes, ne devraient être lues qu'à des enfans assez développés, pour suivre et comprendre ces lois et ces discours. Au fond, ce livre n'est point une partie nécessaire de la série historique, et même n'est presque point historique.

Chap. XIX à XXII, 12.

Chap. XXIII, 3 - 16.

Chap. XXIII, 19 — XXV, 10.

Chap. XXV, 13 — XXVII, 19.

Chap. XXVII, 24 — XXXIV, 11, fin du livre.

## JOSUÉ.

Chap. I — XI.

Chap. XIV, 6 - 15.

Chap. XVIII, 1 - 10.

Chap. XX.

Chap. XXI, 43 — XXIV, 33, fin du livre.

## JUGES.

Le chapitre I doit être supprimé, mais il sera bon de dire à la place, et pour l'intelligence du chapitre suivant, que les Israélites de toutes les tribus avaient eu le tort de laisser des Cananéens établis auprès d'eux, ordinairement dans les forteresses et sur les montagnes, et que les Israélites avaient même poussé la désobéissance jusqu'à faire alliance avec ces peuplades idolâtres et ennemies.

Chap. II à XVII.

Le reste du livre (chap. XVIII à XXI,) ren-

ferme l'affreuse histoire de la femme du Lévite, qu'il faut supprimer, ou modifier au chap. XIX, ℣ 22 à 28.

**RUTH**, entier.

1 **SAMUEL**, entier.

A la fin il faudra ajouter :
1 Chroniques X, 13 - 14.

Avec les livres de Samuel, en effet, commence la double série de récits parallèles, dans les Chroniques d'un côté, dans Samuel et dans les Rois de l'autre. Au lieu de lire deux fois l'histoire incomplète, il vaut mieux compléter l'une des séries par l'autre, en intercalant dans les livres de Samuel et des Rois, les détails nouveaux que renferment ceux des Chroniques. C'est la marche que j'ai suivie. Çà et là cependant le récit des Chroniques présentant à la fois quelque chose de plus que l'autre, et quelque chose de moins, au lieu de le substituer, j'avertis de le comparer ou de l'ajouter.

2 **SAMUEL.**

Chap. I à V.

Mais V, 1 - 10, comparez 1 Chroniq. XI, 1 - 9.
V, 21, comparez 1 Chron. XIV, 12.
V, 25, ajoutez 1 Chron. XIV, 17, et 1 Chron. XIII, 1 - 4.

Chap. VI. Après le ℣ 19, on peut intercaler si l'on veut

1 Chron. XVI, 7-36. Ce sont les cantiques que David composa et fit chanter en cette occasion. Ce sont des fragmens des Psaumes CV, XCVI et CVI.

Chap. VII à X.

Le chapitre XI renferme l'histoire de Bathscébah : faut-il la lire, la supprimer ou la modifier? Je penche pour ce dernier parti, qui se bornerait à quelques changemens aux ℣ 4 et 5. Il est du moins nécessaire de la raconter sommairement pour l'intelligence de ce qui suit.

Chap. XII.

L'histoire de Tamar (chap. XIII, 1-22) doit être supprimée, et cependant il est nécessaire d'en raconter sommairement quelque chose, pour motiver ce qui suit.

Chap. XIII, 23, à XXIII, 23.

Il faut intercaler ici 1 Chron. XII, 16-18.

Chap. XXIV, 1-14.

Substituez au reste du chap. 1 Chron. XXI, 14-30.

## 1 ROIS.

Chap. I.

Intercalez ici 1 Chron. XXII, XXVIII, XXIX, 1-20.

Chap. II et III.

Chap. IV, 20 — V, 18.

Les chap. VI et VII renferment sur la construction du temple des détails techniques, trop longs pour les enfans et souvent d'une extrême

obscurité. En se bornant aux versets que je vais indiquer, on en aura une espèce d'extrait:

Chap. VI, 2, 7, 9 — 23, 29, 30.

Chap. VII, 1, 2, 7, fin du 8, 9 — 11, 13 — 16, 21, 23 — 25, 48 — 51.

Chap. VIII, 1-61.

Intercalez ici, 2 Chron. VII, 1 - 3.

Chap. VIII, 62 — IX, 14.

Chap. IX, 20 — XIV, 23.

Substituez aux 3 versets suivans, 2 Chron. XII, 2 - 9.

Chap. XIV, 27 — XV, 6.

Substituez au verset suivant, 2 Chron. XIII, 3 - 22.

Chap. XV, 8.

Substituez aux 8 versets suivans, 2 Chron. XIV et XV.

Chap. XV, 17 - 22.

Substituez aux 2 versets suivans, 2 Chron. XVI, 7 - 14. Intercalez ensuite 2 Chron. XVII, et le commencement du ℣ 1, de 2 Chron. XVIII.

Chap. XV, 25 — XXII, 40.

Intercalez ici 2 Chron. XIX, 1 — XX, 30.

Chap. XXII, 41 - 54, fin du livre.

## 2 ROIS.

Chap. I — VIII, 15.

Substituez aux 9 versets suivans, 2 Chron. XXI.

Chap. VIII, 25 — XII, 16.

Substituez aux 2 versets suivans, 2 Chron. XXIV, 15-25.

Chap. XII, 19 — XIV, 6.

Substituez au verset suivant, 2 Chron. XXV, 5-16.

Chap. XIV, 8 — XV, 4.

Substituez aux 3 versets suivans, 2 Chron. XXVI, 5-23, en avertissant que Hosias et Hazaria sont deux noms différens du même prince, chose fréquente chez les Hébreux et les autres orientaux.

Chap. XV, 8-32.

Substituez aux 4 versets suivans, 2 Chron. XXVII.

Chap. XV, 37 — XVI, 6.

Intercalez ici, 2 Chron. XXVIII, 6-15.

Chap. XVI, 7-18.

Intercalez ici, 2 Chron. XXVIII, 22-25. Il est difficile de faire bien cadrer les intercalations de ce chapitre XVI. Il faudra y joindre quelques explications. En particulier, il faudra dire sur le verset 5 que ces mots : *Ils ne furent pas les plus forts*, signifient seulement en hébreu : *Ils ne purent pas prendre la ville*, ce qui se concilie alors fort bien avec 2 Chron. XXVIII, 5 et 6.

Chap. XVI, 19 — XVIII, 1.

Substituez aux 5 versets suivans, 2 Chr. XXIX, 1-11; XXIX, 20 — XXXI, 12; XXXI, 20, 21.

Chap. XVIII, 7 — XIX, 37.

Intercalez ici, 2 Chron. XXXII, 22 - 23.

Chap. XX, 1 - 19.

Substituez aux 2 versets suivans, 2 Chron. XXXII, 32-33.

Chap. XXI, 1 - 16.

Substituez aux 2 versets suivans, 2 Chron. XXXIII, 11-20.

Chap. XXI, 19 — XXII, 2.

Intercalez ici, 2 Chron. XXXIV, 3-7.

Chap. XXII, 3 — XXIII, 20.

Substituez aux 3 versets suivans, 2 Chron. XXXV, 1-19.

Chap. XXIII, 24 — XXV, 30, fin du livre.

## ESDRAS.

Chap. I.

Chap. II, 64 — III, 3.

Chap. III, 10 — IV, 7.

En avertissant, sur le ℣ 10, que c'est des fondemens du temple qu'il s'agit ici.

Chap. IV, 12 — V, 5.

Chap. VI, 13-22.

Chap. VII, 6-28.

Chap. VIII, 21-32.

Chap. VIII, 36 — X, 17.

## NÉHÉMIE.

Chap. I, II.

Chap. IV, 1 — VI, 14.

Chap. VII, 1-4.

Chap. VIII, 1 - 3.
Chap. VIII, 9 — IX, 38.
Chap. XIII.

**ESTHER**, entier.

---

# TABLE

## ET ANALYSE.

## TROISIÈME PARTIE.

FIN.

